

PREVIEWS
LE VILLAGE
I, ROBOT
GHOST IN THE
SHELL 2

HELLBOY UN DÉMON PARMI LES HOMMES

**ATOMIK CIRCUS,
LE RETOUR DE
JAMES BATAILLE
ATTENTION,
FILM OVNI !**

**LES CHRONIQUES
DE RIDDICK
LE MAÎTRE DE L'UNIVERS**

LES SUPER-HÉROS SONT ÉTERNELS...

SPIDER-MAN 2

LE CHEF-D'ŒUVRE ULTIME DE SAM RAIMI



ASIAN PREMIUMS

Red Shadow

赤影参上

Trahison, loyauté, humour et action :
un "Ninja Movie" dans la plus pure
tradition du genre!

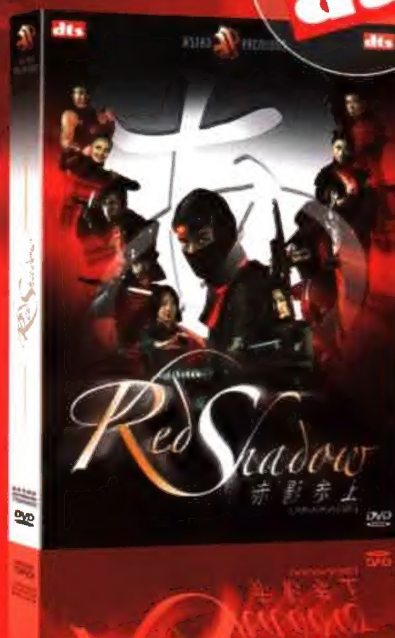
V.O EN
dts



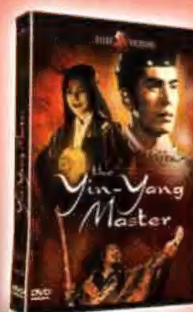
BONUS

- Journal de bord du réalisateur VOST (1H30 env.)
- Une journée avec Aska VOST (35' env.)
- Interviews des acteurs principaux VOST (20' env.)
- Lien internet ● Films annonces ● Filmographies

DISPONIBLE EN DVD
LE 7 JUILLET 2004



Déjà disponibles dans



ASIAN PREMIUMS



Ma femme est un Gangster

내가맹정한다

Une excellente comédie d'action!
N°1 au box-office coréen!



V.O. EN
dts



BONUS

- Archives : Revue de presse / Séance photo
- Making-of (38' env.) ● Bétisier (8' env.) ● Interviews (26' env.)
- Lien internet ● Films annonces ● Filmographies

la même collection



DISPONIBLE EN DVD
LE 7 JUILLET 2004

G.C.T.H.V.
DISTRIBUTION



LES PORTES DE LA GLOIRE

S'il est un homme heureux en ce moment, ça doit être Sam Raimi. Sorti le 30 juin aux États-Unis, un mercredi au lieu du vendredi de coutume, **Spider-Man 2** bat immédiatement un nouveau record en s'inscrivant comme le film à faire le plus grand nombre d'entrées sur sa première journée d'exploitation seulement : 40, 4 millions de dollars amassés en 6 séances sur une combinaison de 4 152 salles, soit 1 million de plus que le premier opus il y a deux ans, qui avait pour sa part pulvériser le record du premier week-end de sortie en son temps, avec 114,8 millions de dollars de recette. **Spider-Man 2** fait donc mieux que **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** (38,3 millions), **Le Seigneur des anneaux : le retour du roi** (34,5 millions) ou encore **Star Wars épisode 2 : l'attaque des clones** (30,1 millions). Et pour couronner le tout, sur le territoire américain tout du moins, les critiques concernant le deuxième volet des aventures du super-héros Marvel sont dythyramiques. Aujourd'hui beaucoup plus réservé qu'à ses débuts, limite timide, apparaissant toujours dans son costume noir tiré à quatre épingles, Sam Raimi va enfin connaître cette reconnaissance qu'il espérait tant et qu'il mérite dûment. Lui qui, n'ayant jamais eu de véritable succès, autant public que critique, se sentait quelque peu pénalisé par ses premiers films, comme s'il était puni pour s'être porté coupable de la trilogie **Evil Dead** et **Mort sur le grill**. Il faut dire que lorsqu'il s'essaye progressivement à des films moins tarés pour ne pas dire plus classiques, d'abord **Darkman**, puis **Mort ou vif** et surtout **Un plan simple**, ou même encore **Intuitions**, marchant ainsi sur les traces des ses frères d'arme Joel et Ethan Coen, ceux-là même dont il était encore le mentor quelques années plus tôt, il n'y a malheureusement pas grand monde au rendez-vous. Quand il trimait pour mener à bien et à terme le premier **Evil Dead**, à l'instar de tout véritable amoureux du cinéma outre-atlantique, Sam Raimi rêvait déjà secrètement de travailler pour les grands studios. Mais difficile d'accéder à des projets ambitieux quand on ne connaît aucun véritable succès au box-office. Mais celui qui fut longtemps surnommé « l'enfant perturbé d'hollywood » ne se décourage pas et va même jusqu'à s'essayer au film mainstream à star et tourne **Pour l'amour du jeu** avec Kevin Costner. Mais là encore, c'est relativement le bide. Par contre, lorsqu'il est appelé à réaliser le premier **Spider-Man**, un déclin se produit, une mécanique infallible se met en place. Une mécanique on ne peut plus logique puisque Sam Raimi, tout comme Peter Jackson ou encore Guillermo Del Toro, pour citer des cas similaires, est un fan-boy doublé d'un excellent metteur en scène. Si **Spider-Man**, en plus d'être la synthèse de l'œuvre de son auteur, était exemplaire en termes d'adaptation de comic-book, il faut reconnaître que la suite est encore plus réussie, et énorme, à tous les niveaux, renouant avec le classicisme du premier **Superman**. Une suite tellement plus personnelle aussi. Facile d'identifier Sam Raimi dans ce film profondément humain qui est une véritable réflexion sur la mythologie des super-héros, sur la dualité et sur les responsabilités inhérentes à ce statut. Mais je préfère vous inviter à lire la critique de **Spider-Man 2** qui se trouve page 42 pour une analyse complète de ce film qui va, à lui seul, ensoleiller tout l'été.

Damien GRANGER



Mad Movies

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddier, Alex Benjamin, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colomblie, Yannick Dahan, Stéphane Derderian, David Doukhan, Julien Dupuy, Xavier Fournier, Cyrille Giraud, Stéphane Moissakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Audray Robin, Numa Roda-Gil, Bertrand Rougier, Fabrice Sapolsky, Julien Sévénou, Marc Toullec **Correspondant aux États-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux
Photogravure : Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, AS Communication, Yves Barast, Nadine de Barros, Sophie Bataille, Marie Anne Benardals, Daniel Bouteiller, Eric Buftens, Michel Burstein, Michel Caputo, Agence Cat's, Carole Chomand, Pascal Colinet, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Brigitte De Zelicourt, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Vanessa Kirsch, Emmanuelle Klein, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Henry Lenique, Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Céline Petit, Christelle Pavard, Mélanie Perrier, Laurent Renard, Renegade Pictures, Stéphane Ribola, Christopher Robba, Olivier Scamps, Alexandra Schamis, Brigitte Semler, Valérie Taillefer, Aude Thomas, Jean-Pierre Vasseur, Jean-Pierre Vincent.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution** **Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée des films **Chromosome 3** et **Dead Zone** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au prix de 9,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France



LES INTROUVABLES

DELUXE VERSION

Dario
Argento

Brian
De Palma

Découvrez
les œuvres
majeures...

...de 2 maîtres
du suspense



EXCLUSIF : LIVRE DE 80 PAGES SIGNÉ LUC LAGIER

DIGIPACK 2 DVD

- VERSION INTÉGRALE INÉDITE (+ 23 MN)
- VERSION CINÉMA
- DOCUMENTAIRE "IL MIO CINEMA" PAR DARIO ARGENTO ET SES PLUS PROCHES COLLABORATEURS (2H)
- FILMOGRAPHIES



EXCLUSIF : LIVRE DE 80 PAGES SIGNÉ JEAN-BAPTISTE THORET

DIGIPACK 2 DVD

- "SISTERS, L'AUTOPSIE" : ENTRETIENS AVEC BRIAN DE PALMA, ED PRESSMAN... (26 MN)
- "LA GÉNÈSE DE SISTERS" (42 MN)
- CONCLUSION DE BRIAN DE PALMA (4 MN)
- GALERIE PHOTOS



13^{ème} RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

en vente en coffrets collectors le 4 août

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM





view d'une petite joyeuseté horifique sur les agissements d'un maniaque pas très bien dans sa tête. En plus, comme il est pote avec Michael Berryman (ils se retrouvent souvent dans la petite maison bretonne de Marco pour des pancakes-parties endiablées), qui joue le rôle-titre du film, il n'a pas eu de mal à nous ramener quelques infos croustillantes.

40 SPIDER-MAN 2

T-shirt Spidey militant et crise d'acné plein la tronche, le petit père Moïssakis s'est rendu à la projo de **Spider-Man 2** avec une certaine appréhension et en est ressorti avec la nette impression d'avoir vu le film de l'année (mais qui en aurait douté hein ?). Pour l'aider dans sa quête d'informations arachnoïdes, Alex Benjamin, Didier Allouch et Cyrille Giraud nous ramènent respectivement des interviews de Sam Raimi, Alfred Molina et Avi Arad.

52 HELLBOY

L'autre film de l'année pour Moïssakis, c'est **Hellboy** de Saint Guillermo Del Toro, et pour cause : après s'être arraché tous ses boutons à la Peter Parker, il a clairement pu s'identifier aux monstres du film ! Après chirurgie esthétique foirée, l'ami Stéphane a pu longuement s'entretenir avec le réalisateur, pendant que le petit Julio Dupuy nous a concocté un dossier bien complet sur les magnifiques effets spéciaux du film. Sans oublier un tour d'horizon de la carrière du créateur d'**Hellboy** Mike Mignola, concocté par notre duo de choc Sapolsky et Fournier. Une bombe, on vous dit !

64 LES CHRONIQUES DE RIDDICK

L'univers de Riddick déboule sur les écrans, d'abord véhiculé par ce film, puis par un animé, deux métrages bien distincts dont nous parle Stéphane après

SOMMAIRE 166



Ghost in the Shell 2 - Innocence



Hellboy



Les Chroniques de Riddick

28 THE VILLAGE

Le nouveau M. Night Shyamalan fait l'actualité de ce numéro, mais nous n'avons pas pu le voir, donc nous nous en sommes remis à notre brave Cyrille Giraud qui nous pond une petite preview avec quelques propos rapportés du cinéaste. Quand à la question du fameux twist, il paraîtrait qu'elle tourne autour de la question suivante : Cyrille Giraud, homme ou femme ? Réponse dans le prochain numéro !

30 I, ROBOT

Encore une actu ratée, puisque le très attendu film d'Alex Proyas ne nous a pas été montré à temps. Ou à cela ne tienne, notre envoyé spécial Yannick Dahan nous ressort les trois lois du bon pigiste pour sa preview : 1/ Ne pas fumer de weed pendant l'écriture. 2/ Toujours se rappeler de la phrase que l'on vient tout juste d'écrire. Et il a déjà oublié la troisième...

32 GHOST IN THE SHELL - INNOCENCE

Comme Mamadou Rougier aime bien faire le chien pour se détendre entre deux textes, il paraît qu'il s'est très bien entendu avec Mamoru Oshii après lui avoir fait deux trois pirouettes, un tour de hula-hoop et s'être laissé caresser le dos dans le sens du poil. En résulte une interview du tonnerre pour une preview sur la prochaine bombe cyber-prise de tête-jouissive du maître, rien de moins que la suite de son chef d'œuvre !

36 THE STORYTELLER

Notre Marc Toullec national (bon, c'est vrai, on le prête aux autres de temps en temps mais pas trop hein...) nous revient ce mois-ci avec la pre-

s'être rasé le crâne et avoir poussé le gras de son bidon vers ses petits biscotos pour ressembler au Popeye de la Dark Sci-Fi, j'ai nommé Vin Diesel. Comme il a fini par ressembler à Dahan, ce qui n'est pas très cool pour chopper des gonzzesses, il a préféré nous ramener une interview de David Twohy, un homme, un vrai ! Et bé...

70 ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

El Julio en pleine action de défense du cinéma français, c'est ici que ça se passe ! Même si **Atomik Circus** n'est pas la méta-tétra-bombe prévue, il n'en reste pas moins un film réjouissant sur lequel les frangins Poiraud reviennent, accompagnés de Stan & Vince, Spada et Cie... Ah bah alors là, vive la France hein !

76 CANNES 2004

15 films sur plus d'une centaine projetés à Cannes ? Pas un seul Rohmer, ni même un Angelopoulos ? Bordel, mais qu'est-ce que la Mad Team a branlé pendant le festival ? Alors Bustillo, Sévén, Dupuy et Rougier, on se faisait des toutouches sous la douche pendant le dernier Régis Wargnier ou quoi ? Quoi ? Comment ça, c'était pas des films pour nous ? Ah oui, tiens...

80 INTERVIEW CARRIÈRE RONNY YU - 1ÈRE PARTIE

Finis les rituels, oubliez les écrivains ! Cette fois-ci, Fathi Beddiar nous revient plus en forme que jamais dans son one man show mensuel, à faire péter de jalousie un Richard Pryor sous anti-dépresseurs, avec une interview carrière du Hong-Kongais Ronny Yu, l'homme qui a révélé les action-stars Brandon Lee et Rafik Djoumi, respectivement dans **L'Enfer de la violence** et **China White**. Et ce n'est que le début !

112 FILM DÉCRYPTÉ : LA PLANÈTE DES HOMMES PERDUS

Stéphane Derderian, qui est aux vieux films bis ce que Brigitte Bardot est aux bébés phoques, est encore allé fouiller dans sa cave aux trésors et nous en a ramené un bon vieux Margheriti de derrière les fagots. Et cette fois-ci, tenez-vous bien, il s'agit d'extraterrestres ! Diantre, fichtre, saperlipopette !

RUBRIQUES

4 Édito

8 Courrier des lecteurs

10 Notules lunaires

124 Notules asiatiques

16 Festival

18 Dans les griffes du cinéphage

24 Avis chiffrés

25 Abonnement

87 Mad'Gazine

104 Anciens numéros

107 Fantastic Guide

114 Petites annonces

MIDNIGHT MOVIES



BABY BLOOD

Humour Noir et Gore se marient
et n'eurent qu'un enfant... Baby Blood !

**GRAND PRIX DU JURY ET CHOC
DU FESTIVAL D'AVORIAZ 1990**

Avec Emmanuelle Escourrou, Jean-François Gallotte,
Jean-Yves Lafesse, Alain Chabat, Jacques Audiard,
Jean-Claude Rohmer...



LINK

Il va vous apprendre à grimacer...
de terreur

**GRAND PRIX DU JURY ET REVELATION
DU FESTIVAL D'AVORIAZ 1986**

Avec Terence Stamp
et Elisabeth Shue



DELLAMORTE DELLAMORE

Par le réalisateur de BLOODY BIRD & LA CHIESA

GRAND PRIX DU FESTIVAL DE GERARDMER 1995

Avec Rupert Everett

LE GRAND FRISSON

A
14€99*



PETITE ARNAQUE ENTRE AMIS



EN DVD LE 4 AOÛT

EGALEMENT DISPONIBLES



13^{ème} RUE

LA CRAQUE ACTION ET SUSPENSE

STUDIO CANAL

CE MOIS-CI, PLUSIEURS LETTRES NOUS SONT ARRIVÉES CONCERNANT NOTRE COLLECTION DE DVD LE MEILLEUR DES B-MOVIES. CERTAINES TOUJOURS AUSSI ENTHOUSIASTES ET D'AUTRES, PLUS MITIGÉES, VOIRE CARRÉMENT VINDICATIVES AU SUJET DE ZOMBIE ET SOCIETY, DEUX FILMS PAS VRAIMENT INÉDITS. CELA NOUS PERMET DE NOUS JUSTIFIER, JUSTE AVANT DE PASSER À UN COURRIER DES PLUS ÉLOGIEUX SUR LES INTERVIEWS CARRIÈRE DE FATHI. D'AILLEURS, ARRÊTEZ, PARCE QUE SINON, IL VA FINIR PAR PRENDRE LA GROSSE TÊTE, NOTRE PETIT FATHI !

SPECIAL DVD

Salut Mad Movies, Je voudrais savoir où me procurer les films chroniqués dans les Notules Lunaires... Non, je déconne ! Bravo pour le DVD de **Society** ! J'espère que vous pouvez également nous sortir celui de **Elmer le remue-ménages**. Sinon, voilà deux numéros que vous zappez la rubrique Top Goodies, j'espère que ce n'est que temporaire, les textes de Numa Roda-Gil étant une indispensable alternative au discours neuneu de la presse soi-disant spécialisée, au même titre que Yannick Dahan et Play Mad.

Pascal Olivier, Champagnat

PS : **La Passion du Christ** est pour moi une fable fantastique terrifiante, merci à Mad pour son ouverture d'esprit. Est-ce qu'on a emmerdé Lovecraft parce qu'il croyait à Cthulhu ?

Cher Mad Movies, En octobre 2002, les lecteurs de leur magazine préféré découvraient avec joie la sortie d'une collection de DVD consacrée au cinéma bis que nous sommes nombreux à apprécier. Une vingtaine de numéros plus tard, il paraissait intéressant de faire le point. La formule permettant d'avoir chaque mois le choix entre le magazine seul ou accompagné du DVD est un gros avantage pour nous. Pour vous, c'est moins évident, et notamment en ce qui concerne les abonnements. Personnellement, j'étais abonné lorsque le premier titre de la collection « B-Movies » est paru. Je me suis rendu compte au fil des mois que le film proposé ne m'intéressait pas forcément. Et lorsqu'il me tentait, je rachetais le Mad Movies en kiosque (un bon plan pour vous). De ce fait, j'ai été confronté à un problème au moment de la prolongation de mon abonnement, puisque je devais faire le fameux choix : avec ou sans DVD ? Que faire si un film sur deux ou trois en moyenne me plaît ? Pas d'autre solution que d'arrêter l'abonnement et de prendre la formule me convenant chez le marchand de journaux. Alors, n'avez-vous pas trop pris de risques en permettant à vos lecteurs de se constituer une DVDthèque originale, et ce pour un investissement modique ? Est-ce vraiment pour vous une affaire rentable ? Voici quelques mois, j'ai été surpris et attristé de voir plusieurs exemplaires du **Corps et le fouet**

dans un bac à GIF. Je me suis dit que leur place n'était pas là, surtout que le film de Bava fait partie de mes préférés parmi les titres proposés depuis deux ans. Aussi, j'espère sincèrement que ceci ne demeurera qu'une simple anecdote, et que l'avenir de la collection n'est pas remis en question. Pourquoi ne proposeriez-vous pas un sondage auprès de votre lectorat, avec pour thème : les dix films que vous voudriez posséder en DVD. Peut-être cela pourrait-il vous aider et vous amener à répondre encore mieux aux attentes de votre public. Par exemple, je pense que vous devriez sortir plus de titres des années 60 et 70, une période très riche en matière de fantastique. Les films de cette période sont encore pour la plupart introuvables en DVD, et pourtant beaucoup d'entre eux étaient sortis en VHS au

interviews sont captivantes et nous apprennent moult anecdotes, mais en plus on sent un respect mutuel entre la vedette et le journaliste, ce qui est suffisamment rare pour être souligné. Je souhaite de tout cœur trouver d'autres articles de cette trempe dans les numéros à venir, avec pourquoi pas des rétros sur Erika Blanc, Sybil Danning ou Barbara Bouchet pour le côté charme ; Antonio Sabato, Fabio Testi ou John Steiner pour les grandes gueules ; et Armando Crispino ou Pupi Avati pour les réalisateurs hors normes. Voilà, je vous souhaite une bonne continuation et vous remercie pour tout le plaisir que vous nous procurez chaque mois.

Philippe Chouvel, Cusset

Chers vieux amis, Après **Zombie**, c'est la deuxième fois que vous nous proposez en DVD un film disponible depuis longtemps en zone 2, en l'occurrence **Society**, c'est donc la deuxième fois que je dois vous rappeler à l'ordre : j'espère sincèrement que ce sera la dernière. Comme la grande majorité de vos lecteurs, je n'ai pas attendu Mad pour acheter ce film et je n'ai que faire d'un second exemplaire ! Je vous rappelle que dans l'éditorial du numéro 146, vous annonciez une collection dont les films seraient tous inédits en DVD. Vous n'avez pas le droit de rompre quand bon vous semble ce contrat moral : quand on prend un engagement, on s'y tient, nom d'un troll ! Sinon, cela s'appelle carrément une arnaque. C'est particulièrement irrespectueux envers les lecteurs qui, comme moi, sont abonnés, et n'ont donc pas la possibilité d'acheter pour une fois le magazine seul. Je comprends bien que vous vouliez initier aux grands classiques des jeunots qui ne connaissent que **Scream** et la télé aseptisée mais n'oubliez pas que le gros de votre lectorat reste des gens qui ont grandi avec vous dans les années 80, qui ont la même culture que vous et donc les mêmes réflexes d'achat que vous : la présence de **Zombie** et **Society** va de soi dans nos DVDthèques. Alors ressaisissez-vous et tenez-vous une bonne fois au programme alléchant que vous aviez annoncé. Cessez de gâcher une collection par ailleurs splendide, admirable, indispensable, par de tels dérapages. Offrez-nous de vrais inédits : il n'y a vraiment que l'embarras du choix. Allez,

OFFRE D'EMPLOI - URGENT !

Nous cherchons un secrétaire de rédaction (correction, suivi des textes, aide au rédacteur en chef...) à temps plein. Le candidat devra maîtriser parfaitement la langue française (orthographe, syntaxe...) et si possible posséder un diplôme de lettres. De plus, la personne dont nous avons besoin doit être impérativement un ancien lecteur du magazine et en connaître l'esprit et le contenu. Enfin, il doit également posséder une excellente culture générale et surtout des connaissances cinématographiques très étendues. Envoyez lettre de motivation et CV à la rédaction : Mad Movies, secrétariat de rédaction, 6 rue Rodier, 75009 Paris.

début des années 80, grâce à des éditeurs comme VIP, GCR, Socai ou Space Vidéo. C'est d'autant plus rageant car le cinéma bis est en train de revenir en force dans les maisons de la presse, où l'on pouvait trouver récemment **Alligator**, **Héros de l'apocalypse**, **Les Aventures galantes de Zorro** ou encore **Barbe bleue** (celui de Dmytryk), sans oublier des Fulci en pagaille (merci Ciné FX). De plus, ces derniers mois, les hommages n'ont pas manqué dans votre revue, à travers des rétrospectives ou des interviews. À ce propos, je souhaite féliciter Fathi Beddiar pour ses conversations passionnantes avec Castellari, Deodato, Sollima, Martino, Jack Hill ou encore John Phillip Law. Non seulement ces

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies, Courrier des lecteurs, 6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

comme je ne suis pas rancunier pour deux sous et que je vous aime beaucoup malgré tout, je vous pardonne si, avec le numéro de juillet/août, vous nous livrez deux DVD : celui qui est régulier et celui que vous nous avez volé en juin.

Éric Tourrette, Villars-les-Dombes

Bon alors... Visiblement, on ne peut pas mettre tout le monde d'accord. L'avantage de mettre en parallèle plusieurs lettres sur la question permettra aux lecteurs mécontents de constater que certains sont, au contraire, plutôt satisfaits du choix de nos DVD. Maintenant, il faut quand même revenir sur le fait que des titres comme **Zombie** ou **Society** ont respectivement été proposés à un prix moindre, ou avec une vost (ce qui n'était pas le cas du précédent DVD de **Society**). Quand à la question des titres inédits, beaucoup de nos lecteurs nous envoient continuellement des listes de titres, que nous prenons bien sûr en compte, mais il est très difficile de trouver de bons masters (c'est le cas pour des titres comme **Grizzly**, le monstre de la forêt et **La Galaxie de la terreur** entre autres, que nous ne sortirons malheureusement pas), des versions françaises (une obligation pour des titres à si petit prix) ou tout simplement des inédits intéressants et libres de droits d'exploitation. Pour exemple, voici quelques titres que nous aurions aimé sortir : **Incubus**, **Mutant Aquatique en Liberté**, **Trauma** de Dan Curtis, **Pulsions cannibales**, **Alice Sweet Alice** ou **Le Mystère Stepford** parmi d'autres. Mais ceux-ci ne sont malheureusement pas disponibles puisqu'ils ont été achetés par d'autres boîtes de distribution. Enfin, nous pensons naïvement que l'intérêt de sortir des titres déjà existants sous notre label comme **Chromosome 3** et **Dead Zone** (deux films pour le prix d'un) consiste à les faire découvrir à des lecteurs qui n'ont pas les facilités d'accès à Internet pour

pouvoir les commander à petits prix, tout en participant à l'effort de reconnaissance du genre en proposant ces deux chefs-d'œuvre.

FATHI !!!

Amis Madeux, Je viens de voir pas mal de choses très intéressantes : **Van Helsing**, **Uzumaki** (formidable) et le nouveau **Massacre à la tronçonneuse**. Par contre, je ne partage pas du tout votre enthousiasme pour **House of 1000 Corpses** qui m'a paru fort long et fatigant. Il m'a donné la migraine avec son film à la con, le père Rob. En parlant de déception, quand arrêtera-t-on de donner de l'argent à Bilal pour ses films ? Ne devrait-il pas insister dans ce qu'il sait faire de mieux : de jolis dessins ? À vrai dire, je tenais particulièrement à parler de Fathi Beddiar. Aah Fathi, Fathi, Fathi. Quelle fougue, quelle passion, quelle culture ! Il en sait plus que les gens qu'il interviewe sur leurs propres films. C'est incroyable tout de même. J'aurais rêvé d'un tête-à-tête Fathi/Leone mais bon, on peut éventuellement espérer un duel Fathi/Friedkin (ah ben Fathi aussi l'espère !). Et Russ Meyer !! Dites, vous aimeriez pas mettre une playmate dans votre magazine ? Depuis le temps qu'on entend parler de la salopette de Moïssakis, ce serait agréable de le voir sans. Enfin, merci à vous tous de nous faire une si formidable revue. Nous de notre côté, on vous attend à chaque début de mois. Gros bisous, partout là où vous aimez...

Alice Mauve

Ah, mais arrêtez d'envoyer des fleurs à Fathi enfin, on va se retrouver avec un

magazine entièrement composé d'interviews carrière ! Sinon, le coup de la playmate, ça va être difficile de tenir la distance vu le nombre restreint de gens qui travaillent à Mad (en plus, si on publie 10 poses de Yannick en soutrette, tu vas plus en pouvoir...). Sinon, Moïssakis ne quitte jamais sa salopette, sauf pour enfiler son T-Shirt Spider-Man, donc tu risques d'y perdre un peu au change...

YOGI JASON

Jason et les jargonautes. Jason, face au jargon des spécialistes Madeux, s'interrogeait. Il n'avait jamais tourné de blockbusters mais de simples slashers de série B tirant

ou longues focales ? Et pourquoi ? (Tiens, c'est marrant ça, les réalisateurs de ses films se posent aussi la question...) En tout cas, pour ses fanboys et ses rares amis (ben oui, un coup de machette est si vite arrivé...), il disait avoir des prédispositions pour le chambarra ou le wu xia pian. Mais qu'un bon actioner plein de mexican stand-off ou un swashbuckler avec teaser et trailer alléchants donneraient aussi de bonnes previews. Mais en fait, quand il était honnête avec lui-même, Jason se disait qu'être le maton en chef dans un WIP, ça, ça serait le craquage de slibard assuré ! PS : Coup de chapeau discret mais



sur le Z, mais était-il un psycho-killer ou un véritable boogeyman ? Et son buddy-movie (enfin, pas vraiment en fait) avec Freddy (son sidekick aimait-il à dire) était-il un cross-over ou un spin-off ? Et quand il dégomma le teenager post-ado à coups de machette sur des scénars sortis de development hell, s'agissait-il de FX, de SFX, voire même de CGI ? Filmés en courtes

plus que mérité à Fathi pour ses inestimables interviews carrière (Oh, j'ai dit quoi auparavant ?)

Bruno Bonnet, Croix

Bon, en dehors de certains termes savants (mexican stand-off, WIP, ce genre-là), on a rien compris à ta lettre (enfin si, mais non), mais si tu veux un bon conseil, tu devrais pas trop laisser Jason s'interroger, il risque de se faire mal...

MOUVIZ DVD#2 réunis
11 courts métrages exceptionnels
réalisés par les nouveaux talents du Cinéma !

avec **Balibalo**, **Minouche**, **CôLPiIX**, **Le Musicien**,
Debout les Frileux de la Terre, **Félicitations**, **Mutafukaz**,
Diesel Nostalgie, **The Bloody Olive**,
L'homme au sourire figé, **Paroles Paroles...**
+ de nombreux bonus !!!

www.mouviz.com/dvd

Films d'Humour, Frisson, SF,
Animation 2D 3D...
primés dans de nombreux festivals et
plébiscités par le public !

MaMoyies **le mouvi** **ouest france**



CONSTANTINE ENTRE CIEL ET TERRE

Constantine... Derrière ce titre énigmatique se cache l'adaptation du comics culte *Hellblazer* de Jamie Delano et Garth Ennis, un changement de nom impromptu dû à la production qui ne désirait pas que leur film soit confondu avec ceux de la série *Hellraiser*. Inspiré des numéros édités par DC/Vertigo (le volume *Dangerous Habits* tout particulièrement), le premier film du jeune clippeur Francis Lawrence (coupable d'avoir bossé avec Britney Spears et Justin Timberlake, qu'on le tonde!) fait déjà parler de lui alors que très peu d'images sont disponibles pour l'instant. En effet, ça s'annonce plutôt mal pour **Constantine**. Emmenés par Delano et Ennis en personne, les fans du monde entier s'insurgent contre le projet (qui fut un temps prévu pour Tarsem The Cell Singh et Nicolas Cage). Si les grandes lignes directrices de l'histoire sont respectées (John Constantine est un détective désabusé qui va devoir affronter une horde de démons et d'anges gravitant sous la surface de Los Angeles), la délocalisation de l'action (initialement située à Londres), le nouveau look du héros campé par Keanu Reeves (Constantine devient une sorte de dandy alors qu'il est à la base un punk poivrot genre Sid Vicious) et la volonté du studio de livrer à tout prix un PG13 semblent agacer les plus fervents admirateurs du comics, peu reconnus il est vrai pour leur ouverture d'esprit lorsqu'il s'agit de modifier ne serait-ce qu'un poil de nez de leurs héros favoris. La présence de la belle Rachel Weisz, de Peter Stormare dans le rôle de Satan en personne, et de Stan Winston aux commandes d'une galerie de monstres que l'on nous promet inédite devraient cependant rassurer les autres. Réponse en février 2005 aux States.

Alexandre BUSTILLO

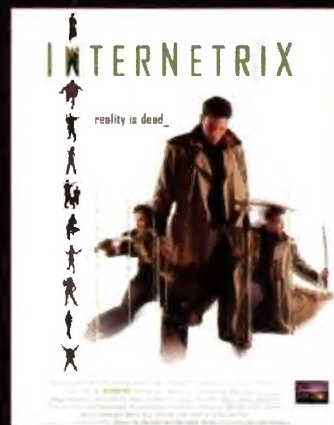


NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Après nous avoir bien fait marrer avec **Unseen Evil**, **Trancers 6** et surtout **Demonicus**, Jay Woelfel remet le couvert avec **Ghost Lake**, une histoire de fantômes au pitch pas moins con qu'un autre. La jeune et belle Rebecca, qui vient juste de perdre tragiquement ses parents dans un accident, décide de se rendre dans la petite ville de Rushford Lake afin d'oublier tous ses petits tracas. Problème: la belle étendue d'eau de la ville abrite une horde de morts-vivants bien décidés à venger une mort particulièrement couillonne (on les a noyés afin de créer un lac artificiel, ce qui est toujours plus simple et plus rapide que de prévenir tout le monde et de les faire évacuer...). Les minets Timothy Prindle (**Torque**) et Gregory Lee Kenyon (**Demonicus**) sont de la partie. Même si l'affiche est vraiment réussie, on doute du résultat final à la vue des tronches de fesses des zombies, certifiées 100 % gogol.

■ Cody Smith est un hacker. En plus de télécharger l'intégrale d'Herbert Léonard et des films de boules en pagaille (mais non, c'est pas Rougier, lui il est fan de Garou), il se la pète grave sur le réseau, oubliant



ainsi sa bien triste vie en devenant une sorte de super webmaster. Alors, quand un tueur en série se met à y sévir au moyen d'un virus qui fait littéralement péter la tête des abonnés France Télécom, c'est tout naturellement qu'il décide de mettre son talent au service de la police. Voilà, ça s'appelle **Internetrix** (quant Intermarché copule avec **Matrix**), c'est un certain Jamil Nelson qui écrit et réalise pour la société Cine Excel Entertainment (**Giants**, 666 **The Demon Child**) et les inconnus Jason Devan, Leila Nelson et Paul Darrigo, qui se balancent des coups de tatanes au ralenti.

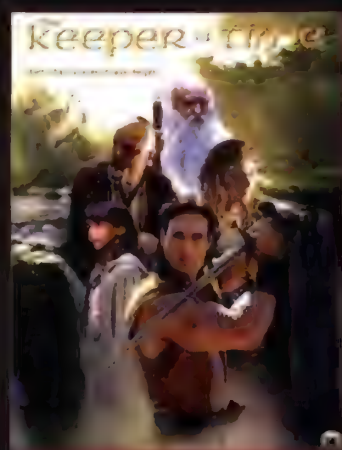


■ Monteur sur *The Coven*, *Witchcraft 12* (déjà?) ou *Camp Blood 2*, acteur dans *Bloodgnome* et réalisateur de *Eyes of the Werewolf*, *Hell's Highway* et *Creepies*, Jeff Leroy est vraiment un bon gars poly-

valent. C'est donc tout naturellement que les sympathiques responsables d'Amnell Entertainment (*Speed Demon*, *The Bog Creatures*) lui confient les rênes d'*Unseen Evil 2*, la suite du chef-d'œuvre de Jay

Woelfel, oui, le même qui nous propose son *Ghost Lake* un peu plus haut (ou un peu plus bas, la maquetiste étant alcoolique...). Après avoir fait le mur, trois étudiants découvrent des pépites d'or dans une caverne perdue en pleine forêt. En les dérobant, ils libèrent involontairement une force diabolique, et c'est donc logiquement qu'un rangers découvre leurs cadavres affreusement mutilés peu de temps après. Le balèze et poilu Biggs (Lorenzo Lamas, décidément dans tous les bons coups) prend rapidement le commandement d'une unité d'élite chargée de débusquer cette saloperie de bête. On souhaite donc bonne chance à toute cette fine équipe qui va devoir supporter l'ego démesuré du rebelle préféré de mamie.

■ Peter Jackson nous fait bien marrer avec sa trilogie du *Seigneur des anneaux*, trois films bientôt détrônés par *The Keeper of Time*, un gros Z estampillé Roger Corman qui pille sans complexe aucun les univers de Tolkien et de Rowling. Dans une époque médiévale (dans une forêt quoi, vu que y'a pas de thunes), le jeune Tim découvre qu'il est l'Élu, soit un grand magicien en devenir, appelé à combattre le très méchant Tor, un sorcier vicelard et despotique. Épaulé par Udo (un vieux sage qui semble plus s'être inspiré de Panoramix que de Gandalf) et Bullock (lui et Aragorn sont allés au même centre aéré lorsqu'ils étaient petits), Tim entame (c'est



marrant ça, Tim entame...) une longue quête, quête confiée aux bons soins du réalisateur Robert Crombie (*Cuba Libre*). Comptant à son bord le trois fois monsieur Univers Michael O'Hearn (déjà dans *Barbarian*, une autre production du père Corman), *The Keeper of Time* s'annonce particulièrement corsé et risque fort de repousser les limites de la Fantasy fauchée.

■ On ne sait pas grand chose de *The Fanglys*, une petite production Asylum (*Vampires vs. Zombies*) qui s'autoproclame dans la droite lignée de *Massacre à la tronçonneuse*, *Detour mortel* et *House of 1000 Corpses*. Tout part de la légende locale d'un bled paumé du Texas. Chaque nuit d'Halloween, les enfants partent à la recherche de la dénommée Fanglady, l'atroce sorcière matriarche d'une famille de can-

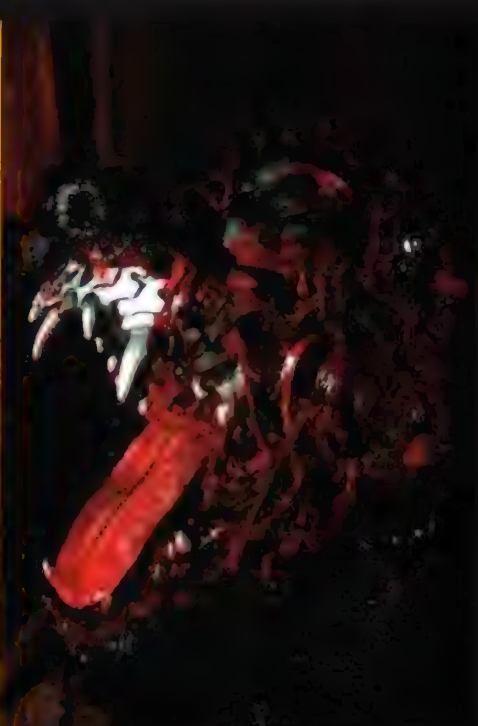


ROTTWEILER DRESSÉ POUR TUER

Toujours exilé au pays du chorizo et des tapas, Brian Yuzna revient avec un projet aussi excitant qu'opportuniste: *Rottweiler*. Étant actuellement très à la mode, le molosse du titre est au centre d'une histoire qui pourrait rappeler celles des sympathiques *Max* et *Cujo*, seuls bons films (si l'on fait abstraction du chef-d'œuvre de Samuel Fuller concourant dans une autre catégorie) tournant autour d'un chienchien à sa manière psychotique (le chien, pas la mémère hein...). Ici, il est

donc question d'un rottweiler (comme le titre l'indique, putain, ils sont forts à la Fantastic Factory) laissé pour mort, puis réanimé par une technologie avancée, et amélioré par une mâchoire en acier. En plus de tout ça, l'affreux débard est possédé par un ancien pouvoir démoniaque qui le maintiendra en vie jusqu'à ce qu'il dévore le cœur de sa proie. Et cette dernière est Dante (William Miller, vu dans *The Mix*), un homme au passé mystérieux, passé lié à celui du despotique et cruel colonel Kufard (le grand Paul Naschy, pour qui la retraite est une notion très abstraite), seul responsable de tout ce joli foutoir. Décrit par son géniteur comme un requin sur pattes évoluant dans un monde post-Matrix, *Rottweiler* pourrait créer la surprise si Yuzna ne s'empêtre pas une fois de plus dans ses délirantes auteursants qui plombent plus de la moitié de ses films. On attend donc de pied ferme ce bout de pelloche que le moustachu n'hésite pas à comparer à *Alien* et à *Predator*. Mouais, t'emballe pas trop quand même, Brian...

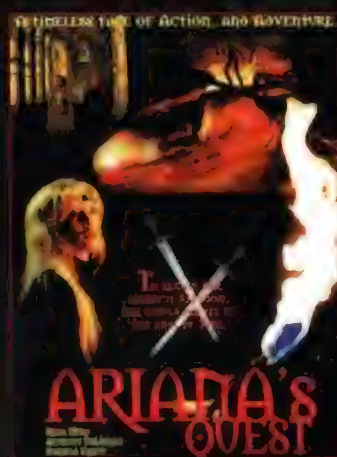
Alexandre BUSTILLO





nibales. Seulement, cette nuit-là, la vieille peau revient vraiment à la vie, bien décidée à nourrir toute sa progéniture de la chair de tous ces petits cons masqués et avides de bombes... C'est Christopher Abram qui réalise *The Fanglys*, notamment interprété par Burton Gilliam (*Retour vers le futur 3*).

■ Dans un registre très proche de *The Keeper of Time*, *Ariana's Quest* ne devrait pas plus briller que le film de Robert Crombie. Ici, c'est Lloyd A. Simandl, grand spécialiste du film d'action tétraplégique (*Crackerjack 3*) et du olé-olé tendance salace (*Chained Fury*, *Lash of the Scorpion*, *Innocence Betrayed*, *Dakota Bound*, que du tout bon homologué par la braguette de Granger), qui s'y colle. La sculpturale Rena Mero (une habituée des vidéos de catch homologué WWE) incarne ici la princesse Ariana. Accompagnée de toutes ses copines (une pickpocket et une guerrière venue de l'Est) et de son mentor, la blondasse part en guerre contre Xantos et sa diabolique sœur Zuraya, afin de libérer son peuple composé de quatre figurants amorphes et d'un âne anémique. Ça



risque de porter très haut l'étendard du n'importe quoi, cette belle affaire...

■ *The Crawling Brain*, voilà un film qui aurait mérité d'être diffusé durant les récentes commémorations du débarquement en Normandie. Deux frangins découvrent que leur bonne et gâtée manie était la concubine d'un scientifique nazi durant la Seconde Guerre mondiale. Déjà, c'est pas cool. Mais ça l'est encore moins lorsqu'ils découvrent que la vieille

conserve le cerveau de son défunt mari, cerveau encore en activité et soudainement pris d'une folle envie d'aller faire un tour en ville, obligeant ainsi nos deux zozos à lui trouver un corps tout neuf afin qu'il puisse enfin terminer ses travaux commencés 60 ans plus tôt.



Hommage bien débilo aux monster movies des fifties et des sixties, *The Crawling Brain* ne devrait pas dénoter dans la filmo de Ron Ford, un stakhanoviste du Z (*Alien Force*, *Hollywood Mortuary*, *Deadly Scavengers*...) qui n'hésite pas à engager pour l'occasion, en plus d'Athena Demos (*Amazon Warrior*, *Bloodgnome*), la starlette du muet Anita Page. Le choc des générations, comme on dit...

■ David Heavener est un sacré numéro. Lorsqu'il n'est pas compositeur/interprète de rock chrétien ou pratiquant d'arts martiaux à haut niveau, il réalise des films fauchés aux titres évocateurs: *Outlaw Force*, *Eye of the Stranger*, *Dragon Fury*, *Angel Blade*... Que du lourd, auquel se rattache aujourd'hui *Psycho-weene*. Ce fort joli titre cache en fait une petite comédie vaguement horrifique tendance nudie et inspirée d'Ed Wood, où Eve (de Adam et

VAMPIRE SISTERS LEVRES DE SANG

Être vétéran de la police et de l'armée mène le plus souvent à la dépression ou au meurtre en série, mais parfois aussi au cinéma. C'est le cas pour Joe Ripple qui, après une brève carrière sous les drapeaux, devient consultant, coordinateur des cascades (sur *Timewarp*), acteur (*Alien Rampage*) puis réalisateur pour le compte de la petite boîte de productions Timewarp Films (*Crawler*, *Shop of Horrors*). Pour eux, il torchera rapidement deux longs-métrages (*Stakes* et *Harvesters*) avant de retrouver son compère scénariste Don Dohler (*Alien Factor*, *Nightbeast*, *Blood Massacre*) pour les besoins de *Vampire Sisters*, son nouveau film. Étant fan absolu de la trilogie des frères Wachowski (un peu comme Granger finalement, dont on attend toujours les tee-shirts « *Fuck Matrix!* »), Don Dohler se raccroche à l'univers d'Internet pour cette histoire de suceuses de sang. Dawn (Daria Albornoz, vue dans *Cruel Deception*, *Fear of Clowns*), Tasha (Syn Devil, vue dans *Erotic Survivors 2*, *My Vampire Lover*) et Stacy (la petite nouvelle Jeannie Michelle Jameson) sont trois succubes utilisant des serveurs de rencontres sur le Net afin de dénicher des proies faciles. Le hic, c'est qu'elles ne le font pas uniquement pour se nourrir, mais aussi pour maintenir en vie une chose effroyable résidant dans les sous-sols de leur maison. C'est en tout cas ce que découvrira une enquêtrice jouée par Leanne Chamish (la série *New Detective*)... On ne voudrait surtout pas froisser Don Dohler mais à première vue, son *Vampire Sisters* semble ressembler beaucoup plus à du Jean Rollin californien qu'à du cyber punk philosophico-destroy. Qui a dit tant mieux?

Alexandre BUSTILLO





Eve) se retrouve emprisonnée dans une maison hantée, avant de se faire torturer par les démons de la passion et du désir (c'est bon ça... une petite possession par les fesses), tandis que son gros benêt d'amant est confronté à une autre entité diabolique qui tente de le faire passer du mauvais côté de la force. Ça a l'air bien pourri comme ça mais la phrase d'accroche est une tuerie: « *The night hell had a barbecue* »... j'apporte les bières.

■ Dans le registre « fucked up » de la pointe des cheveux aux orfècles, les irresponsables de Redemption Films font figure de cas d'école. Quand ils ne distribuent pas des slashers français amateurs autant inspirés de *Scream* que de *Matrix* (*I Am the Ripper*, ceux qui l'ont vu au marché du film de Cannes cette année ne s'en sont jamais vraiment remis tellement ils rigolaient) ou des documentaires remplis de petites goths qui font monter l'érection plus vite que l'intégrale de Traci Lords (*Satanic Sluts*, rien que le titre déjà...), ces gros tarés d'Anglais (qui estiment être les dignes descendants de la Hammer, moi je viens de décider que Carpenter est mon père)



coproduisent ce **Frankenstein X**, réalisé par une Jennifer Ray qui n'avait rien fait depuis son très conceptuel *Expensive Tastes*, datant tout de même de 1978. Le bon vieux docteur Frankie crée donc un monstre qu'il baptise Jésus (et hop, Mel Gibson vient de prendre l'avion pour Londres, armé d'un shotgun). Terrifié par cette progéniture, il la balance dans un lac, ni vu ni connu. Mais trois ans plus tard, le recousu revient frapper à la porte de son créateur, et l'oblige à lui confectionner une gonzesse sous peine de représailles à base de grosses tartes dans la gueule. S'engage alors une lutte sans merci, mais non merci... Connaissant un minimum les films de ces zozos, il y a de fortes chances que les restes putréfiés de James Whale se retournent une fois de plus dans leur tombe.



■ Scénariste de *Puppet Master* et *Dr. Alien*, responsable des effets spéciaux sur *Lurking Fear* et acteur dans *Robot Ninja*, Kenneth J. Hall revient à la réalisation (après *Evil Spawn* et *Ghost Writer* dans les années 80) avec **The Halfway House**, où une petite donzelle (Janet Tracy Keijser, vue dans tout plein de Z tels que *Grave Tales* et *Zombie Chronicles*) se rend dans une institution catholique à la recherche de sa sœur, mystérieusement disparue. Médusée, elle découvre un monde de dépravation sexuelle où les curés kiffent le masochisme tandis que les bonnes sœurs s'envoient en l'air avec tout plein de gadgets lubriques... Mary Woronov, égérie de Paul Bartel dans les années 70, complète la distribution dans le rôle de la Mère supérieure, puisqu'il est également fréquenté par une créature cyclope et tentaculaire. Rien que ça! Ben moi je me rappelle qu'au cathé, le père René, il m'a montré ses rouleaux. Boum! Un scénar.

San HELVING

Flashes

● Le *God of Fuck* revient. Mais non, ce n'est pas Ron Jeremy mais bien Marilyn Manson, l'Antéchrist superstar préféré de l'Oncle Sam, de retour devant la caméra de Georges Romero himself pour les besoins de **Diamond Dead**. Dans ce film déjà dans le collimateur des ligues puritaines, le révérend interprétera Dieu en personne! Pour finir, sachez que c'est Dario Argento qui réalisera son prochain clip. Satan a très bon goût...

● C'est le très distingué John Malkovich qui aura l'honneur d'interpréter le très énigmatique et désormais célèbre Lord Voldemort dans **Harry Potter et la coupe de feu**. Un sorcier qui louche... Harry va l'éclater avec ses doubles foyers. Reste qu'après l'excellent troisième épisode, la franchise risque de nouveau de faire la queue, puisqu'on rappelle aux amnésiques et autres alcooliques que c'est ce manchot de Mike Newell (**4 mariages et un enterrement**) qui commande le navire.

● Ce Brett Ratner en devenir qu'est Jonathan Ensligh (*The Punisher*) se dit intéressé par le remake des **Chiens enragés**, l'un des derniers travaux de Mario Bava, un road-movie bien sombre où trois braqueurs prennent un automobiliste en otage. C'est Gale Anne Hurd qui produit, et qui en profite pour annoncer dans la foulée un autre remake du maître transalpin: **Les Trois visages de la peur**. Parti comme c'est, elle pourrait le confier à Patrick Braoudé...

● Steven Cigale, le gourou de Moissakis (allez Stéph, encore quelques beignets et t'auras le même bide), pose son banjo et effectue un virage à 180 degrés en venant faire le mariolier dans **The Onion Movie** que réalisera tout prochainement David Zucker. Dans ce film à sketches inspiré du célèbre journal satirique ricain, il endossera la defroque d'un agent du FBI particulièrement débile. Rôle de composition?

● De la beuze qui transforme ceux qui la fument en zombies, voilà le pitch bien fendard de **Pot Zombies**, une petite prod indépendante réalisée par l'inconnu Justin Powers et bénéficiant d'un caméo de Lloyd Kaufman. Je voudrais affoler personne, mais je crois que Dahan est contaminé...

● Après le naufrage du film de Terry Gilliam relaté dans **Lost in La Mancha**, Johnny Depp et Vanessa Paradis vont enfin se réunir sur grand écran dans **La Malédiction du**

Gitan que devrait logiquement mettre en images le chorégraphe Philippe Découfflé.

● Johnny Depp toujours. Après avoir beuglé sur tous les toits qu'il s'était inspiré de lui pour son rôle de capitaine tata dans **Pirates des Caraïbes**, c'est tout naturellement que Keith Richards viendra jouer son pater dans la suite du film de Verbinski. Heureusement qu'il ne s'est pas inspiré de Michel Sardou...

● La bande de branleurs habituels décide de passer la nuit d'Halloween dans un hôpital désaffecté qui s'avèrera vite hanté. Tel est le sujet de **Boo!** d'Anthony C. Ferrante, une ghost story a priori très classique, interprétée par Dee Wallace Stone et produite par David E. Allen (**Dog Soldiers**).

● Après nous avoir retourné l'estomac avec ce chef-d'œuvre viscéral qu'est **Vorace**, la très doyée Antonia Bird revient avec **Abraham's Daughter**, un thriller surnaturel où une jeune veuve est assaillie de visions de crimes abominables. On croise les doigts afin que le résultat soit aussi réussi que son western cannibale.

● Blindé de thunes pour quatre générations, Stephen King fait des soldes et brade les droits de sa nouvelle *Dejeuner au Gotham Café* (issue du recueil *Tout est fatal*) à la boîte de prod Turtle Bay Entertainment pour un dollar symbolique. Le pitch? Un couple décide de déjeuner ensemble pour parler de leur divorce lorsque tout par en couilles avec l'intervention d'un bien étrange maître d'hôtel. C'est Peter Schink (monteur sur *Skinner*) qui réalise.

● Van Damme is back! Notre bien aimé Jean-Claude annonce le tournage imminent de **Kumite**, remake du glorieux **Bloodsport** et présenté comme le plus grand film d'arts martiaux jamais fait (il nous avait déjà fait le coup avec **Le Grand tournoi**, mais bon...). Le film narrera les aventures de Vic Latour, dit Le Cajun, un combattant légendaire brisé par la mort de sa petite fille et qui décide de remettre le couvert lors du Kumite, un tournoi secret composé des plus grands cogneurs de la planète. « Vandamimage » produit, écrit, réalise et interprète ce baroud d'honneur pour la modique somme de 16 millions de dollars. Le kickboxer français Jérôme LeBanner et le bestial Bolo Yeung (**Bloodsport**, **Double Impact**) complètent le casting.

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVEON

La Thaïlande, pays du Muay Thai, du Lumpini Stadium, de la soupe aux crevettes citronnée et du Muay Thai (ben oui) est à l'honneur dans les Notules Asiatiques de ce mois-ci avec une petite preview d'un film qui devrait ravir les amateurs d'action rentre-dedans. Ah, quel beau pays !

■ Quelques petits échos de Cannes pour commencer. Ce qui tombe bien, vu que c'est **Tropical Malady** du Thaï Apichatpong Weerasethakul qui a remporté le Prix Spécial du Jury. Le père Tarantino a même balancé : « Certains d'entre nous ont été émus par ce film à un degré surprenant ».

■ Rentré et sorti des écrans thaïs à la vitesse grand V, **Unhuman** lorgne vers le gros Bis tel que les fins esthètes qui constituent cette rédaction savent l'apprécier. L'arrivée d'un mécréant en Thaïlande coïncide avec le meurtre sauvage de deux habitants d'un petit village. La poli-



tion savent l'apprécier. L'arrivée d'un mécréant en Thaïlande coïncide avec le meurtre sauvage de deux habitants d'un petit village. La poli-

ce s'attaque à l'affaire, suivie par deux étudiants curieux, et tout ce petit monde découvre une prédiction annonçant la venue d'un grand danger ainsi qu'un univers peuplé de démons amateurs de chair humaine...

■ Après **Bangkok Robbery**, dont on vous parlait dans les précédentes notules (et qui nous a quelque peu déçus), Thanit Jitnukul vient tout juste de sortir un nouveau film, **Khon Len Khong**. Prenant un point de départ vaguement similaire à celui de son ami Sippapak pour **Bhuppha Ratre**, Jitnukul balance ici un film d'horreur qui reste noir sur toute la ligne. Un homme marié maintient une relation extra-conjugale, du moins jusqu'à ce qu'il apprenne que sa maîtresse est tom-

bée enceinte et qu'il la largue. Celle-ci, on la comprend, lui jette alors un sort qui cause sa mort et lui permet de récupérer sa fortune grâce à l'enfant qu'elle porte. La chance n'est cependant vraiment pas de son côté, et son fils meurt dans un accident, lui faisant tout perdre. L'argent part cette fois-ci vers une autre concubine, ce que notre pratiquante émérite en magie noire n'accepte pas...

■ Pour ceux qui ne peuvent plus attendre, **Godzilla Final Wars** sortira



Rajan : Polar urbain froid et passablement complexe, **102** est la petite exception qui confirme la règle, vu que l'on n'adhère pas à 100 % à son déroulement. Peut-être parce que l'on attendait mieux de la part de Jitnukul, peut-être parce que, malgré d'évidentes qualités, le scénario se permet quelques raccourcis un peu trop rapides. À visionner malgré tout, car le film se place tout de même au-dessus de la mêlée dans le genre.

Au rayon horreur, **Lizard Woman** place une romancière à succès face à sa création : la femme-lézard de son dernier livre...

Tom Yum Goong est indéniablement la plus attendue des nouvelles productions de Sahamongkol, même si l'on ne sait pas grand chose pour l'instant - et pour cause, le tournage vient juste de commencer en ce mois de juin. Second film avec Tony Jaa et Mum Jokmok, **TYG** (le nom d'une très célèbre soupe locale) suit deux Thaïs en Australie. Le premier est là pour retrouver un éléphant que les Triades lui ont volé, le second pour retrouver sa sœur kidnappée par un boss du cartel de la drogue. Réalisé par Prachya Pinkaew, **TYG** sera, on s'en doute bien, très chargé en scènes choies. C'est en tout cas ce que Jaa et Pinkaew nous ont promis...

7 Street Fighters lorgne un peu du côté de **Heaven's 7**, d'abord par l'histoire et la tournure du film, mélangeant humour et action, mais aussi du fait que ce soit le même réalisateur, Chalerm Wongpim, qui se cache derrière les deux productions ! Donc, on reprend sept héros opposés à d'affreux méchants (ici des Nippons durant la Seconde Guerre)

et on saupoudre le tout de cascades encore plus osées...

Pour ce qui est du film à base de testostérone, de muscles tendus, d'ecchymoses violacées et de sang, **Born to Fight** risque là aussi de frapper très fort. Un film portant un tel nom se doit évidemment de tenir ses promesses. Au vu du teaser de dix minutes, on peut déjà affirmer que **Born to Fight** va faire bien plus que ça : il va vous faire mouiller votre petite culotte d'excitation (refusant la mainmise machiste d'une certaine population masculine sur le cinéma d'action, nous tentons désormais d'offrir un peu plus de parité dans ses pages...). Le scénario tient en quelques mots : un groupe d'athlètes thaïlandais se déplace dans un petit village isolé pour une œuvre de charité. Mais devinez quoi ? D'affreux méchants terroristes pas beaux et très méchants arrivent en même temps et prennent le patelin en otage. Heureusement, nos champions ne sont pas des lopettes et décident bien courageusement de sauver la population... Bon, c'est clair, on ne peut pas dire que le scénario casse des briques. Les athlètes, eux, par contre, cassent non seulement des briques, mais aussi un peu tout ce qui leur tombe sous les mains, les coudes, les genoux et les jambes : portes, planches, crânes, bras... C'est à une véritable valse de la savate qui fait mal, du coup de genoux sauté dans la tronche et du bon vieux sandwich aux phalanges que nous invite Panna Ritikrai. Panna Ritikrai, voilà un nom qui devrait vous rappeler quelques petits souvenirs. Allez, un petit indice : **Ong Bak**. C'est en effet au sieur Ritikrai que l'on doit les chorégraphies de ce film qui en a laissé plus d'un sur les rotules (à commencer par votre humble

serveur). Et laissez-moi vous dire que pour **Born to Fight**, le bonhomme a encore poussé plus loin le bouchon de son inspiration. Trop même, si l'on en croit quelques scènes qui sont vraiment, mais alors vraiment, hallucinantes de dangerosité pour les cascadeurs. Exemple : deux camions roulent côte à côte. Sur le toit de l'un d'eux, deux combattants se font face. L'un prend un coup qui le fait chuter du véhicule, il rebondit sur l'autre camion en tombant... Et vient s'écraser au sol... Esquivant tout juste une roue qui allait lui broyer la tête... Pas d'effets spéciaux, vous pensez bien, le tout filmé en plan large pour que l'on voit qu'il n'y a ni chichis, ni gadgets, ni câbles. Vertigineux, tout simplement. 1/5^{ème} de seconde trop tard et le cascadeur finissait le tournage au cimetière... Si cette scène constitue immanquable-

LA VAGUE THAÏE

NOUS N'ARRÊTONS PAS DE LE DIRE DEPUIS QUELQUES ANNÉES (RELAYÉS MAINTENANT, AVEC TOUJOURS UN GRAND RETARD, PAR LA PRESSE GÉNÉRALISTE) : LE CINÉMA THAÏ DÉCHIRE TOUT SUR SON PASSAGE. ET AU VU DE CE QUE LE FUTUR NOUS PROMET, ON EST QUASIMENT SÛR DE NE PAS POUVOIR ÊTRE CONTREDIT. À COMMENCER PAR CE QUE NOUS ONT PRÉPARÉ NOS AMIS DE SAHAMONGKOL FILM, DÉJÀ RESPONSABLES PAR LE PASSÉ DE **BODY JUMPER** OU **ONG BAK**, PETIT TOUR D'HORIZON.

Commençons par **102**, alias **Bangkok Robbery**, le seul film terminé pour l'instant et réalisé par Thanit Jitnukul (**Ban**



début décembre au Japon. La rédaction est en train d'apprêter une navette spéciale pour Tokyo... Mais avant ça, peut-être que vous aurez droit à une autre surprise...

■ Le prochain Katsuhito Ishii (*Party 7*), qui devrait sortir en 2006, sera un dessin animé dont le teaser visuel laisse augurer du meilleur dans le genre « non-stop-bordélique ».

■ Comme c'est l'été, le Japon et la Corée ne vont pas tarder à déverser une flopée de films horribles sur leurs écrans (l'été est la saison des fantômes là-bas). Face nous parle d'un tueur en série dont la quatrième victime reste impossible à identifier. Seul un spécialiste de la reconstruction faciale sur crâne pourrait faire avancer l'affaire, mais le bon-



homme a décidé de quitter son boulot. Seulement voilà, il commence à voir des fantômes qui semblent être liés à l'affaire en question... Avec l'insupportable Shim Hyon-jun (*The Soul Guardians*) dans le rôle principal.

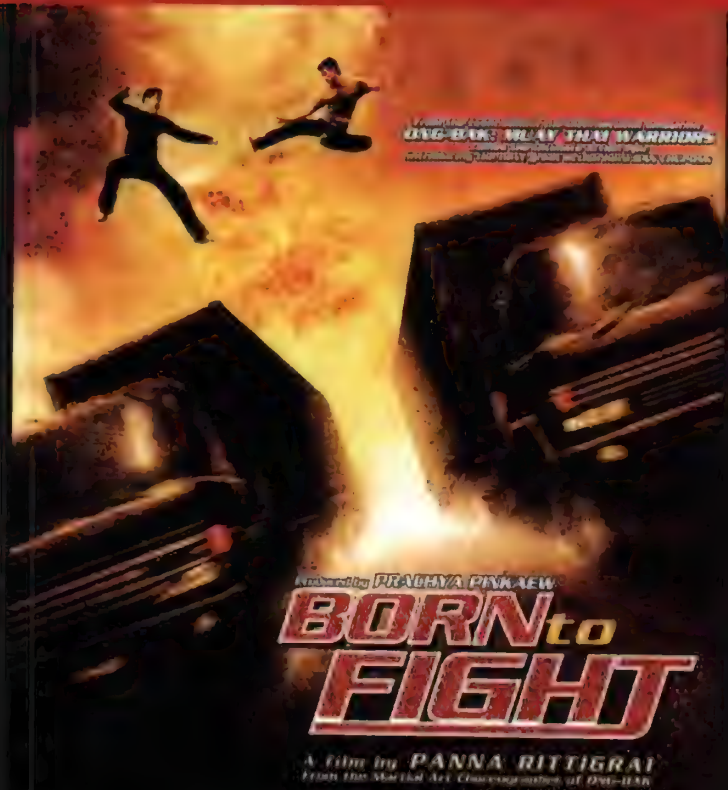
■ Dans la série - on n'en attend pas grand chose -, Uzumari est l'adaptat-

ion d'un manga dans lequel des gardes-côtes cherchent à devenir plongeurs... Avec un pitch comme celui-là, seuls Bordas et Bustillo, grands amateurs de pêche à la ligne, réussiraient à s'exciter dans tous les sens...

■ Autre petit scoop, Kiyoshi Kurosawa revient à son projet *Forest* (dont on avait parlé dans un lointain NA), qui devrait être bouclé pour le début d'année prochaine.

■ Dans la même série, *Dead Friend* s'inscrit quant à lui dans la lignée des films d'horreurs se déroulant dans des écoles (genre *Whispering Corridors*). Ici, une étudiante a complètement perdu la mémoire. Lorsque ses petits camarades se mettent tous à mourir autour

d'elle, elle se rend compte que quelque chose d'horrible lui est arrivé alors qu'elle était au lycée. Réalisé par Kim Yoo-jin (*Wild Card*).



ment l'un des morceaux de bravoure du film en devenant (le tournage a lieu actuellement). Ritikrai nous a réservé de nombreuses autres petites gâteries. Sans grande surprise, il reprend ainsi certaines techniques déjà mises en scène dans *Ong Bak*. Si on a clairement une impression de déjà vu, les techniques en question font cependant toujours leur effet. Surtout lorsque c'est un nak muay (boxeur thaï) unijambiste qui les effectue! N'attendez cependant rien de l'acabit de *The Crippled Masters*, qui jouait tout de même pas mal la carte du voyeurisme malsain (avec, malgré tout,

un fond plutôt positif). Le boxeur en question, malgré une jambe en moins, fait véritablement effet sur grand écran et ses coups (il se tient sur une canne pendant qu'il kicke!) sont non seulement impressionnants de pureté technique mais aussi de rapidité et de puissance. Outre ce combattant unique, on retrouve parmi nos héros un autre champion (entier) de Muay Thai, une toute jeune adepte de cet art, un champion de football (!) et un champion de Sepak Takraw (sport similaire, d'une certaine façon, au volley et où l'on utilise cependant que les pieds et les tibias

pour taper la balle - très impressionnant). Si on n'est pas très surpris de voir un boxeur thaï kicker dans tous les sens, c'est un spectacle plutôt rare que de voir un petit bout de chou de même pas dix ans envoyer des coups de genoux sautés dans la tête d'un adulte. Surtout que la gamine le fait avec style et maîtrise, et qu'elle est en plus toute mimi lorsqu'elle fait le wai kru, la danse cérémoniale précédant les combats (bordel, mes futurs gamins ont intérêt à être aussi doués qu'elle!). Quant au footballeur... Alors là vous me dites : « mais keske le footballeur y connaît en baston?! ». Et bien rien au premier abord, c'est vrai. Mais balancez-lui une grenade dessus et hop, le bonhomme vous la renvoie d'un très beau coup de pied. Ou lancez-lui dans l'air une cruche et il vous l'envoie se faire exploser dans la tête d'un méchant grâce, toujours, à ses panards magiques. Il fallait y penser,

n'est-ce pas? Pas la peine de vous faire de dessins, il en va de même avec le champion de Sepak Takraw qui sait aussi très bien taper avec ses pieds dans tous les objets qui se trouvent sur son chemin. Le concept se décline à l'infini : on attend donc dans les prochains films du genre, un champion de pétanque (ne rigolez pas, la pétanque est un « sport » royal en Thaïlande) qui balance tout ce qui lui passe par les mains ou encore un champion de ping-pong qui gifflé tous ses adversaires de superbes revers de la main... *Born to Fight* ne plaira indubitablement pas à ceux qui aiment écouter Luchini le soir au fond des bois en savourant un Don Perignon 63, mais ceux qui ont su apprécier à sa juste valeur *Ong Bak* ne devraient pas être déçus par les délires violents que Ritikrai nous concocte. Eh, Panna, la prochaine étape c'est quoi? Le snuff-muay-thai movie?!



FESTIVAL



6^{ÈME} FAR EAST FILM FESTIVAL D'UDINE

La Mecque occidentale du cinéma asiatique nous a bien gâtés cette année avec une sélection de films et des rétros de premier ordre. Du coréen engagé, du thaïlandais chtarbé, du hong-kongais décomplexé... bref du cinéma d'Extrême-Orient en bonne santé. Rapicolant !

Après une légère baisse de rythme et de santé l'année dernière, le festival d'Udine est revenu en pleine forme pour 2004. On ne peut pas en dire autant du cinéma de Chine Populaire qui continue sa plongée abyssale dans les limbes du prétentieux-arty-branché-pour-nouveaux-riches et dont on ne parlera pas plus avant (comme l'année passée). Non, on parlera plutôt de la splendide Thaïlande qui continue de nous enthousiasmer avec intelligence et saveur, par le biais de films comme **Bodyguard**, **Buppha Ratree** ou encore **Beautiful Boxer**.

Bodyguard, pour ceux qui suivent un peu les Notules Asiatiques, est le premier film de Pethtai Wongkamlao, alias Mum Jokmok, le petit gros jovial de **Ong Bak**. Et qu'il soit devant ou derrière la caméra, le bonhomme a en tout cas parfaitement maîtrisé la mécanique du rire, tant son film – dans lequel il tient par ailleurs le rôle principal – est poissant du début à la fin. Sur une intrigue simpliste (un garde du corps ne réussit pas à protéger son patron, dont le fils ne tarde pas à disparaître à son tour), Wongkamlao nous délivre une série de gags irrésistibles qui ont facilement trouvé de très bons échos dans la salle (certains ont vraiment failli s'étouffer de rire). Rajoutez à cela un caméo de notre idole à tous Tony Jaa (qui en profite pour balancer quelques coups bien sentis) et de la charmante Pumwaree Yodkamol (du même **Ong Bak**) et vous avez au final un produit qui ravira tout le monde (enfin, pas le petit Bustillo qui, avec ses goûts en matière de musique et de cinéma – sans parler de ses rouflaquettes à la Pollux – sera encore largué... mais bon, il faut l'excuser, le pauvre n'a plus toute sa tête, il lui arrive d'acheter plusieurs fois d'affilée le même film en DVD, de le regarder et de constater au bout de 40 minutes qu'il l'a déjà vu le jour d'avant !).

HUMOUR LIMITE

Buppha Ratree est donc le troisième film de Yuthlert Sippapak après son délirant **Killer Tattoo** et le sublime **February**. Nouvelle orientation, le jeune réalisateur thaï s'adonne ici à un mélange très spécial de drame humain noir et de comédie à la **Arrête ton char, bidasse**. Un cocktail détonnant – vous devez bien vous en douter – qui en a laissé plus d'un dubitatif.

Un jeune étudiant est amoureux d'une jeune et inaccessible demoiselle. Il la pourchasse sans relâche, mais sans jamais oser l'aborder, de peur de l'effrayer. Un jour, heureusement, la belle remarque le pauvre garçon. Une idylle démarre, et l'innocente jeune fille couche avec celui qu'elle pense sincère et désintéressé... Grave erreur. Le

garçon en question n'est en fait qu'un riche petit merdeux qui avait parié avec ses copains qu'il coucherait avec elle. Seulement voilà, la belle est désormais enceinte. Acculée et désespérée, elle se suicide... Fin de la première partie, noire et désespérée à souhait ; enter the second part, totalement déjantée et décomplexée... Bien que morte, celle-ci refuse de quitter le monde

des vivants et hante désormais sa chambre. Ce qui ne plaît pas beaucoup à la propriétaire de l'immeuble qui fait appel à toutes sortes d'exorcistes pour s'en débarrasser (un cureton thaï, un escroc...). Bientôt, la résidence où vivent pêle-mêle transsexuels obèses, trisomiques et ménages excédés, se vide. Mais le garçon responsable de tout fait son come-back...

Expérience filmique unique, **Buppha Ratree** met indubitablement mal à l'aise par sa juxtaposition de souffrances et de gros gags plus ou moins bien sentis (le triso qui balance « *Moi, un goliath, tu ne l'as pas regardé ?* » est un peu limite). Si les rires sont bel et bien présents, on ne peut s'empêcher d'être mal à l'aise devant le calvaire que traverse « l'héroïne » du film. À découvrir de toute façon.

UN HOMME OU UNE FEMME ?

Beautiful Boxer (voir aussi preview dans NA 160) est un autre film vraiment unique. Suivant le parcours authentique de Parinya Charoenpho, un grand champion de Muay Thai qui était transsexuel – le monsieur est aujourd'hui une dame – **Beautiful Boxer** nous plonge dans une aventure humaine extraordinaire. Imaginez un peu : un homme qui pratique l'un des sports de combat les plus durs au monde mais qui, au fond de lui, sentait battre le cœur d'une femme (si qui que ce soit à la rédac s'amuse encore à faire une comparaison avec moi, ça va barder !) (*pas besoin Julie, ta prose lyrico-déviate parle d'elle-même* – ndlr). Paradoxe incroyable, dont on imagine facilement qu'il devait être difficile à vivre au quotidien. Si le film

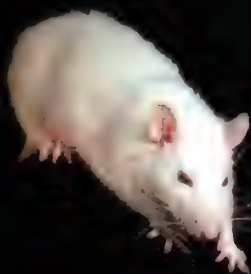
est probablement beaucoup plus tendre avec la vie de Parinya que ce que le bonhomme a véritablement traversé, **Beautiful Boxer** ne se la joue pas comédie rose bonbon pour autant et traite son sujet avec sensibilité. Pour ne rien gâcher, on a le droit en plus à quelques très belles scènes de combat. À quand une reconnaissance internationale ?

Bien sûr, le festival d'Udine présentait autre chose que des films thaïs (heureusement, sur 56 films), notamment une rétrospective dédiée au grand Chu Yuan qui, depuis sa redécouverte via la réédition des films de la Shaw Brothers, est désormais considéré par certains comme le plus grand réalisateur de la maison – meilleur que Chang Cheh, Liu Chia-Liang and Co. Le festival nous a notamment permis de découvrir plusieurs petits trésors de sa période pré-SB tel que **The Prodigal** ou **Young, Pregnant and Unmarried**.

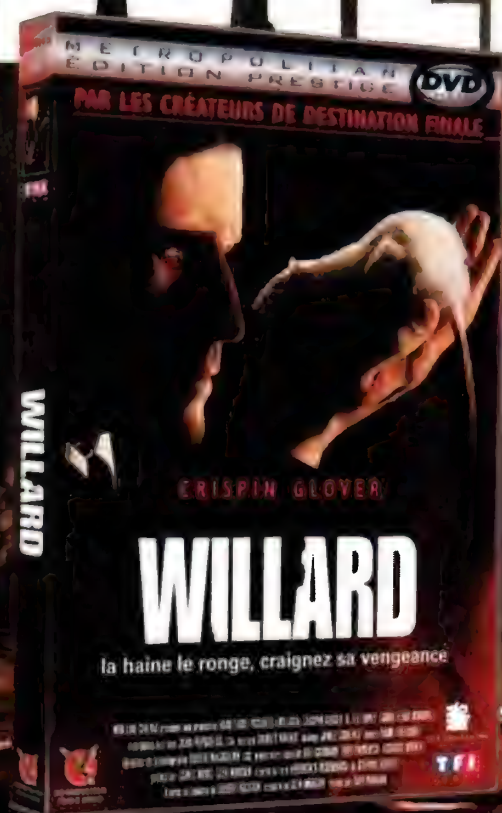
Rien à dire, Udine reste la référence incontournable en Occident pour quiconque s'intéresse aux pellicules orientales... Mais vous devez commencer à le savoir, non ?

Julien SÉVÉON

CRAIGNEZ SA VENGEANCE...



WILLARD



ÉDITION PRESTIGE

LE FILM

- IMAGE : 2.35 CINEMASCOPE - 16/9 COMPATIBLE 4/3
- AUDIO : FRANÇAIS ET ANGLAIS EN 5.1 DOLBY DIGITAL FR
- SOUS-TITRES : FRANÇAIS - LES CHANTIERES

LES BONUS

- LES COMMENTAIRES AUDIO DU RÉALISATEUR, DU PRODUCTEUR ET DES ACTEURS
- LES SCÈNES COUPÉES COMMENTÉES DE VOIX
- L'ANNÉE DU RAT - MAKING OF DU FILM (22'00)
- LES AMATEURS DE RATS - DOCUMENTAIRE (18'00)
- LE CLIP-VIDEO COMMENTÉ - TRAVAIL DE CRISPIN GLOVER (10'00)
- LES SPOTS TV (voix)
- LA BANDE-ANNONCE DU FILM (1'00)

DISPONIBLE LE 8 JUILLET 2004

également en videocassette

TF1
V. I D E O

13^{ème} RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE



CABIN FEVER PELADE NERVEUSE

Cabin Fever, c'est un peu un conte de fées pour Eli Roth, jeune réalisateur d'une trentaine d'années et stakhanoviste acharné. Brillant étudiant diplômé de la New York University, il ne tarde pas à devenir le bras droit de David Lynch, pour qui il écrit une pièce destinée à Broadway (qui n'a toujours pas vu le jour), puis produit et réalise plusieurs courts-métrages (dont certains avec le tandem Naomi Watts/Laura Harring) pour son site DavidLynch.com. Rien de vraiment marquant mais c'est suffisant pour qu'Eli Roth arrive rapidement à se rendre indispensable aux yeux du réalisateur toujours coiffé comme un Forban. Vivre dans l'ombre d'un géant peut être bénéfique si l'on arrive à saisir l'opportunité d'en sortir un jour. Et cette occasion, Eli Roth l'entrevoit en 2001, lors du marché du film du Festival de Cannes. Il y accompagne Lynch qui attend patiemment qu'on lui remette le prix de la mise en scène pour *Mulholland Drive*, et en profite pour lui demander d'apporter sa caution morale à *Cabin Fever*, un scénario d'horreur qu'il a écrit et qu'il aimerait réaliser. Avec Lynch comme parrain, le financement se fera rapidement par le biais de boîtes de prod' indépendantes, permettant ainsi à

Eli Roth de réaliser son rêve le plus fou : faire un film bien dégueu et sérieux comme on en faisait avant. Nous sommes à l'automne 2001, et le cynisme des années *Scream* arrive en bout de course. Le coup de grâce, c'est Victor Salva qui l'assènera avec son magnifique *Jeepers Creepers* et son final allant totalement à l'encontre des whodunits façon « fiesta autour de la piscine » auxquels nous avions habitués Wes Craven et toute sa clique. À l'instar de Salva, Eli Roth n'arrive pas à imaginer un film d'horreur autrement que crade, parano, voire terriblement pessimiste. Tout ça, *Cabin Fever* l'est malgré une histoire qui pourrait apparaître comme pompée sans aucun complexe sur celle d'*Evil Dead*.

SOUS INFLUENCES

Partis dans une cabane perdue dans les bois pour fêter la fin des examens, Paul (Rider Strong, héros de la série *Boy Meets World*) et ses quatre potes vont rapidement constater que leur petite sauterie tourne au vinaigre quand surgit de nulle part un clodo recouvert d'un eczéma particulièrement immonde, genre grosse plaque purulente et sa-

gnante. La première contaminée sera la blonde Marcy (Cerina *Sex Academy* Vincent), ardemment convoitée par le susnommé Paul. Et ce dernier risque de se souvenir longtemps de son premier frottois avec la belle Californienne. Ce qui pourrait être considéré pendant quelques secondes comme un flux menstruel particulièrement abondant se transforme rapidement en premier symptôme d'une contagion mortelle et vorace, dévorant la jeune femme depuis son intimité. Rapidement mise en quarantaine, Marcy se met à pourrir lentement tandis que ses amis cherchent un moyen de se barrer de cette forêt (la voiture est évidemment hors d'usage) tout en évitant soigneusement de se faire contaminer par un virus dont ils ignorent tout. La tension monte rapidement au sein du groupe, certains omettant soigneusement de dire tout haut que de grosses plaques rouges sont apparues sur leur ventre, tandis que d'autres préfèrent s'envoyer en l'air sans capote, persuadés d'être sains. Et tout parti définitivement en couilles quand les péquenots du coin décident de décrocher les flingues du râtelier pour aller faire le ménage eux-mêmes, de peur de voir leur communauté autar-

OPEN WATER L'ARNAQUE AU LARGE

À l'instar du *Projet Blair Witch* en son temps, *Open Water* essaye de nous refaire le coup du « film vérité » torché vite fait bien fait à la DV. Ici, il n'est plus question d'étudiants en cinéma perdus dans les bois, mais d'un couple de plongeurs en perdition dans un océan infesté de requins. Première constatation : ce qui était acceptable pour un pseudo reportage sur la sorcellerie filmé directement par ses protagonistes, ne l'est plus du tout pour une virée chez les squalos qui ne trouve que ce pâle subterfuge qu'est la quête d'authenticité pour masquer un budget proche du néant (150 000 dollars environ) et une absence totale d'ambition. Manquant cruellement d'un point de vue légitime pour ce genre d'exercice (bien présent chez Mirick et Sanchez), le film de Chris Kentis (*Grind*, un drame avec Amanda Peet) se gaufre lamentablement. Bénéficiant d'une durée très courte pour nous raconter son histoire (à peine 75 minutes), le réalisateur/scénariste gaspille les trois quarts de son temps si précieux à nous montrer ses deux héros en vacances sous les cocotiers (ambiance Club Med à deux balles, passionnant...), avant de les mettre enfin à la baïlle pour un soi-disant survival marin au suspense insoutenable. Sauf qu'à l'arrivée, c'est tout le contraire. Faisant abstraction de toute notion de mise en scène au profit de plans serrés sur la tronche émergée de ses acteurs, eux-mêmes obligés de passer les vingt pauvres minutes restantes du métrage à se dire combien ils s'aiment et à faire vai-

nement des signes aux bateaux passant à l'horizon, *Open Water* est d'un renoncement total en constant renouvellement. Pour preuve, la seule scène d'« action » du film se résume à l'attaque du popotin de la demoiselle par une méduse, reléguant ainsi gentiment les requins, dont on ne verra pas plus qu'un malheureux aileron, aux oubliettes. Un comble pour un film qui se vante d'avoir utilisé de vrais mangeurs d'hommes. Le problème, c'est qu'ils ne servent à rien et, summum de l'ironie, ne seront même pas à l'origine de la mort promise au couple (oui, ça gâche sévère, mais en même temps c'est pas du Shyamalan les gars...). Dommage, car l'histoire en elle-même (très vaguement inspirée d'un fait-divers réel) était plutôt excitante, rappelant à nos mémoires l'une des meilleures scènes des *Dents de la mer*, lorsque Quint racontait à Brody et Hooper le naufrage du navire sur lequel il officiait durant la Seconde Guerre mondiale. Quelques phrases bien plus prenantes et angoissantes que ce marasme aussi prétentieux que salement bâclé. Aaahh, Robert, c'est dans ces moments-là que tu nous manques le plus...

Alexandre BUSTILLO

USA, 2003. RÉAL. ET SCÉN.: CHRIS KENTIS. DIR. PHOT.: CHRIS KENTIS ET LAURA LAU. MUS.: JON METE ET BEN WILKINS. PROD.: LAURA LAU POUR PLUNGE PICTURES LLC. INT.: BLANCHARD RYAN, DANIEL TRAVIS, SAUL STEIN, ESTELLE LAU... DUR.: 1H15. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 11 AOÛT 2004.





cique contaminée par tous ces petits cons venus de la ville... Certains appelleront ça du plagiat, Eli Roth parlerait sûrement plus d'hommages. Car en plus de baver sur le premier film de Sam Raimi, Roth voue un culte à tout un pan du cinéma de genre estampillé seventies. Normal dans ces conditions que son film regorge de références tant visuelles (la photo bien craspec de Scott Kevan) que sonores (*Wait for the Rain*, la chanson que chantait David Hess sur le générique de *La Dernière maison sur la gauche* est ici reprise par ses propres enfants), rattachant ainsi *Cabin Fever* à ce fameux revival initié par *Jeepers Creepers*. À voir maintenant comment le film sera appréhendé par toute une frange du public.

VOUS AVEZ DIT SNOBISME ?

Si les amateurs de viande froide y trouveront certainement leur compte, ils risquent de partager leur sachet de popcorn avec une flopée de bobos alléchés par le seul funet qui dégage le nom de David Lynch. *Cabin Fever* est un film d'auteur certes, et certains ne manqueront pas de le souli-

gner à grand renfort de « *mais quelle est la signification de ce lapin géant à la fin du film ?* » ou de « *mais pourquoi cet enfant fait-il subitement du kung-fu ?* » *Bougez pas je consulte mon dictionnaire des rêves !*... les confortant un peu plus dans l'idée que David Lynch est un auteur autant génial qu'indéchiffrable, alors que celui-ci n'avait même pas lu le scénario de Roth avant de coller son nom sur l'affiche. L'interprétation symbolique, tout comme l'affiliation métaphorique simpliste que l'on pourrait faire avec le virus du SIDA, Eli Roth doit sûrement s'en foutre royalement. S'il nous refourgue un mec costumé en bouffeur de carottes dans son épilogue, c'est plus pour le clin d'œil (sa première commande pour Lynch était de lui trouver des lapins sous toutes les formes), et pas pour que la moitié de la planète se gratte pensivement la tête devant. Tout comme ses flots généreux de sang que dégueulent sans cesse ses personnages, uniquement là pour nous faire tourner de l'œil, et non pour nous inciter à sortir couvert. Réflexion faite, tant mieux si le nom du père de *Twin Peaks* rameute en salles tous ceux qui n'y seraient pas allés autrement. Ils risquent peut-être de changer

d'avis sur un paquet de films qui ne méritaient avant aucune considération à leurs yeux. Car au final, *Cabin Fever* ne vole pas plus haut qu'un slasher de base genre *Vendredi 13* ou *Meurtres à la Saint-Valentin* (que le réalisateur avoue adorer). Mais des slashers comme ça, avec un tueur invisible et omniprésent répondant au doux patronyme de streptocoque A, et des « meurtres » proprement immenses (Marcy les genèves à l'air... ça fait mal !), on en veut tous les jours ! Après *Massacre à la tronçonneuse*, *Jeepers Creepers 2*, *May* et *L'Armée des morts*, *Cabin Fever* le confirme : quand viendra l'heure des comptes, 2004 risque d'être une année d'anthologie pour l'horreur pure et dure.

Alexandre BUSTILLO

CABIN FEVER. USA, 2001. RÉAL. ELI ROTH. SCÉN. ELI ROTH ET RANDY PEARLSTEIN. DIR. PHOT. SCOTT KEVAN. MUS. ANGELO BADALAMENTI ET NATHAN BARR. PROD. LAUREN MOEWS, SAM FROELICH, EVAN ASTROWSKY ET ELI ROTH POUR BLACK SKY ENTERTAINMENT, DEER PATH FILMS ET DOWHOME ENTERTAINMENT. INT. RIDER STRONG, JORDAN LADD, JOEY KERN, CERINA VINCENT, JAMES DEBELLO... DUR. 1134. DIST. METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 25 AOÛT 2004.



LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS JULES VERNE, CONNAIS PAS !

Lentement mais sûrement, Jackie Chan continue de dépoussiérer ses films des séquences de kung-fu qui ont pourtant assuré sa renommée. Sur les deux heures (putain, deux heures!!) que compte cette (tres très) libre adaptation du célèbre roman de Jules Verne, ne comptez pas plus de dix minutes de coups de sables. Normal, se disent ceux qui voient ici une comédie d'aventures à la Disney où Jackie Chan n'a « que » le rôle de Passepartout. Monumentale erreur ! Ce *Tour du monde en 80 jours* est un pur Jackie Chan flick, centré sur la star hong-kongaise et remodelé pour correspondre à ses exigences : scènes de kung-fu désormais au câble, digression neutre sur Wong Fei Hung, caméo pitoyable de ses potes (Owen Wilson, Sam Hung ou encore Schwarzie dans LA scène mémorable du film!) et surtout humour potache qui cible clairement les mioches décebrebrés. À la limite, transformer le matériau d'origine ne nous importune pas si le résultat est inspiré. Or, la mise en scène grabataire de Coraci (on a l'impression de visionner une succession de vignettes mal coloriées) plombe toutes les bonnes idées du film. Le meilleur exemple est l'excellent concept d'un fight à coups de pots de peinture dans une exposition d'impressionnistes. En résulterait un tableau de maître agencé par le combat, que la scène trouverait un sens. Or, Coraci laisse tomber l'idée en court de route et Jackie se conten-



te de tacher un tableau avec un gimmick de débile ! Tout le film est à cette image : vulgaire dans sa propulsion à ne jamais chercher l'originalité (un comble pour un film sur un inventeur !). Et même si Cécile de France est toujours aussi craquante, mieux vaut revoir l'adaptation anglaise de Michael Anderson...

Yannick DAHAN

AROUND THE WORLD IN 80 DAYS. USA, 2004. RÉAL. FRANK CORACI. SCÉN. DAVID TITCHER ET DAVID GOLDSTEIN D'APRÈS LE ROMAN DE JULES VERNE. MUS. TREVOR JONES. DIR. PHOT. PHIL MEHEUX. PROD. HAL LIEBERMAN, JACKIE CHAN ET WILLIE CHAN POUR WALDEN MEDIA. INT. JACKIE CHAN, STEVE COOGAN, CECILE DE FRANCE, ARNOLD SCHWARZENEGGER, LUK ET OWEN WILSON, SAMO HUNG, KATHY BATES... DUR. 2100. DIST. SCRYBE LE 11 AOÛT 2004.

GOZU PLUS MIIKE QUE JAMAIS

Comme les célèbres acteurs de *Mad le samurai*, il y a un véritable schisme à la création autour de Mike. D'un côté, accablés contre un mal. En fait, notre service es de l'autre tous les hommes et méchants sont membres de l'empire sans doute qui lui est toujours très gentil - normale est le réel chef. Mais ce qu'est bien à Mike, c'est que la destruction, on chie dessus, et on peut le laisser la parole à ceux qui ont un bon goût qui à ceux qui l'ont il n'est pas bon de faire face, les autres ne savent pas se faire, donc il n'est jamais le dernier. Tout ce peut sans arriver à parler de Gou qui ne se peut tuer à venir d'un autre monde de sanglier. Présente à Gou, l'autre d'un autre (ce qui veut dire en fait ses vêtements). Gou est une femme - même pour le pauvre bon homme Mike. Mais Mike et Gou sont deux valeurs inépuisables. Mais Gou ne supporte plus le stress de son existence de criminel et présente des signes de paranoïa. L'argent se met à venir via des courriers postaux sur les petits libéraux dont il est sûr qu'il n'en a pas le droit. Mais il se met à venir via des courriers postaux sur les petits libéraux dont il est sûr qu'il n'en a pas le droit. Mais il se met à venir via des courriers postaux sur les petits libéraux dont il est sûr qu'il n'en a pas le droit.

Une jeune ou la destruction de la malice et les autres d'un autre monde de sanglier. Mais Mike et Gou sont deux valeurs inépuisables. Mais Gou ne supporte plus le stress de son existence de criminel et présente des signes de paranoïa. L'argent se met à venir via des courriers postaux sur les petits libéraux dont il est sûr qu'il n'en a pas le droit. Mais il se met à venir via des courriers postaux sur les petits libéraux dont il est sûr qu'il n'en a pas le droit.

GOZU, JAPON, 2001. RÉALISATEUR: MIKE. SCÉNARIO: MIKE. MONTAGE: MIKE. MUSIQUE: MIKE. COSTUMES: MIKE. COIFFURES: MIKE. MAQUILLAGE: MIKE. DÉCOR: MIKE. ÉCLAIRAGE: MIKE. SON: MIKE. MONTAGE: MIKE. RÉDACTION: MIKE. CORRECTION: MIKE. IMPRESSION: MIKE. DISTRIBUTION: MIKE.

TOLÉRANCE ZÉRO MOINS QUE ZÉRO

S'il fallait encore une preuve que The Rock cherche avant tout à perdurer et faire ses preuves, on pourrait prendre ce *Tolérance zéro* comme exemple. Sujet « inspiré d'une histoire vraie » (le combat contre la corruption mené par le shérif Buford Pusser dans sa petite ville du Tennessee, c'est donc un remake du *Justice sauvage* de Phil Karson), jeu d'acteur moins exubérant (chemise fermée jusqu'au cou et sourcil musclé au repos) et bonnes grosses valeurs familiales sont autant d'arguments en faveur d'un The Rock qui désire montrer que non seulement il sait jouer, mais qu'en plus, il peut lui aussi apparaître dans des films à messages. Certes, sa volonté est louable et, ne tirons pas des plans sur la comète, peut-être qu'un jour, notre catcheur préféré sera tout à fait capable de nous surprendre. Tout au plus sommes-nous tentés de lui conseiller de parvenir déjà à livrer un divertissement ambitieux de la trempe de ceux de son grand pote Schwarzie, avant

AVENGING ANGELO SLY FRICOTE AVEC

Notre homme Sly continue de descendre quatre par quatre les marches de la popularité avec une série de choix catastrophiques qui vont du Rodriguez torché en deux mois au caméo bossennien qui collerait une honte pas possible à Jean Lefebvre, en passant par diverses grosses productions faussées. Ce ne sont pas *Avenging Angelo* et *Les Maîtres du jeu* qui vont le sortir du marasme pour autant. Le premier est un fond de catalogue qui se décide enfin à sortir et qui colle l'égalon italien dans la peau d'un garde du corps chargé de veiller sur la fille hystérique (Madeleine Stowe, insupportable!) d'un mafieux assassiné (Anthony Quinn dans son dernier rôle) dont il est éperdument amoureux (la fille oh, pas le mafieux!). Bref, ça clique pas mal de portes, ça fait dans l'humour noir assez gras (Sly se débarrasse de ses victimes en prétendant sortir les poubelles, voyez le genre...) et ça tente même un petit tour du côté de la comédie romantique qui se déplace en Italie sans pour autant perdre son penchant Jean Amadouesque. Dire que le résultat relève de l'aberration totale est inutile, cela crève l'écran. Sly ne quitte pas pour autant le syndicat du crime quand le jeu est

NAKED WEAPON BIMBOS FATALES

La sortie sur les écrans de *Naked Weapon* en France a quelque chose de vraiment réjouissant. Depuis quand n'avez-vous pas vu du vrai gros bis (qui a dit Z?) débouler comme ça au cinéma? Depuis bien, bien longtemps, mes amis... *Naked Weapon*, c'est du B décomplexé, sans volonté de faire autre chose que de l'entertainment, et pompant allégrement dans d'autres films tout ce qui peut sembler bon à la construction de son intrigue. Pas très étonnant, c'est le seul et unique Wong Jing, personnage pour le moins controversé de l'industrie cinématographique hongkongaise, qui joue le rôle de producteur. On retrouve pourtant un nom un peu plus prestigieux derrière la caméra, Ching Siu-Tung him-

self, à qui l'on doit *Duel to the Death* ou les *Histoires de fantômes chinois* et responsable des chorégraphies de *Hero* ou encore *Shaolin Soccer*. Lorsqu'une quarantaine de fillettes disparaissent, apparemment kidnappées, la CIA envoie un de ses agents, Jack Chen, pour enquêter. Pendant des années, le jeune flic va poursuivre ses recherches, persuadé d'être face à une énorme affaire. Enfin, six ans après les enlèvements, il a la confirmation qu'il attendait: toutes ces gamines ont été kidnappées par Madame M, qui les a transformées en tueuses hors pair. Il y a bien entendu du Nikita là-dedans. Il y a aussi du *Battle Royale* (les quarante jeunes femmes sont

obligées de s'entretuer pour voir qui sont les deux meilleures), du *Matrix* (vous voyez le genre d'effet visuel dont on veut parler), du *Shiri*, du *Naked Killer*... Bref, rien que du déjà vu. On passera sur les invraisemblances ou les facilités de scénario que s'est accordées Wong Jing (c'est bien entendu lui qui a écrit le scénario), on passera même outre le fait que malgré le titre et les affiches promos, le film ne délivre quasiment aucune question sexe (même pas le moindre petit bout rosé de téton en vue, mes pauvres amis)... Mais que reste-t-il alors? Un vrai, pur produit bis, tout simplement. Le genre de production qui ne cessait d'égayer les cinémas de quartier durant les années 80 et qui n'existe plus chez



de le suivre au pas et de griller des étapes avec ce **Tolérance zéro** aux ambitions dignes d'un politiciard qui caresse la rombière dans le sens du poil (façon gouverneur de la Californie). Ici, le spectateur se coltine donc une multitude de saynètes où l'imagerie du « bon vivre familial » est prise en otage pour démontrer les méfaits de la marie-jeanne sur notre belle jeunesse (oh mon dieu!) et du vice du jeu sur les braves travailleurs. Bref, on utilise la fibre beauf du spectateur pour justifier le carnage orchestré par notre brave malabar et c'est là que ça couille grave, puisque, sorti de deux scènes pas franchement enthousiasmantes, y'a pas de carnage! Production honteusement surbudgétée, filmée avec les narines et gentiment régressive, **Tolérance zéro** (un bien

beau titre français qui tend le parpaing pour se faire battre) n'offre même pas le minimum syndical susceptible de le transformer en petit plaisir coupable, façon Bronson des années 80. C'est dire si c'est une honte!

Stéphane MOÏSSAKIS

WALKING TALL. USA. 2003. RÉAL.: KEVIN BRAY. SCÉN.: DAVID KLASS, CHANNING GIBSON, DAVID LEVIAN ET BRIAN KOPPELMAN. DIR. PHOT.: GLEN MCPHERSON. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: ASHOK AMRITRAJ, JIM BURKE, LUCAS FOSTER, DAVID HOBBERMAN ET PAUL SCHIFF POUR HYDE PARK ENTERTAINMENT ET MANDEVILLE FILMS. INT.: DWAYNE « THE ROCK » JOHNSON, JOHNNY KNOXVILLE, NEAL MCDONOUGH, JOHN BEASLEY, BARBARA TARBUCK, KRISTEN WILSON, ASHLEY SCOTT, MICHAEL BOWEN... DUR.: 1H26. DIST.: UFD. SORTIE LE 7 JUILLET 2004.

+ LES MAÎTRES DU JEU LA RACAILLE

Damian Nieman lui demande d'incarner le Dean, une légende du poker qui s'est faite par la loi des armes et qu'une tripotée de petits bras (Gabriel Byrne, Thandie Newton, Stuart Townsend et cie) aimeraient bien saigner dans une partie de cartes mémorable. Ça se truanche, ça fait des coups bas et ça s'enfile dans les grandes largeurs en attendant de défier le maître, et le scénario ne transcende jamais le côté enculeur de mouches de l'entreprise, le réalisateur étant trop occupé à singer Paul Thomas Anderson et Martin Scorsese sans jamais y parvenir. Certes, le rôle de Sly y est alléchant (malgré ses 15 minutes à l'écran), encore fallait-il qu'il dépasse le cadre même dans lequel on l'a restreint. Stallone étant lui-même une légende, on se demande encore comment Damian Nieman aurait fait s'il avait eu une star poids plume entre les mains. Son film en



sort peut-être un peu grand, mais notre Rocky préféré rate encore une occasion de remonter la pente. Sly, nom de Dieu, réveille-toi!

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL.: MARTYN BURKE. SCÉN.: WILL ALDIS ET STEVE MACKALL. PROD.: STANLEY WILSON, TARAK BEN AMMAR ET ELIE SAMAHA POUR DANTE ENTERTAINMENT ET FRANCHISE PICTURES. INT.: SYLVESTER STALLONE, MADELEINE STOWE, ANTHONY QUINN... DUR.: 1H38. DIST.: QUINTA COMMUNICATIONS. SORTIE LE 11 AOÛT 2004.

SHADE. USA. 2003. RÉAL ET SCÉN.: DAMIAN NIEMAN. PROD.: CHRIS HAMMOND, TED HARTLEY ET DAVID SCHNEPP POUR RKO PICTURES ET MERV GRIFFIN ENTERTAINMENT. INT.: STUART TOWNSEND, GABRIEL BYRNE, SYLVESTER STALLONE... DUR.: 1H42. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 14 JUILLET 2004.

nous actuellement. On ne va pas essayer de vous faire passer **Naked Weapon** pour un « bon film », après tout c'est vrai qu'une fois visionné, on l'a vite oublié. Mais il est distrayant, on ne peut pas lui enlever ça, nous colle du beau monde à l'écran (Cheng Pei-Pei – eh oui! – la ravissante Maggie Q et, pour

que le beau sexe ne soit pas en reste, Daniel Wu) et, bien heureusement, quelques sympathiques combats. **Naked Weapon** n'attirera pas de nouveaux fans vers le cinéma hong-kongais, mais il devrait en tout cas donner du goût à un certain nombre de vieux bisseux. C'est déjà ça.

Julien SÉVÉON

CHEK LAW DAK GUNG. HONG-KONG. 2003. RÉAL.: TONY CHING SIU-TUNG. SCÉN.: WONG JING. DIR. PHOT.: CHOI SUNG FAI. MUS.: KEN CHAN ET KWONG KING CHAN. PROD.: WONG JING ET JOHN CHONG POUR JING'S PRODUCTION COMPANY ET MEDIA ASIA FILMS. INT.: MARIT THORESEN, ALMEN WONG PUI-HA, DANIEL WU, MAGGIE Q, ANYA, JEWELL LEE, KWOK KAI YAN, CHENG PEI PEI... DUR.: 1H32. DIST.: DEAL. SORTIE LE 28 JUILLET 2004.



RAPIDO RAPIDO RAPIDO RAPIDO RAPIDO

BALLISTIC

Franchise Pictures (Bartleby Earth, Driven) continue de nous servir de la soupe avec ce **Ballistic** qu'un rayon de vidéo-cluo pas très regardant ne voudrait même pas pour faire reluire le parquet. Quelques idées B pas très fraîches (le coup de la mini-bombe implantée à même la chair) et beaucoup d'action filmée en 120 images/secondes (en mode « mou du genou » donc) servent mal cette intrigue à l'ambiance film noir pas très recherchée (Banderas est chargé de retrouver le fils de son ennemi, kidnappé par Lucy Liu, méchante mais pas trop). Sorti de quelques pirovettes du toujours séillant Ray Park, pas grand-chose à se mettre sous la dent donc, et même en période estivale, mieux vaut passer son chemin. Encore un fono de tirail qui aurait mieux fait d'y rester...

BALLISTIC: ECKS VS. SEVER. USA. 2002. RÉAL.: WYCH RAOSAYANANDA. SCÉN.: ALAN B. MCPHERSON. PROD.: CHRIS LEE, BEN JAMAH & RAOS POUR FRANCHISE PICTURES/DANTE ENTERTAINMENT. INT.: ANTONIO BANDERAS, LUCY LIU, BREXID HENRY, RAY PARK... DUR.: 1H30. DIST.: QUINTA COMMUNICATIONS. SORTIE LE 25 JUILLET 2004.

ET L'HOMME CRÉA LA FEMME

Remake d'un bon thriller de SF des 70's (**Le Mystère Stepford**) adapté d'un roman d'Ira Levin, le nouveau film du sympathique Frank Oz (Piggy la cochonne, c'est lui!) raconte l'arrivée d'une famille new-yorkaise huppée dans la banlieue de Stepford. Navre de paix où les femmes ne semblent pas tout à fait naturelles, et se prend cette fois des allures de comédie satirique, toujours au seuil de la SF, qui tire à boulets rouges sur les petits travers de la société de consommation (dictons de la beauté, machisme primaire, real TV et on en passe). Évidemment, le politiquement correct attrape le coup dans la dernière bobine, annihilant totalement la volonté du cinéaste de fuier dans les brancards et on se dit que le distributeur français a bien voulu la même avec son ne-touche référentiel, puisque **Et l'homme créa la femme** aurait éventuellement pu faire scandale dans les années 50! Oz signe ainsi son premier film crispant et laisse la belle Kidman évoluer en roue libre, coincée dans un jeu de sourcils absolument horroreux. On passe...

THE STEPFORD WIVES. USA. 2003. RÉAL.: FRANK OZ. SCÉN.: PAUL RUDNICK D'APRÈS LE ROMAN D'IRA LEVIN. PROD.: SCOTT RUDD & RONALD DE LINE POUR SCOTT RUDD PRODUCTIONS, DE LINE FILMS, PARAMOUNT PICTURES ET DREAMWORKS. INT.: NICOLE KIDMAN, MATTHEW BRIDGEMAN, GLENN CLOSE... DUR.: 1H51. DIST.: UFD. SORTIE LE 7 JUILLET 2004.

UN DUPLEX POUR TROIS

Un jeune couple (Ben et Drew) s'installe dans le duplex de ses rêves. Seul problème: la petite vieille du premier, une colocataire insupportable dont il va falloir se débarrasser par tous les moyens. Un pitch simple, prétexte à une agressivité néonéonopne jouissive malheureusement pas assez exploitée par un DeVito pourtant généralement moins frileux. Si quelques passages restent truculents (ils concernent surtout le côté beau de vache de la mère), il faut parfois se lancer quelques justificatifs assez malvenus pour en profiter pleinement. On n'en tiendra pas forcément rigueur au réalisateur qui, après le bide de son sacrément chargé Crève, Smoochy, crève, préfère assurer le minimum syndical, à savoir un divertissement correct, mais un peu passe-partout.

DUPLEX. USA. 2003. RÉAL.: DANNY DEVITO. SCÉN.: LARRY DOWLE. PROD.: NANCY JUNKIN, JEREMY KRAMER ET STUART CORNFELD POUR FLOWER FILMS ET RED HOUR FILMS. INT.: BEN STILLER, DREW BARRYMORE, ELLEN ESSLER... DUR.: 1H29. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 7 JUILLET 2004.

Stéphane MOÏSSAKIS

Encore un de ces films d'horreur qui se croient malin à se payer des stars et à déviser sur un thème délicat, le clonage en l'occurrence. Clonage du gamin accidentellement tué d'un couple pourtant peu enclin à l'opération. Inconsolable, il finit cependant par répondre positivement à l'offre d'un apprenti sorcier en blouse blanche, un généticien radié de l'ordre des médecins. Si, techniquement, le clonage est une réussite, il s'accompagne de cauchemars et de comportements troublants. Le petit Adam serait-il à ce point givré qu'il pourrait tuer un camarade de classe? Papa enquête et découvre que le bon professeur Wells ne dit pas toute la vérité sur son usage des prélèvements ADN...

artifices de slasher banal, sans le gore toutefois, le réalisateur estimant que c'est indigne de lui, qu'il fait lui dans le suspense psychologique... Reste qu'en dépit de son besoin d'honorabilité, **Godsend** cède à tous les poncils et ne recule jamais devant un effet facile, à commencer par une avalanche de plans suggestifs sur la bobine mélange mi-démon du gamin. D'une confection néanmoins acceptable, le film laisse trainer quelques heures un profond sentiment d'agacement avant de s'évaporer complètement des mémoires.

GODSEND. CANADA/USA. 2003. RÉAL. NICK HAMM. SCÉN. MARK BOMBACK. DIR. PHOT. KRAMER MORGENTHAU. MUS. BRIAN TYLER. PROD. CATHY SCHULMAN, SEAN O'KEEFE ET MARC BUTAN. 90P. 2929 PRODUCTIONS, ARTISTS PRODUCTION GROUP, BLUE PRODUCTIONS ET LIONS GATE FILMS. INT. GREG KINNEAR, REBECCA ROMILIN-STAMOS, ROBERT DE NIRO, CAMERON BRIGHT, JAKE SIMONS, ELLE DOWNS. DUR. 1H42. DIST. METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTI LE 16 JUIN 2004.

L'idée est folle. Elle rappelle le premier film réalisé par David Twohy, **Timescape** en 1992, où des touristes en provenance du futur remontaient le cours du temps pour assister à diverses catastrophes. Pas d'estivants de ce type dans **Les Témoins**, mais un groupe constitué des victimes d'une malédiction antédiluvienne. Des gens qui, portés par le hasard, assistèrent passivement à la crucifixion du Christ. Depuis, ils errent sur tous les continents, condamnés à contempler massacres, assassinats et autres tragédies, ceci sans éprouver la moindre émotion. Une idée à donner le tournis. Encore aurait-il fallu pour lui rendre justice un scénario rigoureusement construit, orienté, une mise en scène inspirée, un puissant crescendo dramatique. Des caractéristiques auxquelles ne répond pas **Les Témoins**. Script au déroulement conventionnel, mise en scène aussi appliquée que sans envergure, laborieux enchaînement des événements... **Les Témoins** partait pourtant d'un bon pied : la découverte dans la campagne anglaise d'une chapelle souterraine, l'amnésie d'une supposée jeune routarde américaine... Trop beau pour durer. Et, effectivement, ça ne dure pas. Christina Ricci, qui sem-

blait pourtant compter parmi les atouts du projet, devient rapidement un poids. Trop lisse la petite fiancée de Charlize Theron dans **Monster**, y compris lorsqu'elle apprend sa véritable identité. Une scène quelconque en définitive alors qu'elle aurait dû pousser ses protagonistes au bord de l'abîme.

THE GATHERING. GRANDE-BRETAGNE/USA. 2002. RÉAL.: BRIAN GILBERT. SCÉN.: ANTHONY HOROWITZ. DIR. PHOT.: MARTIN FUHRER. MUS.: ANNE DUDLEY. PROD.: MARC & PETER SAMUELSON, PIPPA CROSS. INT.: CHRISTINA RICCI, IOAN GRUFFUDD, KERRY FOX, STEPHEN DILLANE, SIMON RUSSELL BEALE... DUR.: 1H36. DIST.: SWIFT. SORTIE LE 14 JUILLET

[illegible]

Les Autorités
nous Cachent La Vérité
Les Médias nous
manipulent
reconnaissons
www.the-truth-project.com

A l'occasion de la sortie prochaine du jeu **HEADHUNTER** sur Xbox et PlayStation2
REDEMPTION



SEGA ORGANISE UN
CONCOURS DE COURTS-MÉTRAGES
sur le thème de la manipulation

*Jouez et Gagnez "Une caméra Panasonic DVC 30 semi-pro"
d'une valeur approximative de 3000 Euros*

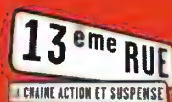
Jeu Concours sans obligation d'achat
ouvert aux habitants de la France métropolitaine
du 24 juin 2004 au 27 août 2004.

Un jury d'experts élira les meilleures créations.

Modalités d'inscription et règlement disponibles sur :
www.the-truth-project.com

Règlement déposé chez Maître Jérôme Legrain,
Huissier de justice associé :
51, rue Rennequin - 75017 Paris.

avec la participation de :



Panasonic
ideas for life



AVIS CHIFFRÉS

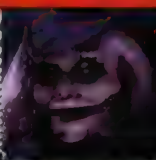
0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



Didier Allouch



Arnaud Bordas



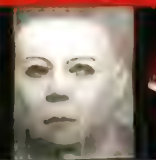
Alexandre Bustillo



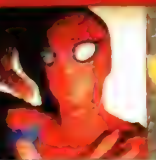
Yannick Dahan



Julien Dupuy



Damien Granger



Stéphane Moïssakis



Bertrand Rougier

L'ARMÉE DES MORTS

6 Après 3 visions, je n'arrive toujours pas à croire que Snyder ait fait aussi bien que Romero. Un pur bonheur.

3 Un vrai film de zombies télévisé par des neuneux. Consommable mais oubliable.

5 Rien que pour sa scène d'intro, ce film force le respect. Décérébré mais jouissif.

2 Mise en scène dyslexique, scénar pour ados, zombies fans de Ben Johnson. Le film qui aurait dû s'appeler House of the Dead !

2 Un trop-plein de personnages, un gros problème de ton, mais une ouverture dantesque.

5 Tout comme Marcus Nispel, Zack Snyder a tout compris à la notion de remake.

4 Aussi con que l'original était intelligent, mais on en a pour son poignon !

4 40 très bonnes premières minutes qui font bien plaisir.

ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

CABIN FEVER

3 Un vrai fan rend hommage à Evil Dead. Pas le talent de Raimi mais l'enthousiasme est là.

5 C'est pas le film d'horreur de l'année mais à coup sûr celui de l'été. Plus j'y repense, plus j'aime ce trip bien dégueu...

5 Forcez dans le tas les Poiraud, on est avec vous !

4 Ça manque quelque peu de bestioles et de gore, mais qu'est-ce qu'on s'amuse !

LES CHRONIQUES DE RIDDICK

2 Pitch Black avait été une grosse surprise. Riddick est donc une énorme déception.

5 Malgré ses faiblesses, ce Spartacus dans l'espace reste un bon gros morceau de SF très ambitieux.

5 Pour la 1ère fois de sa carrière, Twohy montre ses limites. Son champ d'action reste immense et passionnant.

6 Un authentique chef-d'œuvre, épique et magistral.

4 David Twohy joue à la grenouille qui se voyait plus grosse que le bœuf. Bon film de SF quand même...

4 Tous les ingrédients de la grosse bouffonnerie : seins, sang et zombies.

DEUX SŒURS

2 Pitch Black avait été une grosse surprise. Riddick est donc une énorme déception.

5 Malgré ses faiblesses, ce Spartacus dans l'espace reste un bon gros morceau de SF très ambitieux.

5 Pour la 1ère fois de sa carrière, Twohy montre ses limites. Son champ d'action reste immense et passionnant.

6 Un authentique chef-d'œuvre, épique et magistral.

4 David Twohy joue à la grenouille qui se voyait plus grosse que le bœuf. Bon film de SF quand même...

4 Tous les ingrédients de la grosse bouffonnerie : seins, sang et zombies.

HARRY POTTER ET LE PRISONNIER D'AZKABAN

5 Moi qui ne supporte pas les Pottereries, celui-ci m'a épaté. Vrai film sombre et bien fippant. Étonnant.

4 Le plus beau film de la série, hélas entaché par quelques problèmes narratifs.

5 Savourons ce film magnifique avant que tout ne se recasse la queue avec Mike Newell.

5 Une mise en scène surprenante, enlevée, hyrique pour un épisode qui surpasse de très loin les précédents !

5 Un excellent bon film pour gosses.

3 Un très beau film, parfois touchant et envoûtant, mais tellement vain...

5 Un pur projet de mise en scène et un respect total de l'imagerie fantastique. La série en avait besoin !

1 Des comédiens crispants dans un film sans enjeu, sans idées et sans surprises.

HELLBOY

4 A l'intention, le film vaut 6. Sur l'écran, à peine 4. On se demande ce qui a bien pu se passer entre temps...

6 Un autoportrait qui vous parle comme à un ami, doublé d'une certaine idée du cinéma fantastique. Un futur classique du genre.

6 Plus fort que Hellboy, Kroenen ! Putain, je te kiffe, sale nazi !

6 Une sensibilité et une sincérité telles qu'on en oublie vite les menus défauts d'ordre structurel.

6 Je suis né pour voir ce film.

4 Un film qui ressemble plus volontiers à une excellente suite.

6 Du vrai cinéaste fantastique, beau dans son âme et bien dans sa peau. L'anticynisme absolu, et ça fait un bien fou au genre !

4 Moins définitif qu'on l'espérait.

KILL BILL VOLUME 2

6 Tout simplement majestueux.

6 Un bon gros 6 pour l'ensemble de la saga. Une merveille !

4 Elle flique plus, elle cause. Mais bon, l'histoire est vraiment bien...

6 Tarantino dynamite nos attentes avec génie. À mort les icônes, longue vie au réel !

4 Une histoire qui reste poignante, malgré le surlignage souvent inutile du premier volume.

5 Plus bavard que le premier volume mais terriblement jouissif quand même.

6 Quand la mort d'une enflure totale vous met la larme à l'œil...

5 Il y a de tout dans ce film. Manque l'étincelle pour l'embraser.

MEMORIES OF MURDER

5 Scènes de crimes version réaliste. Sciant !

5 Un film choc hyperréaliste, au même titre que Sympathy for Mr. Vengeance.

5 Pour l'instant, c'est le polar de l'année !

THE PUNISHER

3 Pour Travolta qui nous fait toujours bien rigoler en cabotinant. Le film n'est pas renversant mais pas non plus désagréable.

0 Pitoyable de bout en bout.

2 C'est nul mais pas chiant. Et la baston avec Kevin Nash déchire.

0 Première fois de ma vie que je ne tiens pas plus de 20 minutes dans la salle !

2 Jonathan Hensleigh, le fils caché de Philippe Clair !

0 Y'en a qui confondent Don Siegel avec les tételles de Friends...

0 Rien à sauver : l'attant le faire !

SAINT-ANGE

2 Un film de maison hantée pas très habité et trop éthéré pour être convaincant.

3 Un bon film fantastique pour Studio.

3 Esthétiquement irréprochable. Dommage que les personnages manquent de consistance...

1 Un film qui oublie le principal : faire peur !

3 Franchement étonnant pour un film français.

SPIDER-MAN 2

6 Ultime. Impeccable, parfait. Si vous avez d'autres superlatifs, allez-y. Le meilleur film de Sam Raimi.

6 Une épopée intimiste d'une crédibilité effarante qui s'adresse au héros sommeillant en chacun de nous. MA-GIS-TRAL !

6 D'Evil Dead à ce chef-d'œuvre aussi émouvant que déjanté, parcours exemplaire pour un cinéaste hors du commun.

6 Un chef-d'œuvre homérique dont la touchante candeur n'a d'égale que l'universalité et la profondeur de ses thèmes. Raimi est un dieu !

10 'Nuff said !

6 Sam Raimi transcende littéralement nos attentes. Cet homme est vraiment un génie, bordel !

WONDERFUL DAYS

2 Très beau, très con, très chiant.

1 Un blockbuster animé sans âme ni mise en scène, à peine sauvé par sa 3D. Et le scénar fait pitié...

2 Visuellement splendide, le reste fait penser au Sème éblouissant...

4 Pour un coup d'essai, c'est très réussi.

« Eh là-dedans ?!! Un abonnement à **Mad Movies** pour celui qui me dit où se planque l'autre binoclard à huit pattes ! »



Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS

20 %
D'ÉCONOMIE

SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €

Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS

33 %
D'ÉCONOMIE

SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €

Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS

45 %
D'ÉCONOMIE

SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €

Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

☐ **Oui**, je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
☐ DÉCOUVERTE ☐ FIDÉLITÉ ☐ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :

☐ chèque (Eurochèques non acceptés)
☐ carte bancaire

Date d'expiration : ____
Mo/s/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° _____ de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° _____ d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :

- Europe (par voie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
 - Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
- 6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

TOYSTAR

Commandez par :
- Internet
- Courrier
- Téléphone

THE
PUNISHER

The Punisher (1) Punisher marvel legend : 15€ (2) Punisher marvel select : 30€ (3) Punisher marvel studios 30cm : 40€

HELLBOY

Hellboy serie 1 figurine 18 cm : 20€ : (1) Hellboy (2) Abe Sapien (3) Hellboy in coat (4) Rasputin with baby hellboy (5) Krienen (6) Sammael

Spiderman 2 the movie

(1) Spiderman deluxe 50cm : 49€ (2) super poseable Spiderman 18cm : 15€ (3) web trap Spiderman : 15€ (4) web climbing Spiderman : 15€ (5) magnetic Spiderman : 15€

(1) Bobblehead Alien : 15€ (2) Bobblehead Predator : 15€ (3) Buste Alien special edition : 99€ (4) Buste Alien Warrior : 99€ (5) micro Buste Alien queen : 45€ (6) micro buste transparent Predator : 80€ (7) micro buste Predator : 45€ (8) buste Predator Defeated : 89€

figurines Kill Bill : 16€

(1) The Bride (2) Crazy88 fighter n°1 (3) Crazy88 fighter n°2 (4) Crazy88 fighter n°3 (5) Go-Go Yubari

Misc Pulp Fiction : 30€

(1) the Cast (2) Clean Up (3) the Gimp (4) Overdose

Le plus grand magasin de produits dérivés de France

www.toystar.fr

Paiement sécurisé 24h/24 - 7j/7 Plus de 2000 références

01 43 72 06 66

Pour recevoir notre catalogue gratuit, appelez-nous !

TOYSTAR

CATALOGUE
GRATUIT

AU 01 43 72 06 66

SEIGNEUR DES ANNEAUX

BRUCE HOPKINS
(GAMLING)

CRAIG PARKER
(HALDIR)

JORN BENZON
(GRIML)

HELLRAISER

ODUG BRADLEY
(PINHEAD)

PULP'S

PRESENTE



STAR WARS

NALINI KRISHAN
(BARRISS OFFEE)

SHANNON MCERANDLE
(MARA JADE)

MERCEDES NGOH
(CRYSTALL)

ANTHONY DANIELS
(C-3PO)

TOBY PHILPOTT
(JABBA)

JOHN COPPINGER
(JABBA - WOOKIE SENATOR - OPPO RANCISIS)

RICHARD BONEHILL
(THE FIGHTER PILOT - SNOWTROOPER - STORMTROOPER -
NIEN NUMB - MUSEP - HOTH REBEL SOLDIER - TIENJ NUMB)

ANGUS MCINNES

(STARWARS - GOLD LEADER -
HELLBOY - SGT WHITMAN -
JUDGE DREDD - JUDGE SILVER -
HELLRAISER2 - DETECTIVE RINSON -
SUPERMAN2 - PRISON WARDER)



PARIS COMICS EXPO

Séances de dédicaces d'acteurs de Star Wars, du Seigneur des Anneaux, d'Hellraiser.
Vente et exposition de plusieurs dizaines de répliques en taille réelle, props, etc
(Aliens, Star Wars, et autres avec certificats d'authenticité)
Et une reconstitution incroyable de la cantina de Mos Eisley et de ses clients (Star Wars)

BOB LAYTON

IRON MAN, BATMAN, CAPTAIN AMERICA

J.-J. DZIALOWSKI

LEGENDS OF THE DARK KNIGHT, BATGIRL, DETECTIVE COMICS

DE NOMBREUX ARTISTES A VENIR !!!

SAMEDI 11 SEPTEMBRE De 10h à 18h

DIMANCHE 12 SEPTEMBRE De 10h à 17h

Entrée : 10 euros pour les adultes, 5 euros pour les enfants de moins de 12 ans

Théâtre l'Européen - 5, Rue Biot 75017 Paris - M° Place Clichy
Pour tout renseignement : www.pulps.fr - 01.46.33.42.10

DOUZIEME
PLANETE

TOYSTAR

L'ATLANTA FR 57

EUROPÉEN

ARTKATAMUS

pulp's

semic
COMICS

Annoncé le 18 août sur les écrans français, **LE VILLAGE** reste pour l'heure impénétrable. Que s'y passe-t-il précisément ? Quel terrible secret dissimulent les bois qui le cernent ? Des questions indiscretes au goût de M. Night Shyamalan, un cinéaste qui, jusqu'au bout, tient à la plus stricte confidentialité...

LE CINÉASTE QUI CACHE LA FORÊT



LE VILLAGE DE M. NIGHT SHYAMALAN

Ci-dessus, de gauche à droite : Alice Hunt (Sigourney Weaver), une villageoise radieuse et joyeuse lors de la scène de banquet qui ouvre le nouveau film de M. Night Shyamalan.

Noah Percy (Adrien Brody), un homme simple d'esprit qui passe systématiquement pour l'idiot du village.

Noah Percy et son amie aveugle Ivy Walker (Bryce Dallas Howard), la seule qui le comprenne vraiment.

M. Night Shyamalan est un homme de principes. Quand il tourne, c'est dans le secret le plus absolu. Pas de défilés de journalistes sur le plateau, pas d'interviews, des clauses de confidentialité signées par la totalité de l'équipe, pas d'informations diffusées si ce n'est le strict minimum. À savoir le casting, une ligne de synopsis et le titre. Encore que, sur ce point, initialement, le film ne s'appelait pas **Le Village**, mais **The Woods**. Contraints et forcés par Lucky McKee (*May*), qui a déposé le titre auparavant, M. Night Shyamalan et ses producteurs doivent en changer. Une petite misère qui permet néanmoins de dévoiler le cadre d'un film qui cultive le mystère, devant et derrière la caméra. Et il s'en est passé des choses avant même que le premier « action ! » soit crié sur le plateau. S'apercevant que son rôle ne figurait pas en tête de générique, Kirsten Dunst (la fiancée de *Spider-Man*) préféra tourner les talons. De même, Ashton Kutcher (le chéri actuel de Demi Moore, vu dans *L'Effet papillon*) fut exilé sur un autre projet après que toute la presse professionnelle ait déjà annoncé son entrée dans **Le Village**.

LE PACTE

Pour le cinéaste, il s'agit de raconter une histoire qu'il ne veut pas surnaturelle à 100 %. « C'est aussi une histoire d'amour », dit-il avec un petit sourire ironique. Une histoire d'amour dans un village paumé au milieu des bois, donc. Et qu'y a-t-il dans les bois, mis à part des arbres et de la végétation ? Des créatures bien sûr, pas franchement accommodantes, surtout lorsqu'un des villageois viole un pacte antédiluvien en franchissant la frontière interdite qui sépare la « civilisation » de la forêt. Dès lors, la petite communauté connaît un taux de mortalité spectaculaire et les survivants en sursis, des sueurs froides... Un scénario finalement pas très éloigné de celui de *Signes*, avec sa ferme isolée et ses extraterrestres qui rodent dans les champs de maïs envahis. D'ailleurs, l'idée du *Village*, M. Night Shyamalan l'a eu au lendemain de la sortie de son précédent film. De *Signes*, M. Night Shyamalan garde l'un des comédiens principaux, Joaquin Phoenix, interprète de Lucius Hunt, le profanateur. L'entourent des interprètes connus et inconnus. Principalement Sigourney Weaver, William Hurt (Edward

Walker, chef de la communauté), Adrien Brody (Noah Percy, mentalement perturbé... l'idiote du *Village* quoi !) et Brendan Gleeson (*Gangs of New York*, 28 jours plus tard). Auprès d'eux, Judy Greer, bientôt dans le *Cursed* de Wes Craven, et Bryce Howard, dont il s'agit du premier vrai rôle à l'écran après des apparitions éclaircies dans les films de son papa, Ron (notamment *Le Grinch* et *Apollo 13*). « Ce sont les pièces de théâtre qu'elle a animées sur la scène new-yorkaise qui m'ont convaincu qu'elle pouvait incarner le personnage », appuie le réalisateur. Le rôle ? Celui d'Ivy Walker, une aveugle qui perçoit l'aura des gens, et dont la sœur Kitty devrait épouser Lucius.

À quelques-uns de ses acteurs, M. Night Shyamalan impose un régime particulier, genre entraînement à la dure. Trois semaines avant que ne débutent les prises de vues principales, il leur demande de jouer aux campeurs dans les bois. Soit vingt et un jours à apprendre à faire du feu, à préparer la tambouille, à ramasser du bois... Trois semaines également indispensables à la naissance d'un esprit de groupe, d'une communauté soudée. Durant le tournage, le réalisateur poursuit l'expérience dans l'espoir que l'appartenance de tous au *Village* soit une évidence pour le spectateur et pas du chiqué derrière lequel on devine de douillettes caravanes ou, le soir venu, un retour à l'hôtel quatre étoiles du coin. Une sorte de *Ferme des célébrités* sans caméra voyeuriste en somme. En nettement plus dur et plus réaliste, car M. Night Shyamalan obtient également de la production un authentique village de 1897, l'année où se situe le scénario. Un village qu'il veut aussi proche de la réalité historique que celui bâti par Robert Altman pour le néo-western *John McCabe*. Alors que le réalisateur de *Sixième sens* et d'*Incassable* tourne, il gèle à pierre fendre. Éprouvant pour les interprètes et l'équipe, mais, une fois de plus, Shyamalan ne s'en plaint pas. Au contraire, il considère à juste titre que de pareilles températures conditionnent le projet, mettant la fiction en phase avec la réalité de Covington, Pennsylvanie, lieu maudit où grouillent de furtives et inquiétantes créatures.

LES YEUX DE LA FORÊT

Alors, ces créatures ? Pendant des mois, la presse américaine disserte sur à peu près tous les monstres qui peuplent les

légendes et superstitions du nord du continent. Des traditions mêlées Gnaïnes à Bigfoot en passant par des entités issues des légendes indiennes locales et d'autres amenées d'Europe par différentes vagues d'immigrants. « Non, on continue de piocher de nos inspirations », répond M. Night Shyamalan, sans pointer un mot de plus sur leur apparence ou leurs origines. Bâtiques peut-être, l'affiche du film étant principalement composée de ce qui ressemble à une page de manuscrit sacré. Et il y a aussi ces signes rouges dont sont barrées certaines portes du village, des marques qui renvoient directement à celles tracées sur les parois de leur domicile par les Égyptiens, dans l'Antique testament, afin d'éloigner le courroux fatal de l'Ange exterminateur. Rouge également comme la fleur qu'arrache brutalement de terre une gnaïne sous le prétexte que sa crèche attire les créatures de la forêt. « Il y a des choses effrayantes dans les bois », annonce la comédienne Bryce Howard tandis qu'Adrien Brody ne se hasarde pas à davantage de confidences avant que : « Ce qui arrive aux personnages constitue une immense surprise ». Et, justement, au final, que leur arrivera-t-il ? Comment se terminera le film ?

Par comment du tout que des petits malins soient parvenus à se procurer un exemple du scénario et à le publier sur Internet.

M. Night Shyamalan aurait ainsi entrepris de tourner une nouvelle fin. Une manière de court-circuiter la rumeur, de donner au projet une virginité nouvelle. Ainsi, si l'on suit comment le film débute, par un lesén durant lequel le chef du village de Covington, Edward Walker, remercie la terre de ses habitants, on ignore toujours comment il va finir. Le cinéaste insiste : « On ne s'empêchera pas de nous pour le dire. Quand il le finit, je ne l'ai pas retournée comme certains l'ont prétendu. J'ai juste, autour du 20 min, repris quelques plans qui ne me satisfaisaient pas pleinement... »

Pendant les trois quarts du récit, M. Night Shyamalan procède, comme à son habitude, le temps de mettre les choses en place. En clair, il installe une atmosphère, préserve l'incertitude sur « ces choses dont on ne parle pas », dicit une citation des dialogues, et met le paquet dans la dernière partie. Avant quoi, les villageois se seront surtout demandés qui s'est porté coupable de la profanation des bois et, par conséquent, de l'attaque des créatures mythiques, monstres qui tardent autant à se manifester que l'armée ennemie du Désert des Tortures. Ou que les démons de Signes. Procédé connu donc, mais efficace garanti car, ce n'est pas après trois plebiscites commerciaux, que M. Night Shyamalan va changer quoi que ce soit à sa si payante méthode.

Cyrille GIRAUD

Ci-dessous :
En pénétrant dans les bois
qui avoisinent son village,
Lucius Hunt (Joaquin
Phoenix) brise un pacte
ancestral dont les
conséquences seront
fatales pour sa petite
communauté...



PREVIEW ● SORTIE LE 28 JUILLET



QUAND LA MACHINE

I, ROBOT Isaac Asimov + Will Smith + Alex Proyas + un bon paquet de biftons... Voilà la recette hétérogène mais néanmoins alléchante de l'un des principaux blockbusters de cet été.

D'ALEX PROYAS

Le film en étant actuellement au niveau des finitions, il vous faudra attendre la rentrée pour une critique circonstanciée. En attendant, voici ce qu'il faut savoir sur le dernier né du grand Alex Proyas...

Ci-dessus :
Allergique aux robots, le détective Del Spooner (Will Smith) se faufile malgré tout parmi eux afin d'enquêter sur l'assassinat du Dr Lanning, un des créateurs des Trois Lois de la Robotique.

Ci-contre :
Del Spooner entraîne avec lui le Dr Susan Calvin (Bridget Moynahan), une psychologue qui lui sera d'une grande aide dans son enquête.

« J'en ai rapidement eu assez de ces histoires ennuyeuses racontées cent fois... Le savoir peut être dangereux, c'est vrai, mais est-ce une réponse que de le renier ?... J'ai commencé dans les années 40 à écrire des histoires de robots, mais des histoires de robots d'un genre nouveau... Mes robots étaient des machines conçues par des ingénieurs, pas des pseudo-humains créés par des blasphémateurs ! » dit Isaac Asimov, sans contester l'un des plus prolifiques écrivains de SF contemporains, dont les fameuses Trois Lois de la Robotique (conditionnant le statut des robots dans une société futuriste) auront trouvé un écho jusque dans la communauté scientifique, pour qui elles circonscrivent la recherche sur l'intelligence artificielle. Auteur de plus de 500 ouvrages, dont les célèbres cycles des *Fondations* et des *Robots*, Asimov aura fortement inspiré le cinéma d'anticipation, alors que la majorité de ses écrits n'a jamais été adaptée. À croire d'ailleurs que le genre évolue par vagues successives, dont la particularité est de ne transposer qu'un auteur à la fois. Après Arthur C. Clarke et Ray Bradbury, le genre est à ce jour phagocyté par celui qu'Hollywood considère comme le seul auteur d'anticipation adaptable, Philip K. Dick. Pourtant, de nombreux écrivains de talent peu ou prou adaptés, comme Robert Heinlein, Poul Anderson, Robert Silverberg ou encore Larry Niven, mériteraient d'être approchés. Isaac Asimov en fait partie qui, de son vivant, n'aura eu droit qu'à quelques transpositions cathodiques, et qui se sera retourné dans sa tombe face à la version Mickey de sa nouvelle *L'Homme Bicentenaire*, avec un Robin Williams grîmé en tête à claques !

I, PROYAS

Aussi l'annonce d'un blockbuster susceptible de retranscrire avec moult moyens (105 millions de dollars de budget) le futur imaginé par le moins cynique des auteurs de SF était

d'autant plus alléchante que la réalisation n'a pas été confiée à un « yes man » servile mais à un cinéaste aux débordements visuels jouissifs : Alex Proyas.

Situé en 2035 à Chicago, *I, Robot* imagine un futur où des robots créés par la société US Robotics sont parfaitement intégrés dans la société et obéissent à trois lois fondamentales les empêchant de s'attaquer aux humains. Will Smith incarne Del Spooner, un détective techno-phobique depuis qu'il a perdu son bras à cause d'un robot, chargé d'enquêter sur le meurtre du Dr Lanning, l'un des créateurs des Trois Lois de la Robotique. Très vite, Spooner pense qu'un robot dénommé Sonny (1) est l'assassin, ce qui est apparemment impossible. Avec l'aide d'une psychiatre, le Dr Susan Calvin, il va bientôt découvrir que les robots sont au centre d'une conspiration d'une ampleur inattendue...



Un sujet efficace, et riche en extrapolations philosophiques donc, pour un cinéaste dont nous attendions le fracassant retour depuis 6 ans, date du choc **Dark City**, omni cinématographique et croisement réflexif entre le film noir, le manga apocalyptique et le film d'anticipation. Une aventure qui fit montre d'une audace visuelle et thématique telle que son échec (14 millions de recettes US pour un budget de 27) poussa Proyas à revenir en Australie, sa patrie d'origine. En six ans, il y tourna une comédie inédite en France intitulée **Garage Days**, qui suit les péripéties déjantées d'un groupe de rock australien. Visiblement coloré, excessif, voire grotesque, **Garage Days** semble, malgré une mise en scène identifiable, aux antipodes des œuvres précédentes du cinéaste et signe, par un excès graphique à sens inverse, la volonté de ne pas être cantonné aux seuls univers gothico-expressionnistes qui ont constitué jusque là sa marque de fabrique. Mais on ne se refait pas...

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Aussi, malgré cet intermède, le blockbuster **I, Robot** nous apparaît comme le vrai prolongement logique de **Dark City** :

Smith dans le rôle principal. Un choix qui, de facto, entraîne beaucoup d'autres. Espérons juste que les blagues du film soient uniquement celles contenues dans la première bande-annonce et que l'icônisation excessive du personnage, via quelques « ralentis deux guns à la main » à la John Woo, ne dénote pas avec un univers complexe qu'Asimov traitait sous un angle profondément humain.

DE GRANDES ESPÉRANCES

Ensuite, il faut s'attendre à une interprétation (très) libre des écrits d'Asimov, auxquels le film n'emprunte que les Trois Lois de la Robotique et quelques personnages. Car **I, Robot**, même s'il porte le nom d'un recueil de neuf nouvelles du *Cycle des Robots*, est en réalité l'adaptation par Akiva Goldsman (**Perdus dans l'espace** et **Batman Forever**... Sic !) d'un script de Jeff Vintar intitulé **Hardwired**. Un script inspiré des « murder mysteries » d'Agatha Christie, acheté par Disney en 95 pour Bryan Singer, puis proposé plus tard par la Fox à Alex Proyas. Or, les droits de **I, Robot**, que Proyas cherchait à obtenir depuis longtemps, furent disponibles au même moment. La major et le cinéaste décidèrent donc de fusionner les deux univers, ce qui

S'EVEILLERA...

récupération par une major d'un cinéaste geek à qui l'on confie les rennes d'un projet qui hante ses nuits depuis qu'il est gosse, et accès pour ce dernier à une reconnaissance professionnelle autant que publique qu'il recherche ardemment (en cela, et toutes proportions gardées, Proyas a un parcours similaire à ceux de Sam Raimi ou Peter Jackson). Bien entendu, toute la problématique de cette grosse production, à laquelle Will Smith est attaché en tant que producteur exécutif, tient dans la nature des concessions effectuées. Or, nous sommes ici confrontés à un mystère d'autant plus épais que la promo du film a distillé tout et son contraire. Entre une première bande-annonce « **Men In Black**-style » où Smith enchaîne les blagues à 2 balles (retirée après un tollé soulevé chez les fans d'Asimov), et un trailer japonais bluffant qui annonce un actioner aussi intelligent que spectaculaire (l'attaque du commissariat et la poursuite en voiture ont l'air apocalyptiques !), on ne sait trop à quel saint se vouer. Ce qui est sûr, c'est que les fans hardcore de Proyas, comme ceux d'Asimov, s'ils n'ont aucune raison véritable de déchanter, doivent s'attendre à un blockbuster pensé comme tel, donc à de larges concessions... En premier lieu, il y a de fortes chances que Proyas, s'il avait été seul maître à bord, n'aurait pas forcément choisi Will

laisse déjà imaginer la liberté prise sur les différents matériaux. Mais ce n'est pas tout ! « **Hardwired** n'était qu'un squelette narratif. D'innombrables scripts ont été écrits afin que l'histoire colle davantage à l'univers imaginé par Asimov. Elle fut ensuite remodelée pour devenir une préquelle, une sorte de regard sur les premiers jours d'*US Robotics*. » avoue Alex Proyas, qui ne cache pas quelques compromis marketing. **I, Robot** a en effet été pensé comme le premier d'une série de films explorant les différents recueils du *Cycle des Robots*, si tant est qu'il cartonne au box-office.

Au vu de l'imposant budget mis à sa disposition et de l'opportunité de créer un univers où se mêlent à grande échelle humains et robots (quelques plans laissent imaginer une version « live » du segment **Seconde renaissance** d'*Animatrix*), gageons que celui qui nous en avait mis plein les mirettes avec **Dark City** et **The Crow** saura de nouveau nous offrir une expérience visuelle unique en son genre. Si bien sûr le Prince de Bel Air et le reste de la production ne lui ont pas mis des bâtons dans les roues...

Yannick DAHAN

Ci-dessous, de gauche à droite :

Del Spooner infiltré les locaux de la société US Robotics, persuadé que le robot Sonny, son principal suspect, est en fait le jouet d'une incroyable machination.

Del Spooner et son supérieur, le lieutenant John Bergin (Chi McBride), face à l'énigmatique Lance Robertson (Bruce Greenwood).



(1) Le robot est incarné par Alan Tudyk (*Chevalier*), qui fut présent sur le tournage de la même manière qu'Andy Serkis pour les besoins de Gollum sur *Le Seigneur des anneaux*.

GHOST IN THE SHELL 2 INNOCENCE

DE MAMORU OSHII

INNOCENCE

La projection de **GHOST IN THE SHELL 2 - INNOCENCE** aurait pu être l'événement du 57^{ème} festival de Cannes. Finalement, le film a récolté les quolibets des festivaliers et de la presse généraliste. Sans langue de bois, voici, avant que le long-métrage ne débarque sur nos écrans, quelques explications sur la genèse de ce monument...

Ci-dessus :
Une des multiples marionnettes robotiques qui seront amenées à se rebeller contre la société dans laquelle elles évoluent...

« À la superbe 3D de *Shrek*, Mamoru Oshii répond avec un film en 2D prétentieux et immédiatement daté. », « Être abscons pour faire profond, telle est la devise de Oshii Mamoru dont le trait virtuel n'a pas la finesse pour qualité première. », « Le scénario ! Un casse-tête chinois qui vous perd rapides, et vous relance de loin en loin (faire attention à la marche), pour mieux vous laisser sur le bord de la route. », « Les adolescents ont l'habitude de cet univers artificiel qui est celui de certains jeux vidéo. Les adultes auront du mal à y entrer. Rien ne les y oblige. », « Vous n'avez pas vu la première partie de cette histoire, ce n'est pas grave !!! Dans tous les cas, à part avoir un esprit ultra développé, vous n'allez rien comprendre à cette enquête. », « Un manga en compétition à Cannes, cela aurait pu être un événement. », « Un manga entre dessin animé et film d'animation. », « Parlez-vous manga, contrairement aux festivaliers ayant quitté la salle avant la fin de la projection ?... »

DÉDALE ANIMÉ

Pour les plus tendres de nos lecteurs, il est utile de rappeler que *Ghost in the Shell 2 - Innocence* n'est pas un manga, mais un film d'animation japonais montrant le plus merveilleux des mariages entre images 2D et 3D que le cinéma ait jamais célébré. Les multiples erreurs et surtout la condescendance crasse exprimée dans les extraits d'articles recopiés ci-dessus donnent à saisir, voire stigmatisent, le peu d'intérêt porté par la presse française à *Innocence*, et par rebond, à toute la production animée japonaise non estampillée Ghibli. Cependant, l'objet de cet article n'est pas de nous permettre de nous moquer de

nos confrères à peu de frais, ni de dévoiler tous les secrets du dernier long-métrage de Mamoru Oshii pour vous forcer à l'aimer (on verra ça au moment de la sortie française), mais plus simplement de préparer les esprits à sa découverte.

Innocence est objectivement un long-métrage troublant, stupéfiant et pas exempt de défauts. On peut aisément comprendre l'embarras de Quentin Tarantino quand il a vu la bande, et qu'il a décidé de ne pas influencer le jury pour qu'elle soit décorée d'un prix. Il faut dire que certains mystères d'*Innocence* se révèlent uniquement en version originale non sous-titrée (paroles de chansons, inscription sur les murs...), ce qui évidemment ne permet pas à tout le monde de déchiffrer ses arcanes. Le premier niveau de lecture d'*Innocence* peut donc paraître édifiant (les citations) et le dernier totalement obscur. Forcément, le grand écart est rude ! Pour autant, ce n'est pas une raison pour refuser d'explorer l'incroyable labyrinthe construit par Oshii. On peut ne pas trouver de cohérence (mais il y en a bien une) dans l'enchaînement de certaines scènes. Mais on ne peut nier que prises indépendamment, elles sont d'une beauté froide pétrifiante. Vous voilà prévenus. *Innocence* est une œuvre godardokubrickienne qui s'apprécie les yeux grand ouverts...

LE MISANTHROPE

Suite au festival, la publication des articles de presse ayant comme sujet *Innocence* demeure tout de même riche d'un enseignement : à une exception près (non, je ne vais pas dénoncer), personne n'a osé comparer le film à un ersatz de *Matrix*, ce qui est un signe d'évolution des mentalités et des cultures. Malheureusement, peu de journalistes ont communiqué sur l'essentiel : que raconte *Innocence* ?

Dans un monde où la frontière entre l'ethnique et le mécanique est devenue infiniment vague, Oshii raconte la quête introspective de Batou, un être possédant un corps de cyborg et n'étant pas certain que son cerveau, sa mémoire, soient



PERDUE

réellement ceux de l'humain qu'il espère avoir été. En fait, Batou, super-flic de son état, raccroche son existence à quelques routines matérielles : sa bière, son chien et le souvenir d'une femme qu'il a aimée...

Voilà pour le résumé. Reste que, évidemment, le plus intéressant dans **Innocence** demeure les motivations de l'auteur. « J'adore les poupées depuis toujours, je voulais réaliser un film dont elles seraient les actrices principales. Toutefois, l'envie ne fait pas un film. Je ne voulais pas mettre en scène une suite à **Ghost in the Shell**. Mais je savais qu'un jour on finirait par me le demander. Notamment parce qu'il y avait une forte pression émanant des pays étrangers. J'ai longuement réfléchi à la manière d'emprunter un faux-fuyant sans me griller. Malheureusement, je me suis rapidement retrouvé dans une impasse. J'ai alors négocié de pouvoir utiliser n'importe quel sujet. J'ai demandé à lire énormément de bouquins, j'ai fait plein de balades avec mon chien, dans le but de gagner du temps... Le plus gros problème scénaristique fut l'absence de Kusanagi, qui est l'âme du premier film et de cet univers. J'ai songé au meilleur moyen de tirer parti de ce déficit. Évidemment, Batou s'est imposé comme nouvel héros, même si paradoxalement je ne souhaitais pas le filmer. Cela faisait beaucoup de contraintes. J'ai donc décidé de m'intéresser à un sujet me tenant à cœur. J'ai projeté plusieurs idées très personnelles dans ce film. Concernant les poupées, j'ai analysé en détail les raisons de ma fascination. Et là, j'ai enfin trouvé un concept et une motivation valables : réaliser le meilleur long-métrage jamais filmé ayant comme sujet les poupées et où l'humain est quantité négligeable. Car, voyez vous, l'humain m'indispose de plus en plus. »

ÉVOLUTION EN SPIRALE

Il est possible de prolonger les propos d'Oshii en déclarant qu'**Innocence** est un récit autobiographique. Batou est le sosie de cellulite du cinéaste. Il emprunte à l'auteur ses tics et sa philosophie. On peut aussi remarquer, une fois n'est pas coutume, qu'Oshii s'est passé de la collaboration de son alter ego, Kazunori Ito, pour rédiger le scénario d'**Innocence**. Peut être

est-ce la raison qui a poussé un confrère à affirmer ceci : « Mamoru Oshii échoue à retrouver la magie de son classique de la japanime, **Ghost in the Shell**. Bavard, répétitif, et explorant les mêmes contrées sans idée nouvelle, **Innocence** est une grosse déception. ». Tous les points de vue ont bien sûr le droit de s'exprimer. Cependant, comme nous le révèle Amano (artiste peintre et designer génial ayant collaboré avec Oshii sur **L'Œuf de l'ange** et dont les travaux sur **Final Fantasy** et les romans de Neil Gaiman sont mondialement célèbres), **Innocence** est moins une séquelle de **Ghost in the Shell** (sauf dans ses aspects les plus triviaux) qu'une révision de **L'Œuf de l'ange**, cette énorme morceau de bravoure qui valut à Oshii les pires ennuis comptables mais le respect de tous les francs-rêveurs. « Dès les premières images d'**Innocence**, j'ai senti que ce film avait la même odeur que **L'Œuf de l'ange**. », raconte Amano. « Certes, l'univers montré par Oshii a considérablement évolué esthétiquement. Mais la composition, les couleurs et la nostalgie qui imprègnent ces deux bandes sont identiques. La différence fondamentale entre ces deux films est qu'Oshii ose désormais faire communiquer ses personnages, et que toute la technologie moderne est entièrement au service d'**Innocence**. » « Pour moi aussi **L'Œuf de l'ange** est, à un certain degré, un modèle original, un archétype vers lequel je vais souvent puiser des idées pour me ressourcer. », renchérit Mamoru Oshii. « Dans **L'Œuf de l'ange**, le récit se construisait autour d'images très fortes, que j'aimais beaucoup, et que j'exhibais sans précaution. Dans **Innocence** également, en dépit de la trame dramatique du récit, ce sont les images qui recèlent la vérité. Il y en a pas mal qui se sont présentées à mon esprit sans cohérence. Je me suis donc efforcé de les inscrire dans une construction solide. Je l'admets, j'ai augmenté la densité visuelle à son maximum, car je souhaitais utiliser toutes les techniques mises à ma disposition. Je ne suis pas revenu à mon point de départ. En 19 ans (**L'Œuf de l'ange** est sorti en vidéo en 1985), je n'ai pas réalisé un cercle, mais une spirale. Déjà, j'ai filmé un chien, quand il n'y en avait pas dans **L'Œuf de l'ange**. Ensuite, j'ai commencé à m'intéresser à l'humain. Certes, mes études sur l'humain me portent finalement à m'éloigner de lui. Mais cela a fait évoluer mon discours, ça l'a radicalisé. Finalement, je

Ci-dessus :
Une docte
ressée
généti
quement
modifiée
qui vient
prêter
main forte
dans leur
enquête à
notre
duo de
flics.

PREVIEW ● GHOST IN THE SHELL 2 - INNOCENCE

Ci-dessous, de gauche à droite :
L'un des héros du premier film, Batou, reprend du service, ici dans la scène d'ouverture d'*Innocence*, qui s'offre une envolée de colombes à la John Woo !

Les robots disjonctent et se rebellent : une scène qui semble renvoyer directement à l'univers du grand Isaac Asimov.

Batou sort les pétroires lors de LA scène d'action anthologique d'*Innocence*.

L'envol d'un mecha au milieu d'un des multiples et splendides décors en 3D du film de Mamoru Oshii.

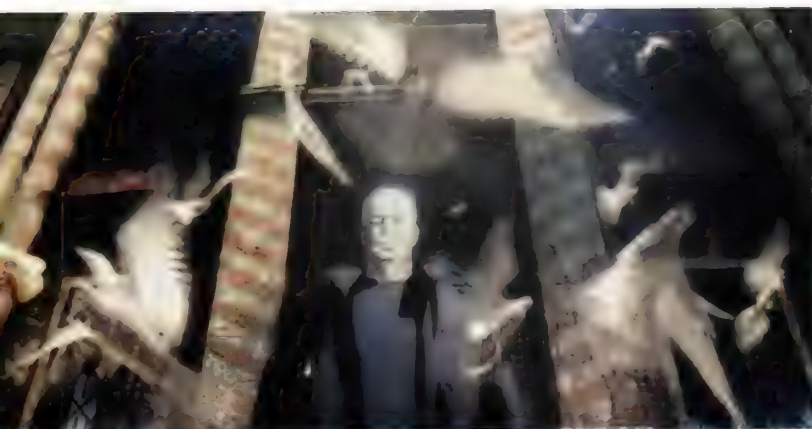
crois que la caractéristique fondamentale de L'Œuf de l'ange et d'Innocence est que l'on parvient à percevoir dans ces deux films ce que j'appellerais l'odeur des corps et que la solitude y est un protagoniste à part entière. »

PRESSIONS HOLLYWOODIENNES

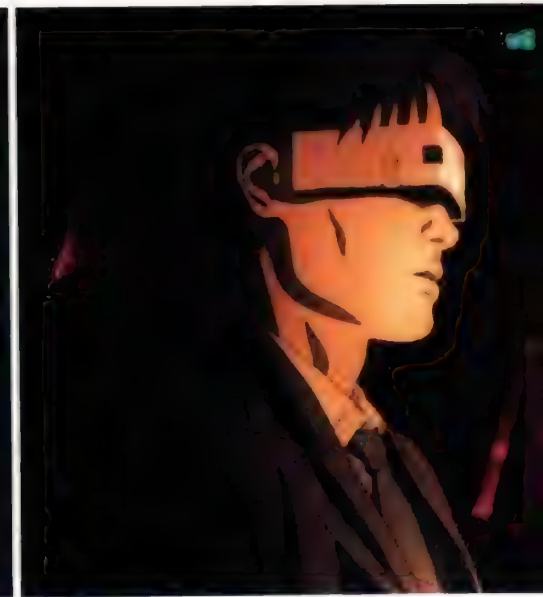
Les raisons ayant poussé Oshii à jouer dans *Innocence* la carte de la débauche visuelle sont limpides. Évidemment, il ne s'agissait pas d'aller faire de la concurrence à tel ou tel studio, qu'il soit américain ou non. Le budget d'*Innocence* s'est élevé à 17 millions d'euros, soit exactement la somme cumulée qu'ont coûté les 6 derniers films du metteur en scène (50' *Woman*, *Avalon*, *Ghost in the Shell*, *Talking Head*, *Straydogs* *Panzer Cops*, *Patlabor II*). Dans ces conditions, il est logique que le cinéaste ait choisi de laisser libre court à sa frénésie. Grand amateur d'exploration, c'est la frontière délimitant les royaumes de la 2D et de la 3D qu'il a cette fois-ci décidé d'estomper, posant par la même occasion plusieurs questions pertinentes concernant l'avenir du média animé. Ainsi, dans *Innocence*, en dépit des apparences, les objectifs d'Oshii sont plus que jamais maîtrisés. Comme le confirme le producteur d'IG, Mitsuhsa Ishikawa, le cinéaste n'a jamais autant figolé un scénario, ni apporté un tel soin (*Avalon* excepté) à la réalisation d'un long-métrage.

« Ma première impression à la vision d'*Innocence* fut : putain, c'est chaud ! », se souvient le producteur. « Jusqu'à présent, Oshii arrêtait toujours la production de ses films un petit peu trop tôt. Soit à cause de problèmes de budget, soit à cause de problèmes de personnes, soit plus

simplement par manque de motivation. Sur le plan technique, les films d'Oshii fourmillaient donc de petites imperfections. Cette fois-ci, il a osé aller jusqu'au bout de ses ambitions. Et cela se voit. En regardant *Innocence*, on respire une odeur de feu. Certes, je regrette quand même qu'Oshii n'ait pas mis en scène des femmes plus sensuelles. Cela aurait été plus sexy. J'aurais aimé une héroïne désignée dans l'esprit de Shirow. C'est aussi ce qu'attend le public. Ce parti pris était déjà un des défauts du premier film, même si le look décalé de Motoko était séduisant. Sur *Innocence*, à un moment, j'ai même failli céder à des pressions hollywoodiennes. En raison de l'impact du premier long-métrage, qui fut aussi puissant aux USA que celui provoqué par *Akira*, j'ai reçu des propositions pour engager un script doctor de manière à formater le film pour qu'il corresponde exactement aux attentes du public américain. Finalement, je me suis dit que si l'on ne réalisait pas un long-métrage dans le style d'Oshii, on allait en quelque sorte effectuer une trahison. La production se déroulait tellement bien que j'ai pensé qu'il n'était pas nécessaire de réaliser à tout prix un film de pur entertainment, mais qu'il fallait au contraire laisser l'équipe travailler sereinement. *Innocence* n'avait pas vocation à devenir un blockbuster hollywoodien. Cependant, comme les idées d'Oshii commençaient à coûter très cher, je lui ai demandé de diviser son salaire par deux, ce qu'il a accepté. Toshio Suzuki (le président du studio Ghibli) s'est également beaucoup investi dans la promotion du film. Il a été formidable. Il possède une manière de convaincre le public et de négocier des partenariats qui est unique, particulièrement habile. Je comprends maintenant pourquoi les films de Ghibli sont aussi populaires. Suzuki est capable de miracles en termes de gestion des moyens techniques et de publicité. Certes, à la toute fin de la production, une certaine tension s'est installée. Mais l'essentiel est que nous soyons arrivés tout au bout de ce marathon en réa-



« Dans Ghost in the Shell 2 - Innocence, en dépit de la trame drama



lisant un film techniquement exceptionnel. Je suis persuadé qu'**Innocence** marquera l'histoire de l'animation.

UN MONDE SANS PITIÉ

Comme l'affirme Mitsuhsa Ishikawa et comme le confirme le générique (musique de Kenji Kawai, designer sonore Randy Thom, Tazuchika Kise et Tetsuya Nishio dans le rôle des animateurs clés...), **Innocence** est bel et bien le théâtre d'un extraordinaire spectacle où chaque son et chaque image fusionnent idéalement. Reste que, nous l'évoquions précédemment, il s'agit aussi de l'œuvre la plus personnelle de son auteur. D'ailleurs, des comparaisons entre **Innocence** et **Eyes Wide Shut** ont déjà été faites dans la presse japonaise. Dans ces conditions, connaître l'état d'esprit du cinéaste au moment où il a réalisé ses desseins est capitale pour les interpréter correctement. Démonstration.

« La récession économique, la guerre, le crime, la corruption... Nous vivons dans un monde cruel ! Le microcosme de l'animation l'est tout autant, car ce n'est rien d'autre que le reflet de ce monde-là. Honnêtement, j'ai du mal à aller au boulot le matin. Je pense souvent à prendre ma retraite. J'en ai marre. Je deviens vieux et misanthrope un peu plus chaque jour. C'est pour cela qu'il n'y a pas d'humains dans **Innocence**. Je me pose la question : pourquoi est-ce que nous avons toujours tendance à penser que ce qui nous ressemble est parfait ? Je comprends que l'on aime ce qui nous ressemble, mais n'est-ce pas un raccourci étonnant que de choisir de réfléchir uniquement par similitude et par comparaison en pensant que cela suffit pour posséder la vérité ? De ce point de vue, les poupées m'aident à comprendre la natu-

re humaine. Dans **Innocence**, Togusa, qui est le personnage se rapprochant le plus d'un humain, représente le public, auquel il sert de référence. Cependant, c'est Batou qui va emmener les spectateurs derrière le miroir des apparences. Ce qui peut étonner dans **Innocence**, c'est que la morale du film prétend que le monde ne tourne pas autour des humains. Je pense que l'homme est proche d'avoir atteint ses limites physiques et intellectuelles. Je crois que nous devrions adopter un mode de réflexion sur l'art, la vie et le monde plus global, plus philosophique. Cependant, je ne suis pas personnellement inquiet au sujet de l'avenir de l'humanité. Par contre, je m'interroge sur le sens de nos vies.

L'EXPÉRIENCE INTERDITE

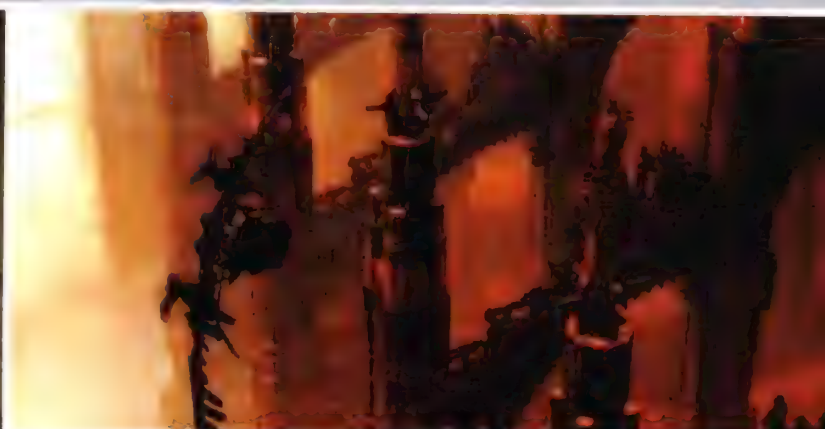
À la lumière des déclarations de Mamoru Oshii et de Mitsuhsa Ishikawa, on comprend mieux les stratégies de production et les partis pris narratifs ayant dérouté la critique cannoise, souvent trop fatiguée et stressée pour être lucide pendant le festival. **Innocence** est bien plus qu'un film complexe. C'est une œuvre extravagante, ludique et réellement innovante, car elle fourmille d'idées narratives et graphiques franchement originales à défaut d'être totalement inédites (on l'a dit, la narration procède beaucoup, mais pas seulement, par citations). Logiquement, en refusant au spectateur toute concession, Oshii dérange, choque. Ce faisant, le cinéaste réalise exactement ses objectifs : réveiller, éveiller et faire vivre (disons-le carrément, les spectateurs qui s'ennuient lors de la projection du film n'aiment pas vraiment le cinéma en tant qu'art, ils l'apprécient comme hobby)... **Innocence** est une sacrée expérience !

Bertrand ROUGIER

En bas, de gauche à droite : Le Bouncer, un bad guy très très puissant armé de lames tranchantes qui s'amuse à défier Batou.

L'assistant de Batou interroge un riche entrepreneur qui erre dans les limbes numériques, sans cesse entre la vie et la mort.

Un robot-geisha arrache la peau de son corps après avoir pété un boulon. C'est par elle que la révolution arrive...



tique du récit, ce sont les images qui recèlent la vérité » Mamoru Oshii





THE STORYTELLER

D'ANDREW GETTY

REFLETS DANS UN

Les films fantastiques qui, en quelques secondes, en imposent, sortent des sentiers battus et diffusent des fragrances inédites, sont rares. Surtout lorsque leurs images relaient un imaginaire effervescent, fiévreux, rétif au compromis et aux idées consensuelles. C'est le cas de **The STORYTELLER**, portrait d'un handicapé mental qu'une surdose de frustrations pousse à la démence meurtrière. Une sacrée découverte actuellement en cours de finition.

Dans l'avalanche d'images standardisées, de pseudo frissons calibrés et de faibles poussées d'adrénaline, les premières images de **The Storyteller** interpellent, intriguent, choquent. Il s'y passe quelque chose d'inhabituel, de plus en plus rare dans le domaine de la terreur. Quelque chose comme la manifestation d'un imaginaire non-bridé par des règles, des interdits et des hésitations. L'imaginaire d'Andrew Getty. Getty comme Balthazar Getty, interprète du **Lost Highway** de David Lynch, dont il est le cousin. Les Getty, une famille parmi les plus connues des États-Unis, pétée de thunes et portée sur l'art au point d'ouvrir des musées. Andrew Getty a lui aussi du goût. Un mauvais goût qu'il revendique et qu'il exprime par le cinéma et notamment par le biais de ce premier long-métrage. « Avant **The Storyteller**, j'ai surtout réalisé des documentaires et des courts-métrages. » déclare l'artiste. « Mes courts portent sur des sujets choquants, durs et provocateurs. Comme ce type qui tue tous les voisins qui l'agacent, le rétablissement de l'esclavage aux États-Unis, l'apologie du génocide par le meurtre d'un maximum de personnes... De petits films irrévérencieux qui possèdent un humour que beaucoup ne comprennent pas. Le court-métrage n'étant, par définition, pas très long, il faut marquer, secouer les gens pour que leur mémoire imprime votre œuvre. Alors, j'y vais à fond... ». Politiquement incorrect, le père Getty ? « Plus que ça, politiquement hostile ! Dans mes courts-métrages, je prends les positions les plus extrêmes en toute mauvaise foi,

un peu comme le faisait John Waters à ses débuts, quoi que nous ayons des styles finalement très différents. »

CONFESSIONS D'UN CADAVRE

« **The Storyteller** présente le meilleur scénario et les meilleurs dialogues que j'ai vu depuis de nombreuses années. » s'enthousiasme le comédien Michael Berryman. « Il est superbement bien écrit. Rien en commun avec les slashers dont on abreuve les adolescents. **The Storyteller** est à la fois effrayant et intelligent. Du vrai sang neuf... ». Michael Berryman sait de quoi il parle. Les mauvais films et les séries Z affligeantes, il connaît bien pour en avoir tourné des paquets, même si son titre de gloire reste principalement **La Colline à des yeux** de Wes Craven, shocker qui capitalise un maximum sur son physique très caractéristique. « Dans mon film, Michael Berryman incarne le cadavre qui raconte l'histoire. » précise Andrew Getty. Un chœur antique d'outre-tombe qui ramène l'acteur au rôle qu'il tint dans **The Crow** avant que la mort de Brandon Lee ne compromette définitivement les intentions originales d'Alex Proyas. « Michael Berryman est un sacré acteur, mais on ne lui donne que très rarement l'occasion de le montrer. Dans **The Storyteller**, il joue, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années ! ». Aussi précieuse que soit la participation de Michael Berryman, le rôle-vedette du film va à un inconnu, Frederick Koehler, surtout remarqué en détenu nazi dans la série **Oz**. « Au départ, j'avais pour intention d'engager des jumeaux. Ce qui me semblait à la fois logique sur le plan pratique et particulièrement économique pour le budget effets spéciaux. Des comédiens jumeaux, aux États-Unis, on en trouve beaucoup dans les sitcoms. C'est justement dans l'un d'eux, **Kate & Allie**, que j'ai découvert Frederick Koehler. Il n'avait pas de frère pour interpréter son jumeau, mais quel talent, quelle présence. Sur le plateau de **The Storyteller**, je n'ai pratiquement pas eu à le diriger ; il a immédiatement compris le personnage. D'ailleurs, il s'est glissé dans la peau de Dennis dès la toute première audition du film. À ce stade, son interprétation était déjà parfaite. Je lui ai demandé de ne surtout pas la



OEIL TORVE

modifier par la suite. Je n'ai pas interféré dans son incarnation en lui demandant de se documenter ou de fréquenter des handicapés mentaux. Moi-même, en tant que metteur en scène, je n'ai pas considéré cela comme une nécessité. Mon expérience à ce niveau remonte à l'adolescence. Quand, dans un but caritatif, j'aidais des attardés mentaux à fabriquer des accessoires de Noël pour qu'ils les vendent et participent au financement de leur foyer. Peu de chose en vérité. Mais, au-delà de son handicap mental, Dennis symbolise surtout la vulnérabilité de l'enfance. »

DENNIS COMME FREDDY

À Frederick Koehler revient donc le rôle de Dennis, handicapé mental terriblement conscient de son état. C'est son frère (Sean Patrick Flanery, le jeune Indiana Jones de la télé) et sa fiancée (Dina Meyer, bidasse rivale de Denise Richards dans *Starship Troopers*) qui en assurent la garde. Son frère surtout qui, s'il refuse de l'interner dans un hôpital public, perd parfois son self control. Contre Dennis et, plus tard, le conducteur de la dépanneuse sur le point d'enlever son véhicule. Instable, Dennis gravit un barreau supplémentaire sur l'échelle de la folie quand, dans un miroir, son double lui apparaît. Un double vengeur, maléfique qui lui prodigue de fâcheux conseils. Comme d'abord de tuer des chiens et des chats pour se faire la main. À Dennis, « Dennis bis » demande de passer au stade suivant : le meurtre d'une gamine rencontrée dans un parc. Et ce n'est pas le refus d'une jolie et gentille blonde de fonder une famille avec lui qui arrange son cas. Hanté par des cauchemars de plus en plus insoutenables, il s'attaque à son frère et à sa petite amie...

« *The Storyteller* est un film de serial killer raconté du point de vue du tueur. Il constitue un spectacle à la fois cérébral et visuel. » En deux mots, une définition donnée par un Andrew Getty qui, également, pourrait ajouter « une œuvre intime, autobiographique par certains côtés ». « *The Storyteller* est né d'une série de cauchemars. Je les ai tous rassemblés dans un premier traitement du scénario. Une base solide pour un film d'horreur. » Exactement ce que Wes Craven a

fait sur l'écriture des *Griffes de la nuit*, tiré de ses propres rêves. « Tout s'est imposé très vite, déversé même. J'étais là, armé d'un dictaphone et d'un collaborateur. Au départ, il n'arrêtrait pas de m'interrompre pour me poser des questions. À chaque intervention, je lui disais : « Ferme-là ! ». En deux heures, le scénario était pratiquement enregistré. Ce qui ne signifie pas que je l'ai abandonné dans cet état. Pas du tout, car je suis du genre à le retravailler au maximum. À réécrire et réécrire encore, tant que c'est encore possible de le faire. Par contre, au niveau de la mise en scène, j'agis différemment, d'après les images que j'ai gravées en tête et sur lesquelles je m'appuie. L'idée de séquence qui passe à l'écran correspond généralement à celle qui m'est venue à l'origine. L'opposé de la liberté que je m'accorde pour le scénario, en fait. »

MIROIR, MIROIR...

Aux images générées par son esprit, Andrew Getty s'accroche fermement. Surtout les plus délicates à composer, les plus propices au dérapage vers le ridicule. Quand, par exemple, Dennis 2 sermonne Dennis 1 depuis son miroir. « Pour certaines personnes, ce sont les clowns, les poupées de porcelaine. Pour moi, ce sont les miroirs. Ils m'inquiètent, me fichent la trouille depuis que je suis gamin. » Naturel par conséquent qu'un miroir soit, dans *The Storyteller*, vecteur de tous les maléfices, qu'il ordonne à un adulte immature, captif d'un corps d'enfant, de tuer. « Dans cette situation, je me suis pas mal inspiré d'un cas réel. Celui d'un célèbre tueur en série des années 70, David Berkowitz, alias le Fils de Sam (déjà traité par Spike Lee dans son film *Summer of Sam* – ndlr), qui croyait fermement que, le chien de son voisin, possédé par un démon, lui ordonnait d'éliminer ses contemporains. Même condamné à perpétuité, sous les verrous, il continue à jurer que le chien lui parlait par l'intermédiaire de ses aboiements. Le cas de Dennis face à son miroir répond exactement à la même logique. Il croit fermement que le miroir lui parle et, sous influence, ne se sent pas aussi coupable qu'il le devrait, même s'il souffre de ses actes. » Surtout lorsqu'il passe de l'élimination d'animaux à des humains. Une fillette d'abord, dont il jette le

Sur ces deux pages, de gauche à droite : Les visions d'horreur qui hantent les cauchemars de Dennis (Frederick Koehler), handicapé mental de son état : une araignée géante arborant trois têtes humaines et accompagnée de zombies tout droit sortis de l'Enfer.



Ci-dessus : Absent des écrans depuis quelque temps, l'incroyable Michael Berryman fait son come-back avec *The Storyteller*, dans le rôle d'un cadavre qui n'est autre que le narrateur de l'histoire.

cadavre dans un congélateur. Ébranlé, effrayé par le sang qui souille ses mains, Dennis regrette son geste : « Pourquoi m'as-tu demandé de faire ça ? » répond-t-il à son double négatif. Une dualité qui fonctionne à fond, comme si, à son réveil, le Dr. Jekyll se souvenait des crimes abominables commis par Mr. Hyde.

« Le meurtre de la gamine de la balançoire est l'un des actes les plus atroces commis dans *The Storyteller*, sauf qu'on ne le voit pas. » continue Andrew Getty. « Ce n'était pas nécessaire ; on se rend bien compte que Dennis l'a tuée. Dans le premier *Frankenstein* avec Boris Karloff, James Whale ne montre pas le monstre jetant la gosse à l'eau. » Appâté, Andrew Getty se met à citer plusieurs de ses films fantastiques de chevet. « Il y a bien sûr le *Freaks* de Tod Browning, le *Nosferatu* original... J'aime également beaucoup *Evil Dead*, *L'Echelle de Jacob*, *L'Exorciste*... Je n'ai pas eu besoin de voir *La Nuit des morts-vivants* en entier pour penser qu'il s'agissait d'un des films les plus terrifiants jamais tournés ; rien que la découverte de la bande-annonce, lorsque j'étais gamin, a amplement suffi pour m'en persuader. » Les zombies, les diableries, les psychoses paranoïaques, les vampires... Andrew Getty aime ça et le revendique. Pour lui, pas question de feindre que *The Storyteller* soit autre chose que ce qu'il est.

« Certains parlent de *The Storyteller* comme d'un thriller psychologique. Pourquoi pas après tout, mais c'est réellement un film d'horreur. Concernant les genres, il n'en existe à mon avis que cinq. Le film d'action, soit beaucoup de titres à l'exception de ceux où l'on voit Andy Warhol dormir pendant des heures, la comédie, la tragédie, la pornographie et l'horreur. »

GRAND-GUIGNOL

Retour sur David Berkowitz, un serial killer particulièrement convaincu de la réalité de ses hallucinations canines. « Pourquoi ne dirait-il pas vrai, après tout ? » questionne Andrew Getty pour en arriver à la substantifique moelle qui irrigue son film, à son thème central. « La folie. Nous sommes tous fous à un niveau ou à un autre. Certains plus que d'autres car, tous, nous interprétons subjectivement la réalité, au point de nous trouver en décalage. Parfois, les choses vont très loin. Mais, comment pouvons-nous nier la présence dans les placards des monstres que les enfants y voient parfois ? Qui peut se prétendre complètement sain d'esprit ? »

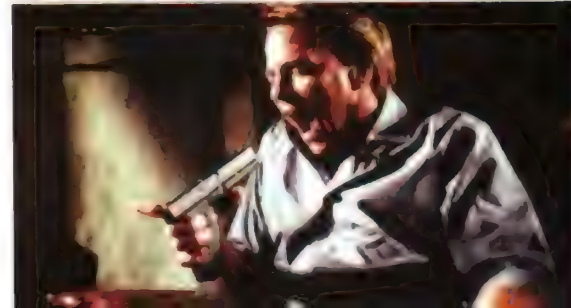
Elliptique, Andrew Getty peut l'être. Comme il peut, le plus souvent, ne pas l'être. Surtout dans le cas, vraiment atroce, du meurtre de Dina Meyer. Comme si un poignard planté dans le ventre ne suffisait pas, Dennis lui perce un trou derrière la tête, par lequel il passe un tuyau. Et, sous la pression de l'air, le crâne se vide littéralement, par le sommet et par un autre orifice, de tout ce qu'il contient. « Cette séquence n'a rien de gratuit. » soutient le réalisateur. « Il fallait que le spectateur accepte le fait que Dennis transforme sa belle-sœur en authentique marionnette. Comment ? Une transition était essentielle à la réussite de la séquence. L'idée de la tête siphonnée de son contenu m'a paru la meilleure. » À l'écran, hanté par l'image d'un orchestre d'automates et la prestation d'un ventriloque, Dennis réduit donc sa victime à l'état d'un pantin qu'il manipule d'une main glissée à l'intérieur du crâne vide, si vide que ses doigts dépassent presque de la bouche. Quelques minutes de démente, de folie grotesque pure, accentuée encore par la présence, dans une salle de spectacle réduite à un seul siège, de l'amant de la morte. Lequel met, pincée suprême de délectation sadique,

quelques instants à se rendre vraiment compte de la situation, avant de réagir. Du moins à essayer, Dennis ayant pris la précaution d'enduire de colle forte les accoudoirs de sa chaise.

UNE ARAIGNÉE QUI NE TIENT QU'À UN FIL...

Jamais en mal de ressources, Andrew Getty n'arrête pas *The Storyteller* au macabre spectacle de cabaret organisé par Dennis. Quelques instants plus tard, il ouvre véritablement les portes de l'Enfer. Ou plutôt celles du congélateur où il conserve ses victimes. S'en évadent des cadavres en pièces détachées, les jambes marchant d'un côté et le tronc quelques mètres derrière... « La Nuit des morts-vivants décongelés » en quelque sorte, auxquels le réalisateur ajoute l'une des créatures qui hantent les cauchemars de Dennis, soit une gigantesque araignée dotée d'une toute petite tête humaine. La grande scène de *The Storyteller*. Pas emballé, Andrew Getty lorsqu'il en parle. Aurait-il manqué de dollars pour la boucler selon ses vœux ? « *The Storyteller* n'est certes pas un blockbuster, mais j'ai obtenu un budget supérieur à celui que j'escomptais au début. » Le problème est ailleurs, du côté de la gestion des effets spéciaux. « Si seulement la personne en charge des prothèses avait scrupuleusement suivi mes indications ! » soupire le réalisateur. « Ça n'a pas vraiment été le cas. Au final, le résultat m'a beaucoup déçu. Les pattes de la créature ne semblent pas toucher le sol alors qu'elles le devraient. En clair, tous ses membres auraient dû être deux fois plus courts, ce qui aurait permis aux opérateurs et marionnettistes de les manipuler avec beaucoup plus d'aisance et de réalisme. Pas très convaincant. Au montage, je vais essayer de sauver ce que je peux, mais je crois surtout que je vais devoir retourner tous les plans où apparaît l'araignée. » Et il pourra ainsi achever *The Storyteller* plus d'un an après son premier tour de manivelle, en août 2003, à Los Angeles. « Il serait grandement temps, désormais. Je vois enfin le bout du tunnel. Si le film apporte des satisfactions, tout n'a pas été rose, surtout quand vous faites confiance à des gens qui, après des années de collaboration étroite, vous laissent tomber du jour au lendemain. Je pense notamment à la personne qui a produit la plupart de mes courts-métrages et qui m'a ensuite planté sur mon premier long. » Sûr qu'Andrew Getty ne lui dédicacera pas *The Storyteller*.

Marc TOULLEC



Ci-contre, de haut en bas : Des automates secondés par un ventriloque apparaissent aux yeux de Dennis comme par enchantement. Une illusion plus vraie que nature pour l'attardé mental schizophrène.

Dans son monde imaginaire, Dennis manipule sa belle-sœur Lydia (Dina Meyer) tel un pantin après l'avoir préalablement et littéralement vidée de tout ce que son corps pouvait contenir ! Un des effets gore les plus saisissants de *The Storyteller*...

Victime des délires meurtriers de son frère Dennis, John (Sean Patrick Flanery) tente de se donner la mort...

LE PLUS VIOLENT DES VAN DAMME IN HELL



EDITION PRESTIGE

LE FILM

- IMAGE : LES FORMATS RESPECTIFS - 1024 COMPATIBLE 4/3
- AUDIO : FRANÇAIS 5.1 DTS ET 5.1 DOLBY DIGITAL - ANGLAIS 5.1 DOLBY DIGITAL
- SOUS-TITRES : FRANÇAIS • LES CHAPITRES

LES BONUS

- LES INTERVIEWS EXCLUSIVES (40' / vost)
- LE MAKING OF DU FILM (15' / vost)
- LES FICHODIOPHIES DE JEAN-CLAUDE VAN DAMME ET RINGO LAM
- LES DANDES-ANNONCES DES MEILLEURS VAN DAMME (vll/vost)

DISPONIBLE LE 23 JUIN 2004

également en vidéo numérique



ACTUALITÉ ● SORTIE LE 14 JUILLET

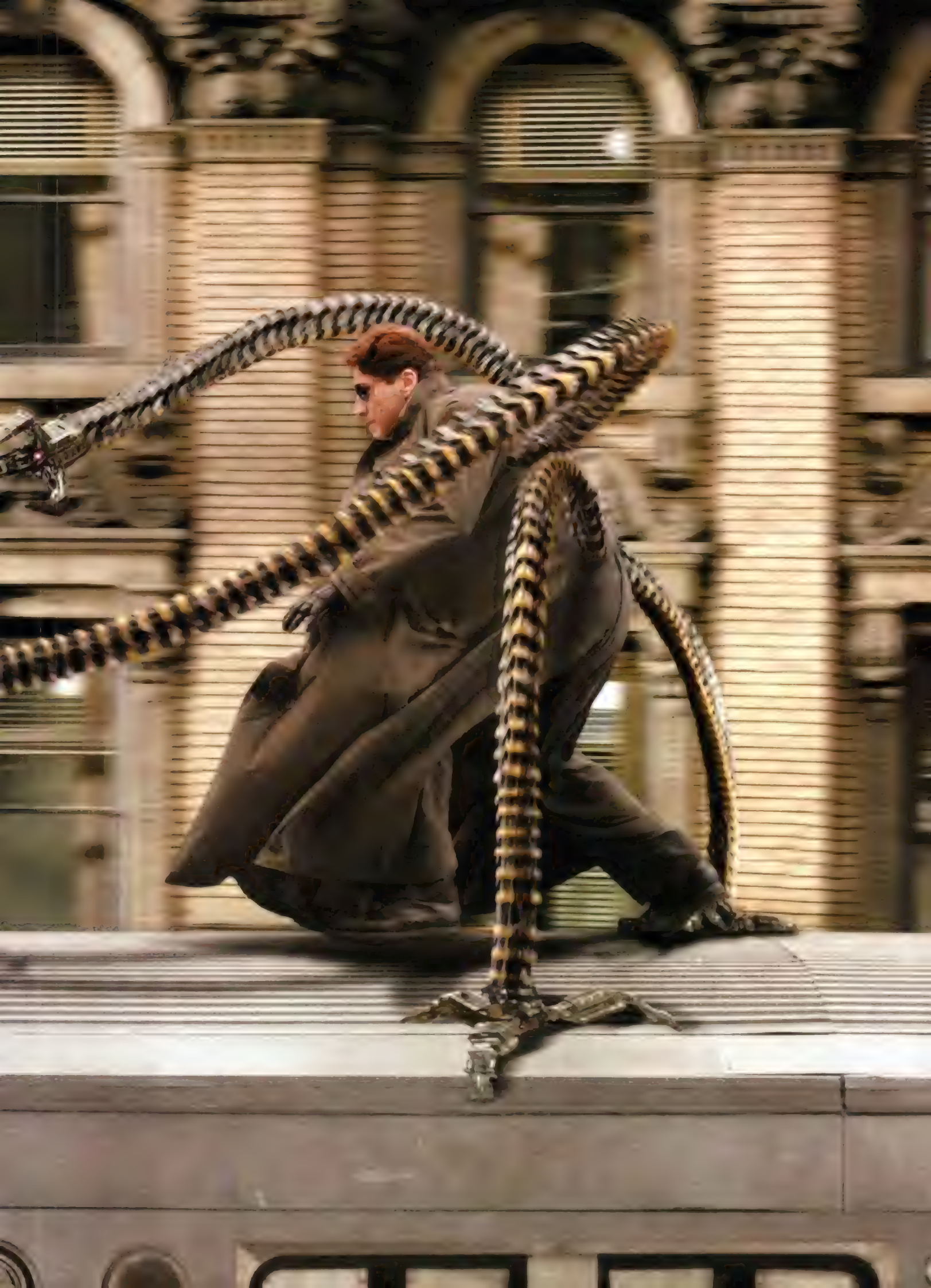
L'ÉPREUVE DE FORCE



SPIDER-MAN 2

DE SAM RAIMI

C'est peu dire que nous avons tous pété les plombs, à la rédaction, sur le deuxième Spider-Man de Sam Raimi. Magnifique variation autour de la figure imposée de la séquelle, fabuleuse et roborative expérience cinématographique, bouleversante réflexion sur l'héroïsme, SPIDER-MAN 2 est tout cela à la fois et bien plus encore. Sam, merci du fond du cœur.



ULTIMATE SPIDER-MAN

IL EST TOUJOURS ENTHOUSIASMANT ET ÉMOUVANT DE VOIR UN RÉALISATEUR PASSER EN L'ESPACE D'UNE VINGTAINE D'ANNÉES DU PETIT FILM D'HORREUR INVENTIF AU MÉGA-BLOCKBUSTER SURVITAMINÉ. IL EST ÉGALEMENT RASSURANT DE VOIR UN HOMME EFFECTUER CE GRAND ÉCART TOUT EN ARRIVANT À CONCILIER SON ÉVOLUTION ET SON INTÉGRITÉ ARTISTIQUES. ET C'EST CARRÉMENT LE PIED TOTAL D'ASSISTER À UN SPECTACLE AUSSI ÉNORME ET AUSSI GONFLÉ, QUAND ON SAIT L'INFRASTRUCTURE QUI L'A CHAPEAUTÉ. CE FILM S'APPELLE SPIDER-MAN 2 ET L'HOMME QUI L'A RÉALISÉ, SAM RAIMI.

Ci-dessous, de gauche à droite :

Peter Parker (Tobey Maguire) s'entretient avec son employeur, **J. Jonah Jameson (J.K. Simmons)**, l'éditeur très grognon du Daily Bugle.

Prisonnière du Docteur Octopus, Mary Jane (Kirsten Dunst) sera une nouvelle fois sauvée par Spider-Man, son prince charmant à elle.

Le **Docteur Otto Octavius (Alfred Molina)**, qui a consacré toute sa vie à des expériences lui permettant de trouver une nouvelle source d'énergie, s'apprête à faire la démonstration de son œuvre devant ses partenaires financiers. Attention aux terribles conséquences !

Mary Jane arrive à une réception au bras de son futur mari, l'astronaute John Jameson (Daniel Gillies), de retour d'une expédition sur la Lune.

Artistiquement parlant, le premier **Spider-Man** est un film plein. Sam Raimi balayait ici le spectre entier d'un comic-book vieux de 40 ans pour aboutir à une œuvre plus complexe qu'elle n'y paraît, son esprit de synthèse parvenant, par le biais d'un collage d'images représentatives, de véritables vignettes de comics en mouvement, à extraire l'essence même du personnage principal, dans ses rapports avec ses proches, dans sa culpabilité le poussant à combattre le crime comme dans sa relation amour/haine avec New York et ses habitants. Pour cette suite, au-delà du choix de la storyline à transposer parmi d'autres, la véritable problématique découlait donc de la thématique à aborder, puisque les questionnements principaux du mythe **Spider-Man** se retrouvent déjà tous dans le film original. Grand cinéaste populaire devant l'éternel, Sam Raimi ne s'est jamais séparé d'une lecture méta-textuelle de son œuvre, mais celui-ci s'étant tiré une balle dans le pied en faisant du premier opus un film-somme immensément riche, on en venait vraiment à douter de la nécessité d'un **Spider-Man 2**, en dehors des impératifs commerciaux et d'une grosse envie de fan. Après vision, on avoue qu'on n'a pas été très finauds sur ce coup-là !

LA CONTINUITÉ DANS LE CHANGEMENT

Le générique d'ouverture annonce d'entrée la couleur, tandis que le leitmotiv de la toile tissée est repris ici, avec un changement notable dans la couleur (tonalité rouge incandescente remplaçant le bleu profond du premier film) : **Spider-Man 2** se pose donc comme une suite/remake dans lequel les deux termes vont s'avérer aussi importants l'un que l'autre, le premier permettant de faire évoluer les personnages, le second d'expérimenter sur des bases connues. Pour ce faire, le reste du générique nous rappelle logiquement les événements les plus marquants de **Spider-Man**, tels que le maestro de l'ultime iconisation sur papier, Alex Ross, les a vus et restitués. Au-delà de l'émotion instantanée procurée par le fait de revivre ces instants gravés désormais dans le passé par un tracé renvoyant immédiatement ces photogrammes aux comics de notre enfance, on retiendra les dernières images du générique reprenant la séquence du cimetière et l'acceptation par Peter Parker de son alter ego Spider-Man. Comme convenu, **Spider-Man 2** prend donc en compte les événements du premier film et les prolonge, maintenant que Peter tente de concilier une vie normale d'étudiant, cherchant à financer ses études par des petits bou-

lots, et celle d'un super héros actif sur le terrain du combat contre le crime. Débordé dans les deux sens, Peter voit son travail, ses études et ses amis Mary Jane et Harry lui filer entre les doigts, tandis que Spider-Man commence progressivement à perdre ses pouvoirs. Alors qu'une nouvelle menace gronde avec la naissance du Docteur Octopus (Alfred Molina), Peter décide de raccrocher le costume de Spider-Man et de reprendre sa vie normale en main. Avant qu'une série d'événements personnels ne remettent en cause sa décision pour de bon...

PRISES DE RISQUES

L'idée finale amorcée par le premier film, concernant le sacrifice, le choix et la dualité qui minent Peter Parker vont donc trouver une résonance tout au long de **Spider-Man 2**. Si ce dernier se pose comme un remake, c'est pourtant seulement en termes séquentiels. Tout au long du film, Sam Raimi reprend les moments-clés de l'original (les dialogues entre Peter et M.J. dans l'arrière-cour, entre Peter et Tante May sur la mort de Ben, le building en feu, le sauvetage de M.J. remplacé par celui de Tante May, la scène du téléphérique remplacée par le métro aérien et on en passe) pour en changer subtilement le sens et les enjeux. Le principe ici est donc pour Peter Parker de remettre en cause sa dualité pour ne faire finalement qu'un avec son alter ego Spider-Man. Le film fonctionnant sur les mêmes principes de divertissement que le précédent, Sam Raimi se retrouve ainsi à jongler avec des paramètres déjà établis qu'il pousse pourtant à son paroxysme. Lors de la vision du film, le spectateur se retrouve constamment sollicité, assistant aux partis pris gonflés d'un cinéaste à la confiance démesurée dans le matériau qu'il traite. La crainte de voir le réalisateur se vautrer dans ses effets s'avère pourtant largement payante puisque Sam Raimi s'en tire d'autant plus avec les honneurs qu'il se met constamment en danger. Dans le film, cela commence doucement avec des touches d'humour parfaitement maîtrisées, mais a priori innocentes, comme cette séquence où Spidey, forcé de prendre l'ascenseur, se retrouve face à un quidam qui le congatule sur son costume, persuadé qu'il est de se trouver en face d'un fan et non du vrai tisseur, ou encore celle où Parker sort ses affaires d'une machine à laver et se rend compte que son costume de super-héros a déteint sur ses vêtements. Ces moments amusants tirent le film, à première vue, vers le comique de situation parfois surréaliste (surtout pour un comic-book movie) avant de se révéler, au fil du métrage, comme des points importants dans la démonstration de Sam Raimi, dévoilant ainsi respectivement l'insécurité du héros dans son double rôle (au point de ne pas être pris au sérieux par ledit quidam) et les symboles qui lui sont adressés (Peter Parker et Spider-Man ne doivent vraiment faire qu'un). Il est bel et bien question de faire ici évoluer le personnage, mais ce n'est rien comparé au traitement de force, à la fois physique, émotionnel et psycholo-





gique, que Raimi réserve par la suite à son personnage, en même temps qu'au spectateur...

LA SOUFFRANCE DU HÉROS

L'adage dramaturgique veut qu'un héros s'accomplisse dans la souffrance. Le cinéaste en prend bonne note lorsqu'il le place dans des situations le faisant passer pour une véritable boule de flipper ambulante, autant dans ses combats époustoufflants contre le Doc Ock (personnage parfaitement retranscrit au demeurant) que dans ses relations avec M.J. (qui lui reproche son inconstance), Harry (qui accuse son ami de s'acoquiner avec Spidey) ou encore Tante May (à qui Peter confesse sa part de responsabilité dans la mort de Ben lors d'une séquence sobre mais éprouvante). De ces passages dramatiques ressort le véritable point de vue global de Sam Raimi sur son film, au-delà même des valeurs véhiculées, à savoir une réflexion poussée sur la place du héros dans la société moderne, dans sa représentation auprès du peuple, comme dans sa valeur mythologique et inspiratrice. Le point culminant de cet exercice, renvoyant à la synthèse d'une vie entière passée à lire des comics (on soupçonne ici l'apport du scénariste/romancier Michael Chabon), est retranscrit dans la déjà mythique séquence du métro aérien, relevant du jamais vu proprement époustoufflant. Commenant comme un pur morceau de bravoure virtuose où l'interaction entre Spidey, Doc Ock et le terrain est parfaitement mise en corrélation par une mise en scène cadrant à l'essentiel des péripéties extrêmement rapides et variées, la séquence se termine dans une intensité inégalée par une sorte de crucifixion symbolique à visage

découvert, dans laquelle notre super-héros atteint littéralement ses limites à la fois physiques et psychologiques à travers un sens du sacrifice le faisant accéder au statut, jusque-là inédit au cinéma, de méta-héros. La réussite de la mise en place de cette évolution scénaristique et de son large pendant thématique tient ici véritablement au sentiment de sincère naïveté mis en place par le cinéaste (une constante dans son œuvre), qui ne reculera à aucun moment devant les plus gros excès, au risque de s'aliéner une partie non négligeable du public élevé au cynisme à deux balles. D'une séquence à la *Evil Dead* (on vous laisse la surprise) à l'emploi d'effets empruntés au cinéma de John Woo (jump cuts et freeze frame à l'appui), en passant par l'exacerbation des sentiments les plus romantiques, Sam Raimi retrouve enfin le cinéma qui le caractérisait vraiment jusqu'à son chef d'œuvre mésestimé *Mort ou vif* et en profite au passage pour signer, dans un grand élan de liberté créatrice, le plus grand film comic-book jamais fait. Sachant qu'il vient lui-même de transcender ses limites et qu'il finit son œuvre en état de grâce, sur une image bouleversante annonciatrice d'événements dramatiques, on se dit que le meilleur reste encore à venir. « *Go get them, Tiger!* »

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL.: SAM RAIMI. SCÉN.: ALFRED GOUGH, MILES MILAR, MICHAEL CHABON ET ALVIN SARGENT D'APRÈS LE COMIC-BOOK DE STAN LEE ET STEVE DITKO. DIR. PHOT.: BILL POPE. MUS.: DANNY ELFMAN. PROD.: AVI ARAD ET LAURA ZISKIN POUR MARVEL ENTERPRISES, LAURA ZISKIN PRODUCTIONS ET COLUMBIA PICTURES CORPORATION. INT.: TOBEY MAGUIRE, KRISTEN DUNST, ALFRED MOLINA, JAMES FRANCO, ROSEMARY HARRIS, DYLAN BAKER, J.K. SIMMONS, DANIEL GILLIES, DONNA MURPHY... DUR.: 2H07. D ST.: COLUMBIA. SORTIE LE 14 JUILLET 2004.

Ci-dessus :
Spider-Man à l'affût sur le toit d'un métro aérien lancé à vive allure. La pose typique du super-héros avant le combat !





INTERVIEW SAM RAIMI - RÉALISATEUR PLAY IT AGAIN, SAM !

APRÈS LE TRIOMPHE INTERPLANÉTAIRE DE SON PREMIER BLOCKBUSTER, SAM RAIMI NOUS REVIENT AUX COMMANDES D'UNE SÉQUELLE ENCORE PLUS AMBITIEUSE ET ENCORE PLUS ONÉREUSE. UNE RÉUSSITE TOTALE QUI FINIT D'ASSEOIR L'EX-TRUBLION AU PANTHÉON DES GRANDS CINÉASTES HOLLYWOODIENS. ÉCOUTEZ-LE BIEN, EN CHEMIN, LE BONHOMME N'A RIEN PERDU DE SON INTÉGRITÉ ARTISTIQUE ET ÇA FAIT PLAISIR À ENTENDRE.



Ci-dessus : Le réalisateur Sam Raimi dans une pose austère qui ne le caractérise pas (mattez bien son regard, il va rigoler !). Cet homme est un génie et il ne s'en rend même pas compte !

Après le premier Spider-Man, vous avez directement enchaîné sur cette suite. Est-ce que vous avez développé le projet en prenant en compte le fait que vous aviez une responsabilité envers les fans ?

Oui, les seules personnes dont je me préoccupais vraiment sont celles qui ont vu le premier *Spider-Man*. Je voulais leur offrir la suite idéale, afin qu'ils sortent satisfaits du film parce qu'ils en ont appris plus sur les relations entre les personnages qu'ils connaissent déjà dans le premier. Ce qui m'a vraiment guidé, c'est cette rencontre avec le public. J'ai essayé de me mettre à leur place et d'imaginer ce qu'ils voulaient vraiment voir, pas ce qu'ils s'attendaient à voir, mais vraiment ce qu'ils voulaient voir. Pour ça, je me suis référé au comics bien évidemment, et à ce que j'avais dedans pour pouvoir le développer dans le sens du premier film, tout en allant plus loin. J'ai un très grand respect pour le public. Je ne peux pas prétendre savoir absolument ce qu'il veut, mais je sais ce qui me plaît personnellement dans *Spider-Man*. Donc, c'est ce que j'essaie d'offrir aux fans, sachant que j'en suis un également. Ça a marché la première fois, et j'espère que le public ne sera pas déçu par cette suite...

Mais est-ce que c'est difficile de résister à la tentation d'en rajouter toujours plus dans l'action et les effets spéciaux ?

Non, ce n'est pas difficile parce que ce n'est pas mon centre d'intérêt principal sur ce projet. N'importe quel blockbuster au budget démesuré peut se permettre des effets spéciaux ahurissants et des scènes d'actions enlevées. Le cœur de *Spider-Man*, selon moi, ce sont les personnages et c'est eux qui m'intéressent avant tout. Je veux savoir ce que va devenir Peter Parker, comment il va endosser ses responsabilités et comment va évoluer sa relation avec Mary Jane. Je veux savoir comment elle-même a évolué et le genre de personne qu'elle est devenue : est-elle fatiguée d'attendre Peter Parker et va-t-elle s'engager auprès de quelqu'un d'autre ? Ma position me permet de pouvoir raconter ces choses-là, donc je le fais sans vraiment me demander si ça va

établir un nouveau record en matière d'effets spéciaux et de scènes d'action. Je ne dis pas que je ne leur porte aucun intérêt, mais pour moi, ces éléments constituent plus une cerise sur le gâteau qu'autre chose...

En même temps, un tel projet exige des effets spéciaux révolutionnaires, non ?

Je ne suis pas sûr qu'on puisse dire aux gens qui n'ont pas encore vu le film qu'ils vont y découvrir des effets spéciaux qu'ils n'ont jamais vus. Je ne sais pas si ce serait la meilleure manière de leur vendre le film en fait... Personnellement, je me suis vraiment focalisé sur l'histoire, les personnages, leur évolution en tant qu'êtres humains et le voyage qu'ils ont entamé. D'un autre côté, j'espère que les effets satisferont les spectateurs, mais en ce qui me concerne, ce n'est pas une technologie qui m'impressionne. Je ne critique pas le travail des artistes de Sony Pictures Imageworks, surtout qu'ils sont plusieurs à avoir travaillé dur sur ce film et que leur travail est très satisfaisant. C'est juste que je pense que n'importe quel programme, aussi perfectionné soit-il, ne servirait pas à grand-chose sans la main d'œuvre humaine, et surtout que le spectateur n'est pas uniquement intéressé par les prouesses techniques, mais désire avant tout qu'on lui raconte une bonne histoire.

Justement, c'est votre traitement de l'histoire qui a permis au film d'être le succès que l'on sait. Comment avez-vous vécu le moment où vous avez appris que Spider-Man avait rapporté 114 millions de dollars en un seul week-end ?

Je n'arrivais pas à y croire. Même si je m'attendais à ce que le film soit populaire, car *Spider-Man* en soi est un personnage de comics immensément populaire, je ne pensais pas qu'on allait briser autant de records. En ce qui me concerne, ce n'était pas le but d'ailleurs, mais je dois avouer que c'est une sensation particulière. En effet, cela fait maintenant plus de vingt ans que je suis dans le circuit professionnel et comme



je n'ai jamais rencontré le succès auparavant, je me suis mis en tête depuis longtemps que cela ne comptait pas vraiment. Aussi, le jour où **Spider-Man** a engrangé cette énorme somme, je me suis étrangement détaché de tout ce qui tournait autour du film pour me remettre immédiatement au travail sur la suite. Je me suis conditionné pour prendre conscience du fait que tout ceci n'était pas très important, ou du moins que cela n'avait aucune valeur sur mon propre travail, afin de ne pas perdre de vue mes objectifs. Le seul truc qui compte dans ce genre de cas, c'est vraiment de pouvoir rester honnête vis-à-vis de vous-même, de votre travail, de vos personnages dans le cas de cette suite, et de créer quelque chose qui touche émotionnellement les spectateurs. Un tel succès peut vous rendre fou, mais l'une des choses qui m'aide à garder la tête froide, c'est que je ne pense pas, contrairement à vous, que ce succès me soit attribuable. Il est uniquement dû au personnage...

Oui, mais vous avez quand même injecté votre propre style dans la mythologie de Spider-Man. Sur plusieurs points, c'est un film personnel, non ?

C'est vrai que mon identification avec le personnage de Peter Parker s'est faite à un degré très personnel. À vrai dire, je ne pense pas que ce soit particulièrement conscient de ma part. En tout cas, ce n'est pas un choix, car je ne me suis pas réveillé un matin en me disant que j'étais Peter Parker ! Il faut prendre en compte que le fait même de raconter une histoire, même si on planifie cela pour le tournage, relève de l'inconscient et de l'interprétation. La personnalisation d'une histoire vient autant de là que des choix conscients. Par exemple, pour moi, ce qui est important dans un comics, c'est la thématique. **Spider-Man** regorge peut-être de moments amusants et récréatifs, mais ce sont les thèmes qui habitent le personnage qui m'ont le plus touché et que j'ai essayé de retranscrire dans mes films. Ces thèmes impliquent une conscience des responsabilités qui frappent Peter en tant que super-héros, et c'est là que j'ai essayé de développer dans les deux films. Ce qui m'a permis, malgré le poids de ces responsabilités, d'en faire une bonne action à un prix. Se sacrifier, accepter qu'il faut prendre des risques pour le bien d'autrui. Dramatiquement parlant, je trouve que ce prix à payer apporte une véritable aura au film et j'ai essayé de faire ressortir cette idée dans les intrigues que nous avons développées. Tout le monde a un prix à payer pour ses actions, quelles qu'elles soient, et dans ma carrière, je me suis souvent retrouvé dans une position particulière où j'ai dû suivre mon cœur malgré les souhaits et les influences des autres. Je veux que le public puisse voir le film tel que je l'entends et ça veut parfois dire que

l'on passe pour quelqu'un d'obstiné. Si c'est le prix à payer pour suivre sa vision, alors je fais tout pour suivre ma vision...

Est-ce que c'est vraiment possible dans le cadre d'un blockbuster comme Spider-Man 2, qui a coûté plus de 200 millions de dollars ?

C'est vrai que cela représente une somme importante pour un film, et qu'en tant que réalisateur, j'attends certaines choses. Mais je ne suis jamais plus heureux que quand j'écoute mon cœur et que je n'en fais qu'à ma tête, autrement dit quand je ne les écoute pas ! Malgré tout ce qu'ils me disent, je tente de leur donner le meilleur film possible, celui dans lequel je crois en tout cas, en ne faisant jamais de compromis. En respectant ma vision, je sais que je ne fais que mon travail, et je pense que c'est souvent ce qu'il y a de mieux pour eux aussi. Mais parfois, ça ne se passe pas comme ça...

C'était quand même plus facile sur cette suite que sur le premier film, non ?

Vous savez, on m'a donné une belle carte blanche pour le premier film, et ce fut le cas sur cette suite aussi. Je ne sais pas si je le mérite en soi, mais le studio n'est jamais allé à l'encontre de mes choix. C'est une situation unique et agréable et je pense que cela ne va pas durer, alors j'en profite le plus possible. J'ai l'impression que les studios tendent à laisser plus de libertés aux cinéastes en ce moment, et j'espère que ce n'est pas seulement une mode, mais plutôt un régime parti pour durer. En ce qui me concerne, je pense que c'est ce système qui va permettre aux studios d'obtenir de bons films, des œuvres très créatives et personnelles qui vont élargir le spectre de ce qui est proposé au public. Mais les choses sont tellement éphémères à Hollywood que j'espère que ce n'est pas une situation unique amenée à ne pas être renouvelée.

Mais vous avez aussi peut-être atteint cette liberté parce que les studios ont vu en vous un réalisateur capable de gérer ces budgets, non ? Après tout, vous venez de la série B, ce qui vous a obligé à être consciencieux...

« Mon identification avec Peter Parker s'est faite à un degré très personnel. »

C'est possible. Le studio avait sans doute besoin de savoir si j'arrivais à gérer le budget et à rendre le film dans les délais impartis. Sans ses connaissances, je ne pense pas que cela se serait passé de façon aussi idyllique d'ailleurs, mais vous savez, je pense aussi que les financiers savent qu'embaucher un réalisateur revient à envoyer un capitaine à l'abordage. Une fois qu'il est sur les flots, ils n'ont plus aucun contrôle et le virer serait un désastre, à cause de tout l'argent dépensé en post-production.

Vous travaillez sur Spider-Man 3 ?

Oui, je suis en train de travailler sur l'histoire avec mon frère Ted, mais chut !

Vous songez à revenir à des plus petits budgets ?

Peu m'importe les budgets tant que je peux travailler à ma manière, avec des personnages et des intrigues qui me conviennent. Travailler sur des gros films est agréable, mais le jour où l'on ne me laissera plus les faire comme je l'entends, je reviendrais à des projets plus modestes...

Propos recueillis par Alex BÉNARD et Jérôme KOPPEL

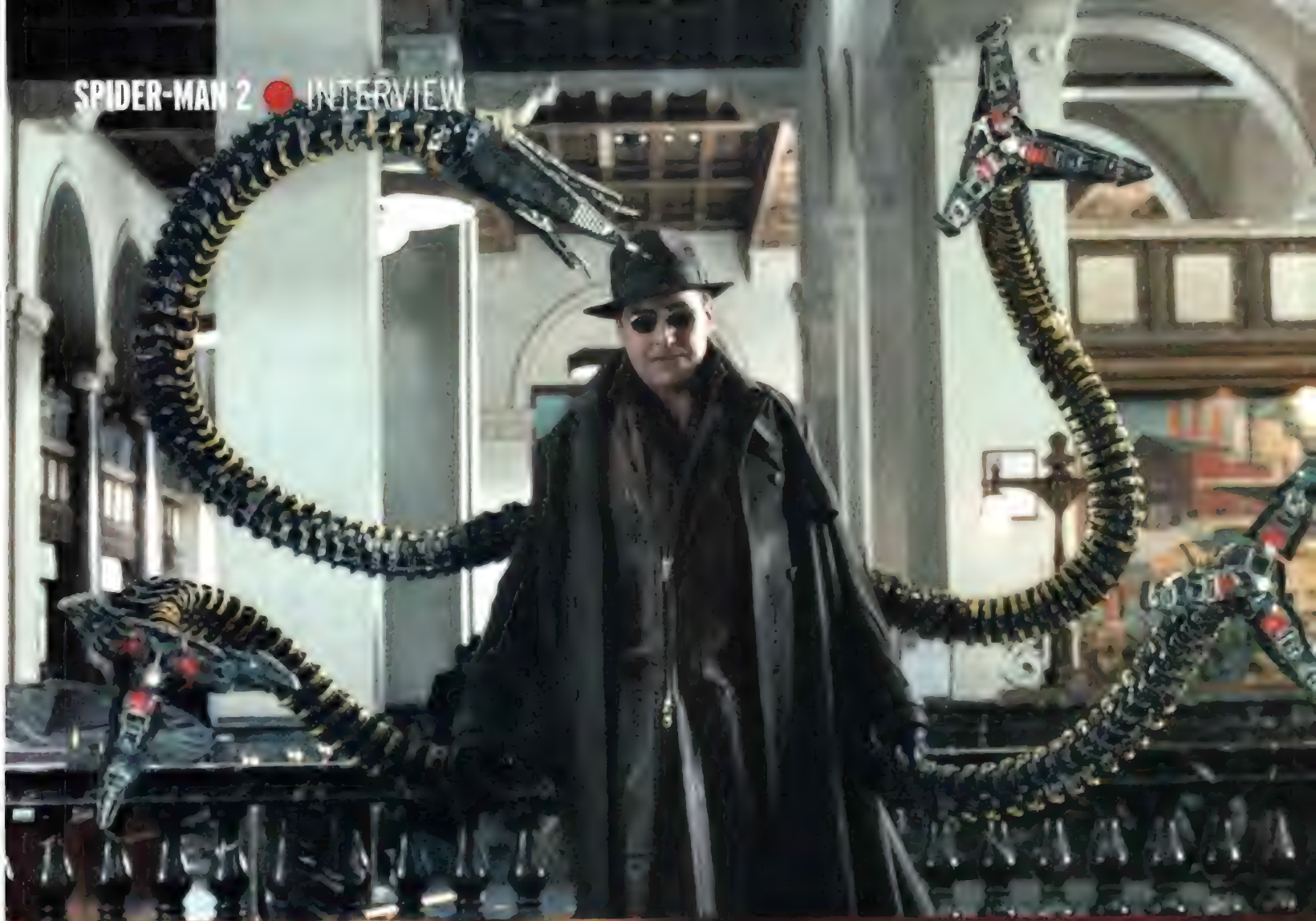


Ci-contre, sur les deux pages, de gauche à droite et de haut en bas :

Spidey contre le Doc Ock, sur le toit du métro aérien de New York, l'une des scènes les plus intenses de l'année !

Peter Parker apprend de la poésie pour regagner le cœur de Mary Jane, mais cela ne suffira pas.

Le Docteur Octopus, au sortir de sa fusion avec des bras mécaniques dotés d'une intelligence artificielle qui va lui dicter sa conduite.



INTERVIEW ALFRED MOLINA - ACTEUR (DOCTEUR OCTOPUS) UN TALENT TENTACULAIRE

ACTEUR ANGLAIS D'ORIGINE HISPANO-ITALIENNE, ALFRED MOLINA FUT REMARQUÉ DANS LES AVENTURIERS DE L'ARCHÉ PERDUE AVANT DE SE CONSACRER ESSENTIELLEMENT À LA TÉLÉ ET AU THÉÂTRE. DEVENU UN ACTEUR RESPECTABLE, IL ENCHAÎNE À PARTIR DES ANNÉES 90 LES FILMS D'AUTEUR (JIM JARMUSCH, PAUL THOMAS ANDERSON) ET LES « MIRAMAXERIES » (CHOCOLAT, FRIDA). VU RÉCEMMENT DANS IDENTITY, MOLINA EST TOUT SIMPLEMENT PARFAIT DANS LE RÔLE DU PLUS GRAND ENNEMI DE L'ARAIGNÉE.

Ci-dessus : Doc Ock attaque une banque pour pouvoir financer la suite de ses expérimentations scientifiques. Qui a dit que le crime ne payait pas ?

Le succès de ce film est sans doute dû au fait que chaque personnage a un côté humain, les bons comme les méchants. Est-ce que c'est plus facile pour un acteur d'interpréter ce type de personnage ?

Oui, tout simplement parce que vous avez à jouer quelqu'un que vous comprenez : toutes les contradictions, tous les problèmes que le personnage rencontre à une échelle humaine, qu'il soit un super-héros, un personnage fantastique ou un type plus conventionnel. C'est plus facile mais aussi plus intéressant parce que vous êtes lié aux émotions, pas seulement à des idées et des images. Quand un personnage ou un événement éveille des émotions, tout ce que vous pouvez jouer alors sont des images et des idées. Mais c'est impossible de vraiment jouer une idée. La seule chose que vous pouvez interpréter est une émotion, quel que soit le type de personnage. Sur *Spider-Man 2*, c'était facile parce que le personnage avait déjà une association avec toutes ces qualités. L'émotion était là, tout ce qui restait à faire était de trouver la meilleure façon possible de faire vivre le personnage.

Vous venez du théâtre anglais, vous avez fait beaucoup de films à petit budget. Est-ce que vous trouvez facile de passer à un film comic book ?

Je n'ai jamais pensé à ça vraiment. Je n'ai jamais pensé que les personnages de comics étaient exclus de mon futur professionnel. J'ai toujours aimé ce genre de films. J'ai toujours été un fan de bandes dessinées. Quand j'étais petit, j'adorais *Spider-Man* et plein d'autres comics. Mes goûts en matière de cinéma sont très variés, j'apprécie autant les petits films indépendants que les gros blockbusters. N'importe quel film, s'il est bon, peut vous transporter, que ce soit visuellement, émotionnellement, intellectuellement, ou vous emmener

quelque part où vous n'avez jamais été auparavant. En ce qui concerne l'interprétation d'un personnage, ma carrière m'a associé à des films à plus petit budget. Quand on m'a proposé *Spider-Man 2*, c'était très nouveau et différent pour moi, mais le projet était si excitant que je me suis dit « J'adorerais faire ce film ! ». Je savais que j'étais sur une liste d'acteurs, ils m'ont choisi et je suis heureux qu'ils l'aient fait.

À votre avis, pourquoi vous ont-ils choisi ?

Je ne sais pas. Ma femme m'a posé la même question. Quand ils m'ont donné le rôle, elle était très heureuse et elle s'est demandée ce qu'avait vu Sam Rami pour penser à moi. Je n'arrivais pas à penser à un film particulier qu'il aurait vu, peut-être que c'est une accumulation, je ne sais pas. Mais j'étais ravi et j'ai choisi d'arrêter de me poser toutes ces questions.

Comment est venue l'inspiration du personnage, qui fait penser aux « mexican wrestling movies » (films de catcheurs mexicains mettant en scène des super-héros du type Santo ou Blue Demon - ndr) ?

Ouais, vrai, vous avez raison, mais ce n'était pas un choix délibéré. Je me souviens que Sam m'a dit : « Tu ressembles à un bodybuilder des années 50 ». Je trouvais ça super. Je crois que peut-être à un certain niveau subliminal, presque inconscient, il y a beaucoup de références dans les films. Je pense que ça arrive toujours dans les bons films car les grands



réalisateurs connaissent leur histoire du cinéma, ils en voient énormément : des gens comme Sam, Scorsese, Spielberg, Tarantino, Paul Thomas Anderson ou Jim Jarmusch. Je crois que d'une certaine manière, tout ce que je fais se réfère à des choses qu'ils ont vues, aimées. Parfois c'est totalement conscient de leur part, parfois une scène ou un angle est un hommage particulier à un réalisateur ou à un film. Tarantino le fait beaucoup, mais parfois peut-être que c'est plus inconscient, l'angle de la caméra peut vous rappeler un film... Je pense qu'il y a toujours des références et je trouve que c'est bien. Ça rend le public curieux, ce qui est encore mieux.

Dans Spider-Man 2, vous êtes le méchant mais vous ressemblez à un homme normal...

Je pense que c'est plus facile que ce qu'on imagine. Nous sommes plutôt étroits dans notre perception de ce qui est possible dans l'interprétation du méchant. En fait, quand j'y repense maintenant, lorsque vous pensez aux grands personnages de méchants dans les films des années 40 et 50, ce sont tous des hommes gros. C'est juste mon avis, je peux me tromper, mais c'est ma théorie : Robert De Niro a changé la manière de jouer, de la même façon que Brando a changé l'approche intellectuelle du jeu des acteurs dans les années 50. De Niro a modifié notre approche physique du jeu avec

Raging Bull parce que avant lui personne n'avait fait quelque chose d'aussi extrême, per-

« J'apprécie autant les films indépendants que les gros blockbusters. »

Ci-dessus, de haut en bas : Spidey, fin prêt pour la confrontation finale.

Mary Jane Watson : même si elle est enfin devenue une grande actrice, elle ne parvient pas à éviter les pires ennuis !

sonne n'avait jamais pris 30 kilos et ne s'était transformé comme il l'a fait. Ça a vraiment changé les mentalités. De Niro a mis la barre tellement haut qu'à partir de là tous les acteurs sont devenus obsédés par l'idée de prendre ou de perdre du poids dans leur film. Il n'y a rien de vrai dans la comédie, il n'y a rien de réel dans le fait de faire un film. Quand des acteurs parlent d'être vrais, je suis assez sceptique. Notre travail n'est pas d'être réels mais d'être authentiques, de rendre les choses les plus plausibles possibles pour le public.

Ce n'est pas un peu difficile pour le personnage que vous incarnez dans Spider-Man 2 ?

C'est plus facile que vous ne le croyez parce que le public vient voir le film en croyant déjà à l'idée de cet homme avec des tentacules. Ce n'est pas impossible à croire pour lui. Ce n'est pas comme s'il venait voir *Hamlet* par exemple !

Comment s'est passé le tournage avec ses nombreuses scènes d'actions et ses effets spéciaux ?

Vous devez juste accepter le fait que c'est le moment où vous êtes là. Vous êtes là, c'est le challenge et que c'est le job. Je me souviens d'avoir dit : « J'ai signé le contrat, j'ai dit que j'étais capable de faire ce film, j'ai pris mon argent... » Après, ce n'est plus le moment de commencer à dire que c'est impossible pour vous de faire telle ou telle chose.

Mais ce n'était pas un peu encombrant d'avoir ces tentacules dans le dos ?

Non, il y avait toute une armée de gens qui m'aidait. C'était fatigant, éprouvant parfois, mais ce n'était pas un travail vraiment difficile. C'était physiquement laborieux sur certains points mais vous êtes très bien récompensé pour ça. Ce qui est difficile, c'est quand le travail vous engage psychologiquement. Ce que je fais est difficile à certains moments mais c'est toujours intéressant. Je suis sceptique quand j'entends des acteurs se plaindre que leur travail est difficile. D'accord, certaines circonstances ne sont pas évidentes, mais il ne faut pas exagérer.

Quelles difficultés majeures avez-vous rencontré pendant le tournage ?

Ce qui était difficile, c'était de garder à l'esprit l'endroit exact où vous alliez jouer dans la séquence. On tournait petits bouts par petits bouts, c'était comme faire une mosaïque. Mais nous passions une journée entière pour tourner une seule réaction, un simple mouvement. Nous le faisions encore et encore. C'était nouveau pour moi, mais j'ai trouvé le processus intéressant.

Comment à votre avis votre personnage va être accueilli ?

Il va certainement y avoir des puristes qui vont trouver que la couleur de mon manteau ne va pas, que je n'aurais pas dû me tenir comme ça. Je suis sûr que des fans vont trouver que je ne correspond pas du tout au rôle.

Êtes-vous allé sur les sites de fans, sur Internet ? Parce qu'ils sont fous du film et de votre personnage...

Ah, c'est bien. Ça me fait plaisir. Je suis allé une fois sur un site où j'ai lu un message qui disait, juste après qu'on ait annoncé ma participation au film : « *Alfred Molina est vraiment un mauvais choix pour le rôle. C'est l'acteur de Chocolat, qu'est-ce qu'il fait dans un film comme ça ?* ».

C'est un personnage très apprécié dans la bande dessinée...

Il l'est effectivement. Vous devez traiter cet état de fait avec respect. Les fans du comics vont aller voir le film quatre, cinq, six fois. Ils vont dépenser pas mal d'argent pour acheter les tickets. C'est pour ça que les studios gagnent autant d'argent. À la dernière convention du *Comic Book* à San Diego l'année dernière, le tout Hollywood était là. Hugh Jackman, Halle Berry, toute l'équipe du *Seigneur des anneaux* étaient là. Avant, il y avait peut-être 300 personnes ; maintenant il y en a plusieurs milliers.

Propos recueillis par *Philippe Bouchet* et *Marie Perle*



INTERVIEW AVI ARAD - PRODUCTEUR MARCHAND DE MYTHES

DERRIÈRE SPIDER-MAN, LE PUNISHER, BLADE, LES X-MEN, LES QUATRE FANTASTIQUES ET HULK, IL Y A UNE SOCIÉTÉ D'ÉDITION DE BANDES DESSINÉES PASSÉE À LA PRODUCTION CINÉMATOGRAPHIQUE, MARVEL. DERRIÈRE MARVEL, IL Y A AVI ARAD, HOMME D'AFFAIRES CERTES, MAIS SURTOUT HOMME DE PASSION. GRAND PROTECTEUR DE SUPER-HÉROS PLUS VULNÉRABLES QU'ILS EN ONT L'AIR, SURTOUT QUAND ILS TOMBENT ENTRE DE MAUVAISES MAINS, MAIS AVI ARAD, TOUJOURS VIGILANT, VEILLE AU GRAIN. CE QUI N'EMPÊCHE PAS LES MAUVAISES SURPRISES...

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Spidey tisse sa toile, ce qui peut parfois s'avérer un exploit dans cette suite !

Le Doc Ock en action : dans deux secondes, il a envoyé des passagers du train dans le décor !

Peter Parker et Mary Jane : leur idylle est loin d'être terminée.

Avant que vous n'arriviez à Marvel, quel était votre parcours ?

J'ai grandi en Israël, où les comics étaient traduits, du moins certains d'entre eux. Au début, il n'y en avait que trois : Spider-Man, Iron Man et X-Men. Enfant, j'ai tout de suite été happé par la bande dessinée et la science-fiction. Une passion qui ne m'a pas quitté lorsque j'ai atteint la majorité. Installé aux États-Unis, j'ai travaillé dans l'industrie du jouet, puis l'animation et j'ai fini par arriver dans le comics. Avec mes partenaires, j'ai acheté le studio Marvel, après quoi nous avons monté Spider-Man avec Sony.

D'où est venue la décision de Marvel de produire des films ?

Marvel a pris la décision de produire des films il y a seulement sept ans car l'ancienne direction n'y tenait pas, par peur. Ils redoutaient qu'en cas d'échec commercial, Spider-Man fasse chuter tout l'univers Marvel. Quand je suis arrivé à la direction de la société, je me suis aperçu que l'avenir se trouvait justement là, que quelques-unes des franchises possédaient vraiment un potentiel cinématographique extraordinaire. Et nous ne nous sommes pas trompés : les sept productions Marvel à ce jour ont toutes démarré en tête du box-office. Certaines, comme Spider-Man, y sont même restées un bout de temps. Et puis, il y a les ventes DVD, importantes. Incroyable que l'Amérique, qui ne connaît pas vraiment le potentiel de tous ces personnages, ait pu faire ça.

Comment expliquez-vous l'intérêt soudain d'Hollywood pour les super-héros Marvel et autres ? Uniquement parce qu'ils sont populaires ou bien parce qu'ils sont profondément ancrés dans la culture américaine ?

Avec nous, on envisage les studios comme des banquiers et des distributeurs. Il y a donc bien évidemment à la recherche de franchises juteuses. Marvel est actuellement une compagnie qui rapporte beaucoup d'argent car le public demande toujours plus de films de super-héros. Une soit très forte, pressante, que les studios veulent élargir. Pour eux, les personnages ne présentent qu'un intérêt financier. Tant que les super-héros continueront à remplir leurs caisses, ils continueront aussi à leur allouer des crédits substantiels. À nous, les gens de Marvel et autres, de veiller à ce que les adaptations des comics soient bien faites, en accord avec l'orthodoxie des personnages originaux.



« Ma préoccupation est de m'

C'est pour cette raison qu'au sein des studios nous tenons à avoir pour interlocuteurs des cadres qui aiment les super-héros. Pas question de laisser nos bébés à n'importe quel marchand de soupe. Nous sommes très soucieux sur ce point. Mettez un super-héros entre de mauvaises mains et vous devrez attendre de nombreuses années pour lui donner une seconde chance. On ne répare pas ce qui est cassé, selon l'expression populaire.

En tant que président de Marvel Studio, en quoi consiste votre travail dans la production des Spider-Man ?

Tout d'abord, on identifie un scénariste, puis on s'intéresse de très près au développement du script. C'est un peu notre spécialité. Notre job consiste vraiment à trouver des gens aussi passionnés par les personnages que nous le sommes. Nous travaillons ensuite avec tous les membres du studio pour développer l'histoire, déterminer un casting et le réalisateur afin d'obtenir le meilleur film possible. Nous devons prioritairement préserver la nature même des super-héros, la fibre qui leur a permis de survivre pendant toutes ces années tout en les adaptant à l'époque actuelle. Marvel se préoccupe aussi que les films qu'elle produit ou coproduit puissent être vus par tous les spectateurs, les plus jeunes comme les plus vieux, ceux qui connaissent les comics par cœur et ceux qui n'y connaissent rien.





assurer que tous les gens avec lesquels je travaille aiment les héros.

Quel est votre pouvoir au sein du studio ? Pouvez-vous imposer un réalisateur ou un acteur pour une adaptation ?

Nous avons évidemment du pouvoir. Mais le pouvoir n'est qu'un privilège. Si vous êtes entouré par de bons partenaires, vous n'avez jamais à utiliser ce pouvoir à des fins contraignantes. Dans ce genre de projet, si tout le monde ne possède pas la même idée du film, si chacun n'abonde pas dans le même sens, ça ne peut qu'aboutir à un résultat insatisfaisant et l'on va droit dans le mur. Tellement d'adaptations de bandes dessinées ont donné par le passé de sacrés navets... Adapter un comics constitue un projet sur le long terme. Il faut prendre le temps de se faire entendre, de convaincre, mais aussi celui d'apprendre et d'écouter. Pour l'heure, j'ai dix films à mon actif, si l'on compte ceux qui vont sortir cette année, et je n'ai jamais eu à imposer un contrôle artistique quelconque. Mon équipe ne fonctionne pas ainsi. Quand on bosse ensemble sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans certaines périodes de rush, on se doit d'avoir le même regard. Sur *Spider-Man 2*, ça n'a pas été compliqué d'accorder nos violons. Même réalisateur que le premier, mêmes acteurs principaux... Les nouveaux venus ont apporté leur pierre à l'édifice et ont rapidement parlé le même langage que nous, partagé la même passion. Et puis, au niveau humain, il faut s'aimer un minimum pour travailler aussi étroitement ensemble. Sur les *Spider-Man*, nous nous adorions !

Sur les *Spider-Man*, êtes-vous d'une certaine manière le gardien du temple ? Ne veillez-vous pas à préserver l'âme du personnage ?

Il s'agit bien de mon quotidien. C'est l'aspect le plus important de notre travail, en fait. Les super-héros de la Marvel existent depuis plus de 40 ans. Le management des films, l'écriture et l'économie... Rien ne doit entacher l'intégrité des personnages. Ma préoccupation principale est donc de m'assurer que tous les gens avec lesquels je travaille aiment les héros.

Est-ce qu'il est difficile de résister à l'offre des studios ? Certains doivent proposer beaucoup d'argent pour pouvoir adapter au cinéma un super-héros connu ? Il y a beaucoup de tentations dans votre travail ?

La tentation ne se présente que pour les comics anciens du genre. Je considère les comics de la Marvel comme de la littérature de haut niveau, de la littérature classique mêlée à de la culture populaire. Bien sûr, nous sommes courtisés à longueur de journée, nous avons des rendez-vous ici et là afin de mener nos projets à bien. C'est en rencontrant scénaristes, producteurs et réalisateurs que l'on se rend compte que beaucoup d'entre eux ont grandi avec des personnages de la Marvel, de DC ou avec *Star Wars*, *Star Trek*... La dimension affective

compte considérablement, surtout bien plus que l'argent que l'on y gagne, les bénéfices que l'on peut en tirer. Cela vaut aussi pour les journalistes qui nous interviewent d'ailleurs, ça doit probablement être vrai pour vous.

Pensez-vous que les super-héros soient les équivalents contemporains de personnages mythologiques comme Ulysse ou Hercule ?

Oui, c'est exactement ça. Que ce soit dans les mythologies nordiques ou gréco-romaines, on retrouve toujours des personnages surhumains qui accomplissent des exploits héroïques, extraordinaires, qui exorcisent les préoccupations de leurs contemporains. Les super-héros de Marvel traduisent vraiment les peurs, les préoccupations du monde dans lequel ils vivent. Prenez Captain America par exemple : il a été créé pour combattre les nazis dans le cadre de l'effort de guerre. Quant à Spider-Man et Hulk, ils sont nés d'Hiroshima et de la radioactivité. Malheureusement, depuis, le monde n'a pas vraiment changé ; les enjeux se sont seulement déplacés, les choses se compliquent toujours plus. Même si, après le 11 septembre, on a considéré les super-héros avec un certain cynisme, ceux-ci semblent reprendre le dessus. On voit enfin en eux autre chose que des redresseurs de torts un peu simplistes. Peter Parker par exemple. C'est, à la base, un jeune homme dont la vie n'est pas très rose. Sans déguisement, il affiche une grande sagesse, une vraie vulnérabilité. Cela le rend plus proche du public que ne pourrait l'être un costaud irréprochable.

Étiez-vous impliqué dans le *Spider-Man* que devait faire James Cameron il y a une dizaine d'années ?

Oui, j'ai travaillé avec Jim jusqu'à ce que je sache qu'il ne voulait plus faire le film ; il pensait qu'il y aurait des problèmes avec les studios. À savoir Carolco et Metro Goldwyn Mayer qui, pour diverses raisons, n'étaient pas prêts à financer le projet. Marvel était prêt à suivre car le nom de James Cameron constitue déjà un bon investissement. Après son départ, il a fallu attendre un peu pour recouvrer les droits cinématographiques. Un véritable imbroglio juridique, mais il fallait passer par là. Ce n'est qu'une fois les choses éclaircies concernant la propriété des droits que nous sommes allés voir Columbia et Sony.

Quelles sont les différences entre *Spider-Man* tel que le percevait James Cameron et celui de Sam Raimi ? Entretiennent-ils des points communs ?

Du *Spider-Man* de James Cameron, il existe un traitement de soixante-deux pages très proche du premier *Spider-Man* de Sam Raimi. La différence principale résidait dans le choix du méchant principal. James Cameron envisageait le Dr. Octopus, qui est ensuite

**Ci-dessous :
Le Docteur Octopus,
un dangereux criminel en
foulée menaçant l'empire
classique. Un petit air
d'Orson Welles dans
Le Troisième Homme ?**



« Quant à Tobey Maguire, avec ou sans costume, il était Peter Parker. »

Ci-dessus : Spider-Man démasqué, et le costume en charpie. Une fusion visuelle entre Spidey et Peter Parker ?

Spider-Man 2. À l'époque du premier, il n'était pas question qu'ils soient deux à voler dans le film. Spider-Man apportant déjà son lot de difficultés. Quand Sam Raimi et le scénariste David Koepp ont repris le projet en mains, ils ont immédiatement voulu se montrer plus ambitieux, avec un Bouffon Vert qui met sur une petite soucoupe. Complexe, voire même risqué techniquement, mais il était capital que le super-héros affronte un super-vilain à sa mesure, qui partage certains de ses pouvoirs. En fait, oui, les traitements de James Cameron et de Sam Raimi sont d'autant plus proches qu'ils reposent sur les premiers comics, sur les origines du personnage, épisodes qui le définissent, racontent ses devoirs, ses regrets, son amour pour Mary-Jane. « La vie, l'amour, la mort » en somme (en français dans le texte).

Quel est le plus gros risque quand on adapte un super-héros au cinéma ?

Trouver le bon équilibre, la juste dose. On se doit de construire un monde consistant dans lequel les super-héros peuvent interagir sans provoquer le rire des spectateurs. Ce qui n'est pas si évident. Prenez James Bond par exemple, dans un registre proche. Jusqu'à récemment, il sauvait régulièrement la planète. Désormais, avec l'apparition d'Austin Powers, il ne peut plus faire n'importe quoi. Sinon, il sombrerait dans le kitsch, passerait pour un bouffon. Pareil pour des super-héros qu'on doit confronter à des méchants. Un bon méchant doit être

complexe. Pas question qu'il soit né maléfique, ou qu'il le soit devenu du jour au lendemain, sans raison. Souvent, les méchants sont les victimes des circonstances. Magneto représente merveilleusement bien cet aspect des choses dans *X-Men*. Dans le premier *Spider-Man*, le Bouffon Vert symbolise ainsi la figure du père tyrannique. Si on le redoute, il est difficile de ne pas partager sa douleur, de ne pas éprouver une certaine pitié. Oui, le Bouffon Vert est un méchant, mais pas Norman Osborn, l'homme dans lequel il se cache. Finalement, tout ça nous ramène à des histoires de tous les jours. Si l'on arrive à concerner le spectateur émotionnellement, il oubliera le costume, les artifices et tout ce qui l'écarte de la réalité. Les personnages prennent le dessus, ce qui donne ensuite davantage d'efficacité aux bagarres et aux effets spéciaux. Pourquoi croyez-vous qu'on ne voit pas Spider-Man avant quarante minutes dans le premier film ? Pour l'installer, établir une réelle empathie entre Peter Parker et le spectateur, il fallait impérativement passer par ce travail d'observation de la personnalité des héros. Après quoi, tout est possible : réfléchir sur la bravoure, la responsabilité et le pouvoir. Si vous respectez cette étape fondamentale, votre super-héros existera et, même si vous lui donnez les pouvoirs les plus stupides du monde, personne ne trouvera quelque chose à redire.

Le costume de Spider-Man semble un peu différent dans le deuxième film...

Oui, nous l'avons légèrement amélioré, nous avons modifié quelques points précis afin de le rendre encore plus proche de celui du comics. Nous avons amélioré les mains, l'araignée sur le torse et les couleurs, qui sont beaucoup plus vives que précédemment. De petites retouches certes, mais même si elles ne sautent pas aux yeux, donnent au personnage une photogénie plus marquée encore.

Si le costume de Spider-Man est très réussi, n'avez-vous pas des regrets sur celui de Daredevil, très différent de la bande dessinée ?

Nous avons fait au mieux. Mais il a encore fallu se battre car le studio ne pouvait supporter que le héros porte deux cornes sur son masque. Mes collaborateurs et moi avons donc passé des heures à expliquer aux cadres de Fox que le père de Matt Murdock portait lui aussi des cornes sur sa panoplie de catcheur. Pas question de les lui enlever ! Parfois, par contre, il faut savoir composer, accepter des digressions, assumer les différences entre l'écran et les dessins. Concernant Wolverine dans *X-Men*, par exemple. Dans le comics, il mesure un mètre soixante tandis que Hugh Jackman, son interprète, atteint le mètre quatre-vingt dix. Quant à Tobey Maguire pour les *Spider-Man*, aucune question ne s'est posée. Avec ou sans costume, il était Peter Parker.

Quoi de neuf dans Spider-Man 2 par rapport au premier ?

Tout est nouveau dans la mesure où, sur deux ans, les personnages ont évolué. Mary Jane surtout. Elle est enfin devenue la comédienne qu'elle rêvait d'être, ce qui change la nature de ses rapports avec Peter. Peter qui souffre d'abord sur le plan intime. Il passe des moments très durs et son héroïsme sera mis à rude épreuve. Notamment dans sa confrontation avec le Dr. Octopus, un super-vilain qui est plus impressionnant encore que le Bouffon Vert. Il déploie des tentacules démentes et, dans le rôle, Alfred Molina sera une grande révélation pour beaucoup. Tous les héros connaissent des hauts et des bas. Des bas, Peter Parker en connaît pas mal dans *Spider-Man 2*, sans compter la révélation qui survient vers la fin du film. Une surprise qu'il nous faut dissimuler jusqu'au bout, préserver de toute cette communauté d'internautes qui passent le plus clair de leur temps à glaner des informations, officielles ou pas, sur le film. Une manière pour eux d'exprimer leur passion pour les super-héros Marvel. Des gens difficiles à gérer, mais je ne peux leur en vouloir vraiment.

Les Quatre fantastiques va-t-il se faire ? Plus de nouvelles de la famille de super-héros depuis la série B de Roger Corman...

Oubliez ce film qui s'est fait dans la précipitation à quelques mois des échéances de fin de droits. Je l'ai acheté deux millions de dollars à Roger Corman, soit deux fois son budget, pour l'enterrer dans mon jardin ! Il ne devrait plus en sortir. La nouvelle adaptation avance doucement mais sûrement. Le résultat mérite amplement cette attente.

Propos recueillis par Cyrille GIRAUD et traduits par David DOUKHAN

LE FILM QUI A INSPIRÉ TIGRE & DRAGON L'HIRONDELLE D'OR

LE CHEF D'ŒUVRE DE KING HU

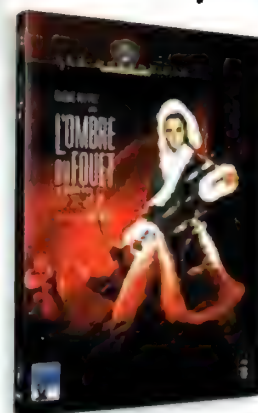
"L'hirondelle d'or
est mon premier choc au cinéma.
C'est une nouvelle manière
d'envisager le cinéma d'action."
JOHN WOO



Egalement disponible

DIGIPACK 2 DVD

- Portrait de Cheng Pei-Pei (35 mn)
- King Hu, l'art (martial) et la manière (26 mn)
- Galerie photos et affiches
- bandes-annonces
- Livret collector



Avec CHENG PEI PEI

Pour la 1ère fois en DVD

• Versions restaurées • Des bonus inédits et exclusifs

EN VENTE EN DVD DIGIPACK LE 18 AOÛT



POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

ACTUALITÉ ● SORTIE LE 11 AOÛT



HELLBOY

DE GUILLERMO DEL TORO

Guillermo Del Toro continue d'explorer le spectre du film comic book tout en se permettant le luxe de se renouveler. Si *Blade II* visait l'estomac, *HELLBOY*, lui, vise le cœur et donne avant tout la vedette à ses personnages et à l'univers unique d'un réalisateur qui livre ici une nouvelle pièce de choix, peut-être la plus personnelle, dans son hallucinante filmographie. Ou quand le cinéma de genre et le film d'auteur ne font qu'un.

LE DIABLE AU CŒUR

L'Échine du Diable et *Blade II* : quand on vient d'enquiller deux monuments du genre fantastique, aussi différents que complémentaires, et qu'on accède enfin à son projet rêvé avec une marge de manœuvre appréciable, on est forcément attendu au tournant. La position de Guillermo Del Toro n'est certainement pas confortable et pourtant, il s'en contrefout royalement. Cette évidence saute aux yeux, car le contraire n'aurait pas permis à *Hellboy* de s'offrir cette patine si savoureuse, de celles qui permettent à certaines œuvres inscrites dans un genre précis de briser les barrières et de devenir de véritables objets inclassables. Bien sûr, nous avons affaire ici à un vrai film d'aventures aux scènes d'action dantesques, aux monstres baveux et jousifs, et au militantisme fantastique bien appuyé. C'est le minimum que nous sommes en droit d'attendre de la part d'un cinéaste de la trempe de Del Toro, ce qui caractérisait déjà son sacrifié *Mimic* par exemple, mais on sait très bien qu'il ne va pas se contenter de ça. La suite logique de sa carrière voudrait qu'il soit désormais capable d'enchaîner un gros film de studio intrinsèquement personnel et s'il fallait une preuve matérielle qu'*Hellboy* est bel et bien ce film-là, le cinéaste fait changer la date de naissance du personnage-titre (23 décembre dans le comics) pour la faire coller à la sienne (9 octobre dans le film), assumant frontalement qu'il EST bel et bien *Hellboy*. Mais au-delà de ce genre de détails révélateurs, c'est dans sa structure entière que le film va se révéler comme un pur Del Toro movie.

Si vous lisez ces pages régulièrement, pas besoin de vous faire un rapport sur l'intrigue du film, dans sa nature comme dans ses enjeux. Sachez juste que, de prime abord et de façon étonnante, *Hellboy* ressemble pourtant à un film de producteur : punchlines épatantes en pagaille, touches d'humour omniprésentes, personnage de sidekick pourtant absent du comics, bastons homériques et on en passe... Mais à y regarder de plus près, ces éléments sont constamment pervertis de l'intérieur par le cinéaste qui se sert des acquis du public pour mieux les détourner de leurs fonctions. Dans *Hellboy*, une simple punchline brillamment interprétée (Ron Perlman : parfait !) dévoile subtilement la relation amoureuse du film, le personnage de l'agent Myers sert ainsi de fonction révélatrice au héros et Del Toro passe son temps à évoluer sur le fil du rasoir en mélangeant plusieurs sentiments contradictoires, du rire aux larmes, avec une virtuosité rarement égalée (la scène sur le toit, montée

en parallèle avec la scène de la bibliothèque, vous comprendrez quand vous verrez le film). Quant à la bastonnade finale, elle est tout simplement expédiée (ce qui ne veut pas dire mal torchée, comprenons-nous) pour recentrer le spectateur sur la véritable raison d'être du film : son image finale, débordante d'émotion. Ces éléments primordiaux et les choix qui les constituent, Guillermo Del Toro en parle mieux que quiconque dans l'interview qui suit. Prise une par une, ces tentatives risquées ne payent bien sûr pas de mine, mais enchaînées les unes après les autres, elles confèrent au film une personnalité propre, et logiquement une rythmique particulière, forcément agréable car inhabituelle, faisant fi des conventions là où l'énervé *Blade II* fonçait droit dans le lard et montait en un crescendo furieux. En nageant ainsi à contre-courant, *Hellboy* rejoint les *1941*, *Last Action Hero* et autres *Aventures de Jack Burton* au rayon des chefs d'œuvres atypiques sans pour autant passer par la case « œuvre maudite », le film étant généralement plutôt apprécié. On attendait Guillermo Del Toro sur le terrain du comic-book movie pour les gros durs, celui-ci nous offre en plus de cela un incroyable film fantastique à l'imagerie percutante et monstrueusement belle (Kroenen, l'au-delà lovecraftien), mais aussi, à l'instar de son personnage principal, et donc de son auteur (croyez-nous, Del Toro est vraiment *Hellboy* !), un film avec un cœur gros comme ça, qui ne demande qu'à être aimé en retour. Peu importe ainsi ses petits défauts (cf. interview), serrez le bien fort dans vos bras car c'est définitivement le plus humain des films de monstres.

Stéphane MOÏSSAKIS

NB : Dernière minute ! Guillermo Del Toro nous a confirmé par téléphone que la version de *Hellboy* qui sortira sur nos écrans le 11 août sera la version longue prévue pour l'édition DVD, et non la version américaine que nous avons pu voir en projection de presse.

USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: GUILLERMO DEL TORO D'APRÈS LE COMICS DE MIKE MIGNOLA. DIR. PHOT.: GUILLERMO NAVARRO. MUS.: MARCO BELTRAMI. PROD.: LAWRENCE GORDON, MIKE RICHARDSON, LLOYD LEVIN ET MIKE MIGNOLA POUR REVOLUTION STUDIOS, DARK HORSE ENTERTAINMENT ET LAWRENCE GORDON PRODUCTIONS. INT.: RON PERLMAN, SELMA BLAIR, JOHN HURT, RUPERT EVANS, KAREL RODEN, JEFFREY TAMBOR, DOUG JONES, BRIDGET HODSON, LADISLAV BERAN... DUR.: 2 H 02. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 11 AOÛT 2004.

INTERVIEW GUILLERMO DEL TORO - RÉALISATEUR HELLBOY, C'EST MOI !

COURTISÉ PAR LES PRODUCTEURS D'HARRY POTTER OU PAR SPIELBERG, CE BON VIEUX GUILLERMO N'EN CONTINUE PAS MOINS À FAIRE CE QU'IL AIME. AVANT DE SE LANCER DANS UNE FLOPÉE DE NOUVEAUX DÉFIS, IL FAIT LE POINT, AVEC LA BONNE HUMEUR ET LA PASSION QUI LE CARACTÉRISENT, SUR SON FILM D'AUTEUR À LUI.



Ci-dessus, de gauche à droite : Guillermo montre la voie à sa star : name this !!

Hellboy (Ron Perlman) et la brûlante Liz Sherman (Selma Blair) : une histoire d'amour au centre d'une guerre sans pitié.

Kroenen (Ladislav Beran), aussi beau que mortel. Un ennemi de taille pour le diable rouge.



Ron Perlman n'est pas une star, le comics Hellboy n'est pas très connu, vous avez réussi à trouver un gros budget et à garder le contrôle final pour faire votre film. Vous pouvez nous rappeler comment vous avez fait ?

La patience, mon ami, la patience ! Nous avons attendu six ans et demi pour que le projet puisse être monté. Nous sommes allés voir plusieurs studios qui ne comprenaient pas ce que nous voulions faire, ni même le matériau d'origine. Ils nous demandaient si le personnage devait obligatoirement être rouge, s'il devait vraiment avoir une queue, si c'était obligé que ce soit Ron Perlman et même, si nous étions vraiment obligés d'appeler le film **Hellboy** ! Beaucoup de gens étaient d'ailleurs offensés par l'idée que le héros soit un démon, et mon ambition première a été de préserver du mieux que je pouvais l'univers de Mike Mignola. Par bien des côtés, notre partenaire Larry Gordon nous a beaucoup protégés aussi, jusqu'à ce que l'on trouve le bon studio au bon moment, Revolution Studios en l'occurrence. Ils étaient d'accord pour que Ron Perlman incarne le rôle-titre et que je tiennne les rênes du projet avec une totale liberté. Ils nous ont juste demandés de réduire le budget que nous avions prévu de 25 millions de dollars et nous avons accepté...

Ca n'a pas été frustrant pour vous de réduire le budget ?

Non, je peux m'arranger pour faire le film que je veux avec moins d'argent, mais je ne peux pas brader ma liberté. J'ai eu une mauvaise expérience à ce niveau avec **Mimic**, qui m'a poussée à ne pas répéter les mêmes erreurs, et c'est vrai qu'**Hellboy** sort la même année que plusieurs autres adaptations qui ont coûté 150 ou 200 millions de dollars, mais la liberté que j'ai eu pour faire ce film, quant à elle, n'a pas de prix.

Est-ce que le projet a changé tout au long des six années sur lesquelles vous avez travaillé dessus ?

Non, honnêtement, je pense qu'on aurait pu faire le même film en 1998, à quelques détails près, et c'est ce qui a été très frustrant pour moi...

Dans quel sens ?

On a commencé le projet en 1997 et j'ai fini le script en 1998. À l'époque, il n'y avait presque plus de films de super-héros à l'écran, et toutes les choses que nous proposions étaient novatrices. Je me suis fait beaucoup de mauvais sang en voyant sortir des films comme **X-Men** et **Spider-Man**, qui jonglaient forcément avec les mêmes principes que nous, et c'était irritant de ne pas pouvoir faire partie de cette vague alors que nous avions déjà tous les éléments en main. Bien sûr, **Hellboy** est un personnage différent. C'est un personnage de comic-book, et non un super-héros, comme Blade d'ailleurs, qui est un vrai anti-héros profondément urbain et hargneux. Et d'ailleurs,

c'est pourquoi je ne pourrais pas faire un pur film de super-héros, genre **Superman**. Pour moi, ce serait vraiment ennuyeux d'avoir à filmer ce type de genre idéal. Mais bon, j'ai pris mon mal en patience et d'un autre côté, ce sont les réussites et les succès de ces films qui ont permis aux studios de prendre en compte la volonté du public de vivre des aventures avec de vrais personnages et pas seulement des icônes.

Hellboy ressemble énormément à un « film de producteur » en surface, et pourtant, en regardant de près, il s'agit vraiment de l'un de vos films les plus personnels...

Ça l'est, à mon sens, et je pense que le fait que j'ai travaillé dessus pendant la moitié d'une décennie démontre à quel point je me suis investi. Je parle dans ce film de choses qui me tiennent à cœur, comme l'idée que le Bien et le Mal tiennent essentiellement aux choix que l'on fait, et que c'est précisément ce qui nous définit en tant qu'êtres humains. D'ailleurs, **Hellboy** est truffé de détails provenant de ma vie privée, dans la façon dont je perçois ma relation avec ma femme, avec mon père et mes deux filles. Dans la version longue, qui contient 15 minutes de plus, vous verrez que les relations entre chacun des personnages seront plus développées et vous comprendrez peut-être encore mieux en quoi **Hellboy** m'est très cher. Je suis un ex-catholique et la manière dont je conçois l'existence, à travers nos choix, qui nous rendent meilleurs ou moins bons, guide beaucoup le film. Et ce sera encore plus prégnant dans la version longue.

Mais justement, comment avez-vous été reçu en faisant un film qui s'appelle Hellboy, au moment où La Passion du Christ casse le baraque et relance une certaine idée de la religion ?

Vous voulez un exemple symptomatique ? Quatre cinémas ont changé le titre du film en **Hello Boy**, quand ils l'ont programmé à côté de **La Passion du Christ**. C'est vrai, je ne déconne pas ! Quant à certains magasins de jouets, ils ont refusé nos figurines tout simplement à cause du mot Hell !

C'est dingue ça, d'autant que vous n'avez pas fait un film à caractère religieux ou justement, anti-religieux !

Bien sûr que non. C'est pourquoi je ne voulais pas que le film montre un Enfer catholique, mais précisément un Enfer mythologique, voire cosmique si vous préférez, et par extension, une idée plus humaine de la bonté. Je pense que ce n'est pas parce qu'on fait uniquement un simple film de divertissement qu'on doit se féliciter de faire passer des choses plus personnelles, et c'est d'autant plus important de le faire, quand on constate ce genre de comportements.

Le film vous ressemble aussi quand vous alternez des séquences d'humour avec des scènes plus tragiques. C'est un esprit de bon vivant qui fait un doigt à la mort, et c'est très émouvant...

Depuis *Cronos* déjà, j'essaye de mélanger les émotions et de combiner les genres. L'idée ici, c'est que les séquences auxquelles vous faites allusion concernent le personnage d'Hellboy, qui se comportait jusqu'ici comme un gamin avant d'être frappé par sa perte, et ainsi d'évoluer et de grandir. *Hellboy* est un film hollywoodien qui comporte énormément d'idées scénaristiques et visuelles anti-hollywoodiennes.

Comme ce climax très rapide, alors que les autres scènes d'action durent au moins dix minutes !

L'idée, c'est que les scènes d'action en milieu de film ont été pensées comme les réalisateurs le faisaient dans les années 70, en menant les personnages d'un endroit à l'autre. Pour moi, la fin du film n'est pas le combat final contre le Behemoth, mais vraiment la scène d'avant, quand Hellboy doit prendre une décision. J'ai senti qu'au moment de cette scène, le film était déjà prêt pour la dernière image et donc, je ne voulais pas élaborer un combat trop complexe puisqu'ils ne le sont pas dans le comics. Il n'y avait pas vraiment de raisons valables pour une plus grosse interaction, et même si on pouvait un peu plus allonger ce combat, j'ai essayé d'utiliser le budget du film de façon intelligente, afin de ne pas explorer des choses dont nous n'étions pas sûrs qu'elles termineraient dans le film...

Hellboy se place quand même comme l'une des plus belles représentations cinématographiques du bestiaire lovecraftien, avec L'Antre de la folie...

Oui, c'était déjà dans le comics, et c'est ce que j'apprécie chez Mignola, qu'il puisse mélanger l'imagerie lovecraftienne avec celle de Jack Kirby au sein d'un ensemble cohérent.

à la Doc Savage. C'est ce que je voulais vraiment faire et d'ailleurs, Mignola et moi surnommons *Hellboy* notre film « à la Ray Harryhausen », parce que nous tenions vraiment à ce mélange d'aventures et de visions horribles. Au début du film, quand Broom explique l'Enfer que nous avons mis en place, en précisant qu'il s'agit « d'un endroit où le mal se répand et attend son heure », il s'agit vraiment de Cthulhu et de la mythologie de Lovecraft. Sinon, merci pour la comparaison, puisque j'adore le film de John Carpenter, comme l'ensemble de son œuvre d'ailleurs.

Vous avez créé le personnage de l'agent Myers, qui n'est pas présent dans le comics, dans l'idée de faire un lien entre le spectateur et l'univers de Mike Mignola ?

Oui, mais d'un point de vue purement référentiel. Il m'a aussi servi de lien mythologique avec le type de légendes comme celles des Chevaliers de la Table Ronde, dans lesquelles on trouve toujours un jeune personnage au cœur pur dont la fonction dramatique sert à faire avancer l'intrigue. Dans *L'Échine du Diable*, Carlos représentait ce type de personnage. Myers fait prendre conscience à Hellboy qu'il est un monstre et qu'il ne pourra jamais changer sa nature, lui rappelant ainsi ce qu'il est vraiment en lui montrant ce qu'il n'est pas. D'ailleurs, c'est précisément parce qu'il a un cœur pur qu'il est choisi par Broom pour prendre sa succession, parce que Broom sait qu'il fera, quoi qu'il arrive, le bon choix. Tout ceci fait que je lui trouve une véritable raison d'être, mais d'un point de vue plus pragmatique. Ce personnage existait aussi au cas où le studio nous aurait demandé d'engager une star, à laquelle nous aurions attribué ce rôle. Comme nous avons trouvé le studio parfait, nous n'avons même pas eu à engager de star !

Aussi, dans une logique de producteur, on pourrait croire que l'agent Myers représente le sidekick, et pourtant ce n'est pas le cas...

Oui, je comprends, mais dans la version longue, il devient encore plus évident qu'il n'est pas le sidekick, et même, qu'il se présente comme l'anti-sidekick, parce qu'Hellboy le déteste quand même jusqu'à la dernière image. Rien à voir avec un personnage à la Eddie Murphy, qui rencontre son partenaire, se bat avec lui, mais l'aime bien quand même, puis se rebastonne avec lui... Non, non, non... Hellboy n'aime pas Myers, point ! Je pense que beaucoup de gens sont allés voir *Hellboy* avec l'idée qu'il s'agissait d'un pur film hollywoodien, et qu'ils se sont retrouvés avec tout

Ci-dessous :

Grigori Raspoutine (Karel Roden), le bad guy number one du film, prêt à tout pour déclencher l'enfer sur terre. Une seule pièce manque à son plan apocalyptique : Hellboy !



« Hellboy est un film hollywoodien qui comporte énormément d'idées scénaristiques et visuelles anti-hollywoodiennes. »



« Hellboy est un film beaucoup plus affectueux que ceux qu'on peut habituellement voir dans le genre. »

Ci-dessous, de gauche à droite : Abe Sapien (Doug Jones) et Trevor « Broom » Buttenholm (John Hurt), respectivement meilleur allié et « père » de Hellboy. Tom Manning (Jeffrey Tambor) peu convaincu que le diable rouge soit du bon côté de la force. Ilsa (Bridget Hodson), autant amoureuse de Raspoutine que bonne pour l'asile.

ce type d'éléments détournés, sans trop savoir comment les prendre. C'est vraiment à la deuxième vision, une fois qu'on sait à quoi s'en tenir avec le film, que ces détails se révèlent vraiment, je pense. Par exemple, *Blade II* est un film, en termes de scénario et d'introduction de personnages, dans la norme hollywoodienne. Certes, c'est un film beaucoup plus brutal et violent que ce qui se fait généralement à Hollywood, alors qu'*Hellboy* représente tout de même l'inverse : c'est un film beaucoup plus affectueux que ceux qu'on peut habituellement voir dans ce genre.

Sur ce film, Ron Perlman incarne Hellboy, mais en filigrane, c'est un peu comme s'il vous incarnait vous aussi. Votre relation a quand même dû changer un minimum, du coup, non ?
Tout tient dans le fait que le rôle a vraiment été écrit pour lui, avec la prise en compte de ses points forts en tant qu'acteur et en tant que personne. Nous partageons beaucoup de choses et bien sûr, nous nous en sommes

servies. Je me rappelle que durant la pré-production, nous avons fait des répétitions et il a commencé à jouer Hellboy en modifiant sa voix. Il parlait un peu COMME ÇA ! Je lui ai demandé « Qu'est-ce que tu fous ? » et il m'a répondu « Ben je baisse le ton de ma voix... ». Et là, je lui ai dit que je ne voulais pas de ce genre de conneries et que je voulais tout simplement qu'il soit lui-même parce que, comme je le lui ai dit : « Ce film a été écrit pour toi, et personne d'autre. ». C'est à partir de ce moment-là qu'il s'est vraiment senti en phase avec le personnage... De plus, nous avons vraiment tenté de lui donner un look de dieu grec, notamment au niveau du torse, ce qui fait que sur le tournage, il ne s'est jamais senti aussi beau que lorsqu'il portait le maquillage ! (rires).

Vous avez mentionné la version longue, et je voulais savoir ce que vous avez dû couper pour la sortie du film en salles...

Il manque environ 15 minutes de film, qui concernent principalement les relations entre Broom et Hellboy, ou encore les relations entre Hellboy, Myers et Broom. Il y a aussi une sous-intrigue entière qui a sauté et qui concernait Raspoutine et Ilsa, des scènes assez étranges en fait. Il n'y a pas vraiment de scènes d'actions à proprement parler, mais juste quelques SFX qui ont sauté. Cependant, les changements sont très nuancés dans un sens, on rajoutera juste un peu plus de profondeur au film. Quand on regarde les versions longues du *Seigneur des anneaux*, on se rend compte qu'il s'agit presque d'un autre film, encore meilleur d'ailleurs, mais là, ce ne sera pas le cas parce que c'est impossible de changer le ton, ou la structure d'un film en 15 minutes. Mais je tiens à ce montage parce qu'il contient certains de mes passages préférés...

Comme ?

En particulier, la sous-intrigue qui concerne en fait les yeux de Raspoutine. Ou plutôt l'absence de ses yeux... Vous verrez, ce sont des séquences très étranges et d'ailleurs, je suis actuellement en négociations avec Columbia Pictures pour que ce soit cette version qui sorte en salles en Europe, donc vous aurez peut-être l'occasion de la découvrir directement sous cette forme en salles.

Il y a pour moi deux petits défauts dans Hellboy : je trouve que la scène du choix n'est pas aussi intense que le reste du film, et il me semble que les personnages maléfiques sont moins bien représentés que les héros...

Je suis d'accord avec vous sur le second point. Justement, la version longue devrait corriger ça, même si je pense avoir raté un point important avec Raspoutine. L'acteur est bon, ce n'est pas le problème, mais je ne l'ai pas assez mis en interaction avec Hellboy, alors qu'il s'agit ici de son autre père. Cela ne se ressent pas assez dans le film, et il aurait dû avoir plus de présence dans le film, mais je vais corriger le tir avec la suite. Sinon, je dois dire que j'aime bien la fin comme elle est. L'une des choses fondamentales que je ne pouvais pas vraiment calculer avant que le film soit monté, c'est que beaucoup de spectateurs savent très bien qu'Hellboy va faire le bon choix quoi qu'il arrive parce qu'ils le trouvent vraiment sympathique... Donc, je pense qu'on rentre dans un stade où le film m'échappe quoi qu'il arrive. Je suis donc plus en accord avec le second point.





En tout cas, on a l'impression que Kroenen est votre méchant préféré. Comment avez-vous travaillé ce personnage ?

Kroenen et Sammael sont les méchants actifs. Je voulais traiter Raspoutine et Ilsa comme des méchants à la James Bond, qui sont toujours en retrait et laissent leurs sbires faire le sale boulot à leur place. Ce sont les auteurs intellectuels du crime, et la façon dont nous avons écrit le script ne permettait pas forcément qu'ils soient plus actifs, à part peut-être avec Hellboy. Je pense que le plan de Raspoutine était de créer Sammael pour que celui-ci fasse beaucoup de dégâts et qu'Hellboy passe son temps à le poursuivre et tombe en fait dans le piège de Raspoutine, un peu comme le Petit Poucet qui part à la poursuite des miettes. Encore une fois, la version longue comporte plus de scènes qui vont dans ce sens. Kroenen et Sammael sont des personnages issus du comics, mais que nous avons remodelés. Kroenen, dans le comics, est presque un bureaucrate et Mignola est très fort pour créer des personnages qui paraissent aussi implacables, mais sont en fait des lâches. J'ai aussi ce fétichisme pour les horloges, comme on le voit dans mes précédents films, et je voulais faire de Kroenen une sorte « d'horloge-zombie-nazi » vraiment balèze ! (rires)

Et l'idée que son sang soit en fait du sable vous a d'ailleurs permis de ne pas avoir de problèmes avec la MPAA, non ?

On a travaillé sur le film en sachant qu'on voulait faire un film classé PG-13. Mais d'un autre côté, je me suis toujours fixé un point d'honneur à représenter la violence au cinéma de façon brutale. Donc nous avons souvent cherché des substituts qui nous ont permis de persévérer dans ce sens-là. Le sable en fait partie, mais on peut aussi voir qu'à chaque fois qu'Hellboy envoie un uppercut dans la tronche de Sammael, des énormes filets de bave giclent pour pouvoir retranscrire l'aspect physique et viscéral du combat. C'est pour ça qu'il y a aussi beaucoup de verre brisé et de décors défoncés, pour que les bastons aient l'air violentes sans être sanglantes. De la même manière, la scène où Kroenen se débarrasse des gardes dans le musée a été pensée comme une véritable chorégraphie où les gardes bougent comme des danseurs et dirigent les rais lumineux de leur lampe de poche vers la caméra pour masquer le manque de sang à chaque fois qu'ils sont touchés. Ce n'est pas gore, mais ça reste très efficace et brutal. Tout le contraire de *Blade II* !

Vous avez refusé des films assez importants, comme Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban, pour vous concentrer sur Hellboy. Est-ce la seule franchise qui vous intéresse ?

Déjà, je ne pouvais pas faire les deux en même temps, mais ce n'est pas tellement que je m'intéresse à des franchises en particulier, c'est juste que j'ai vraiment besoin de tomber amoureux du projet pour le faire. Même quand je faisais *Mimic*, j'ai essayé de tomber amoureux du projet, ce qui est devenu de plus en plus difficile pour moi à mesure que j'avancais dessus, à cause des problèmes que j'ai rencontrés. On m'a proposé de très gros films, mais je ne les ai pas faits parce que je dois être très têtu, j'imagine. Mais bon, si l'un des enfants meurt dans les prochains épisodes d'*Harry Potter*, je veux bien le réaliser ! (rires)

Vous cumulez les projets : Pan's Labyrinth, Hellboy 2, In the Mountains of Madness, Left Hand of Darkness (une adaptation du Comte de Monte-Cristo en western, déjà évoquée dans notre entretien du numéro 142 - ndr)...

J'ai besoin de faire un petit film maintenant, donc je commence par *Pan's Labyrinth* qui se tournera en janvier prochain en Espagne. Si *L'Échine du Diable* dévoilait la montée du fascisme, *Pan's Labyrinth* se situe après la guerre et, dans le même sens qu'*Hellboy*. Il s'agit d'un film relatant les choix importants qu'un individu doit faire, et dans le contexte du fascisme, l'homme fait toujours les mauvais choix ! Sinon, j'ai signé avec Dreamworks pour *In the Mountains of Madness*, mais *Hellboy 2* se fera avant. Depuis le moment où j'ai commencé à travailler sur le premier film, je savais déjà quelle serait l'intrigue de la suite. Je voudrais y montrer les conséquences, dans ce monde réactionnaire, de la découverte d'Hellboy. Que se passerait-il s'il devenait une figure publique ? Comment les gens réagiraient-ils face à lui ? C'est vraiment cette direction qui m'intéresse, où l'on confronte Hellboy au monde entier, en révélant que les monstres ne sont pas toujours ceux que l'on croit... Enfin, pour *Left Hand of Darkness*, j'essaie de monter le financement en Europe, pour pouvoir garder le contrôle total dessus. De plus, c'est un véritable cachet européen que je veux donner au film, ce qui le rendra plus intéressant que s'il était simplement américain. Encore une fois, je ne veux pas trader ma liberté, d'autant que c'est un projet qui coûterait dans les 35 millions de dollars. Ce sera un gros western et pour incarner le rôle principal, je ne vois que trois choix possibles, et ils sont tous très différents : Brad Pitt, Benicio Del Toro et Vincent Cassel...

Je croyais que vous ne vouliez faire que des films fantastiques... Attends d'avoir vu le film, mon ami ! Avec moi, quelque soit le sujet, tous mes films finissent à un moment où à un autre par devenir gothiques !

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus, de gauche à droite :

Première baston entre Hellboy et Sammael (Brian Steele), première destruction massive du décor !!

L'art et la manière d'arrêter une voiture en pleine course selon le garçon de l'enfer. Attention à la réception...

Ci-dessous, de gauche à droite :

John Myers (Rupert Evans), jeune rookie du FBI, rapidement dépassé par les événements.

Raspoutine, Ilsa et Kroenen : trois salopards pas là pour faire dans le social.

Hellboy et ses amis se préparent pour le round final. La survie de l'humanité dépend d'eux, désormais.



INTERVIEW MIKE ELIZALDE

SUPERVISEUR DES EFFETS
SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE POUR
SPECTRAL MOTION

LA FOIRE AUX MONSTRES

MIKE ELIZALDE A FONDÉ SPECTRAL MOTION EN 1994. D'ABORD AFFILIÉ UNIQUEMENT À LA FABRICATION DE PRODUITS DÉRIVÉS, SA SOCIÉTÉ A COLLABORÉ AVEC DES STARS DU GENRE, TELLES QUE RICK BAKER OU STAN WINSTON. HELLBOY EST LEUR PREMIER PROJET SOLO D'ENVERGURE...

Photos ci-contre de haut en bas et de gauche à droite : Abe Sapiens.

Tim Gore et Steve Wang travaillent sur la peinture des masques d'Abe.

Steve Wang, Mike Elizalde et Guillermo Del Toro entourent Doug Jones dans les locaux de Spectral Motion. Spectral Motion a aussi fabriqué tous les accessoires d'Abe.

Pages opposées, de haut en bas et de gauche à droite :

Ivan, dit le « Corps ».

Les mécanismes de la tête « gros plans » d'Ivan.

Peinture d'Ivan.

Mike Elizalde et un Sammael animatronique.

Mike Elizalde vérifie le bon fonctionnement de Sammael sur le plateau.

Le résultat à l'écran.

Comment êtes-vous arrivé sur le film ?

J'ai rencontré Guillermo lorsque je supervisais le département animatronique de *Blade II* et nous nous sommes tout de suite bien entendus. Quand il m'a proposé de m'occuper des SPFX de *Hellboy*, j'étais d'autant plus ravi que Guillermo est un réalisateur de rêve pour nous autres maquilleurs. En plus, je connaissais déjà Matt Rose, Chad Waters et Bart Mixon de Cinovation, et j'avais déjà collaboré avec DDT sur *Arachnid*. Les journées de tournage étaient longues et stressantes, mais nous n'arrêtons pas de rigoler et attendions avec impatience la prochaine blague potache que Guillermo allait nous sortir. Je ne crois pas qu'il existe une personne de l'équipe qui n'aurait pas fait n'importe quoi pour lui.

Steve Wang me semble avoir été un des membres clés de votre équipe... (1)

Je ne saurais vous dire à quel point sa présence a été d'une importance primordiale sur *Hellboy*. Ce gars est une mine de savoir faire et d'inventions. Je lui dois énormément. C'était d'ailleurs pour moi inimaginable de participer au film sans lui.

J'imaginais que l'interprète de Sammael a dû s'entraîner avant d'enfiler le costume du monstre...

Nous savions dès le début que ce serait un des points critiques de notre travail. Et seul Brian Steele, qui est un habitué de ce genre d'emploi, pouvait relever le défi. Imaginez un peu que, lorsque Brian enfilait le costume, ce dernier pesait 30 kg. En fin de journée, quand la mousse de latex s'était imbibée de sa sueur, il pesait plus de 35 kg ! Nous avons construit cinq costumes au total. Ils se compo-



saient d'une tête animatronique, d'extensions pour les bras, les pieds, d'une perruque de tentacules, d'une épine dorsale qui camouflait la couture du dos, et du costume lui-même. Mark Setrakian, qui s'est chargé de l'animatronique, a garni le crâne de Sammael de plus de 100 servos moteurs !

Vous êtes-vous chargé des œufs ?

Oui, nous en avons créé plus de mille, et tous contenaient un fœtus de Sammael. Nous en avons aussi envoyé un surdimensionné à DDT, afin qu'ils créent un fœtus animatronique qui apparait très brièvement dans le film.

On a du mal à croire que vous êtes parvenus à mettre un acteur dans le costume d'Abe...

LES SIMULACRES DE KROENEN PAR DAVID MARTI, SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE POUR DDT



La première fois que Guillermo nous a parlé de *Hellboy*, c'était en dévorant une paella durant un déjeuner où nous étions supposés discuter des effets spéciaux de *L'Échine du Diable*. À l'époque, il voulait juste montrer le reflet du regard de Kroenen sur une lame et nous devions nous charger de maquiller les yeux d'un comédien. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la commande a évolué ! Nous avons commencé à travailler sur le film en août 2002, et nous avons terminé en juillet 2003. Et comme d'habitude, Guillermo a été très agréable, même s'il persiste à se comporter comme un gosse entouré de jouets, qu'il aime changer chaque jour... Que-

dis-je ? Chaque seconde ! On ne peut pas se reposer ne serait-ce que cinq minutes avec Guillermo. Contrairement à la bédé, Kroenen enlève son masque pour révéler un corps couvert de cicatrices. Lorsque nous avons demandé à Guillermo pourquoi le personnage se faisait subir de tels supplices, il nous a répondu : « Il adore ça ! ». À partir de cette directive, nous avons commencé à effectuer des recherches, et nous avons accumulé les designs. Guillermo avait choisi un danseur tchèque, Ladislav Beran, pour incarner le personnage. Ce comédien avait déjà joué un reaper de *Blade II*, risque d'incarner le Faune de son prochain film (*Pan's Labyrinth* - ndr) et

possédait les plus longues jambes que j'ai jamais vues. Mais lorsque nous l'avons maquillé pour la première fois, Ladislav avait passé le week-end à se faire bronzer et sa peau était devenue totalement noire ! Or, nous avions peint les quatorze prothèses qui recouvraient plus de 50 % de son corps. La peinture que nous utilisions, de WM Creations, n'était pas assez opaque pour tout unifier, et nous nous sommes rabattus sur la peinture PAX. Ce fut un mal pour un bien, puisque cette solution a rendu sa carnation plus laiteuse et je pense plus malsaine. Pour montrer que Kroenen s'était coupé les paupières, nous avons créé de très fines prothèses que nous collions par-dessus les yeux de Ladislav. Évidemment, le regard du personnage était immobile. Les pens des effets visuels nous ont rassurés en nous disant qu'ils pourraient animer ses yeux en post-production. Mais cette solution ne nous satisfaisait pas, et nous avons décidé de fabriquer une tête animatronique pour les gros plans. Comme les producteurs ne voulaient pas ajouter plus d'argent,



Lors d'un dîner avec Steve Wang et Guillermo, nous en sommes venus à parler de Doug Jones. Il avait déjà travaillé sur *Mimic* et Steve l'avait embauché pour sa créature de *Nuits de terreur*. Lorsque j'ai rencontré Doug, j'ai immédiatement réalisé qu'il était la personne idéale pour le rôle. Le personnage au final est une combinaison de maquillage et d'images de synthèse. Nous n'avons pas du tout utilisé l'animatronique sur Abe. Son costume est en mousse de latex et c'est l'incroyable travail de peinture de Steve qui lui a conféré son aspect translucide.

Avez-vous construit un costume étanche pour le personnage ?

Non, parce que Doug n'a joué qu'une fois dans l'eau. Le reste du temps nous tournions ses scènes en « dry for wet » où il était remplacé par son double numérique.

Vous vous êtes également chargé du cadavre, Ivan...

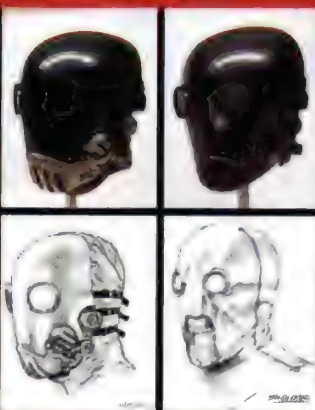
Nous en avons construit trois versions. Une très légèrement articulée que Ron pouvait porter. Une seconde animée par sept marionnettistes, mais qui n'était pas indépendante, et une dernière rigide et très légère, destinée aux plans larges.

Quels sont les autres effets spéciaux dont vous vous êtes chargés ?

Nous avons fabriqué le gant mécanique de Raspoutine, qui était bourré de mécanismes. Nous avons aussi construit une marionnette du bébé Hellboy, qui a finalement été entièrement remplacée par une créature en CGI. Et nous avons aussi conçu toutes les statuettes Sideshow pour le film. J'adore ce genre de merchandising, et c'est un des aspects de mon travail que j'ai le plus apprécié sur *Hellboy*.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special thanks to Mike ELIZALDE and Steve WANG)

En 2003, Guillermo Del Toro a aperçu Steve Wang, il a contacté à travers l'atelier pour le prendre dans ses bras et l'embaucher. Del Toro est un fan des films auxquels Wang a participé, en tant que réalisateur et maquilleur.



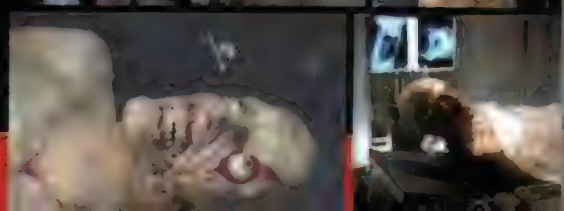
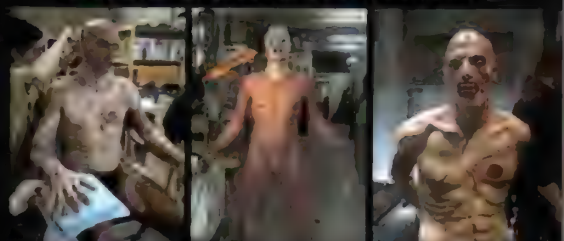
Photos de cet encadré : Costumes, casques, maquillage et buste animatronique réalisés par DDT pour le personnage de Kroenen.

avons beaucoup travaillé à partir de mécanismes d'horloges, et en suivant les instructions de Guillermo par e-mail. Un coup il voulait les mécanismes dorés, puis argentés, puis dorés de nouveau, puis noirs ! Il a failli nous rendre dingues. Au final, ces retouches à répétition ont conféré aux mécanismes leur aspect usagé. Tous ces mécanismes fonctionnaient pour de vrai. Le seul hic, c'est qu'ils faisaient un boucan pas possible et j'ai bien cru que les ingénieurs du son allaient nous tuer...

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Un agradecimiento especial a David MARTI y Montse RIBÉ)

nous avons construit cette tête en rognant sur nos bénéfices. Et finalement, elle n'a pas survécu au montage final... Pour sa scène avec Broom, nous avons aussi construit un mannequin et lorsque nous avons posé la première fois le corps de Kroenen sur le plateau, des techniciens travaillaient au-dessus, en faisant tomber de la poussière. Je craignais qu'ils ne détériorent notre mannequin et pour le protéger, je l'ai recouvert d'une bâche en plastique transparente. Quand Guillermo a vu le résultat, il a décidé de le garder tel quel, pour rendre le per-

sonnage encore plus inquiétant. Enfin, nous nous sommes chargés des parties mécaniques du personnage. Nous avons construit six différents modèles de casque, dont un cabossé et un que j'ai peint à la dernière minute comme Santi, le fantôme de *L'Échine du Diable*. Si la main mécanique du personnage est survenue au cours des différents développements du script, en revanche, son plastron mécanique était là dès le début. C'est un gars de Montpellier, Simon Weiss, qui s'en est chargé, en collaboration avec Xavi Bastida. Nous



INTERVIEW DEAK FERRAND

SUPERVISEUR DES MATTES PAINTINGS NUMÉRIQUES POUR HATCH ! FX

L'ENFER DE DEAK

NOUS AVIONS DÉJÀ RENCONTRÉ DEAK FERRAND À L'OCCASION DE SON PLAN FINAL POUR **THE ONE** ET DE SES DESIGNS SUR **VAN HELSING**. AUTREMENT DIT, DE LA GNOGNOTE COMPARÉE À L'AMPLEUR DE SON TRAVAIL SUR **HELLBOY**.



Ci-dessus :
Un concept de démon géant à deux pattes signé Deak Ferrand, et qui n'apparaît pas dans le résultat final.

À droite :
Le décor construit et filmé à la motion control par Deak Ferrand et son équipe, suivi de la pelure obtenue, en attente de son matte-painting.



Je crois que l'ouverture du film a beaucoup évolué durant la production.

Guillermo m'a dit en effet qu'il pensait ouvrir son film simplement avec la voix off de Broom. Mais en faisant part de cette idée à James Cameron, ce dernier lui aurait dit que cette ouverture n'était pas assez accrocheuse. C'est là que Guillermo a pensé débiter avec un travelling avant, passant à travers les nuages. Il devait y avoir ensuite un autre plan de situation, avec l'île au fond, et un sous-marin qui émergeait à l'avant-plan. J'avais fait les animatiques, mais le second plan rallongeait trop la scène. Nous l'avons donc retirée et le premier plan a été allongé. Pour le créer, nous sommes partis d'une photo satellite d'ouragan que nous avons modifiée. Nous l'avons ensuite plaquée sur une grille en 3D, puis nous avons animé la foudre à la main, image par image, à l'ancienne, ce qui est toujours cool. Enfin, la caméra arrive sur une petite maquette de l'île. Nous l'avons construite en une heure, avec plein de résidus qui traînaient dans notre studio, comme du papier mâché ou de la pâte à modeler.

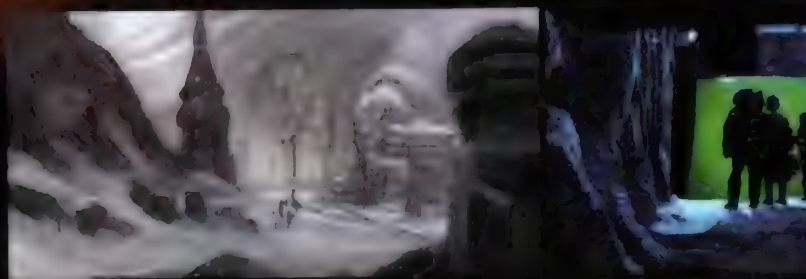
Vous avez également pris en charge les plans de situation de la grotte de glace...

Au début, cette scène était beaucoup plus longue. Je pense d'ailleurs qu'ils l'ont trop coupée. Quand j'ai vu le montage de Guillermo, je lui ai aussitôt envoyé un concept de plan de situation vu du ciel, avec les trois personnages qui évoluaient au sein du labyrinthe. Mais Guillermo était obligé de couper son film, et il n'avait plus le temps de monter ça. Par contre, lorsque j'ai vu la scène au final, je trouvais qu'il manquait vraiment quelque chose. J'ai alors dit à Guillermo : « Écoute, au lieu de te faire un cadeau stupide pour fêter la fin du projet, je te propose de te faire gratuitement un plan à effets, où les trois bonshommes sont à l'extérieur de la montagne, ce qui te permettra de planter la scène. ». Un plan de ce type coûte environ 20 000 dollars, et nous n'avions jamais fait ce genre de choses. Mais je voulais juste que ce film soit cool. Le mec est tellement génial, vous savez, il ne fait pas ça pour l'argent. Je ferais n'importe quoi pour lui.

Tu es responsable du design de cette grotte ?

En fait, ils avaient déjà fait un dessin. C'était pas mal, mais je pensais pouvoir faire mieux. J'ai donc demandé à Guillermo l'autorisation de retravailler ce décor. J'ai honte de le dire, mais c'est en regardant le **King Kong** de Guillermo que j'ai trouvé la clé pour ce design. À un moment, Jeff Bridges arrive sous une sorte d'immense arche en granit et j'ai décidé de m'inspirer de cette idée pour la cave de glace. Autrement, je ne voyais pas comment ces personnages pouvaient pénétrer cet environnement, et comment nous pouvions faire ressentir la taille du labyrinthe. J'ai aussi décidé de mettre en avant-plan ces colosses de pierre, pour transmettre la profondeur de l'édifice. Mon concept a été fini très tôt, si bien que les décors ont été conçus en fonction de mon matte, alors que d'habitude on adopte la méthode inverse. Mais comme Guillermo n'était pas trop content du plateau, nous l'avons totalement effacé, et nous n'avons gardé que les comédiens. À un moment aussi, Guillermo a voulu que l'on mette des tas de lucioles dans la scène. On a pris peur, on s'est demandé ce qui lui passait par la tête. (R) Alors, on a fait comme si l'on nous avait rien dit, et on a continué sans rien ajouter. Et effectivement, il ne nous en a plus parlé par la suite. (Rires)

Avez-vous essayé d'incorporer un peu de Mignola dans votre travail ?

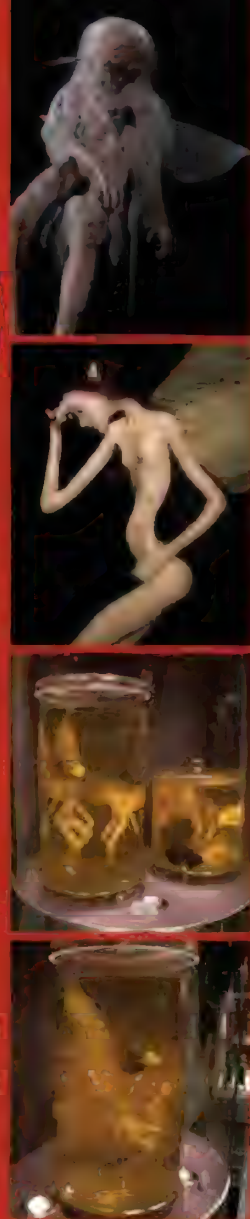




UNE HISTOIRE DE FEES PAR DAVID MARTI

C'était notre dernier jour au studio de Barcelone, avant de partir à Prague. Guillermo m'appelle et me dit qu'il a un cadeau un peu spécial pour Montse Ribé, ma femme et ma partenaire. Sachant combien elle adore tout ce qui a trait à la fantasy, Guillermo venait d'écrire une scène dans laquelle Broom, en faisant visiter le Freak Corridors du BPRD à Myers, déclarait : « Pour nous, les contes de fées s'apparentent à une liste d'avis de recherche, avec le bigfoot, les croque-mitaines ou encore la tooth fairy. ». Et Broom continuait à soliloquer en désignant des jarres contenant de minuscules créatures ailées : « Ce sont de vilaines petites choses : elles se nourrissent du calcium provenant des dents des enfants. Et ne comptez pas sur elles pour vous laisser un pourboire ! ». Montse et Xavi se sont chargés de construire les fées durant leur temps libre, mais quand Guillermo a vu le résultat, il nous a sorti : « Eh, elles sont géniales ces bestioles ! Mais vous savez quoi, bande de "cabrones" ? Elles sont trop petites pour pouvoir être filmées correctement. Faites-moi des fées plus grandes. ». Franchement, j'adore Del Toro, mais je vous jure que par fois... Bref, nous avons obtempéré, et une fois que c'était terminé, Guillermo a évidemment demandé plus de fées ! La fin de cette histoire est plus triste. Un jour, Guillermo nous a en effet annoncé qu'il devait couper la scène, par manque de temps. En guise de compensation, il a ouvert un de ses plans sur nos fées. Et si vous ouvrez bien l'œil, vous pourrez même apercevoir une jarre avec les foetus de **L'Échine du Diable**.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Un agradecimiento especial à David MARTI y Montse RIBE)



J'avais dit à Mignola que j'adorerais adopter un peu son style pour le plan de l'apocalypse. Il était ravi, et j'ai fait plusieurs tests dans cette optique, mais ça ne marchait pas. Le style de Mignola est incompatible avec le photo-réalisme. Il triche trop avec la lumière. D'ailleurs, je sais que Guillermo a essayé, sans plus de succès, de s'approcher du style de la bédé.

Parle-nous de cet incroyable plan dépeignant l'apocalypse...

À l'origine, le plan débutait sur les lunettes de Broom brisées sur le sol. La caméra avançait au ras du sol, arrivait sur un quotidien, commençait un travelling latéral. Au loin, entre des buildings dévastés, on apercevait d'immenses démons à deux pattes. La caméra montait ensuite le long d'un building renversé sur le côté, pour finalement arriver sur Hellboy au sommet, qui contemplait le désastre. Nous avons tout désigné, même le journal, qui est bourré de private jokes. Guillermo m'a proposé de fabriquer et de filmer le plateau en taille réelle pour la première partie du plan. Lui se chargeait de filmer la fin à Prague. Le fond est un matte en 3D.

Avez-vous utilisé des miniatures ?

J'ai acheté des maquettes de train, des buildings, des voitures, que j'ai photographiés puis inclus dans ma peinture. Le problème, c'est que le plan durait presque deux minutes, et Guillermo a pensé qu'il cassait le rythme. Il a donc coupé toute la partie centrale et a décidé que Hellboy allait finalement se tenir sur un tas de gravats. Nous nous sommes

Ci-dessus :
Concepts, pelure et plans
finaux de Hatch ! FX pour
la scène du cimetière.

Ci-dessous :
Un jeune Hellboy peint par
Deak Ferrand.

Bas de page :
Différentes étapes de la
conception de la grotte de
glace. À l'extrême droite,
un concept de plan
d'établissement proposé
par Deak Ferrand.



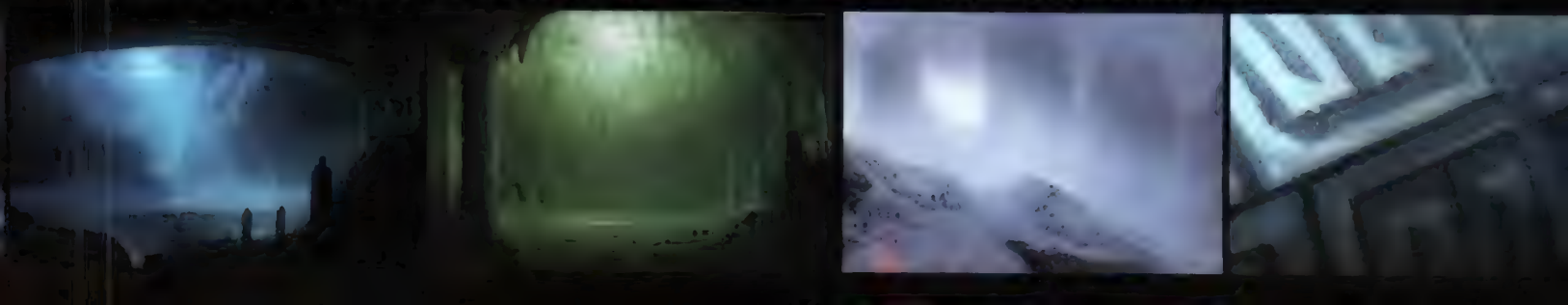
aussi rendu compte que Hellboy était si important dans la seconde partie, qu'il fallait que le matte painting reste discret. J'en ai bavé sur ce plan : j'ai fait deux mattes paintings presque définitifs, que j'ai ensuite recommencés de zéro. Je crois que j'ai passé trop de temps dessus, je n'avais plus de recul. J'avais un problème avec tous ces rouges... Je pense d'ailleurs que je pourrais le refaire de zéro encore une fois.

Pouvez-vous nous parler du cimetière ?

Guillermo, fidèle à son habitude, voulait que le cimetière continue jusqu'à l'infini. Comme le plan bénéficiait d'un mouvement de grue, nous avons plaqué les tombes sur des grilles en 2D, elles-mêmes fixées sur un sol en 3D. Bien qu'elles ne possèdent pas en elles-mêmes de profondeur, elles bougeaient durant le mouvement de grue, un peu comme la technique du multi-plan utilisée dans les dessins animés. Nous avons aussi recréé tout le décor, pour un travelling circulaire autour d'Hellboy dans le cimetière. Nous n'étions supposés qu'améliorer le plan, mais il était plus simple pour nous de tout refaire. Par peur que Guillermo et la production ne soient pas d'accord avec notre méthode, nous ne leur avons rien dit, et personne ne s'est rendu compte que tout était faux. (rires)

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special thanks to Deak FERRAND and Cheryl BAINUM)

(1) Dans l'une des versions du scénario, une luciole guidait Ilsa et Kroenen vers la sépulture de Rasputine à travers le labyrinthe.



Alors qu'*Hellboy* arrive sur grand écran, Mike Mignola approche tranquillement le quart de siècle de présence dans l'univers des comic-books. Publiant d'abord dans quelques fanzines à partir de 1981, c'est ironiquement dans la revue d'un héros rouge et cornu que Mike Mignola s'est fait remarquer. En 1983, à l'âge de 23 ans, il commence par être encreur sur un épisode de *Daredevil* (#197, traduit en France dans *Strange* #189). L'éditeur, Marvel, le garde alors sous le coude pendant deux ans, toujours au poste d'encreur (et parfois même il n'encre que la couverture), sur des séries mineures comme *Pacer Man* & *Iron Fist*, *Kia-Zur* ou encore *New Defenders*. C'est en tant qu'encreur qu'il croise la route d'Arthur Adams, jeune prodige du moment, qui va grandement influencer son premier style. Car Mignola a eu, comme certains peintres, plusieurs « périodes » distinctes. Le Mignola « première version » est moins porté sur les jeux d'ombres qu'il ne le sera plus tard et l'on reconnaît des poses et des détails distinctifs d'Adams.



Sur cette double page : Plusieurs dessins d'*Hellboy* de l'inégalable Mike Mignola (dont, à droite, le portrait de Ron Perlman en *Hellboy*) et quelques couvertures d'autres comics auxquels le créateur d'*Hellboy* a participé durant sa carrière : *Alpha Flight*, *Detective Comics*, *Next Men* et *Rocket Raccoon*.

MIKE MIGNOLA, FAISEUR DE MONSTRES

Artiste culte de toute une génération, Mike Mignola, le créateur d'*Hellboy*, n'a pas débuté en même temps que la série qui l'a rendu célèbre. Il traîne ses savates dans le milieu des comics depuis près de 25 ans. Il a aussi tissé des liens étroits avec Hollywood qui a souvent sollicité ses services, pour un résultat... mi-figue, mi-raisin. Le comble est que l'auteur, discret et peu bavard, ne fait rien pour devenir un objet de culte ! Radiographie.

(comme parfois un sourire triangulaire assez identifiable). C'est en encrant Art Adams que Mignola va se retrouver propulsé, dès 1985, vers des projets plus notables, comme *X-Men Annual* #9 (*X-Men* étant déjà à l'époque la série phare de Marvel). Arrivé à ce stade, Mignola fait désormais un peu partie de la famille et gagne petit à petit la confiance de l'éditeur. Cette année-là, les choses s'accroissent. Après avoir encré quelques couvertures de la revue *Hulk*, on en vient à lui proposer de dessiner l'intérieur et Mignola passe au rang de dessinateur de comics à proprement parler.

L'OMBRE ET LE SUCCÈS

Son style est toujours empreint des caractéristiques d'Adams et, en plus de *Hulk*, Mignola se retrouve bien vite chargé d'une mini-série de 4 épisodes, *Rocket Raccoon*, les aventures d'un raton laveur humanoïde vaguement apparu dans *Hulk* quelques années plus tôt. Mais Mignola n'est, à l'époque, guère repéré du grand public. La BD de *Hulk*, après la disparition du feuilleton TV du même nom, s'essouffle commercialement depuis des années et lui, dessinateur débutant et sans grande réputation, ne peut guère enraver le processus. Quand John Byrne, artiste bien plus connu, demande à ce qu'on lui donne la série *Hulk*, Mignola est alors transféré sur *Alpha Flight* (la série occupée précédemment par Byrne). Mais là aussi sa notoriété n'est pas énorme (bien que Mignola et Byrne entretiennent à partir de ce moment des liens étroits) et la série périclète. Alors, en 1986, il quitte le giron exclusif de la Marvel pour butiner également chez la concurrence. Citons entre autres *Les Chroniques de Conan* (adaptation des romans de Michael Moorcock) chez First Comics puis *Phantom Stranger* chez DC, l'éditeur de *Superman*. Mignola y gagne un succès d'estime et la reconnaissance de ses pairs.

Ainsi John Byrne lui confie en 1988 les dessins de *World of Krypton*, un dérivé de *Superman*, toujours chez DC. Mignola laisse ainsi petit à petit sa marque chez l'éditeur. Au point qu'on lui confiera sur la fin de l'année les deux projets qui le lanceront enfin aux yeux du grand public comme un dessinateur de premier plan : *Gotham By Gaslight* (une transposition de Batman dans l'univers de Jack l'Éventreur) et *Cosmic Odyssey* (une série « globale » mettant en scène les principaux héros de la firme). C'est sur ces projets que Mignola va trouver les axes de son style définitif. Ses personnages se font plus ronds, plus massifs et l'ombre commence à prendre une part non négligeable dans son dessin. Il trouve son rythme de croisière et on lui demande de manière croissante de réaliser des couvertures de comics. Désormais, son style fait vendre. En parallèle, en ce qui concerne les histoires qu'il illustre, il se spécialise un peu dans des projets à dos carrés (comme l'étaient *Cosmic Odyssey* et *Gotham By Gaslight*). Viendront ainsi dans la même catégorie *Wolverine : The Jungle Adventure* ainsi que *Fallout and the Gray Mouser* publiés chez Marvel en 1990 et 1991.

L'ANNÉE DU GRAND CHANGEMENT

1993 : on lui fait illustrer l'adaptation en comic-book du *Dracula* de Coppola (voir plus loin). Mais l'année va surtout être marquante car ses deux « parrains » professionnels, Art Adams et John Byrne, lui proposent de faire partie de Legend, une sorte de label / club d'auteurs qu'ils montent en compagnie de Frank Miller et de quelques autres artistes. Byrne a déjà sa série *Next Men*, qu'il amène au sein de Legend, Frank Miller a *Sin City* et Art Adams invente *MonkeyMan* & *O'Brien* (un duo formé d'un singe intelligent et d'une femme à la force colossale). Et Mignola ? Il a justement une idée sous le coude : *Hellboy*, colosse démoniaque employé par une agence



spécialisée dans l'occulte. Mais comme Mignola débute un peu en tant que scénariste, c'est John Byrne qui va mettre en forme le concept et rédiger les premiers épisodes. D'ailleurs, en dehors d'une preview diffusée lors d'une convention, Hellboy ne débute pas tout de suite comme héros à part entière. Sa première apparition se fait dans un épisode des *Nest Men* (#21) de Byrne (quoiqu'il soit dessiné par Mignola). Ce n'est qu'en 1994 qu'Hellboy a droit à ses propres aventures (à commencer par la mini-série *Soul Of Destruction*). John Byrne y est toujours scénariste et va également « placer » un de ses personnages dans l'origine de Hellboy. L'enfant démon a donc été découvert pendant la guerre par une patrouille alliée accompagnée de Torch Of Liberty, un super-héros patriotique qui lui servira de parrain. Par la suite, Mignola trouvera ses marques en tant qu'auteur et Byrne n'aura plus besoin de lui prêter sa plume. D'ailleurs, *Hellboy* est en quelque sorte le seul survivant de Legend (label aujourd'hui dissous), les autres auteurs étant, dans les années suivantes, passés à des projets chez d'autres éditeurs. Ce qui ne veut pas dire que l'auteur s'est exclusivement consacré à ce personnage. Entre autres escapades, il a aussi organisé des crossovers entre Hellboy et des héros d'autres firmes comme Batman, Savage Dragon, Ghost ou Starman.

LE GOUROU D'HOLLYWOOD

Mais Mike Mignola n'est pas qu'un dessinateur ayant créé un personnage coolissime. Il est aussi devenu une source d'inspiration pour le cinéma. C'est au début des années 90 que l'artiste se fait remarquer du tout Hollywood par son style puissant et épuré. Francis Ford Coppola est le premier à faire appel à ses talents sur son *Dracula*, en 1992. Il ne lui demande pas, bien sûr, de contribuer directement au film (en dehors de quelques croquis) mais le laisse libre d'adapter son œuvre en comic-book. De l'avis même de Mignola, c'était une chance inespérée de travailler sur un personnage qu'il dit affectionner depuis sa plus tendre enfance. Le dessinateur admet même que la création de son Hellboy découle directement de son engouement pour les monstres en général et Dracula en particulier. Il sera tellement motivé par le sujet qu'il dessinera toute une série de trading-cards consacrées à Vlad l'Empaleur pour le compte de la firme Topps (1992-1993).

La deuxième incursion de Mike Mignola dans l'univers du cinéma se fera par le biais de la licence. Arrivé chez Dark Horse en 1994 pour y lancer son fameux « enfant de l'Enfer », Mignola contribue à l'essor des franchises *Alien* et *Predator* en produisant un one-shot (*Alien: Salvation*, 1993) pour le premier et une série de trading cards (1994) pour le second. Mais il s'applique également à conjuguer l'utile à l'agréable avec des productions Topps telles que « Frankenstein-Dracula War » (1995) ou les cartes « Universal Monsters » (#47-56 pour les collectionneurs!).

DE DISNEY À DEL TORO

À la même époque, Warner Animation qui vient de lancer sa série animée *Batman* (par Bruce Timm, Paul Dini et Eric Radomski) fait appel à lui afin de réinventer Mr Freeze pour le petit écran. C'est un peu un retour de balancier pour Mignola, qui s'est toujours dit très touché que les créateurs de la série aient su être inspirés de son style pour leur Batman. Il remettra d'ailleurs ses conseils au service de Warner, de manière plus informelle (comme consultant), sur la série futuriste *Batman : la relève* (1998).

Alors que certains font des pieds et des mains pour être remarqués par Hollywood, Mike Mignola, lui, ne fait qu'être... lui-même. En 1998, c'est encore comme

réfèrent que le dessinateur d'*Hellboy* est invité chez Disney pour participer à l'élaboration du film *Atlantide, l'empire perdu* (sorti en 2001). Les réalisateurs, Kirk Wise et Gary Trousdale, avaient délibérément choisi de créer l'univers du film « à la Mignola ». Ce dernier élabore les designs de quelques personnages et de la cité d'Atlantis. Il donne également ses idées et fait part de ses commentaires. « J'ai fait des designs mais ils avaient déjà dessiné des tas de choses qui ressemblaient à mon travail, comme si je les avais faites. C'était une expérience très étrange. Parfois, je pouvais me voir en 10 secondes et hop, deux mois après, on m'appelait pour me montrer la scène ! ». C'est avec la même ferveur que Guillermo Del Toro a d'abord approché Mike Mignola pour *Blade II*. Sur ce film, Mignola s'est essentiellement occupé des décors et de l'ambiance (les personnages vampires étant réalisés par un autre « fan-favorite », Tim Bradstreet). Deux mois de travail et un ticket pour l'adaptation d'*Hellboy* au ciné.

LA FORCE TRANQUILLE

Qu'est-ce qui fait donc courir Mignola ? Pas le succès en tout cas. *Hellboy*, le comic-book paraît peu souvent, ne bénéficie pas d'une tonitruante publicité et son auteur préfère rester chez lui que se montrer dans les conventions. Non, *Hellboy* est devenu une référence principalement pour son inspiration européenne. Tous les artistes américains vous le diront : en Europe, la BD, c'est de l'art ; aux States, c'est un produit. Mais Mike Mignola ne partage pas ce point de vue. Il fait ce qu'il veut. Point. Il se trouve qu'il y a suffisamment de lecteurs pour que l'aventure continue, mais *Hellboy* ne l'a pas rendu riche.

Inconsciemment, les créatifs américains, dans les comics comme à Hollywood, aiment Mignola pour la simplicité de son trait, l'honnêteté de ses vignettes, l'accessibilité et le caractère indémodable de son style.

Comme Jack Kirby dans les années 60 et Will Eisner avant lui, Mignola est un artiste unique.

Aujourd'hui, *Hellboy*, le film, propose à un public plus large de découvrir le travail de son créateur. Mais ne croyez pas que Mike ait changé ses habitudes pour autant. D'ailleurs, on attend toujours le prochain volume d'*Hellboy*...

Fabrice SAPOLSKY
et Xavier FOURNIER



Nanti d'un très gros budget, David Twohy passe à la vitesse supérieure et investit le terrain miné du blockbuster estival pour cette suite très attendue du superbe *Pitch Black*. Un péplum SF bien sombre qui ne tient peut-être pas toutes ses promesses mais qui recèle quand même en son sein des qualités rares par les temps qui courent.

LES CHRONIQUES DE RIDDICK

DE DAVID TWOHY

ET LA LUMIERE

En parvenant à réunir ses sujets, aussi ténus soient-ils, David Twohy a fait preuve, jusqu'ici, d'une redoutable efficacité le plaçant au-dessus de la moyenne des habitués du cinéma fantastique. Donnez-lui une simple base de survival horrifique comme *(Pitch Black)* et celui-ci vous concocte une figure marquante d'un an de plus (*Riddick*, dont le seul but consiste à survivre au jour le jour) qu'il place au cœur même de la situation, dynamisant ainsi le récit en offrant au spectateur un véritable combat de titans à l'issue incertaine. Certes, l'idée est simple, mais l'effet est encore à porter, comme le démontrent beaucoup de films de genre. Au *Départ mortel*, pour citer un exemple récent, ne se posait même pas la question. En cela, après le formidable et mésestimé *Abîmes*, on attendait d'autant plus que son nouveau film, *Les Chroniques de Riddick*, présente à la fois son entrée dans le domaine du blockbuster estival et une démarcation directe des sujets purement B qu'il affectionne tant, tout en prenant la forme d'une suite directe et maîtresse à l'excellent *Pitch Black* précité. Interrogé sur le sujet avant d'entrer en production, Twohy promet ainsi un *Star Wars* tombé du côté obscur, un film forcément épique, méchant, spectaculaire et gorgé, à n'en pas douter, de fulgurances mythologiques évidentes. N'en jetez plus !

Les Chroniques de Riddick débute cinq ans après les événements du premier film. Pendant que la galaxie entière tombe sous le joug du Lord Marshall (Colm Feore) et de son armée de Necromongers (aux préceptes proches de la science-fiction), Riddick (Vin Diesel qui, en quelques plans, fait oublier tous les *xxx* dans lesquels il s'est fourvoyé) se retrouve pourchassé par l'équipe de chasseurs de primes de Moon (Nick Chinlund) pour le compte d'une personne inconnue. Après s'être débarrassé un temps de ses poursuivants, l'anti-héros décide de partir à la recherche de celui qui a mis sa tête à prix et se retrouve sur la planète Helion, un monde progressiste justement sur le point d'être absorbé par les Necromongers, où il apprend qu'il est le seul à pouvoir mener la résistance. Seul problème : il n'en a rien à foutre de sauver l'humanité ! Précisons d'emblée que Twohy réussit une bonne partie des objectifs qu'il s'est fixés. Sur plusieurs points, *Les Chroniques de Riddick* somme le retour triomphant de la vraie SF à l'ancienne, comme on n'en a plus vu en salles depuis maintenant un bail. L'intégration des éléments thématiques issus de la mythologie grecque (si bien que le film fait souvent penser à un péplum futuriste) comme de l'imagerie médiévale permet de créer un cadre dans lequel les innombrables idées (parfois même de simples détails bienvenus) du cinéaste

FUT...

parviennent à s'exprimer sur écran large. À ce titre, cette œuvre est la première d'ouverture en forme de potiche volitante qui nous fait découvrir David Twohy (scénariste comme réalisateur) parvient à exprimer le principe futur-
nos rien de la première séquence qui se déroule dans un monde d'autres
exemples de son art : le crash dans *Blade Runner*, l'autisme dans *Waterworld*, le déraillement dans *The Edge*. Le point le plus important : la caractéristique majeure de Riddick, qui n'est pas seulement présente dans tout suite qui a pourtant été une fois le film original. Nanti d'une science-fictionnelle, le cinéaste ne lui permet même pas d'être aussi simple que les autres, se permet donc beaucoup d'originalité et d'absolument la guerre.
L'accès à l'univers de Riddick est conceptuel, mais que du grand film. Ce n'est pas profond de dire qu'il ramène la science-fiction à ses origines, pour autant se rendre compte qu'il a été avant, c'en est sûr, et la logique logique d'une telle production lui apparaît un bémol de taille sous la forme des limites actuelles du cinéaste. Par bien des aspects scénaristiques comme visuels (l'histoire est trop linéaire, le découpage trop « cut »), *Les Chroniques de Riddick* n'est pas le grand film épique voulu par David Twohy. Dans l'interview qui suit, le cinéaste nous annonce qu'il aimerait, idéalement, ne pas avoir

le système de film. De ce point de vue défendable (puisque humble) révélant une véritable défiance à l'égard de son intrigue, on retient surtout que le réalisateur ne prend pas en compte, pour la première fois de sa carrière, les paramètres de base en scène (ceux d'*Abîmes* auraient pourtant été parfaits) qui vont scier la grandiloquence de son sujet. Comme si, à force de magnifier des séries B que d'autres traiteraient par-dessus la jambe, il se condamnait tout simplement à ne pas rentrer des deux pieds dans la cour des grands. In extremis et de façon tortueuse, il laisse pourtant apparaître, dans un climax redoutablement ténébreux devant le pion à Lucas et son *Épisode 3* avec un an d'avance, le chef d'œuvre qui aurait pu être *Les Chroniques de Riddick*. Ce n'est que justice remise.

Stéphane MOISSAKIS

THE CHRONICLES OF RIDDICK. USA, 2003. REAL ET SCÉN.: DAVID TWOHY. DIR. PHOT.: HUGH JOHNSON. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: VIN DIESEL ET SCOTT KROOPF POUR RADAR PICTURES INC., ONE RACE PRODUCTIONS ET UNIVERSAL PICTURES. INT.: VIN DIESEL, COLM FEORE, THANE NEWTON, JUDI DENCH, KARL URBAN, ALEXA DAValos, KEITH DAVID, NICK CHINLUND, LINDS ROACHE... DUR.: 2H02. DIST.: UIP. SORTIE LE 18 AOÛT 2004.

Le système de jeu. De ce point de vue défendable (puisque que humble) révélant une véritable déférence à l'égard de son intrigue, on retient surtout que le réalisateur ne prend pas en compte, pour la première fois de sa carrière, les paramètres de mise en scène (ceux d'**Abîmes** auraient pourtant été parfaits) qui vont influencer la grandiloquence de son sujet. Comme si, à force de magnifier des séries B que d'autres traiteraient par-dessus la jambe, il se condamnant tout simplement à ne pas rentrer des deux pieds dans la cour des grands. In extremis et de façon tortueuse, il laisse pourtant transparaître, dans un climax redoutablement ténébreux d'après le pion à Lucas et son **Épisode 3** avec un an d'avance, le chef d'œuvre qui aurait pu être **Les Chroniques de Riddick**. Ce n'est que l'huile ruse.

THE CHRONICLES OF RIDDICK. USA. 2003. REAL ET SCÉN. DAVID TWOHY. DIR. PHOTO. HUGH JOHNSON. MUS. GRAEME REVELL. PROD. VIN DIESEL ET SCOTT KROOFF POUR RADAR PICTURES INC. ONE RACE PRODUCTIONS ET UNIVERSAL PICTURES. INT. VIN DIESEL. COLM FEORE, THANE NEWTON, JUDI DENCH, KARL URBAN, ALEXA DAVALOS, KEITH DAVID, NICK CHINLUND, LINDA ROACHE. DUR. 2H02. DIST. UIP. SORTIE LE 18 AOÛT 2004.



INTERVIEW DAVID TWOHY - RÉALISATEUR LE SPÉCIALISTE

ACCESSOIREMENT SCÉNARISTE SUR QUELQUES BLOCKBUSTERS PLUS OU MOINS PRESTIGIEUX (LE FUGITIF, WATERWORLD, G.I. JANE), DAVID TWOHY N'EN A PAS MOINS CONSACRÉ SA CARRIÈRE À SERVIR LE GENRE FANTASTIQUE, COMMENÇANT PAR ÉCRIRE DE LA SÉRIE B LAMBDA (CRITTERS 2, WARLOCK) AVANT DE SE TRANSFORMER EN CINÉASTE TALENTUEUX ET SINCÈRE. APRÈS TIMESCAPE, THE ARRIVAL, PITCH BLACK ET ABÎMES, TWOHY ABORDE LE GROS SPECTACLE DE SF FRIQUÉ. RENCONTRE AVEC UN HONNÊTE HOMME.

Ci-dessus : Arrivée sous haute surveillance au palais des Necromongers pour un Riddick (Vin Diesel) toujours aussi vindicatif.

Lors de la promotion de Pitch Black, vous souhaitiez déjà donner suite aux aventures de Riddick, mais dans le cadre d'un vrai blockbuster cette fois. Vous y êtes parvenu sans problèmes ?

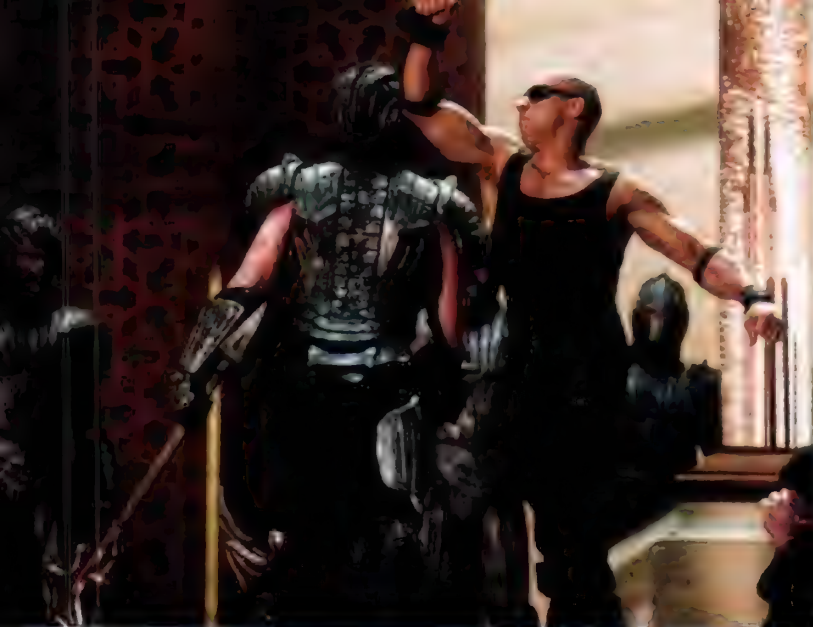
J'ai dit ça à l'époque en réaction à l'étrécissement du budget de **Pitch Black**. À vrai dire, je ne me rappelle pas si j'avais déjà en tête **Les Chroniques de Riddick**, mais je sais que le premier film a été très difficile à faire. Nous avions 20 millions de dollars pour faire **Pitch Black**, ce qui peut paraître beaucoup, mais dans le cadre d'un tournage en plein désert australien, cela reste une somme relativement faible, du moins qui ne permet pas le confort d'un tournage hollywoodien. Nous étions coupés de toute civilisation, loin des villes et du support qu'elles peuvent apporter, et le climat n'a pas joué en notre faveur. C'était très difficile, et je pense que j'ai réagi à ça lors de la promotion. Sinon, il est vrai qu'à l'époque de la sortie du film, je savais déjà que si j'avais l'opportunité et la chance de faire une suite à **Pitch Black**, elle serait très différente. En gros, une suite typique suit le genre représenté dans le film original. Dans le cadre de **Pitch Black**, il s'agit d'un film de monstres, et l'idée aurait été de faire suite avec un film plus généreux en monstres. Je savais déjà que cela ne m'intéressait pas et que je préférerais largement explorer les caractéristiques des personnages qui ont survécu au premier film. Je suis parti du principe que ce sont les situations qu'ils ont vécues après le premier film qui ont déterminé le genre de film que je voulais désormais aborder avec la suite... Pour moi, il s'agissait de la voie la plus intéressante à explorer, même si on peut effectivement garder des éléments du premier film. Prenez **Aliens** de James Cameron : Cameron s'est servi du genre du premier film, à savoir le pur film d'horreur, pour dériver vers le film d'action horrifique. C'est très réussi et très impressionnant, et c'est surtout novateur par rapport au film original.

Il n'en reste pas moins que votre budget s'est ici multiplié par cinq. Vous pensez que c'est dû à la starification de Vin Diesel ?

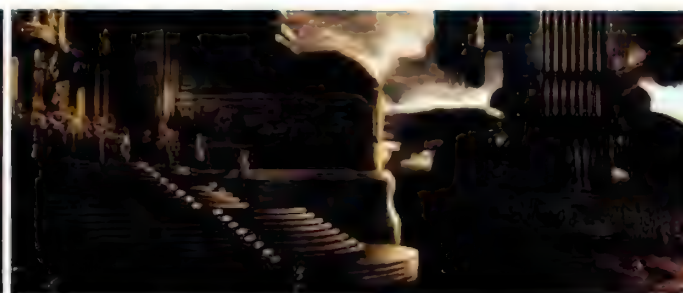
À l'époque de **Pitch Black**, Vin était relativement peu connu aux États-Unis, et carrément inconnu dans le reste du monde. C'est vrai qu'il est devenu une star internationale aujourd'hui. Mais il faut également prendre en compte que le film en lui-même a atteint une certaine cote de popularité au fil des ans, notamment à travers sa diffusion en DVD, mais aussi grâce au nouveau statut de Vin. Je me souviens que quelques mois après la sortie de **Pitch Black**, j'ai proposé un traitement de suite à Universal qui m'a gentiment remis à ma place en me pointant du doigt le fait que le film avait bien marché certes, mais pas assez pour justifier l'énorme budget que ma nouvelle histoire nécessitait pour être tournée. Il s'agissait déjà, plus ou moins, du film que vous avez vu, mais ce n'est que plusieurs années après la sortie de l'original que le studio a compris qu'il y avait la possibilité, et le public nécessaire, pour mettre en chantier cette suite onéreuse.

Il me semble quand même que par certains côtés, Les Chroniques de Riddick tient du film miraculé dans le cadre de la production hollywoodienne. C'est votre premier blockbuster, avec toutes les contraintes que cela implique en termes de concessions, mais vous avez quand même réussi à garder les caractéristiques antipathiques de Riddick...

Tout d'abord, cela peut sembler bizarre, mais la différence entre un petit et un gros budget n'est pas extrêmement significative dans la méthode de travail d'un réalisateur. Certes, tout ce qui compose un plateau de cinéma devient exponentiel avec un gros budget, mais au bout du compte, il s'agit du même boulot : réussir à compléter mon plan de travail de la journée tout en respectant au mieux ma vision. Je gère



« Vin Diesel et moi-même aimerions bien faire une trilogie, mais cela va dépendre du succès du film au box-office international. »



plus de monde, donc je dois être le plus clair possible avec ceux qui travaillent avec moi pour qu'ils puissent comprendre ce que je veux obtenir, mais la méthode est la même sur un petit film comme sur un gros film. Sinon, c'est vrai qu'il s'agit de mon premier film de studio, car même si *Pitch Black* a été distribué sous le giron d'Universal, il s'agissait avant tout d'un film orphelin puisque Polygram, sa société de production, a été dissoute pendant le tournage et que le film s'est retrouvé sans distributeur avant l'arrivée du studio. Aujourd'hui, je suis très content d'avoir fait cette suite chez Universal parce que ces gens-là savent comment vendre un film de cette importance.

Mais ils ne vous ont pas demandé d'adoucir le personnage ?

Non. Ils m'ont demandé de tailler dans la longueur, puisque le premier montage durait quand même trois heures et que tous les studios sont concernés par le nombre de séances qu'ils peuvent obtenir chaque jour, mais en ce qui concerne le personnage, ils ont parfaitement compris ce que je voulais et d'ailleurs, je pense qu'ils ont aimé le fait qu'il s'agissait d'un anti-héros et m'ont encouragé dans cette voie. Ils ont aussi apprécié la fin très ambiguë, même si pour le coup, je m'attendais à ce qu'ils me demandent, même au dernier moment, de la retourner. J'avais préparé une longue argumentation pour la préserver, au cas où, mais je n'en ai pas eu besoin. Le seul élément que j'ai dû atténuer concernait la violence des actes de Riddick. Avant d'entamer le tournage, j'ai passé un accord avec Universal stipulant que je devais livrer un film classé PG-13, et j'ai dû passer six fois devant la MPAA pour obtenir cette classification.

D'ailleurs, j'ai entendu dire qu'au dernier passage, le film a quand même été classé R jusqu'à ce que le studio fasse appel et obtienne que le film soit classé PG-13 sans aucune modification au montage. C'est un fait assez rare pour être signalé...

C'est vrai que ça arrive très rarement. Dans notre cas, nous sommes arrivés à un stade où nous ne savions plus où couper sans dénaturer le film, car il faut savoir que la MPAA ne dit jamais ce qu'il faut couper, sinon ce serait assimilé à de la censure, vous voyez le genre... Bref, nous avons donc effectivement fait appel et dans ce genre de cas, ce n'est plus le même groupe qui juge de l'intensité de votre film. En appel, ce sont des distributeurs ou des propriétaires de cinéma qui viennent voir le film, et vous avez plus de chances d'obtenir gain de cause parce que leur sensibilité est quand même un peu plus ouverte que celle des dirigeants de la MPAA. Donc pour le coup, c'est vrai qu'on s'en est bien tiré...

Votre relation avec Vin Diesel a-t-elle changé depuis qu'il est devenu une star, et surtout votre producteur principal sur ce film ?

Pas tant que ça en fait. Vin me propose toujours autant d'idées, et me parle beaucoup plus que tous les autres acteurs avec qui j'ai pu travailler. Il s'investit énormément dans le film, et surtout dans le personnage en essayant de lui rester fidèle. Ensuite, en tant que producteur, il reste très concerné par le côté artistique de la chose. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est d'essayer de faire le meilleur film possible, mais aussi de préserver les autres personnages du film, afin qu'ils collent à l'univers traité et ne dénaturent pas son travail ou le mien. En fait, il est très axé sur la phase créative du processus puisqu'il ne s'est même jamais occupé du budget ou du plan de travail.

Sinon, c'est assez stupide, mais pendant longtemps, il m'a semblé que *Les Chroniques de Riddick* était en fait une préquelle de *Pitch Black*, ce qui n'est pas le cas. C'était votre intention à un moment donné ?

Effectivement, vous n'êtes pas le premier à me faire la remarque, mais non, je n'ai jamais envisagé *Les Chroniques de Riddick* comme une préquelle et je ne sa's pas comment la rumeur a été lancée, d'autant qu'il ne s'agissait pas d'un secret que nous voulions absolument préserver. Peut-être que les gens ont confondu avec le jeu X-Box (il s'agit d'un FPS intitulé *The Chronicles of Riddick : Escape from Butcher Bay* - ndlr) qui est effectivement une préquelle, pour le coup.

Et qu'en est-il de votre volonté de faire une trilogie ?

Disons que Vin et moi-même aimerions bien faire une trilogie effectivement, mais cela dépend en fait du succès du film au box-office international. De toute évidence, la fin de cette suite permet d'entrevoir vers quelle direction nous nous engageons. Vin et moi savons en tout cas très bien ce que nous souhaitons faire si jamais nous avons l'opportunité de faire un troisième film. Pour tout vous dire, j'ai même donné plusieurs indices aux autres acteurs pendant le tournage pour qu'ils puissent aller dans le sens d'une seconde suite, mettre déjà en place certains éléments importants pour les événements à venir. Nous attendons juste de savoir si le public se manifeste suffisamment pour qu'Universal puisse donner son accord et c'est pourquoi je me retrouve à faire le tour du monde pour promouvoir le film.

Le studio semble croire au potentiel de votre univers en tout cas, puisqu'un film d'animation (voir encadré - ndlr) a même été déve-

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Combat de courte durée entre Riddick et un des plus valeureux guerriers Necromongers. Devinez qui l'emporte ?

Séparés depuis cinq ans, Riddick et Kyra (Alexa Davalos), aujourd'hui aussi cruelle et dangereuse que son mentor, à nouveau réunis.

Ambassadrice d'une race en voie de disparition, Aereon (Judi Dench) peut en apprendre long à Riddick sur ses origines...

Le somptueux vaisseau des Necromongers : un véritable palais spatial.

LES CHRONIQUES DE RIDDICK ● INTERVIEW

Ci-contre, de haut en bas : Depuis *Pitch Black*, Riddick n'a pas changé d'un poil : si vous l'emmerdez, il vous tombe dessus et vous emplâtre ! Les Necromongers peuvent en témoigner...

La bande de chasseurs de prime de Toombs (Nick Chinlund), ceux-là mêmes qui ont réussi l'exploit de capturer Riddick !

Ci-dessous, de gauche à droite : Riddick et ses célèbres pupilles améliorées qui lui permettent de voir dans le noir.

Vaako (Karl Urban), un Necromonger avide de pouvoir, mais plus pacifiste qu'il n'y paraît...

loppé pour l'occasion. Vous y avez participé ?

Pour *Dark Fury*, j'ai mis en place l'intrigue, qui est en fait une liaison entre *Pitch Black* et *Les Chroniques de Riddick*. J'ai laissé le champ libre à Peter Chung, qui a ensuite travaillé sur le script, mais mon travail a consisté à une sorte de supervision de l'ensemble du projet, car il ne fallait pas qu'il soit trop en retrait par rapport à l'univers que nous avons développé dans les deux films. Un spin-off sur Kyra est prévu pour Sci-Fi Channel et je vais également m'en occuper de façon à ce que tout concorde avec ce qui a été mis en place précédemment. C'est le même univers à chaque fois, donc je dois garder un œil sur la chronologie des événements...

En parlant d'univers, l'un des bons points de votre film réside dans le fait qu'on a l'impression de voir un vrai film de SF, alors que le genre n'a pas été très bien servi dernièrement...

C'était notre but effectivement. Je ne peux pas remettre en cause l'héritage d'un *Star Trek*, mais mon but était de développer un univers bien plus sombre, à commencer par le design. Bien sûr, *Star Trek* ou *La Guerre des étoiles* sont des références incontournables, mais je trouve leur univers respectif un peu trop propre, un peu trop haut en couleurs...

Néanmoins, on sent que vous êtes un fan du genre...

Fan du genre oui, mais pas tellement de *Star Trek* en fait. Je trouve que les suites tournent un peu à la blague. Quand ils ne savent plus trop quoi faire, ils mettent des baleines parce qu'ils se disent que c'est à la mode (1), et je ne trouve pas ça très bien pensé. En gros, les suites de *Star Trek* sont développées et pensées uniquement quand il devient évident pour le studio qu'il y a de fortes chances que le public se déplace pour les voir. Paramount m'a proposé de faire *Star Trek : Nemesis*, mais je ne peux pas me fondre dans un tel univers parce qu'il est extrêmement codifié et suit à la lettre une sorte de bible qu'il faut absolument respecter. Et franchement, je n'ai pas envie de faire un film où ce sont les acteurs qui vont me dire ce que je dois faire...

En tout cas, vous êtes reconnu comme un spécialiste du genre, non ?

Oui, je pense même que je suis un peu trop reconnu pour ça. C'est pourquoi je pense qu'avant de revenir au genre, je vais essayer de faire un drame. C'est ce qui m'avait attiré dans *Abîmes* : le fait que je puisse sortir du carcan dans lequel je me suis retrouvé et faire un film plus mystérieux, un thriller psychologique où les monstres sont en fait une vue de l'esprit...

D'ailleurs, *Abîmes* est d'autant plus surprenant qu'il n'est pas réaliste de la même manière que vos autres films. Je dirais qu'il est



plus fluide, avec plus de longs mouvements de caméra, et je pensais que vous alliez justement tirer *Les Chroniques de Riddick* dans ce sens-là, alors qu'en fait, vous revenez au style très « cut » de *Pitch Black*...

Déjà, c'est vrai que j'essaie de tester des choses différentes sur chacun de mes films. Mais il faut aussi compter sur le fait que je tente de m'adapter au genre que je traite. Je voulais conférer à *Abîmes* un côté film noir, ce qui signifie qu'il doit y avoir une atmosphère saturée, très travaillée au niveau de la lumière et de l'ambiance, mais également des prises de vues plus longues et des focales extrêmes. Nous avons tourné *Abîmes* avec des focales de 100 mm ou alors de 20 mm, mais très

« En termes de SF, *Star Trek* et *La Guerre des étoiles* sont des références





Ci-dessus :
Escorté par les très
influents Dame Vaako
(Thandie Newton) et
Le Purificateur (Linus
Roache), Riddick évolue
dans l'imposant repaire
des Necromongers.

Ci-contre, de gauche à
droite :
Depuis qu'elle a été
abandonnée par Riddick,
Kyra croupit au fond
d'une cellule miteuse où
elle est parvenue à imposer
sa loi...

Lord Marshal (Colm Feore),
l'impitoyable leader des
Necromongers et grand
méchant du film.

rarement dans l'entre-deux. Ce n'est pas spécialement mon style, mais celui que j'ai trouvé le plus en adéquation avec l'intrigue. Idéalement, j'aimerais ne pas avoir de style...

Sinon, pouvez-vous nous éclairer sur ce qui s'est passé avec la sortie de ce film ?

Tout d'abord, il faut savoir que les frères Weinstein sont des gros fans de **Pitch Black** et voulaient que je leur fasse un film dans ce genre-là. Or, j'ai fait un film à suspense, et non un film de monstres. Du coup, ils ne savaient pas quoi faire avec ce film. Ensuite, ils m'ont demandé de couper le film pour qu'il puisse obtenir un classement PG-13 et j'ai dit

non. Je pense qu'après ça, leur intérêt est vite tombé, et au lieu de sortir le film sur 2000 copies, comme c'était prévu à la base, ils l'ont distribué dans 150 salles, le menant au suicide commercial. Pourquoi ils ont fait ça ? C'est à vous de leur demander parce que vu comment les choses se sont envenimées entre nous, je ne pense pas que je leur adresserai la parole de sitôt...

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

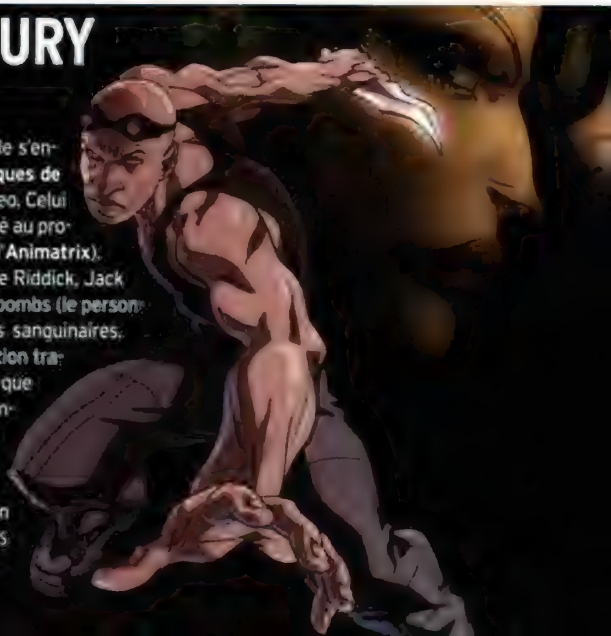
(1) David Twohy fait référence à la sortie de **Star Trek 4** (1986), période durant laquelle l'Amérique entière fut sensibilisée aux problèmes de survie des baleines à travers une série de tee-shirts à l'inscription « *Sauvez les baleines !* » du plus bel effet !

incontournables, mais je trouve leur univers respectif un peu trop propre. »

LES CHRONIQUES DE RIDDICK : DARK FURY ENTRE DEUX

L'univers multimédia créé par les frères Wachowski a ouvert une voie commercialement profitable dans laquelle s'engouffre Universal en tentant de réitérer le succès des **Animatrix**. Ainsi, le studio de Van Helsing et des **Chroniques de Riddick** propose pour chacun de ses deux blockbusters un spin-off animé uniquement disponible en direct-to-video. Celui qui concerne la superproduction de David Twohy se nomme **Les Chroniques de Riddick : Dark Fury** et a été confié au productif Peter Chung (créateur de la série MTV **Æon Flux** et réalisateur de **Matriculated**, le segment le plus faible d'**Animatrix**). Suite directe de **Pitch Black**, mais préquelle aux **Chroniques de Riddick**, **Dark Fury** raconte les mésaventures de Riddick, Jack (rappelez-vous, la fan n°1 du tueur nyctalope) et Abu, déjà aux prises avec les chasseurs de primes dirigés par Toombs (le personnage de Nick Chinlund dans **Les Chroniques de Riddick**), mais aussi avec de nouveaux types de monstres sanguinaires. Supervisé par David Twohy lui-même (qui a mis en place l'intrigue), ce segment de 30 minutes, qui mêle animation traditionnelle et images de synthèse, semble clairement porter la marque de Peter Chung, tant au niveau du design que dans l'exploration personnelle d'un univers préexistant, même si le lien avec les deux films est tenu par la présence vocale de Vin Diesel, Rhiana Griffith, Keith David et Nick Chinlund, ainsi que la promesse d'un Riddick toujours aussi vicieux et violent, notamment lors d'une baston mémorable qui ouvre l'animé. Notons que le DVD comportera une multitude de suppléments, dont un making-of, une interview de Peter Chung, une exploration des story-boards et des dessins de pré-production, et sera disponible chez nous à partir du 3 août prochain. On en reparle dès le prochain numéro, quand on aura pu le voir !

Stéphane MOÏSSAKIS



ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE

DE THIERRY ET DIDIER POIRAUD

Après des années de combat acharné contre l'establishment français, **ATOMIK CIRCUS, LE RETOUR DE JAMES BATAILLE** s'apprête enfin à livrer son ultime offensive en mettant à feu et à sang les écrans tricolores. Mad Movies s'engage avec fougue dans les troupes des Poiraud pour l'ultime assaut. Et vous ?

Nous vivons actuellement le fascinant chant du cygne d'une industrie condamnée à court terme, mais qui a généré des « accidents » pour le moins fascinants. En l'espace de six mois, la production française a en effet lâché deux films aigres, à très gros budget, qui se sont logiquement vautrés au box-office. Financièrement parlant, *Blueberry*, l'expérience secrète puis *Immortel (ad vitam)* ne doivent leur existence à aucune logique commerciale, mais seulement aux ratés d'un système de production d'une absurdité désarmante. *Atomik Circus, le retour de James Bataille* vient s'ajouter à la liste, même si le film des Poiraud a coûté près de deux fois moins que le *Bidal* et environ quatre fois moins que le *Koinon*. Un détail d'importance ? N'empêche que dix millions d'euros ont été investis sur un énorme malentendu. Malentendu sur les objectifs du film, sur les priorités de ses deux réalisateurs, sur les références de production. À cela s'ajoute le fait que, pour exister, ce film a dû se trouver une place au sein d'une industrie cinématographique où la série B n'est pas viable. Trop ou pas assez fortuné, le premier long des frères Poiraud n'a pourtant pas accepté le compromis et a vu le jour dans un combat incessant entre ce que le film aurait voulu être, et le moule dans lequel il a dû se glisser pour exister. Heureusement, contrairement aux deux films précités, ses incohérences sont une des raisons d'exister d'*Atomik Circus, le retour de James Bataille*. Et si la lutte, en partie perdue d'avance, des Poiraud a laissé quelques blessures assez désagréables, le

LE DE

film sort grandi de son combat, arborant avec ostentation des cicatrices qui dans le meilleur des cas soulignent avantageusement son affreuse silhouette. Car *Atomik Circus, le retour de James Bataille* est un film libre, froideur et passionné, qui force dans le tas pour atteindre son objectif, quitte à se faire cabosser, à perdre des pierres et à parvenir à destination totalement déglutiné. La destination, c'est notamment un final poétique à pleurer, sorte de planche de Corben mâtinée de film de SF américain des fifties. La destination, ce sont des personnages de torcheuses et des dialogues de malades, qu'on jurerait tirés des meilleurs sketches anars de Jean Yanne, à moins qu'il ne s'agisse de la descendance illégitime du plus noir des humours belges. À ce titre, les personnages de Brody et de son chien Toby sont d'ores et déjà cultes. La destination, c'est enfin une comédie musicale rock, romantique et délicieusement candide. Alors, certes, le



RNIER COMBAT

film manque de générosité (on aurait aimé plus d'aliens, d'action, de gore et... de James Bataille !), certaines impasses narratives sont handicapantes (mais les Poiraud vous expliquent tout dans l'entretien qui suit) et quelques choix plastiques sont regrettables. Sur ce point, le film aurait probablement gagné à être plus découpé, et on est en droit de regretter un étalonnage très sombre, novant le final gore dans une avalanche d'images très hordélique, et finalement peu jouissive. N'empêche : les qualités du film sont telles qu'elles éblouissent le chaland qui, avec un peu de bonne volonté, oubliera sans peine des défauts finalement peu préjudiciables. D'autant que ce film boîteux est une vraie bouffée d'air au sein du déprimant consensus dans lequel la production nationale est en train de s'engouffrer à nouveau pour, probablement, très longtemps. Et plus que jamais, il s'agit de choisir son camp, surtout qu'on ne donne pas longtemps

avant que la plupart des détracteurs de ce genre d'expérience regrettent cet exceptionnel vent de liberté. Car **Atomik Circus**, le retour de James Bataille reste un bébé monstrueux. Et ça tombe bien : à Mad Movies, on adore les monstres.

Julien DUPUY

FRANCE, 2004. REAL: THIERRY ET DIDIER POIRAUD. SCEN: THIERRY ET DIDIER POIRAUD, JEAN-PHILIPPE DUGAND, VINCENT TAVIER ET MARIE GAREL-WEISS. MUS: LES LITTLE RABBITS ET VANESSA PARADIS. DIR. PHOT: PHILIPPE LESOURD. SPFX: BUF (EFFETS VISUELS), JEAN-CHRISTOPHE SPADACCINI ET DENIS GASTOU (ANIMATRONIQUES), LES VERSAILLAIS (PHYSIQUES). PROD: NICOLAS LECLERCO ET EMMANUEL LE PERS POUR ENTROPIE FILMS ET TFI. INT: BENOÎT POELVOORDE, VANESSA PARADIS, JEAN-PIERRE MARIELLE, JASON FLEMING, VENANTINO VENANTINI, MARIE MILCA, VINCENT TAVIER, DOMINIQUE BETTENFELD. DUR: 1H30. DIST: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 21 JUILLET 2004.



Lettre aux lecteurs de cet article :

Si cet article est axé sur nos petits tracas de production et de réalisation, car il y en a eus, nous tenons à ajouter que ce film est un spectacle entier : on peut le disséquer, il reste cohérent et sincère, il a sa propre vie et on l'adore comme ça. Comme au cirque, on y voit parfois les filets de réception, mais à l'image du théâtre de rue, c'est un show qui se voit de l'intérieur et de l'extérieur, c'est un hommage au cinéma dans ce qu'il a de plus artisanal et artistique et... Yeeeeeeeeeeee !!!

Thierry et Didier Poiraud

INTERVIEW DIDIER ET THIERRY POIRAUD - RÉALISATEURS CES MERVEILLEUX FOUS VOLANTS ET LEUR DRÔLE DE FILM

PLUTÔT QUE DE LES BROSSER DANS LE SENS DU POIL, NOUS AVONS PRÉFÉRÉ NOUS FAIRE L'AVOCAT DU DIABLE, ET DEMANDER DES COMPTES AUX POIRAUD. ILS DÉFENDENT AVEC HARGNE ET SANS FAUX-FUYANT LEUR PREMIER FILM, NOUS CONFORTANT DANS NOTRE ATTACHEMENT FÉROCE À LEUR BEL OVNI... À NOTER : LES QUATRE PAGES QUI SUIVENT SONT BOURRÉES DE SPOILERS. ON VOUS AURA PRÉVENUS...



Ci-dessus : Didier et Thierry Poiraud patagent joyeusement dans la barbaque sur le tournage d'Atomik Circus, le retour de James Bataille.

Il semble évident qu'il y a un problème de production sur Atomik Circus, le retour de James Bataille. Votre budget me semble soit trop élevé, soit trop bas.

Thierry : On l'admet volontiers. On qui a été paradoxal, c'est que nous avions plein de gens, mais pas assez de temps. Nous aurions dû choisir l'option inverse, un peu à la Kubrick, qui prenait très peu de gens, mais pendant très longtemps. Nous, on aime bien bricoler, avancer à tâtons, essayer de faire plein de plans. Or là, compte tenu des délais, ce n'était pas possible. Par exemple, nous n'avons eu que deux jours pour tourner toute l'attaque de la ville !

Par exemple, pour que des amis fassent de la figuration, nous avons dû pister notre propre production pour débloquer les fonds nécessaires. Tout est tellement désordonné et réglementé qu'il n'y a aucune marge de manœuvre pour des gens comme nous.

Mais vous n'avez pas senti venir cette situation durant la pré-production ?

Thierry : Oui, on le savait depuis le début. Mais le problème, c'est que notre film, de toute façon, coûtait un peu cher, et même en tirant énormément sur le budget, nous n'aurions pas pu le faire à moins de deux millions d'euros. Or, débloquer un budget dans cette franchise est impossible. Mais quand les stars, Benoit et Vanessa, ont accepté de tenir les fêtes d'affiche, le budget a augmenté, certes, mais en même temps les gens ont débloqué l'argent nécessaire.

Avez-vous pensé tourner en anglais pour vous affranchir du poids de la production française ?

Thierry : Oui, mais déjà, pour boucler le financement, nous avions besoin du CNC. Et pour obtenir leur soutien, il fallait tourner en français. Didier : Et puis tourner en français représentait un défi qui nous pla-

Votre film, finalement, n'a pas sa place dans la production française.

Thierry : Nous avons aussi ressenti cela durant la production, mais nous le revivons actuellement pour la promotion. C'est-à-dire que les distributeurs ne savent pas dans quel moule caser notre film. Du coup, on se retrouve avec une affiche qui évoque tout ce qui fait la spécificité d'Atomik Circus, le retour de James Bataille. C'est très difficile à vivre. Didier : C'est d'autant plus dur qu'au final, je pense que notre film est un objet certes étrange, mais pas trop mal et qui se tient. On espère qu'il va bénéficier de la rumeur et du bouche-à-oreille pour survivre. Mais comme tu le disais, notre film s'est heurté à ces carcans de production très stricts.





STAN & VINCE LA CONCEPTION D'ATOMIK CIRCUS

TÉMOINS DES NOMBREUSES MUTATIONS D'ATOMIK CIRCUS, LES AUTEURS DE BÉDÉ/RÉALISATEURS/STORYBOARD-DEURS/CONCEPTS ARTISTS STAN & VINCE NOUS PARLENT AVEC PASSION DE LEUR PARTICIPATION AU FILM FOU DES POIRAUD.



Stan : La première fois que nous avons rencontré les Poiraud, nous travaillions sur le générique de **Dobermann**. Didier s'était fait une nouvelle coupe de cheveux, à base de latex bleu et on avait l'impression qu'il avait de petites tentacules sur le crâne. Ils connaissaient nos bédés, et

nous connaissions leur court.

Vince : Dès qu'ils étaient de passage à Paris, ils passaient boire un coup ou lire des bédés dans notre atelier. Nous avions vraiment le même univers, et il est d'ailleurs fréquent qu'ils piochent dans notre propre bibliothèque lorsqu'ils ont besoin de documentation. C'est lors d'une de ces visites que Didier nous a parlé pour la première fois de **James Bataille**. Il nous a décrit surtout le Shub-Niggurath qui, à l'époque, était une créature géante mi-baleine, mi-requin, affublée d'une trompe de moustique et équipée de coïts ! On n'a rien compris, mais c'était super bien. **Stan :** Nous avons collaboré sur la plupart de leurs pubs, et il y a cinq ans, nous avons commencé à travailler sur **James Bataille** : il s'agissait de faire quelques dessins pour les aider à vendre le projet. À l'époque, le film était dantesque : il y avait une scène finale dans laquelle le Shub-Niggurath arrachait un morceau de Skotlett City avec la terre, et James le combattait au saut du lit. Si bien qu'il était en slip, avec une bandoulière de grenades et un casque de militaire américain sur la tête. Nous avons ensuite recommencé à travailler sur le film, cette fois pour de bon, en décembre 2002.

Vince : Ils nous ont donné une énorme bible. Les deux frères dessinaient beaucoup. Thierry est très technique, et se montre excellent pour les plans d'ambiance. C'est d'ailleurs lui qui a peint les mattes paintings du final. Didier, lui, fait beaucoup de photomontages sur Photoshop, et se montre très instinctif. Ce sont eux qui ont dessiné plus de 70 % du storyboard. Pour le reste, ils nous donnaient un premier découpage croqué plus ou moins précisément, que nous peaufinions ensuite. Par contre, nous avons fait très peu de dessins couleurs, seulement quelques essais de costume pour James cosmonaute, et un dessin de Kitty Pute (c'était le nom du personnage au début), qui fusionnait avec Chiasse au moment de leur mutation.

Vince : Il y a beaucoup de scènes à effets spéciaux que nous avons storyboardé et qui ont disparu du film parce que le budget n'était pas assez important. Ainsi, au début, les aliens étaient attirés par la lumière. Toute l'action se déroulait de nuit, et ils attaquaient James lorsqu'il s'allumait une clope, ou la famille des Ingalls (des personnages qui ont également disparu du film), lorsqu'ils roulaient de nuit, tous phares allumés. Lorsque la pénombre revenait, les aliens s'arrêtaient aussitôt, flottant immobiles dans l'air. Il y avait des scènes qui rebondissaient très habilement sur ce concept, avec notamment une panne de courant dans le bar ce Bosco. La lumière ne revenait que par intermittence, et les aliens s'approchaient à chaque fois un peu plus du bar. Quand il a fallu tourner le film de jour, la lumière a été remplacée par le son. Il en reste quelques allusions dans le film.

Stan : Ce film a été non seulement une expérience réjouissante, mais il nous a de plus permis de réaliser notre premier court métrage : **Métal brutal**. C'est en effet Entropie qui nous a produit, et nous avons tourné avec les restes de pellicule des frères Poiraud.

Propos recueillis par Julien DUPUY (Merci à Stan & Vince)

Mad Movies reviendra longuement en temps voulu sur le premier court de Stan & Vince.

saient énormément. Nous voulions savoir jusqu'où nous pouvions aller dans le genre, en nous cantonnant à notre propre langue.

Thierry : Il y a d'ailleurs toute une partie du fonctionnement de notre film qui est inhérent à la langue. L'utilisation du jeu d'acteur et même l'humour ne sont pas les mêmes suivant que les acteurs délivrent leurs répliques en anglais ou en français. Nous n'aurions pas pu avoir les scènes de Jean-Pierre Marielle en anglais par exemple. Ces dialogues donnent une ambiance plus surréaliste, plus décalée à notre film.

En parlant de surréalisme, je n'aime pas la voix off. Elle souligne le côté planant du film de façon superflue.

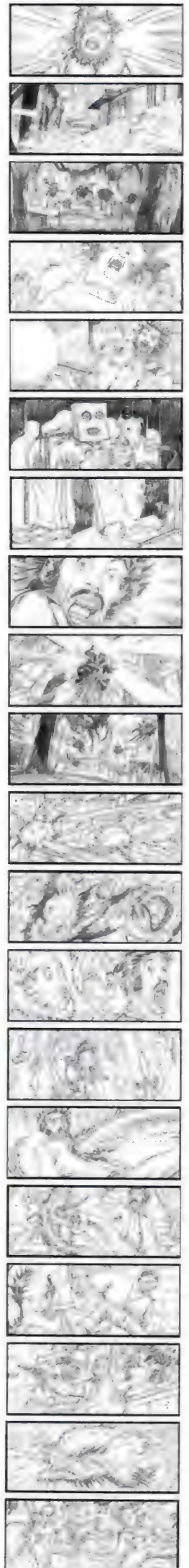
Didier : C'est le chanteur des Little Rabbits qui l'a rédigée et interprétée. Et c'est un fan de Jean-Luc Godard. Ceci explique sans doute cela. À un moment, nous avons essayé d'avoir une voix off moins planante et moins détachée de ce que l'on montrait, mais le film devenait alors très pataud, ça ne fonctionnait pas.

Thierry : La voix off telle qu'elle est au final, égalise l'ambiance du film, et c'est une vraie note d'intention sur ce que nous voulons faire.

Le personnage de James est très absent durant toute la première partie du film...

Didier : Et encore, dans l'une des premières versions du script, il ne parlait carrément pas ! (rires)

Thierry : Tu as peut-être ressenti le fait que nous avons dû gommer beaucoup de ses scènes pour pouvoir tourner notre film dans les délais impartis. À l'origine, Mademoiselle Kitty, l'assistante de Chiasse, ne mourait pas, mais se faisait piquer par un alien comme son patron. Donc, pendant la première partie du film, tandis que Chiasse étendait peu à peu son emprise sur Concia, James luttait en parallèle contre Mademoiselle Kitty, qui était devenue un mutant.





Ci-dessus, de gauche à droite : Une habitante de Skotlett City poursuivie par des étoiles de mer de l'espace. Une course à en perdre la tête !

Brody le zombie et son fidèle compagnon Tobby, les deux personnages les plus décalés d'Atomik Circus.

Persuadé que des extraterrestres vont nous envahir, Matt Kelso (Venantino Venantini) a déjà tout prévu pour les accueillir à coup de bottes dans le cul !

Chanteuse rêvant de gloire, Concia (Vanessa Paradis) se laisse embobiner par les belles paroles d'Alan Chiasse (Benoît Poelvoorde), arnaqueur professionnel.

Didier : Ce qui s'est aussi passé, c'est que nous n'avons pas prévu assez de temps de tournage pour certaines portions peu narratives, mais primordiales du scénario. Par exemple, les déambulations de James dans la forêt étaient beaucoup plus contemplatives et étendues. Il devait lutter contre les éléments par exemple, escalader des parois rocheuses. Mais nous avons dû tout filmer en deux jours, et nous n'avions pas assez de matériel au montage pour créer la scène telle que nous la souhaitions.

Thierry : C'est un premier film, on a fait des erreurs, comme tout le monde. Il nous manque aussi des choses pour l'installation de la fête. En l'état, on a l'impression que personne ne va à la fête de la tarte à la vache.

Didier : Est-ce que tu as apprécié l'intervention de Venantino Venantini ?

Je l'ai trouvée également trop courte.

Thierry : Ben tu vois, tout le monde trouvait son monologue beau coup trop long. Il était supposé tout expliquer : son rôle, la fonctionnement des aliens, d'où ils venaient, ce qu'ils cherchaient à faire. Tout le délire.

Alors vous nous devez des explications...

Thierry : Le personnage de Venantino Venantini, Matt Kelso, vient du futur pour abattre l'invasion des aliens. Mais il est arrivé trente ans trop tôt et s'emmerde en attendant les événements qu'il est venu combattre. Et lorsque le bordel commence, il est devenu trop vieux pour lutter contre les monstres. Il est donc obligé de passer le flambeau à James.

Pouvez-vous nous parler un peu plus de vos aliens ?

Thierry : Au début, nous pensions utiliser une sorte de géant à la

« James est un super-héros,

loggy Pop pour jouer le Shub Niggurath, qui est la grande entité malefique qui gouverne les aliens. C'était un mangeur de planètes, un peu comme Galactus (super-vilain extraterrestre des comics Marvel : ndr), une sorte de créature divine démente.

Didier : Dans ces anciennes versions du script, James et Concia étaient d'ailleurs génétiquement modifiés par l'armée pour attirer le Shub Niggurath. Et quand ils niquaient, le démon arrivait sur Terre. Ils ne pouvaient donc jamais être heureux. Car ce qui définit James depuis le tout-début, c'est qu'il est un super-héros dans le sens où, quoi qu'il fasse, il ne se blesse jamais. Sauf qu'il attire toujours les emmerdes. Dans une des premières fins du scénario, Concia et James terminaient d'ailleurs sur une sorte d'endroit paradisiaque, une espèce de bord de mer, borde de drôles d'arbres. Soulagés, ils commencent à nager dans cette sorte d'océan assez étrange. La caméra faisait alors un travelling arrière, pour finalement révéler qu'ils nageaient dans l'œil du Shub Niggurath. Et ce sont ses cils qui formaient la forêt vierge.

Thierry : Mais ce final était un peu trop gros, et pas vraiment adapté aux nouvelles orientations de notre scénario. Nous avons donc changé la fin, en cherchant quel pouvait être le pire emmerdement pour notre héros.

Didier : Et nous avons déjà notre idée pour la suite du final tel que tu peux le voir aujourd'hui : les Vanessa se transforment en créatures guerrières, avec des dents qui poussent et elles attaquent James, qui va retrouver Matt Kelso jeune. Ce dernier lui commande de retourner sur Terre, pour retrouver la vraie Concia qui continue à lutter contre les aliens.

Propos recueillis par Julien DUPUY

DENIS GASTOU ET JEAN-CHRISTOPHE SPADACCINI LA FABRICATION D'ATOMIK CIRCUS

PARMI LES FIDÈLES DES POIRAUD, DENIS GASTOU ET JEAN-CHRISTOPHE SPADACCINI (LES RIVIÈRES POURPRES, BROCELIANDE, PROCHAINEMENT UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES DE JEAN-PIERRE JEUNET) SE SONT CHARGÉS DES NOMBREUX EFFETS SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE AVEC UNE JOIE NON DISSIMULÉE.

JCS : Nous avons rencontré les Poiraud pour un court-métrage, *Salinas*. Denis maquillait les acteurs et je m'occupais de quelques trucages, comme un impact de balle dans une main.

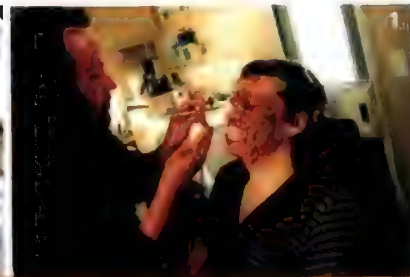
DG : Nous avons immédiatement adoré travailler avec

eux. Ils savent instaurer une ambiance très familiale et très libre sur leurs plateaux. Et c'est d'ailleurs sur ce tournage que nous avons entendu parler pour la première fois de **James Bataille**. C'était à l'époque la version jour/nuits du script : le jour, le personnage luttait contre des aliens, la nuit, contre des zombies. Du coup, il ne pouvait jamais dormir.

JCS : Au cours des années suivantes, nous retrouvons de temps à autres les Poiraud sur des publicités. Et puis, quand il a fallu commencer à travailler sur **James Bataille**, les frères sont venus nous voir avec une énorme bible, bourrée de croquis, de photomontages et de documents de références. Ce sont vraiment eux qui ont

créé le look des aliens. Didier avait même sculpté et moulé chez nous une étoile de mer pour une espèce de test qu'il était parti tourner aux États-Unis et qui s'était retrouvé sur l'album des Little Rabbits. Il avait également construit à Nantes, avec un copain, un costume pour un personnage qui n'est plus dans le film, la Mademoiselle Kitty mutante. Thierry et Didier adorent les effets spéciaux en direct et ils mettaient la main à la pâte pour, par exemple, définir le look de Chiasse mutant, qu'ils appelaient à juste titre la « tête à patate ». Car ils faisaient souvent référence à des légumes pour définir le look de leurs monstres. D'après eux, ils ont été influencés par le travail de leurs parents. Ils étaient en effet maraîchers.

DG : Le personnage du chef Brody a beaucoup évolué en cours de tournage. Il devait en effet cacher son visage écorché sous un sac en papier kraft durant la majorité du film. Nous avons travaillé son maquillage en conséquence, c'est-à-dire en nous concentrant sur la bouche et la zone entourant les yeux. Mais quand ils ont vu le masque, les Poiraud ont voulu dévoiler son visage en permanence.





dont le seul pouvoir est d'attirer les emmerdes ! » Didier Poiraud



Photo 1 : Denis Gastou et le maquillage de Brody
Photo 2 : Jean-Christophe Spadaccini
et la marionnette de Toby

JCS : Nous avons aussi fait de l'animatronique pour Toby, le chien de Brody. Initialement, ils avaient envisagé d'employer un chien réel pour des plans où il marchait, et finalement, Thierry a choisi de n'utiliser qu'une marionnette durant tout le film, un truc très muppet, qui faisait volontairement faux. Nous nous sommes donc retrouvés avec un pauvre clébard, affublé d'une grosse tête, que j'animais en me glissant dans un trou creusé dans le sol. Denis et un autre technicien s'occupaient d'animer les yeux, les oreilles et la truffe de la marionnette.

DG : Nous avons aussi fait la grand-mère Cheval. Nous avons moulé une vieille dame, mais elle était trop belle, nous avons donc re-sculpté son nez, ajouté des rides sur son front. Et pour son œil, nous avons choisi d'utiliser ce que Cheval aurait pu avoir sous la main, comme un vieux nounours qui traînait. Le mannequin est donc affublé d'un œil d'ours en peluche. Il faut aussi savoir que, quand Didier a une idée en tête, il est impossible de le faire changer d'opinion. Ainsi, lors des premières réunions de production, il nous certifiait que les aliens seraient mieux tout en noir. Mais après avoir sculpté, et étudié les monstres, nous avons décidé, en accord avec Thierry et le chef opérateur, de peindre dans le détail



les monstres, dans des teintes verdâtres, qui se situaient entre le pachyderme et le végétal. Quatre personnes ont passé environ trois semaines sur cette peinture.

JCS : Et nous avons emmené nos créatures, peaufinées dans les détails, dans de grands containers au Portugal, sur le tournage. Nous avions à peine posé le pied hors de l'avion que les deux frères, et surtout Thierry, sont venus nous voir, en nous disant : « *Finalement, on veut que les monstres soient noirs, vous devez entièrement les repeindre.* ». Au final, non seulement c'était une décision artistiquement plus cohérente, mais elle nous a de plus sauvé la vie sur le plateau. Durant le tournage, nos monstres, qui étaient recouverts de gel échographique pour leur donner un aspect luisant et gluant, étaient fouettés par un vent charriant du sable, des



feuilles et autres cochonneries. Forcément, dans ces conditions, leur peinture se dégradait vite, mais il était facile de faire des raccords à la dernière minute.

DG : Car il y avait beaucoup d'improvisation sur le plateau, et il fallait toujours se tenir prêt à agiter des tentacules fixées sur de grands manches en bois en hors-champ, à ajouter une étoile de mer mutante sur un figurant portugais, ou à inonder le plateau sous des hectolitres de sang. Nous avions à notre disposition un plein semi-remorque, bourré de monstres, de fausses tripes ou de membres sectionnés. D'ailleurs, on ne s'en rend pas trop compte, mais le décor au final était jonché de cadavres, de squelettes et de restes d'aliens. On s'est vraiment amusé comme jamais sur ce film.

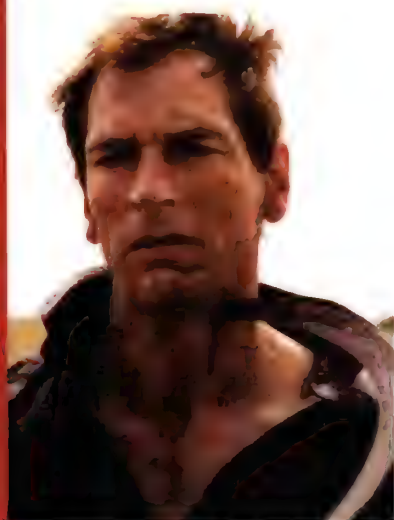
Propos recueillis par Julien DUPUY
(Merci à Jean-Christophe SPADACCINI et Denis GASTOU)

CANNES 2004

On aimerait bien que chaque année le Festival de Cannes soit aussi excitant. Oshii, Ishii, Wai, Yimou, Tarantino, Troma, Park et même Moore... On ne pouvait pas attendre plus longtemps pour vous livrer nos réflexions concernant cette 57^e édition.

ARAHAN (CINEMA SERVICE - DE RYOO SEUNG-WAN)

Gros film commercial et largement assumé comme tel, **Arahan** est dans son genre une franche réussite. Plus spectaculaire que **Volcano High** (les combats sont bourrés d'effets spéciaux numériques très soignés, souvent bien pensés et franchement impressionnants), largement aussi drôle que **Shaolin Soccer**, le nouveau film du réalisateur de **No Blood No Tears** Seung-Wan Ryoo a de très bonnes chances de cartonner dans toute l'Asie. D'autant que ce dernier, non content d'aller à contrario de ses précédents films, retrouve son propre frère, Seung-Beom Ryoo, qu'il avait déjà dirigé dans son premier long, **Die Bad**. Dans un rôle d'adolescent attardé promu malgré lui justicier aux pouvoirs fabuleux, ce dernier est aussi cabot que drôle, parvenant avec une facilité déconcertante à passer de la plus débile des pitiétés à des scènes de baston où il se montre non seulement crédible mais aussi charismatique. Une star en puissance qui n'est pas étrangère au parfait équilibre entre humour et action qui fait tout le prix de ce fort sympathique blockbuster coréen. JB



Ci-dessus : Julian Sands joue les lycanthropes dans **Romasanta**.

Ci-contre : Un des protagonistes de **Taegukgi**, un film de guerre coréen.

ROMASANTA (FILMAX INTERNATIONAL - DE PACO PLAZA)

L'une des plus belles déceptions de ce marché du film sera sans conteste le fameux **Romasanta** (voir Mad 162) de la Fantastic Factory. Pour faire court, on s'emmerde grave dans le deuxième film du pourtant prometteur Paco Plaza (**Les Enfants d'Abraham**). Flirtant seulement avec le fantastique le temps d'une transformation magnifique sous la pluie, **Romasanta** nous assène de longues séquences de dialogues lénifiants anonymement mises en scène et nous fout carrément les nerfs en pelote lorsque le définitivement mauvais Julian Sands tente de nous faire croire en fronçant le mono sourcil qu'il est un mec énigmatique et dangereux. Résultat, Derderian ronfle comme un marassin qu'on égorge, Dupuy écrit des textos à sa douce promise, tandis que Granger compte sa monnaie pour aller s'acheter une bière... Magie de Cannes, quand tu nous tiens... AB

I AM THE RIPPER (REDEMPTION FILMS - DE ERIC ANDERSON)

Attention, gros morceau à l'horizon. **I Am the Ripper**, c'est un peu le hold-up du siècle. Projection tardive uniquement sur invitation, filtrage à l'entrée de la salle... Tout ça pour quoi ? Un gros Z extrême réalisé par Eric Anderson et tous ses poteaux dans le Sud de la France pour une poignée de cacahuètes et aujourd'hui au marché du film du plus prestigieux des festivals. Croisement improbable et dégénéré de **Scream** et de **Matrix**, **I Am the Ripper** consterne autant qu'il fait rire :

l'image est immonde, le son saute régulièrement et les « acteurs » sont tellement mauvais qu'ils en deviennent touchants. Reste que la salle hilare en permanence était quasiment pleine et qu'Eric Anderson, après avoir vendu son film aux Anglais de **Redemption**, a réitéré l'exploit en le refourquant dans quatre pays (si vous voyez le film un jour, vous vous apercevrez que c'est énorme) pour une sortie DVD. Ah le con, le tir est peut-être tout pourri mais suffisamment cadré pour faire mouche. Bien joué Rickie ! AB



TAEGUKGI (KANGJEGYU FILMS - DE KANG JE-GYU)

Pour tout cinéophile, la projection cannoise de **Taegukgi** était un passage obligé. En effet, non seulement la bande-annonce visible sur le net était exaltante, mais le long-métrage était surtout précédé d'une formidable réputation : il a séduit plus de 10 millions de spectateurs coréens, ce qui n'est pas rien ! D'autre part, c'est Kang Je-Gyu (**Shiri**) qui est aux commandes, accompagné par Jang Dong-Gun (2009 **Lost Memories**, **Nowhere to Hide**) et Lee Eun-Joo (**Virgin Stripped Bare by Her Bachelors** - vous moquez pas, c'est vachement bien comme film). Évidemment, s'agissant des références affichées (**Il faut sauver le soldat Ryan**, **La Ligne rouge**), on devait s'attendre à un film copiste surchargé en pathos. Et on ne fut pas déçu. La subtilité n'est franchement pas le point fort de Kang Je-Gyu. Mais son œuvre est une nouvelle fois transcendée par la capacité du cinéaste à jongler avec les règles du cinéma classique. D'une certaine façon, si on excepte les faux raccords et quelques plans « carton-pâte », **Taegukgi** possède les qualités absentes de **Pearl Harbor** : c'est un film bourré de poncifs, mais qui respire l'honnêteté, ce qui permet d'apprécier sans s'énervier les clins d'œil à Peckinpah, Woo ou à l'industrie locale (**Marines Who Never Returned**). BR





OLD BOY (CINECLICK ASIA - DE PARK CHAN-WOOK)

Après *Sympathy for Mr Vengeance*, Park Chan-Wook nous sert une nouvelle rasade de rétribution vengeresse dans ce film qui en a déstabilisé plus d'un. Un homme se retrouve enfermé dans une chambre, sans savoir qui l'y a mis, ni pourquoi. Au bout de quinze ans, à la limite de la folie, il est enfin relâché. Il entend alors son geôlier lui parler pour la première fois, lui donnant des indices pour le retrouver et comprendre pourquoi il l'a ainsi séquestré... Magistralement mis en scène (on se souviendra notamment d'une incroyable scène de baston dans un couloir, filmée en plan séquence en utilisant un lent travelling latéral) et porté par un scénario en acier trempé (solide et dur), *Old Boy* était clairement le film coup de poing de la sélection officielle de Cannes. Démarrant comme une histoire de Kafka (on pense un peu au *Procès*) avant de prendre le chemin sinueux d'un thriller vraiment pas comme les autres, ce sixième film de Park est tout simplement un grand moment de cinéma. Peut-être pas toujours agréable, c'est sûr, mais indéniablement prenant et tétanisant. Bien que bercé par la même rage viscérale que *Sympathy*, *Old Boy* n'a rien à voir avec le précédent, même s'il réussit de nouveau (peut-être même plus) à nous laisser sur les rotules devant une conclusion particulièrement vicieuse. Mais il n'y a pas que Park dans l'affaire, Choi Min-Sik (le leader nord-coréen de *Shiri*) est tout simplement extraordinaire, tout comme la musique de Jo Yeong-Wook qui devrait vous rester dans un coin de la tête pendant un moment. À la limite, pas de surprise, *Old Boy* est effectivement l'excellent film que l'on attendait et on n'est pas les seuls à le penser, vu que Park Chan-Wook a été récompensé du Grand Prix (soit la plus importante récompense après la Palme d'Or) pour son film. Mais faut dire qu'il y avait Tarantino et Tsui dans le jury... JS

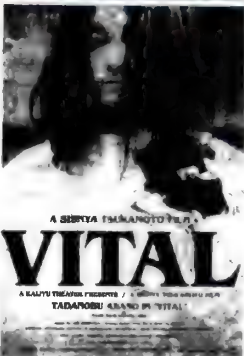
VITAL (GOLD VIEW CO. - DE SHINYA TSUKAMOTO)

Shinya Tsukamoto qui s'attaque à la nécrophilie, ça vous excite, non ? Mauvaise nouvelle pour les amateurs de *Nekromantik*, *Vital* n'a rien d'une œuvre craspec capable de vous empêcher de mener une vie sexuelle normale pendant des mois. Un rescapé d'un drame de la route (Tanobu Asano - toujours très bon lorsqu'il joue l'autiste), par ailleurs étudiant en médecine, se retrouve à mener ses premières dissections sur la femme responsable de son accident. Petit à petit, le jeune homme se prend d'amour pour cette femme qui n'est plus mais dont il connaît le corps dans ses moindres recoins. Film lent, posé (oui), touchant (et oui), sans effet de style (encore oui), *Vital* nous confronte à une nouvelle facette de Tsukamoto. L'ancien fer de lance de l'underground nippon semble s'être bel et bien assagi (on en avait déjà eu quelques signes avec ses précédents films) et nous livre une réflexion mature sur la mort, la vie et l'amour. N'empêche, l'époque *Tetsuo* nous manque quand même un peu... JS

Ci-dessus, de gauche à droite :

Une des nombreuses scènes intenses de *Old Boy*, le nouveau film de Park Chan-Wook qui a remporté le Grand Prix lors du Festival de Cannes.

Garuda, un monstre issu de la mythologie thaïlandaise, beaucoup moins convaincant que ses homologues japonais Godzilla et Gamera.



GARUDA (R.S. FILM & DISTRIBUTION - DE MONTHON ARAYANGKON)

Distribution de figurines du monstre-titre à l'entrée des salles, affiches placardées aux quatre coins du marché, plaquette luxueuse : les producteurs croient très fort dans leur tentative de kaiju eiga thaï. On ne demande pas mieux que de soutenir leur cause, malheureusement le seul exploit de *Garuda* est de cumuler échecs technique et artistique. Technique parce que, probablement par manque de moyens, la solution du tout numérique a été choisie. Leur *Garuda* est d'une rigidité affligeante, les incrustations sont dégueulasses et, pire que tout, les effets spéciaux ne dégagent aucun charme. Artistique ensuite, parce que le film manque totalement de personnalité, embarrassé qu'il est dans sa tentative d'être aussi branché et high-tech qu'un blockbuster ricain (ce qui serait risible si le résultat n'était pas aussi misérable), sans jamais parvenir à retrouver le mélange de poésie et de joie nihiliste des kaiju eiga japonais. Signe qui ne trompe pas : finalement, je n'ai même pas conservé ma figurine de *Garuda*. Si c'est pas malheureux quand même... JD

BREAKING NEWS (MEDIA ASIA GROUP - DE JOHNNIE TO)

Le nouveau Johnnie To (du moins l'une de ses dernières réalisations, le bonhomme en a deux ou trois autres sur le feu en ce moment) nous présente une unité de police confrontée à un groupe de gangsters particulièrement brutaux. Afin de pouvoir mener correctement leur combat, les petits hommes bleus décident de faire usage de la guerre médiatique pour s'attirer les faveurs du public et déstabiliser les criminels. Malgré son sujet, To ne pousse guère très loin son analyse sur les rapports entre journalistes, police et criminalité. C'est une excuse scénaristique (assez grossière et caricaturale parfois) qui lui permet avant tout de nous livrer de nouvelles prouesses visuelles. Sur ce plan, To s'est à nouveau surpassé et nous balance en pleine figure quelques grands moments. La scène d'ouverture, notamment : un plan séquence de sept minutes nous présentant un coin de rue de HK, différents personnages et situations et se terminant par une fusillade tout simplement hallucinante dans sa conception. Il faut malgré tout reconnaître que, outre ces quelques passages particulièrement soignés (et dont on entendra encore parler longtemps), la majorité de *Breaking News* ressemble un peu trop à une production locale des années 80 (grain et texture de l'image...). À découvrir de toute façon. JS

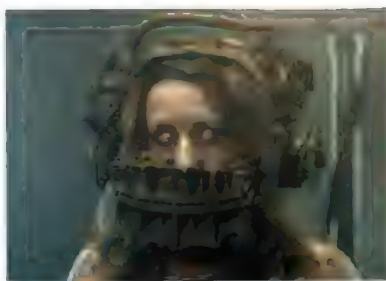
CASSHERN (SHOCHIKU CO. - DE KAZUAKI KIRIYA)

Autant dire que nous attendions avec impatience les projections de cette petite (mais costaude) production de SF nippon. Ne tournons donc pas plus longtemps autour du pot : oui, *Casshern* est un bel et bien un film marquant qui va beaucoup faire parler de lui. On ne reviendra pas dessus en longueur pour l'instant (revoir le précédent numéro), mais il nous a effectivement offert plusieurs scènes d'anthologie qui nous font encore

rêver – même si elles étaient, hélas, trop courtes à notre goût. Et pourtant, c'est loin d'être un court-métrage étant donné qu'il fait courir la pendule sur 141 minutes. Un peu trop long, c'est évident, surtout que le message pseudo-philosophique du film était distillable en 90 minutes. Mais la beauté des images (d'autant plus incroyable vu le budget rikiki dont s'est accommodé le réalisateur), l'ambiance apocalyptique désespérée, les différents personnages (Casshern en tête) et, oui, les scènes d'action ont de quoi enthousiasmer les amateurs de SF. C'est sûr, Kazuaki Kiriya a un brillant avenir devant lui. JS

SAW (LIONS GATE FILMS - DE JAMES WAN)

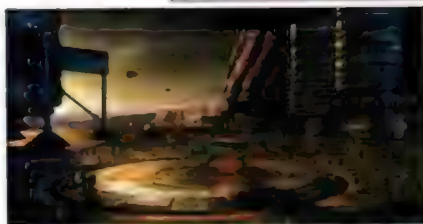
Chaque année au marché de Cannes, un petit film dont personne n'a entendu parler, réalisé par un inconnu, bref sortant un peu de nulle part, crée un véritable buzz autour de lui. **Saw** fait partie de cette catégorie. Premier travail de James Wan, ce thriller franchement original place deux hommes attachés face-à-face dans une pièce où gît un cadavre. Seul indice concernant leur présente situation : une petite cassette qui leur apprend que l'un doit tuer l'autre dans les six heures à venir s'ils ne veulent pas périr tous les deux dans ce lieu sordide... Huis clos entrecoupé de flash-back nous présentant l'enquête d'un flic (joué par ce vieux roublard de Danny Glover) à la recherche d'un psychotique particulièrement tordu, **Saw** est une petite merveille rafraîchissante et étonnante qui prouve une nouvelle fois qu'un scénario bien torché reste la base de tout bon film. À défaut de sortie cinéma, **Saw** devrait sûrement connaître une sortie vidéo en France, guettez-le ! JS



THRU THE MOEBIUS STRIP

(SENATOR INTERNATIONAL - DE FRANK FOSTER)

Désormais, lorsque l'on arpente les allées du marché du film, on sait que l'on n'est pas à l'abri de tomber sur un **Jin-Roh** ou un **Wonderful Days**. Cette année, l'événement était la projection de **Thru the Moebius Strip**, le film de Frank Foster (les SFX de **Johnny Mnemonic**) supervisé et dirigé artistiquement par Jean Giraud (notre Moebius, quoi). Conçu entièrement en 3D, le long-métrage ne peut évidemment pas rivaliser sur le plan esthétique avec les productions Dream-Works, Pixar ou avec les derniers animés japonais (**Innocence**, **Steam Boy**). Reste que, contrairement à ce que pouvait laisser craindre une genèse chaotique éparpillée sur plusieurs continents (Asie, Amérique, Europe), la bande est percée de plusieurs fulgurances. Déjà, tout le bestiaire fantastique du film est formidable. Il permet à l'univers montré de s'incarner avec force et cohérence. Ensuite, la ligne claire du scénario fait féroce référence à la fantasy décomplexée des années 70 (**Métal hurlant**, **Gandahar**), ce qui est franchement rafraîchissant. Malheureusement, on doit déplorer quelques gimmicks scénaristiques lénifiants qui tendent à ramener le spectateur sur terre au moment précis où il aspire au septième ciel. BR



Ci-dessus, de haut en bas :
Une des victimes du serial killer de **Saw**, le premier film de James Wan.

Michael Ealy dans le polar urbain **Never Die Alone**.

Un des somptueux décors en 3D de **Thru the Moebius Strip**.

HOUSE OF FLYING DAGGERS

(FOCUS FEATURES - DE ZHANG YIMOU)

Cette année, à Cannes, l'ombre de Zhang Yimou planait partout (producteur de **2046**, le film à la bobine invisible, et réalisateur de **House of Flying Daggers**), au point que les projections officielles de « ses » bandes occultèrent presque celle de **Kill Bill Vol. 2**. À la rédaction, cette effervescence ne nous a fait ni chaud ni

Ci-contre :
Takeshi Kaneshiro dans **House of Flying Daggers**, le nouveau film de Zhang Yimou.



froid, car nous attendons toujours les films de Yimou avec un mélange d'impatience et d'appréhension. Si le cinéaste n'est jamais trivial, il est malheureusement capable d'imprimer sur ses bandes les motifs les plus beaux (**Vivre, Pas un de moins, Épouses et concubines**) à côté d'ornements particulièrement laids (**Hero**). S'inscrivant dans la lignée de ce dernier et de **Tigre et Dragon**, **House of Flying Daggers** nous a pourtant bien donné le grand frisson. Certes, les spasmes se sont maintenant tus, mais nos mirettes demeureront durablement impressionnées par un spectacle montrant des joutes martiales (notamment celles mettant en scène des armes de jets) parmi les plus belles et les plus épiques que nous ayons eu l'occasion d'admirer. Cependant, la réadaptation du mythe de Robin des bois mouillée d'eau de rose asiatique n'est pas vraiment passionnante. Heureusement, en esthète hors pair, Yimou parvient à conférer à ses images la dimension et la profondeur faisant défaut à son scénario. BR

NEVER DIE ALONE

(CONTENT INTERNATIONAL - DE ERNEST DICKERSON)

Ernest Dickerson, on l'aime bien pour des films comme **Le Cavalier du Diable**, **Que la chasse commence** et même **Bones**.

Par contre, on ne l'aime plus du tout quand il veut se la jouer auteur avec un faux film de gangstas cadré depuis les toilettes, comme c'est le cas pour ce triste **Never Die Alone**. Persuadé d'être le nouveau Denzel Washington, DMX prend la pose et tente vainement de nous impliquer dans une vendetta dont tout le monde se fout, à commencer par un David Arquette hagard, passant la moitié du métrage accoudé à un bar. Même Granger et Lemaire, pourtant élevés dans le hood, n'y ont pas trouvé leur compte. Et quand on connaît le

niveau d'indulgence de ces deux alcoolos, on frémit d'avance quant au résultat, immanquablement catastrophique. Moralité ? Mieux vaut mourir seul que mal accompagné. AB



TOKYO NOIR (DE MASATO ISHIOKA ET NAOTO KUMAZAWA)

Tokyo noir est un film omnibus en forme de triptyque où Masato Ishioka et Naoto Kumazawa dressent le portrait de trois jeunes femmes s'adonnant à la prostitution pour conquérir un espace de liberté à l'intérieur duquel la malchance, la société ou la timidité leur interdisaient de pénétrer. Évidemment, au premier coup d'œil, le thème et le traitement de **Tokyo noir** peuvent sembler complaisants. C'est ignorer la réalité du marché du sexe à Tokyo et surtout nier les indéniables qualités photographiques et narratives des trois courts-métrages. Ishioka et Kumazawa traquent la beauté, la solitude et la pornographie partout où elles peuvent se nicher. Leur sens du rythme et du suspense leur permet d'illustrer richement en finalement peu de mots et peu de plans une panoplie d'idées et de fantasmes très variés. En dépit d'un vernis arty qui respire un peu l'exhibitionnisme consensuel, **Tokyo noir** demeure un film singulier, voire carrément envoûtant, où, loin d'être gratuite ou vulgaire, chaque image recèle une véritable charge érotique et émotionnelle. BR

Dossier réalisé par Alexandre BUSTILLO, Julien DUPUY, Julien SÉVÉON et Bertrand ROUGIER.

LES BIKINI BANDITS DEBARQUENT CET ETE !



NETTOYAGE



PROTECTION



ENTRETIEN



INCLUS :
Le film "Bikini Bandits"
+ la série originale
+ 1h30 de bonus
+ 2 photos sexy !

DISPONIBLE EN DVD LE 7 JUILLET

MAD MOVIES

LYCOS.fr

funradio

Adeptes d'un cinéma haut en couleurs, Ronny Yu est, aux côtés de John Woo et Tsui Hark, le cinéaste chinois dont la réputation n'est plus à faire en occident. À la tête d'une filmographie incroyablement riche et variée, Yu s'est essayé aux genres les plus populaires du cinéma asiatique avant de signer aux USA *La Fiancée de Chucky*, *Le 51e état* et *Freddy vs. Jason*. Première partie d'une interview enlevée avec un entertainer passionné...

LE TOUCHE-À-TOUT

Page centrale :
Brandon Lee armé
jusqu'aux dents et prêt à
en découdre lors du
final anthologique de
L'Héritier de la violence.
L'un des films les plus
célèbres de Ronny Yu et
qui avait fait un carton
en France lors de sa
sortie vidéo.

Comment est née votre passion pour le cinéma ?

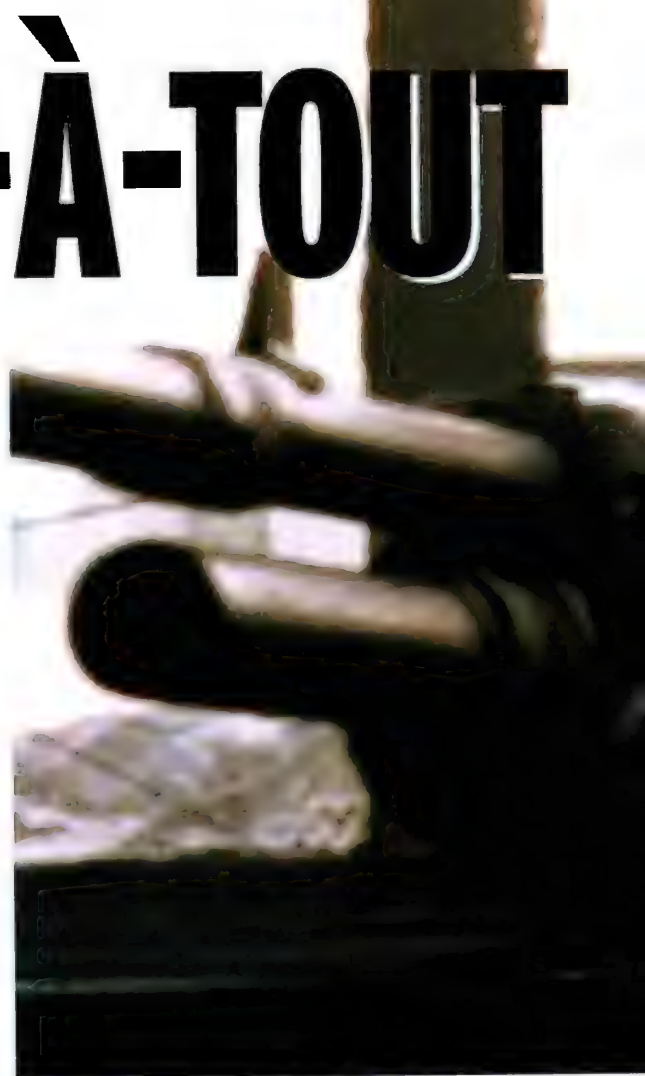
Cela remonte à mon enfance. En fait, j'ai attrapé la polio lorsque j'étais enfant et mes activités étaient très limitées. Je ne pouvais donc pas jouer au foot avec les autres enfants, ni même pratiquer d'autres sports. J'étais tout le temps consigné chez moi, avec mes parents et mes trois sœurs, et je lisais une quantité astronomique de livres et de BD pour ne pas sombrer dans l'ennui. C'était un quotidien frustrant. Pour me sortir de cette morosité, mon père a décidé de m'emmener passer toutes mes vacances scolaires au cinéma. Chaque jour, mon père m'accompagnait à la première séance du matin, puis il venait me récupérer à l'heure du déjeuner, pour ensuite m'abandonner aux salles obscures le reste de l'après-midi jusqu'au soir. À ce rythme, je voyais en moyenne 3 ou 4 films par jour. C'était en plus l'époque où le cinéma américain occupait la quasi-totalité des salles de cinéma de Hong Kong. J'ai donc pu découvrir très jeune les films de Raoul Walsh, de John Huston, d'Howard Hawks ou encore de Sam Peckinpah. Le cinéma a apporté un second souffle à ma vie. C'était la découverte d'un nouveau monde et de nouvelles sensations. Chaque instant passé au cinéma était un moment magique. Grâce au cinéma, je pouvais enfin retenir l'attention de mes camarades. Je me mettais à leur raconter les films que j'avais vus la veille et ils me lançaient des regards émerveillés.

Quels sont les films qui vous ont le plus marqué durant cette période ?

Il y en a eu beaucoup. Mais si je ne devais en retenir que cinq, ce serait sans conteste : *Lawrence d'Arabie* de David Lean, *La Grande évasion* et *Les 7 mercenaires* de John Sturges, *Le Jour le plus long* de Ken Annakin, Andrew Marton et Bernhard Wicki, et *La Horde sauvage* de Sam Peckinpah.

Sont-ce ces films qui vous ont donné envie de faire du cinéma ?

En fait, j'adorais aller au cinéma sans pour autant vouloir en faire. Parce que je pensais que le métier de cinéaste était réservé à une certaine élite sociale. Ce n'est que bien plus tard, quand j'étais étudiant en Angleterre, que j'ai appris que le métier de cinéaste pouvait être étudié par tous. Et c'est à partir de ce moment que j'ai su ce qu'était ma vraie vocation. Vu qu'il n'y avait pas d'école de cinéma à Hong Kong, j'ai demandé à mon père si je pouvais aller faire des études de cinéma aux USA. Mais il n'était pas très d'accord. (rires) Pour mon père, rien ne vaut un travail stable et régulier avec la paye à la fin du mois. Mais il n'était pas contre l'idée que j'aille étudier aux USA. Il avait accepté de financer mon voyage et mes études, mais il m'avait précisé : « Tu peux étudier ce que tu veux... Mais pas de cinéma ! ». Mais je m'étais dit que si j'arrivais déjà à m'installer aux USA, je trouverais un moyen quelconque pour apprendre à faire un film. J'étais donc devenu titulaire de l'Université de l'Ohio et j'ai choisi quelques matières cinématographiques pour compléter mon cursus. Sur le volet pratique, j'ai appris, entre autres, comment écrire un scénario, les rudiments du montage et comment se servir d'une caméra. Et pour ce qui est du volet théorique du cinéma, j'ai appris comment analyser un film et étudier plus profondément la signification d'un



plan. Je me souviens avoir vu une quantité importante de films expressionnistes allemands, comme ceux d'Erich Von Stroheim et de Friedrich Wilhelm Murnau, pour étayer mes thèses. La passion du cinéma me possédait chaque jour passé au campus et le rêve de devenir cinéaste devenait de plus en plus concret. J'étais tout le temps excité et mon amour pour le cinéma m'a fait passer plus d'une nuit blanche ! J'ai ensuite décroché mon diplôme avec mention et je suis retourné à Hong Kong dans l'espoir de mettre en pratique ce que j'ai appris.

Le premier film sur lequel vous avez collaboré fut *Jumping Ash de Leong Po-Chih et Siu Fong-Fong*, où vous étiez assistant de production. L'un des meilleurs polars hong-kongais des années 70, qui passe au crible les activités parallèles d'un chef de groupe de la brigade des stupés joué par Ka Luen...

Exact ! À vrai dire, je me suis retrouvé à travailler sur ce film par accident. Je traînais souvent avec Leong Po-Chih, qui à l'époque était un réalisateur de publicité très en vogue dans le milieu. Il cherchait à monter son premier long-métrage et il m'avait demandé si je pouvais superviser la production de son film. Nous étions jeunes et nous voulions tous apprendre à faire des films. Mais nous avions tous une certaine appréhension du métier. Même si Leong Po-Chih savait comment utiliser une caméra, il ne connaissait pas le métier de cinéaste. C'est pour



cette raison que Siu Fong-Fong a décidé de nous parrainer, car elle était bien plus expérimentée que nous tous. Siu a vraiment retroussé ses manches pour que le film puisse se faire et elle a assisté Leong Po-Chih durant tout le processus de création de **Jumping Ash** : de la pré-production à la post-production. Nous avons tous beaucoup appris à ses côtés. C'était un tournage commando, dans les ruelles sombres des quartiers délabrés de Hong Kong, où la caméra était toujours en mouvement. Nous tournions beaucoup de scènes sur le vif, en une seule prise pour la plupart. Le sentiment d'urgence dans lequel le film a été tourné est palpable à l'écran, et le résultat final était fidèle à nos espérances. **Jumping Ash** est un polar très musclé et très bien rythmé. Nous étions très fiers du film lorsque nous l'avons vu la première fois.

Mis à part Chen Hsin et Chan Wai-Man, les autres acteurs de Jumping Ash étaient tous inconnus à l'époque. Comment est-ce que le casting du film a été organisé ?

D'une manière très incongrue. Leong Po-Chih et Siu Fong-Fong voulaient des acteurs inconnus pour apporter un cachet d'authenticité au film. Ils marchaient dans la rue et lorsqu'ils trouvaient des personnes avec un faciès cinégénique, ils leur demandaient si elles étaient intéressées pour jouer dans le film. Ensuite, ils faisaient des bouts d'essai et les personnes dont le jeu sonnait juste étaient retenues.

C'est de cette manière que Ka Luen, l'acteur principal de Jumping Ash, a été repéré ?!

B'en sûr. Leong Po-Chih et Siu Fong-Fong l'ont repéré alors qu'il était vendeur chez un concessionnaire Toyota ! Ils ne sont pas restés insensibles à son charisme et lui ont demandé de faire un essai pour le rôle principal. Lors des auditions, Ka Luen a été retenu, et il a été propulsé tête d'affiche d'un film policier à petit budget du jour au lendemain. Par contre, je ne sais pas si sa carrière a continué après **Jumping Ash**.

Si, bien sûr. Ka Luen a, entre autres, campé le flic aux trousses de Sonny Chiba dans Golgo 13 de Yukio Noda, le co-équipier chinois de Robert Mitchum dans Amsterdam Kill de Robert Clouse et il a même retrouvé son antagoniste de Jumping Ash, Chan Wai-Man, dans Handcuffs de Wu Ma.

Quand même... C'est un bien joli parcours pour un ancien vendeur de voitures ! (rires)

Est-ce grâce à Philip Chan, le scénariste de Jumping Ash, que vous avez pu réaliser votre premier film, Justice d'un flic ?

Oui, mais, à l'origine, je ne devais qu'aider Philip Chan dans son travail d'écriture. En fait, malgré mon poste officiel de superviseur de



Ci-dessus :
Chow Yun-Fat, Sally Yeh et
Raymond Wong dans *The
Occupant*. Où quand Ronny
Yu fait s'entrechoquer
les moments les plus
terrifiants de *L'Exorciste*
de William Friedkin avec les
moments les plus drôles
des films de Mel Brooks.

production, mes fonctions sur *Jumping Ash* étaient assez polyvalentes. Je m'occupais, entre autres, de la conception des storyboards et je servais de liaison entre les différentes personnes impliquées dans la création du film. Et c'est dans ce cadre précis que j'ai fait la connaissance de Philip Chan. À l'époque, Chan était toujours commissaire divisionnaire et il voulait prendre une retraite anticipée pour travailler comme scénariste. J'étais retourné aux USA après *Jumping Ash* et quelques mois plus tard, Chan m'appelle pour me demander si j'étais intéressé pour écrire un scénario de film policier. J'ai accepté sa proposition et je suis retourné à Hong Kong. Nous avons passé l'été entier à écrire le scénario de *Justice d'un flic* avant de le vendre à la compagnie Bang Bang Productions, qui s'était portée garante de la production de *Jumping Ash*. Le budget évalué n'était pas énorme, mais les responsables de Bang Bang nous ont demandés, à Chan et moi, de trouver un réalisateur susceptible d'être intéressé par le scénario. Nous avons envoyé le scénario de *Justice d'un flic* à tous les jeunes cinéastes que nous connaissions, mais personne n'en voulait ! Nous avons même tenté de convaincre Leong Po-Chih de le réaliser, mais il ne voulait pas refaire de film policier après *Jumping Ash*. Chan et moi étions désespérés. C'est alors que les responsables nous ont dit : « Si vous ne trouvez personne pour le réaliser, pourquoi est-ce que vous ne le faites pas vous-mêmes ? ». Je voulais déclinier la proposition parce que je ne me sentais pas suffisamment mûr pour réaliser un long-métrage. J'aurais largement préféré me faire la main sur plusieurs courts-métrages, avant de passer aux choses sérieuses. Seulement, Chan ne m'a pas laissé le temps de répondre : « Mais bien sûr, mes amis !! Nous serions ravis de réaliser le film ! ». Je voulais donner mon avis, mais Chan ne voulait pas me laisser parler. Il ne voulait pas que je ruine sa seule chance de quitter la police la tête haute pour devenir cinéaste. J'ai dû accepter malgré mes réticences.

Vous avez dû être pétrifié !

Oh que oui ! J'ai dit à Philip Chan : « Mais qu'est-ce qu'on va faire ? ! Je n'ai jamais tourné un plan de ma vie ! ». Et il m'a répondu : « Ne t'en fais pas, on va s'en sortir. Nous n'avons qu'à nous entourer d'une équipe compétente et tout va très bien se passer. ». Nous nous sommes donc collés à ce plan, et nous embauchions des techniciens et des assistants dont le C.V. devait faire plus d'une dizaine de pages ! (rires)

Vous souvenez-vous du premier jour de tournage de Justice d'un flic ?

Comment pourrais-je l'oublier ? Je n'avais pas dormi la veille et je ne m'étais jamais senti autant stressé. Dès les premières minutes où j'ai mis les pieds sur le tournage, je me suis rendu compte de la véritable difficulté du métier de cinéaste : la gestion d'une équipe. C'est une tâche ardue de faire avancer plusieurs personnes dans la même direction artistique que vous. Heureusement que notre équipe était composée de vétérans pour qui les tournages n'ont plus aucun secret. Chaque membre de l'équipe a soutenu le film comme si c'était le sien, et s'est énormément dépensé pour qu'il puisse exister. Tout le monde, de l'accordeur à l'électricien, est venu vers Chan et moi pour nous soumettre leurs idées et suggestions. Et c'est à ce moment-là, que j'ai compris que le travail d'équipe était la chose la plus importante dans la fabrication d'un film.

Le montage de Wong Yee-Shun était diablement efficace. Surtout dans la scène où vous introduisez le personnage principal par une série de plans rapides. Tout est clair, net, précis et sans bavures.

Merci beaucoup. Wong Yee-Shun était déjà un vétéran de la Shaw Brothers lorsque je l'ai engagé sur *Justice d'un flic*. Il avait à son crédit une soixantaine de titres sur lesquels il fut monteur principal ou assistant-monteur. Il a fait un excellent travail sur *Justice d'un flic* et la réussite du film doit beaucoup à son professionnalisme. Je montais le film parallèlement au tournage et Wong me demandait de tourner certains plans supplémentaires pour rendre une scène plus forte et dynamique. Je passais chaque soirée en sa compagnie, et il m'apprenait sans cesse de nouvelles choses au niveau du montage. *Justice d'un flic* a été un véritable baptême du feu. Je ne dormais que 2 ou 3 heures par nuit et je passais le reste du temps sur le tournage et dans la salle de montage.

Avec la signature de Philip Chan au scénario, j'imagine que les événements relatés dans Justice d'un flic sont tirés de faits réels ?

Oui, en partie. Philip Chan est un vétéran de la police et il a été témoin de nombreux cas de corruption et de violence au sein des forces de l'ordre. La plupart des événements relatés dans *Jumping*

Ash et **Justice d'un flic** sont vraies. Philip Chan nous racontait souvent des histoires insolites où les flics sont passés du mauvais côté de la barrière et cela nous faisait froid dans le dos. Personne n'était à l'abri de la corruption dans la Police de Hong Kong.

Justice d'un flic a bien marché à sa sortie ?

Oui. **Justice d'un flic** a fait un joli score et il a même damé le pion à **Butterfly Murders** de Tsui Hark ! J'étais très fier de ce que j'ai accompli malgré mes lacunes en matière de mise en scène.

Deux ans après Justice d'un flic, vous êtes revenu à la charge avec The Postman Fights Back. Un « western kung-fu », tourné en Corée du Nord, avec Leung Kar-Yan, Chow Yun-Fat, Eddie Kao et Fan Mui-Sang. Il paraît que les conditions de tournage en Corée étaient épouvantables...

Je ne vous le fais pas dire. Qu'est-ce que c'était dur ! La température était tellement basse que le mécanisme de la caméra avait gelé à plusieurs reprises. Sifu Yuen Woo-Ping s'arrachait les cheveux car les câbles qu'il utilisait pour les scènes de combats se rompaient sans cesse à cause du froid. Le barrage de la langue a aussi été un problème majeur entre les équipes chinoises et coréennes. Et je ne vous parle même pas de la nourriture... Nous crevions tellement de faim que Chow Yun-Fat a dû payer une somme d'argent importante pour des nouilles chinoises trouvées au marché noir !

Il paraît aussi que Yuen Woo-Ping a brisé les râteliers de certains cascadeurs coréens. Est-ce vrai ?

À 100 % ! Personne ne doit déconner avec Sifu Yuen ! (rires) Les cascadeurs coréens n'étaient pas du tout au diapason des techniques de combats chinoises et ils eurent une attitude arrogante vis-à-vis de Sifu Yuen. Sifu a élevé la voix plus d'une fois pour se faire comprendre, et certains cascadeurs se sont mis à lui manquer de respect. C'est à ce moment que Sifu Yuen a retroussé ses manches et a réglé le compte d'une demi-douzaine de cascadeurs à lui tout seul ! Croyez-moi, Sifu Yuen leur a fait passer l'envie de recommencer. (rires) Mais l'ambiance était toujours aussi tendue. Heureusement que Chow Yun-Fat était là pour rompre la glace et détendre l'atmosphère.

En voyant Postman Fights Back, on sent une passion démesurée pour les westerns de Sergio Leone, et plus particulièrement pour Il était une fois la Révolution. Sont-ce des influences que vous revendiquez ?

Oh que oui ! J'adore Sergio Leone. J'ai dû voir la Trilogie des Dollars un nombre incalculable de fois et **Il était une fois la Révolution** fait partie de mes films de chevet. À l'époque, il n'y avait pas de marché vidéo et j'ai dû me lier d'amitié avec le distributeur chinois des films de Sergio Leone pour les revoir. Le découpage de ses films est impressionnant, et sa façon de raccorder les gros plans aux plans d'ensemble est vraiment un effet de style qui m'a profondément

marqué. J'ai beaucoup appris en regardant les films de Leone et je m'y réfère souvent lorsque je tourne un film d'action. D'ailleurs, c'était la perspective de réaliser un western à l'italienne qui m'a motivé pour faire **Postman Fights Back**.

Les scènes de combats réglés par Yuen Woo-Ping sont épatantes. Mis à part le combat final entre Leung Kar-Yan et Eddie Kao, le tour de force a été de transformer Chow Yun-Fat en combattant crédible. Qui a eu l'idée de se servir de son écharpe comme arme fatale ?

Sifu Yuen et moi-même avons eu cette idée. Chow Yun-Fat est un excellent acteur mais ce n'est pas un combattant de la trempe de Sammo Hung, Yuen Biao ou Jackie Chan. Je l'avais choisi avant tout pour ses compétences d'acteur. À l'origine, son personnage dans **Postman Fights Back** était plus un aventurier qu'un bagarreux. Seulement, après l'avoir vu arriver sur le tournage avec cette longue écharpe, Sifu Yuen et moi avons échangé un regard. J'ai demandé au costumier de fabriquer plusieurs écharpes similaires à celle-ci, mais avec une matière plus solide pour l'utiliser comme arme de poing. Et Sifu Yuen a mis au point une technique de combat qui transforme cette écharpe en arme mortelle, en reprenant de nombreuses techniques de kung-fu qui recourent à des armes souples. Nous avons ensuite travaillé longuement à l'élaboration des scènes de combat avec Chow Yun-Fat, et le résultat final est vraiment impressionnant.

Vous avez ensuite embrayé sur The Trail, que vous avez écrit avec Michael Hui, interprété par Ricky Hui, Chung Fat et Kent Cheng. Un amalgame étrange de comédie, de drame et de film d'horreur pur. Comment vous êtes-vous retrouvé aux commandes de cet ovni ?

En fait, je connais Michael Hui depuis très longtemps. Il a même beaucoup contribué à **Jumping Ash**. Nous formions une troupe inséparable avec Leong Po-Chih, Siu Fong-Fong et Philip Chan. Michael et moi cherchions à travailler ensemble depuis longtemps. Après **Postman Fights Back**, Michael m'a proposé l'un de ses scénarios et m'a demandé si j'étais intéressé pour le mettre en scène. Ce qu'avait écrit Michael était quelque chose d' inédit. Mais j'ai décidé de porter les éléments les plus fous de **The Trail** à leur point de rupture, car j'avais envie d'en faire une « dramédie d'horreur fantastique ». (rires)

Il fallait tout de même oser : des trafiquants de drogues qui se servent de cadavres pour transporter de la drogue, et l'un des corps se transformant en vampire toxicomane qui se retrouve traqué par la police, les trafiquants et des prêtres exorcistes ! (rires) Je reconnais que c'est très barré, mais je trouve l'idée très drôle.

L'atmosphère du film est très travaillée. Que ce soit au niveau de l'éclairage, avec ces dominantes bleues et rouges criardes, ou au

Ci-dessous :

Trois photos provenant de Jumping Ash, de Leong Po-Chih et Siu Fong-Fong, un des meilleurs polars hong-kongais des années 70 sur lequel Ronny Yu officiait en tant qu'assistant de production.



« J'ai beaucoup appris en regardant les films de Sergio Leone et je m'y réfère souvent lorsque je tourne un film d'action. »



Ci-contre :

L'affiche de Postman Fights Back, un mélange réussi de western et de kung-fu, et Satin Steel, une production Ronny Yu avec Jade Leung en « female-assassin » impitoyable.



« Avec L'Héritier de la violence, je voulais faire quelque chose de sombre, fou, excessif, mais qui reste toutefois très divertissant. »



Ci-dessus : Brandon Lee mitraille, frappe et ensanglante son entourage dans L'Héritier de la violence. Avec en dessous la pré-affiche d'une suite qui n'a jamais vu le jour et qui devait se dérouler aux États-Unis avec la participation de stars internationales du film d'action, selon le producteur Dickson Poon.

niveau des plans décadrés en mouvement. Quelles ont été vos références pour *The Trail* ?

Avant de commencer le tournage, j'ai regardé en boucle *Shining* de Stanley Kubrick et *Le Conformiste* de Bernardo Bertolucci. Ce sont deux films qui bénéficient d'un traitement peu conventionnel au niveau de la forme. Le choix de certains cadres est audacieux, contribue à mettre en place une atmosphère décadente et donne au film un ton quasi-onirique. J'ai donc travaillé d'arrache-pied avec le chef opérateur pour reconstituer certains de ces effets de style. C'était très risqué, vu que nous n'avions pas un gros budget, mais nous avons réussi à nous en sortir.

Vous avez repris certaines de ces expérimentations dans *The Occupant*, votre film suivant. Un thriller fantastique avec Chow Yun-Fat, Raymond Wong, Sally Yeh et Lo Lih.

Tout à fait. Vu que le budget était plus élevé que celui de *The Trail*, j'ai pu reprendre certaines formules afin de les améliorer. Raymond Wong, qui était aussi le producteur de *The Occupant*, avait beaucoup apprécié *The Trail*, et il m'avait demandé de refaire un film dans la même veine. Il voulait faire un film fantastique stylisé avec beaucoup d'emprunts à la comédie et au film d'horreur. Ma seule requête fut d'imposer Chow Yun-Fat au casting. Chow n'était pas encore une star et il était rarement embauché à cause de sa réputation de porte poisse. Tous les films dans lesquels il a joué ont été des fous catastrophiques. Je me suis battu pour l'imposer et Raymond Wong a finalement accepté. Chow est aussi un grand comique et il déploie son talent d'humoriste à merveille dans *The Occupant*.

Mommy Dearest, votre film suivant, est aussi un film un peu à part. Un thriller dramatique avec Alan Tam qui recèle de nombreuses idées audacieuses en matière de mise en scène. Vous changez de genre pour ne pas tomber dans le piège du filon ?

La plupart de mes films ont été des succès honnêtes et beaucoup de personnes m'incitaient à exploiter le filon jusqu'au bout. Mais ça ne m'intéresse pas. J'aime m'essayer à d'autres genres et multiplier les expé-

riences. C'est ce qui me motive le plus. Si vous voyez ma filmographie, vous verrez que chaque nouveau film n'a rien à voir avec le précédent. **Mommy Dearest** - qui a été aussi l'un des mes plus gros succès - n'a aucun point commun avec *The Occupant*. Et c'est tant mieux : J'aurais très bien pu faire le même film tout au long de ma carrière, comme font beaucoup de mes congénères, mais cela tue la passion et la créativité.

Vous avez ensuite opéré un virage à 180° en réalisant L'Héritier de la violence avec le regretté Brandon Lee. Une perle du cinéma d'action made in HK.

Ah, que je suis triste quand je pense à Brandon Lee... J'adorais ce garçon. La dernière fois que je l'ai vu, il m'avait apporté le scénario de *The Crow* et il me disait qu'il faisait des pieds et des mains pour avoir le rôle. J'avais adoré le scénario et je l'ai appelé pour lui donner confiance en ses talents d'acteur, car il doutait sérieusement de ses capacités. Et je n'ai plus eu de nouvelles de lui jusqu'à ce que j'apprenne la tragédie... (ému) Ça m'a fait mal. Brandon était une personne merveilleuse.

Vous vous entendiez bien avec Brandon Lee ?

Oui, humainement parlant. Mais ce n'était pas facile sur le plan professionnel. Lorsque nous collaborions sur *L'Héritier de la violence*, Brandon ne cessait de me faire part de son dégoût pour les films d'action. Il avait fait l'Actor's Studio et il voulait qu'on lui propose des films qui pourraient mettre en avant ses compétences en art dramatique. Je me souviens lui avoir dit une fois : « Brandon, la seule raison pour laquelle tu peux faire l'acteur à Hong Kong, c'est grâce à l'héritage de ton père ! ». Et il me répondait : « Mais je suis Brandon Lee, pas BRUCE LEE !! Je ne peux pas être meilleur que mon père dans les films d'action !! », et je lui rétorquais : « Mais tu n'as pas être meilleur que lui ! Tu peux avoir une approche totalement différente

de lui et t'affirmer dans un autre style. Tu peux être BRANDON LEE ! ». Mais ça ne lui plaisait pas. Il voulait même retirer toutes les scènes d'action de *L'Héritier de la violence* et les remplacer par des scènes dramatiques.

J'imagine que l'atmosphère devait être tendue entre Brandon Lee d'un côté, et Meng Hoï et Ko Shou-Liang de l'autre, les deux chefs cascadeurs du film...

Et comment ! En plus, le barrage de la langue a été un problème avec ses partenaires à l'écran, vu que Brandon ne parlait pas un mot de cantonais. C'était très dur pour tous de s'adapter aux circonstances. Meng Hoï et Ko Shou-Liang travaillaient à un rythme que Brandon avait du mal à suivre. Mais malgré ces problèmes, Brandon se dépensait énormément sur le tournage. De jour comme de nuit. Il était un artiste martial complet.

Est-ce vous qui avez eu l'idée de mettre Brandon Lee face à Bolo Yeung lors d'une scène en hommage à Opération Dragon ?

Oui. (rires) J'adore les films de Bruce Lee et *Opération Dragon* en particulier. Je voulais placer ce clin d'œil en hommage au Petit Dragon et même Brandon avait apprécié cette petite touche.

La fusillade finale de L'Héritier de la violence reste l'un des moments les plus gore du polar hong-kongais. Sans compter l'empoignade violente entre Brandon Lee et Shing Fui-On, qui rappelle beaucoup la tentative d'assassinat de Roy Scheider à Paris dans Marathon Man...

C'est vrai que nous avons mis le paquet niveau violence et testostérone. En fait, je voulais faire quelque chose de sombre, fou, excessif mais qui reste toutefois très divertissant. Une sorte d'hommage aux débordements graphiques de Sam Peckinpah à l'époque de *La Horde sauvage* et de *Guet-apens*.

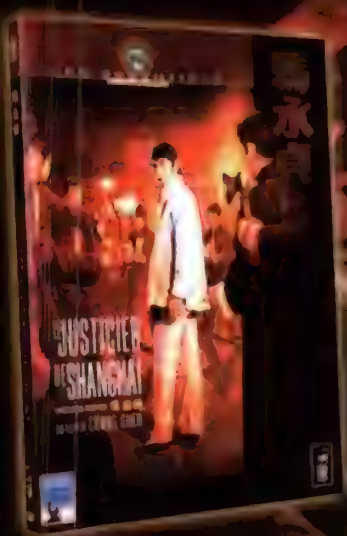
Propos recueillis et traduits par Fathi BEDIAR (encore un grand merci à Marie-France Dupagne et à toute l'équipe du BIFFF 2004)



LES ESSENTIELS

3 FILMS MAJEURS DE CHANG CHEH. LE RÉALISATEUR DE LA RAGE DU TIGRE

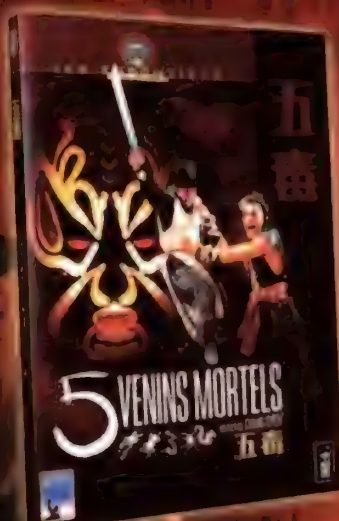
"Chang Cheh est mon maître"
John Woo



Le grand classique du film
de combat à mains nues,
dans la lignée de
LA FUREUR DE VAINCRE



L'adaptation d'un des
plus grands classiques
de la littérature
Chinoise



Un film culte
qui a inspiré
Quentin Tarantino
pour KILL BILL



EN VENTE EN DVD DIGIPACK

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN DVD - VERSIONS RESTAURÉES - DES BONUS INÉDITS ET EXCLUSIFS



POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM

COLLECTION IMPACT



60 *Journal of*
the Corporation

Oil Digger: Buffy

BB: Austin Powers 2

Les Sœurs

La Fila des Jemors
Les Bois du Désert
The Reaction

24 American Psycho
Les Nuls du Désert
L'histoire d'un psychopathe à New York.

X-Men
American Psycho

Shawmut Hill
2.5 Miles
2.5 Miles
2.5 Miles

55 The Gift
Tigre et Dragon
L'Enfer des Dames

89 *Journal of Management Inquiry* 17(1)
10.1177/1056492608317771

Dark Knight
—1996—
May of the Car



BONDE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,00 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commander que les numéros indiqués sur le bon (n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90 : épuisés). Pour l'étranger : 5,00 € par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandes)

Je règle par ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM PRÉNOM
ADRESSE

Date et signature obligatoires

Date d'expiration .

Mois/Année

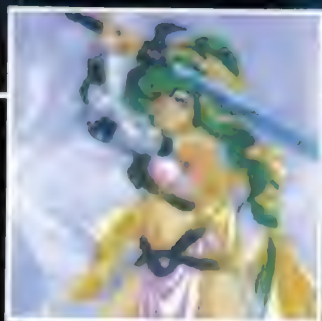
IMPACT			1	2	3	4	6	7	11	12
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23
24	25	27	29	30	31	32	33	35	36	37
38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48
49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59
60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70
71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81
82	83	84	85	87	88	89				

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE



À la pêche aux DVD inclassables... Ça mord !



sommaire

#88 DVD

La main-mise de Stéphane sur le cahier DVD remise en cause ! Notre Grec voulait faire un texte principal sur la série des **Police Academy**, quand Yannick s'est pointé la fleur au fusil en réclamant une page entière pour la sortie de deux opus des frères Coen. Contre toute attente, le Toulousain l'a emporté et Stéph est parti se consoler avec du Spider-Man, du Van Damme ou du Joe Dante...

#98 ANIME NATION

Quand une sortie DVD arrive à faire fusionner ses souvenirs humides de mouflet accro à Dorothee et son admiration

compulsive pour tout ce qui touche à Mamoru Oshii, Tranbert devient rapidement incontrôlable...

#100 PLAY MAD

Vu qu'il est chauve et qu'il a une grosse voix, Yannick se prend pour Vin Diesel et passe ses nuits à errer en marcel noir dans son appartement, à la recherche d'une hypothétique bestiole, et ce pour le grand désespoir de Madame Dahan, qui n'a plus qu'une parole à la bouche : « *Kill Riddick !* ».

#101 SANG D'ENCRE

On a pas vu beaucoup le pauvre Arnaud à la rédac ces temps-ci.

Épisodiquement, il se pointait en gueulant à la cantonnade : « *Putain, les gars, j'suis en train de lire un bouquin ! Une bombe !* ». Heureusement qu'il a trouvé le temps d'écrire un papier dessus...

#102 TOP GOODIES

Numa est le grand rockeur de la rédac, toujours prêt à faire des dolts au gardien du square d'à côté ou à tirer la langue à sa boulangère. C'est pour ça que les comics et les figurines consacrés aux idoles rebelles, il adore ça : il les met bien en évidence sur ses étagères puis il invite la mamie du dessous à prendre le thé. Réaction assurée...

AUTEURS CÉLESTES

(BARTON FINK + ADAPTATION + INTOLÉRABLE CRUAUTÉ)



CE MOIS-CI, L'ACTUALITÉ NOUS PERMET DE NOUS PENCHER SUR UNE FORME DE CINÉMA MOINS REPRÉSENTÉ ICI : LE CINÉMA DIT D'AUTEUR. « WHAT THE FUCK ?? » VOUS DITES-VOUS ? DU CALME, ON NE VA QUAND MÊME PAS VOUS CONTER LES AVENTURES D'UN DEUX-PIÈCES-CUISINE, VOUS NOUS CONNAISSEZ...

Peut-être que certains lecteurs penseront que célébrer les frères Coen dans le cahier DVD n'est pas très Mad. À l'instar du producteur Lipnick dans *Barton Fink*, je dirais « qu'il faut arrêter cette rumeur tout de suite », parce que Mad, en apôtre d'un cinéma de genre qui connaît son histoire et se targue de la décortiquer, ne peut décemment pas ignorer les plus post-modernes des cinéastes actuels. Au-delà de récits toujours tortueux, qui questionnent avec force l'histoire américaine et ses enjeux sociologiques, tout en pratiquant avec humour un existentialisme teinté d'absurdité, les films des frères Coen ont tous un point en commun : l'autopsie des genres fondateurs à des fins déconstructivistes. Du polar shakespearien au film de gangsters politique, en passant par le drame kafkaïen, du Capra déstructuré ou de la « screwball comedy » désenchantée, les frères Coen explorent les mythes de l'âge d'or hollywoodien, en extraient la quintessence thématique, mais surtout revisitent ses images. Non seulement dans l'optique de les détourner à des fins réflexives (jouer sur les attentes du spectateur pour questionner symboliquement son rapport à des images codées) mais aussi pour révéler leur immixtion dans la réalité. « Baudrillardiens » par essence, les films des frères Coen confrontent toujours leurs personnages à une réalité devenue cinématographique qui va inexorablement les compromettre. Cette incroyable puissance symbolique, questionnant l'histoire du cinéma pour comprendre le monde, est tributaire d'une mise en scène cinéphilique qui connaît et résout.

pecte à merveille ses modèles, mais dont personne n'a réellement soulevé l'infinie complexité. Aussi élégant et précieux soit-il, le DVD de *Barton Fink* laisse ainsi davantage la parole à des analyses sur le scénario et ses références historiques (Faulkner, le Group Theatre, le Hollywood des années 40), alors que ce chef-d'œuvre est un monument de mise en scène qui aurait mérité une analyse beaucoup plus pointue de son découpage (bon je sais, le fait que j'apparaisse dans les bonus n'y a pas changé grand-chose !). Pensée comme une œuvre plus commerciale par leurs producteurs, *Intolérable cruauté* est pourtant la preuve (avec *Ladykillers*) que les Coen, malgré tous leurs efforts, ne peuvent être des cinéastes « mainstream ». Jamais cyniques, mais marqués par une ironie profondément désenchantée, ils ne peuvent s'empêcher de vriller très rapidement une histoire d'amour excellentement écrite et mise en scène, car son essence et sa raison d'être sont les vestiges d'une autre époque. Comme à leur habitude, ils convoquent l'histoire du cinéma (ici Hawks, *Mr. Carey* autant que des icônes de la screwball comedy Cary Grant, Ralph Bellamy et surtout Danny Tomlin, célèbre acteur de télé), et en dynamite les codes pour mieux révéler l'angoisse, la frustration (et le cynisme qui en découle) d'une société contemporaine apeurée. *Intolérable cruauté* n'est pas un film des frères Coen. Il le devient, glissant progressivement, par

une mise en scène appuyant la vacuité d'une quête obsessionnelle de l'américanité, vers un concept très proche de la Dark Screwball Comedy. Profitons-en pour signaler la sortie d'*Adaptation*, un Spike Jonze aussi labyrinthique et vertigineux que *Barton Fink*, mais dont la mise en scène, beaucoup moins complexe et symbolique, tend à donner au film la dimension d'une réflexion narcissique en vase clos. Captivant, audacieux et riche en digressions existentialistes, *Adaptation* questionne inégalement le processus de création d'un artiste là où *Barton Fink*, en analysant son anxiété progressive, s'interroge avant tout sur sa place et son rôle dans le monde. Bref, trois œuvres brillantes et fondamentales ce mois-ci, à côté desquelles la plupart des autres sorties DVD font pâle figure. Un seul regret, prévisible au demeurant : l'absence des frères Coen en commentaires audio...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR INTOLÉRABLE CRUAUTÉ ET ADAPTATION. VO SUR BARTON FINK) 2.0 (VF SUR BARTON FINK) ET DTS (VF SUR INTOLÉRABLE CRUAUTÉ). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - INTERVIEWS - DOCUMENTAIRES - GALERIES - FILMOGRAPHIES (SUR BARTON FINK) FEATURETTES - BÉTISSIER (SUR INTOLÉRABLE CRUAUTÉ) ANALYSE FILMIQUE (SUR ADAPTATION) BANDES ANNONCES (SUR BARTON FINK ET ADAPTATION).



X-FILES SAISON 9

DE CHRIS CARTER



Ca y est, la saga *X-Files* est terminée, l'ultime coffret est là. Sur une étagère, l'intégrale d'une des meilleures séries télévisées repose désormais en bonne place dans votre dévotion. La boucle est bouclée ? Non, pas vraiment, cette ultime saison se terminant un peu banalement et ne faisant que prolonger ce goût amer que l'on ressentait depuis quelque temps. Exit Duchovny donc, qui ne reviendra qu'à la fin, on poursuit les Affaires Non Classées avec les deux nouveaux, Reyes et Doggett, Scully jouant un peu les mentors « guest-stars ». Le cœur n'y étant plus, difficile alors de relancer le concept avec une simple passation de pouvoirs. Autrement, outre ceux liés au complot et à l'enfant de Scully, on retiendra des épisodes tels que *Dæmonicum* où James Remar est méconnaissable en Lucifer (carrément !), ou encore cet *Ecorchés* à l'intrigue assez folle qui permet de révéler le personnage de Reyes, vraiment très enclin à croire au surnaturel. Et pour le clin d'œil, celui invitant Burt Reynolds, idole de jeunesse de Chris Carter, dans une histoire sans cachet particulier. Tout ceci est très révélateur d'une lassitude à l'égard de son « bébé », dont il ne saura même pas trouver l'apothéose que méritait une telle institution du petit écran. On attend le film qu'il promettait à demi mots et qui serait la vraie fin d'*X-Files*, et pour patienter, c'est bon, vous pouvez vous retaper les presque deux cents épisodes, ils sont tous là, et quelque part (sortez les mouchoirs !), ça représente quand même une superbe page de série TV.

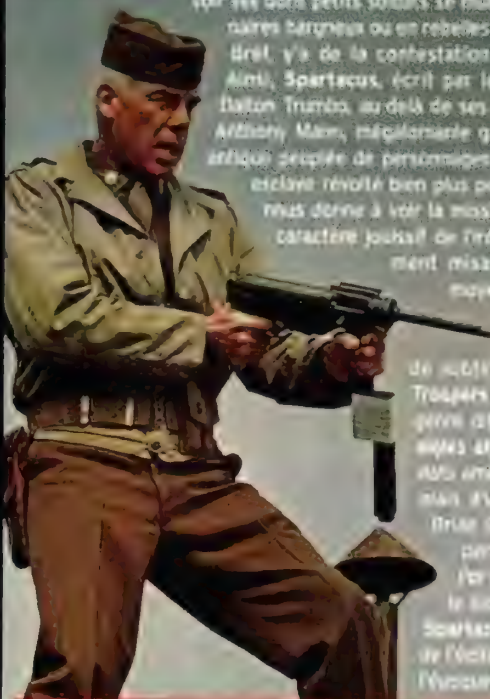
Stéphane Thiellement

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES - TV SPOTS.

DES HOMMES, DES VRAIS !

(SPARTACUS + LES 12 SALOPARDS + QUAND LES AIGLES ATTAQUENT)

La représentation de la violence au cinéma a considérablement changé à partir des années 60. Terminés les héros nobles au grand cœur. Le second conflit mondial étant passé par là, Hollywood va peu à peu voir ses bons petits soldats se muer en mercenaires barbares ou en rebelles fédérateurs. Bref, y'a de la contestation dans l'air ! Ainsi, *Spartacus*, écrit par le black-listé Dalton Trumbo, au-delà de ses problèmes internes (Kubrick parachuté pour remplacer Anthony Mann, impétueusement galopant de la star Kirk Douglas...), dépeint une Rome antique peuplée de personnages vides et corrompus, et érige en martyr la figure d'un esclave révolté bien plus politisée que dans la réalité. De même, *Les 12 Salopards* nous donne à voir la mission suicide d'un commando ricain contre les nazis où le caractère joualif de l'intrigue contraste constamment avec la vision profondément misanthrope d'un cinéaste en pleine possession de ses moyens. Les horreurs commises par cette équipe de sociopathes voudront au film d'Aldrich le libellé fascinant « Occident par les armes » pris au piège de leur marque de sobriété (et qui ont réitéré la même erreur sur *Starship Troopers* trois ans plus tard). *Quand les aigles attaquent* est de la guerre immédiate, royale, l'essentiel. Quand les aigles attaquent, frappez aussi par la volonté de montrer les soldats américains comme des fuyards, très près finalement du héros d'un Clint Eastwood drôles et explosifs. Le réalisateur Brian K. Hurley enchaînera ensuite avec un film certes moins perturbant mais cette fois-ci aussi profondément contestataire (de l'absence des braves, tant de guerre baby-boom !). À noter : le succès et le succès sont accompagnés de bonus inédits, *Spartacus* bénéficie d'une édition collector bien fournie, repétée de l'édition Criterion avec l'un des commentaires dans les pays à l'étranger.



DVD ZONE 1 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON DTS (VF SUR SPARTACUS), 5.1 (VO SUR TOUS ET VF SUR SPARTACUS ET LES 12 SALOPARDS) ET 2.0 (VF SUR QUAND LES AIGLES ATTAQUENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - INTERVIEWS - DOCUMENTAIRE - SCÈNES INÉDITES - STORY BOARDS - PHOTOS (SUR SPARTACUS) - FEATURETTE - BANDE ANNONCE (SUR LES TROIS).

SPIDER-MAN - EDITION ULTIMATE

DE SAM RAIMI



Sous prétexte de suite super méga attendue, des petits malins de la Columbia nous la mettent en douce avec une édition 3 DVD de *Spider-Man* reprenant le pressage précédent et l'agrémentant d'un disque de bonus contenant un making-of segmenté (intéressant, sans plus) et de la promo pour le second opus (rien à se mettre sous la dent). La copie reste la même, puisqu'il n'a pas été jugé utile de nous proposer la version « superbit », ce qui rend cette édition retardataire (cela aurait dû être la première édition) pas vraiment utile, à moins d'être fondu du film de Sam Raimi, et encore...

Stéphane Moïssakis

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : CONTENU DE L'ÉDITION 2 DISQUES + MAKING-OF + FEATURETTES + BANDES ANNONCES.

LA VIE DE BRIAN - EDITION SPECIALE

DE TERRY JONES



Le biopic sur Jésus le plus proche des faits, selon un Paul Verhoeven forcément sérieux. Cela n'empêche évidemment pas la gaudriole comme certains moments proprement hilarants tels que cette irruption d'aliens à tête de cul de vieille ou encore cette fabuleuse chanson sur la croix. En guise de suppléments, un simple documentaire amusant et un livret proposant le scénario (traduit en français alors que le DVD ne propose pas de VF, va comprendre !) ne garantissent pas assez la mention « édition spéciale » mais comme on n'a rien de mieux à se mettre sous la dent...

Stéphane Moïssakis

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - BANDES ANNONCES - SCÉNARIO.

IN HELL

DE RINGO LAM



Retour sur l'excellent B de Ringo Lam où Van Damme en prend encore une fois plein la gueule pour pas un rond, pour parler des suppléments qui garnissent ce DVD désormais à la vente. Entre un spécialiste de Jean-Claude qui présente le film et un autre nous parlant du contexte russe, la galette s'avère bien fournie en modules exclusifs qui ont le mérite de ne pas prendre *In Hell* pour un simple film de boeufs. Seul le making-of promo offre cependant des images de notre fouteur de torgnoles belge préféré, qui continue à clamer qu'il va remonter la pente. Bon courage !

Stéphane Moïssakis

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO NON ST ET VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES D'ÉPOQUE - DOCUMENTAIRES - SCÈNES COUPÉES - BLOOPERS - ARCHIVES - CLIPS VIDÉOS - BANDES ANNONCES.

WALK ON THE WILD SIDE

(LE SABRE INFERNAL + LA GUERRE DES CLANS + LA LÉGENDE DU LAC

* LE JUSTICIER DE SHANGHAI + ZATOICHI : LE MASSEUR AVEUGLE

* ZATOICHI : MORT OU VIF + ZATOICHI)

Wild Side continue ce mois-ci sur sa lancée, proposant pas moins de sept films de sabre, et enterre pour le coup toute concurrence sur le segment des films de genre asiatiques. Au programme, on retrouve bien sûr des incontournables de la Shaw Brothers, avec les premiers Chang Cheh disponibles. D'abord *La Légende du lac* avec John Woo en assistant réal, fresque flamboyante dont la particularité, outre ses moyens imposants et ses scènes de combats pas toujours géniales, est de réunir toutes les stars maison :

David Chiang, Ti Lung, Ku Feng, Yueh Hua, Kuàn Tai Chen... On retrouve ce dernier dans le rôle qui l'a rendu mythique, celui de Ma Yung Chen, sorte de Scarface made in kung fu, filant des lattes avec le sourire, dans le

barbare et hallucinant *Justicier de Shanghai*, une date dans l'histoire de la Shaw, où Chang Cheh se lâche dans un final apocalyptique, Kuan Tai Chen charcutant une cinquantaine d'ennemis avec une hache plantée dans le bide : sauvage ! Wild Side en profite aussi pour éditer deux perles rares de Chu Yan, autre réalisateur maison à l'élégance visuelle étonnante : le très fun *La Guerre des clans* (où les rebondissements par trahisons sont poussés à leur paroxysme) et le sublime *Sabre infernal* (dont le scénario à tiroirs est un modèle du genre). Deux bijoux qui apportent une dimension onirique mais aussi sensuelle à un genre dominé jusque-là par l'approche réaliste et tragique de Chang Cheh. Non content de disposer du catalogue Shaw Brothers, Wild Side se lance aussi à l'assaut du film

de sabre japonais. À l'occasion de la sortie de l'iconoclaste *Zatoichi* de Kitano dans une belle édition 2 DVD, l'éditeur nous fait découvrir les origines du sabreur aveugle. Ce qui n'est pas dénué de bon sens dans la mesure où la Shaw distribuait les *Zatoichi* à Hong Kong (avant d'en pomper le concept et de cartonner avec *One Armed Swordsman* et consorts). Au programme, *Le Masséur aveugle* (1962), point de départ d'une saga fondamentale qui donna lieu à 26 films mettant en scène l'exigeant Shintaro Katsu dans le rôle du Zatoichi. Une première œuvre austère mais d'une beauté fulgurante, concoctée par Kenji Misumi, à qui l'on doit *Baby Cart* avec Tomisaburo Wakayama. Ce dernier, frère aîné de Shintaro Katsu, jouera d'ailleurs un bad guy dans *Mort ou vif* (1964), sixième opus coloré et ultraviolent de la série, qui montre l'évolution rapide d'une saga débutée dans la sobriété pour finir à coups de geysers d'hémoglobine, ce qui la rapproche dans ses débordements de *Baby Cart*. Bref, pas de fausses notes chez Wild Side (hormis une présentation des *Zatoichi* par Miike, l'idole des dandys faisandés) et des heures de rixes sanglantes en perspective !

Yannick Dahan

WILLARD

DE GLEN MORGAN



Attention, documentaire exceptionnel ! Dans le souci de fournir de la matière pour le DVD, le réalisateur de *Willard*, Glen Morgan, engage une jeune étudiante en cinéma qui va le suivre durant quasiment toutes les étapes du projet. En résulte un film d'une heure et quart proprement fascinant, riche en informations (Macaulay Culkin, prévu pour le rôle-titre ?!) et dressant le portrait d'un cinéaste abattu, cherchant à faire son premier film de la façon la plus honnête possible. La petite histoire rejoint ainsi la grande fiction tant le documentaire dresse un parallèle diffus entre Morgan et Willard, le premier étant un névrosé passif faisant un film entier sur la névrose. Tellement brillant et touchant qu'on aurait aimé que tous les suppléments du DVD soient de la même eau, même s'ils touchent d'autres aspects intéressants concernant le projet.

Stéphane Moissakis

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES ET COMMENTÉES - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCÉES - SPOTS TV.

MYSTIC RIVER

DE CLINT EASTWOOD



On l'a déjà dit dans ces colonnes : en s'entourant d'une équipe talentueuse et entièrement dévouée à sa cause, Clint Eastwood a réussi à livrer, avec *Mystic River*, un grand film aussi humain que désespérément noir. On célèbre ici souvent le caractère profondément cinématographique d'une mise en images viscérale : ne loupons donc pas l'occasion que nous offre *Mystic River* de contempler ce que peut donner un traitement formellement classique tout en aboutissant à un résultat d'une fulgurance émotionnelle rare. Par ailleurs, cette édition collector offre un commentaire audio des acteurs Kevin Bacon et Tim Robbins bourré d'anecdotes (mais non sous-titré !!!), deux featurettes avec moult intervenants et surtout une interview longue et passionnante du grand Clint, où le vieux lion parle de son boulot et de sa carrière avec modestie et lucidité (de son dernier film, il dit : « Je n'aurais pas pu faire mieux. »).

Arnaud Borda

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - INTERVIEWS - FEATURETTES - BANDES ANNONCÉES.

LES LOONEY TUNES PASSENT À L'ACTION

DE JOE DANTE



Bien entendu, il ne fallait pas s'imaginer que la Warner allait nous proposer une analyse profonde sur le dernier opus de Joe Dante, et c'est bien évidemment le contraire qui se produit puisque le produit est encore une fois destiné aux kids. Quelques scènes inédites pas toujours terminées se révèlent être ainsi le bonus le plus intéressant (quoique les « commentaires » de Daffy et Bugs soient en trop), dont notamment une séquence d'ouverture alternative. Pour le reste, il faudra se contenter du tout promo et d'un dessin animé récent (avec le Coyote tout de même) qui peine à retrouver la niaque des bons vieux Chuck Jones. Reste le film, à savourer sous formes de sketches inégaux dont certains frisent le génie pur...

Stéphane Moissakis

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - SCÈNES INÉDITES - DESSIN ANIMÉ INÉDIT - BANDES ANNONCÉES - BONUS CACHÉ.

COLLECTION INCLASSABLES DE MARC CARO

(JEU DE MASSACRE + BRITANNIA HOSPITAL + LES DÉCIMALES DU FUTUR + LA PRISONNIÈRE + LA DIXIÈME VICTIME)



Après le split plus ou moins amical du tandem qu'il formait avec Jeanne, Marc Caro se faisait de plus en plus discret au fur et à mesure que la notoriété de son compère grandissait, até il est vrai que le succès phénoménal de sa Bécassine des années 2000. Dans l'ombre mais toujours actif, Caro revient aujourd'hui avec une collection DVD de titres complètement décalés. Si à l'arrivée, *La Dixième victime* (une variation des Chasses du comte Zaroff, réalisée en 1965 par Elio Petri) et *Jeu de massacre* (Cassini et Duchaussoy s'affrontent devant la caméra d'Alain Jessaï, puis celui du Frankenstein 90 avec Eddy Mitchell) s'avèrent être les

titres les moins intéressants malgré leurs évidentes qualités, c'est majoritairement à cause des trois gros morceaux restants : *La Prisonnière*, voyeuriste et vénéré chef-d'œuvre méconnu de Clouzot, les messianiques *Décimales du futur* de Robert Fuest (que Van ne remerciera jamais assez pour les *Docteur Phibes*) et le complètement barré *Britannia Hospital* (assidûment la première greffe de tête grâce à Lindsay et Anderson), titre méritant à lui seul l'appellation inclassable. Ne reste plus à Caro qu'à revenir dernier un combo pour nous confirmer qu'il a vraiment très bon goût.

Alain Bouché

DVD JURE : ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERTS 1.66 ET 1.85 (4/3 ET 16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : GALERIE PHOTOS - DIALOGUES DU FILM (SUR TOUS).

INTERVIEW MARC CARO

LE CO-RÉALISATEUR DE DÉLICATESSE ET DE LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS NOUS EXPLIQUE LES TENANTS ET ABOUTISSANTS DE SA COLLECTION D'INCLASSABLES. UNE MANIÈRE DE FAIRE LE POINT SUR CE QU'IL AIME ET N'AIME PAS DANS LE DVD.

Concernant le choix des titres

J'ai choisi ces titres parce qu'ils reflètent un esprit de contre-culture, un peu anar, comme s'il s'agissait du reflet de ma personnalité profonde. Mais ce qui m'a touché avant tout, c'est de revoir ces différents films, tous liés à des souvenirs. Le DVD permet facilement de retrouver certaines émotions, et je voulais que ce soit aussi le cas avec ces titres que je trouve toujours formidables. Il m'a semblé qu'ils avaient tous une réelle emprise sur des réalités politiques et sociales actuelles, que ce soit *Britannia Hospital* ou encore *La Dixième victime*, par rapport au jeu télévisé. J'aime beaucoup le fait que ce soit des titres dont la forme est toute aussi pertinente que le fond. L'idée n'est pas d'avoir une collection forcément cohérente, puisqu'il s'agit de films qui ne rentrent pas dans des catégories précises. Ce sont juste des films que j'aime. C'est vrai qu'ils tendent pour la plupart vers la science-fiction et le fantastique, des genres que j'aime, et j'apprécie ici le fait qu'il s'agisse de titres spéculatifs, qui posent des hypothèses, ce qui est le propre de la science-fiction. Ce sont des vrais

coups de cœur et j'espère que je transmettrai le vœux à certaines personnes.

Concernant les éditions

Comme je ne pouvais pas me lancer dans la réalisation de suppléments parce qu'il s'agit de titres vraiment trop confidentiels, je me suis axé sur l'aspect visuel en m'occupant, aidé de la graphiste avec laquelle je collabore depuis des années, des jaquettes de la collection. J'aime le côté fétichiste du DVD et j'ai vraiment tenté de reproduire l'esprit du film au travers du graphisme, que l'on a particulièrement soigné. J'ai évité également de faire une présentation du titre en bonus, parce que je ne sais pas le faire aussi bien que d'autres. En général, je m'intéresse rarement aux suppléments, ce n'est souvent que du bla-bla et même certains grands cinéastes peuvent être exaspérants lorsqu'ils dissèquent leurs films. Je pense d'ailleurs que les possibilités de l'interactivité n'ont pas encore été pleinement explorées et je suis persuadé qu'on pourra bientôt combler le fossé qu'il y a entre le narratif et l'interactivité, la seconde pouvant également véhiculer la même émotion que le premier.

Les recueils par Sophie Wittmer



LE PURIFICATEUR. « Au nom de la Fox, je vais vous commenter mon film... » Ainsi débute le commentaire audio franchement anecdotique d'un Brian Helgeland qui tente ici et là de prendre la défense de son film sans pour autant y croire. Un aveu de résignation pour celui qui, à l'époque de *Chevalier*, ne tarissait pas d'éloges sur son équipe ? Peut-être, puisque le DVD ne fait pas le point sur les énormes problèmes rencontrés sur le tournage (départ de Vincent Cassel, problèmes de SFX) et la stature maladroite du film ne risque pas d'engendrer une nouvelle édition plus loquace. Restent quelques scènes coupées qu'on essaye difficilement de mettre dans l'ordre... (FPE)

MICHEL VAILLANT. Le résultat ne surprend pas, étant donné que la BD dont Michel Vaillant est tirée n'en menait pas large question qualité. Conséquence directe, le film de Couvelaire se donne des airs de Tony Scott du pauvre et n'en finit pas de ronger le cerveau de ses spectateurs. Quelques innovations sont à prévoir concernant les suppléments, dont un making-of interactif assez poussif. Quitte à taper dans l'original, il aurait mieux valu se concentrer sur le film, pur gouffre à pognon qui n'a certainement pas ramené la mise, mais risque bien de cartonner à la télé. À ce moment là, ne le confondez pas avec les pubs quand même... (FPE)

THIRTEEN. Un teen-movie qui se verrait bien audacieux puisqu'il met en scène deux jeunes plisseuses qui ont décidé de tout essayer, comme des grandes. Sorte de *Moi, Christiane F...* light, *Thirteen* est tellement persuadé de son coup que sa réalisatrice nous ressort le coup de la caméra portée, façon documentaire, en l'utilisant de façon si peu efficace qu'elle fait avant tout ressortir les défauts grossiers d'un script écrit par l'une des actrices du film, effectivement âgée de 13 ans... Et ben, on n'a toujours pas trouvé le digne successeur de *Fatal Games* ! (FPE)

SO CLOSE. Il faudra quand même rappeler un jour que Corey Yuen, le si génial chorégraphe d'une sacrée triptote de films de Hong Kong et des derniers Jet Li est avant tout le réalisateur de *Karaté Tiger* ! Pas vraiment un bon donc (quoique certains de ses films soient particulièrement jouissifs), et *So Close*, son *Charlie's Angels* commandé par la Columbia Asia, ne le fait pas remonter dans notre estime. Du câble à outrance (Shu Qi se colle carrément au plafond !), du numérique dequieu comme seul HK nous en balance et même pas un petit bout de fesse qui dépasse... Moi je dis : remboursez ! (GCT)

PRÊTE À TOUT. Nicole Kidman dans le rôle d'une grosse pétasse prête à tout (oui, c'est dans le titre) pour devenir speakerine, sous la caméra de Gus (porte bien son prénom, celui là !) Van Sant, ça donne un ersatz de film incisif malgré tout bien propre sur lui. Le film ressort peut-être dans une collection « auteurs », maintenant que son réalisateur est Palme-d'orisé, mais se regarde surtout pour le jeu chargé d'érotisme de la Kidman, qui n'a jamais été aussi... raaahh Mamma Mia ! Je vous laisse, je vais me changer, comme dirait Bordas ! (Studio Canal)

STARSKY & HUTCH - SAISON 1. On en a déjà parlé dans ces pages, mais on vous prévient quand même que la saison 1 de *Starky & Hutch* est désormais disponible en zone 2 avec les voix de Jacques Balutin et Francis Lax. Mêmes spécificités pour le DVD, donc ceux qui n'avaient pas craqué après avoir lu le texte de Fathi savent ce qu'ils leur restent à faire. (GCT)



LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LE RETOUR DU ROI

DE PETER JACKSON



Dans le souci d'optimiser ses ventes, New Line ne se contente pas d'avancer la sortie DVD de l'édition simple du *Retour du Roi* mais recule également celle du collector 4 DVD au 16 décembre. La démarche de la firme est assez judicieuse car cela laisse plus de temps aux potentiels acheteurs pour se laisser tenter par ce premier montage. Au niveau du contenu, outre le film tel qu'on a pu le découvrir en salles, on retrouve en guise de bonus quelques featurettes (à noter qu'il n'y a curieusement aucune preview sur la version longue), les trailers de rigueur (curieusement décevants si on les compare avec le dernier des *Deux tours*, absolument étourdissant) et surtout le documentaire du National Geographic concernant directement le film. Bien que celui-ci soit un peu ethnocentrique, Aragorn étant ainsi comparé à William Wallace (le héros de *Braveheart*) ou encore à Roosevelt (tant que ce n'est pas à Bush, l'autoproclamé défenseur du monde libre, ça va...), certains parallèles établis par nos amis anglo-saxons s'avèrent plus que pertinents : ce formidable désir de liberté traversant en effet tout le film transforme un spectacle à la barbarie cathartique (la charge des Rohirrim !!!) en œuvre d'une justesse et d'une générosité admirables qui conclue la saga dans un crescendo prodigieux.

David Doukhan

DVD JUNE : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTES - MAKING OF - DOCUMENTAIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - BANDES ANNONCES - SPOTS TV.

Un goût de classique (FNAC IMPORT)

(LA RUE ROUGE + THE GRAPES OF WRATH + ALICE IN WONDERLAND : THE MASTERPIECE EDITION + THE TEN COMMANDMENTS : SPECIAL COLLECTOR'S EDITION)

Classiques ou quasi classiques dans les bacs d'import ce mois-ci avec des films tellement reconnus que même l'AFI serait d'accord pour vous les recommander chaudement ! Tout d'abord l'illustration pachydermique de la bible par Cecil B. DeMille, alias *Les 10 commandements*, dont la tagline pleine d'humilité, annonce clairement la couleur : « *The Greatest Event in Motion Picture History* » ! On n'y est pas encore, mais pour son dernier film, Cecil B. DeMille, déjà atteint par la maladie, accouche tout de même d'un film marquant, ne serait-ce que par sa démesure. À l'opposé, l'étude sociale de John Ford, *Les Raisins de la colère*, brosse un portrait humaniste tout en retenue de gens ordinaires durant la Grande Dépression tout en offrant une vision désabusée et critique de l'Amérique de l'époque. Leurs éditeurs respectifs semblent pleinement conscients de la valeur patrimoniale de ces deux œuvres comme en témoignent leurs éditions impeccables et bourrées à craquer de suppléments. Même si *Alice au pays des merveilles* fut un bide total lors de sa sortie en 1951 et que Walt Disney n'a jamais vraiment caché qu'il n'aimait pas le film, il tranche avec les précédents travaux du studio en

étonnamment peu re-calibrée « pour moutards » des écrits de Lewis Carroll. L'éditeur ne l'ayant toutefois pas compris, les maigres bonus sont principalement destinés aux moins de 10 ans. Enfin, vilain petit canard, vu son traitement en zone 2 bien de chez nous ce coup-ci, *La Rue rouge* n'est rien de moins que l'un des plus beaux films de la période américaine de Fritz Lang. En remakant *La Chienne* de Jean Renoir, Lang revoit les choses de façon beaucoup plus pessimistes et revient à un de ses thèmes de prédilection : la corruption morale de l'individu et livre son film noir le plus désespéré. Malheureusement, la copie proposée (complètement floue) frise le foutage de gueule et aucun bonus ne vient rattraper la mise...

Manuel Colombier

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : SYNCHRONIZED LABEL. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : GALERIE PHOTOS - FILMOGRAPHIES.

DVD JUNE : ÉDITEUR : FOX, PARAMOUNT & WALT DISNEY HOME ENTERTAINMENT. TRANSFERTS 1.33 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 2.0 (VO ET VF DE *THE TEN COMMANDMENTS* ET *ALICE IN WONDERLAND*) ET 1.0 (VO UNIQUEMENT SUR *THE GRAPES OF WRATH*). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - IMAGES D'ARCHIVES - DOCUMENTAIRE (SUR *THE TEN COMMANDMENTS* ET *THE GRAPES OF WRATH*) PROLOGUE - GALERIE PHOTOS - FEATURETTES (SUR *THE GRAPES OF WRATH*) CHANSONS - JEUX INTERACTIFS - DESSINS ANIMÉS (SUR *ALICE*).

POLICE ACADEMY

DE HUGH WILSON



Le DVD permettant de faire passer des vestes pour des lanternes, un *Police Academy* faisandé (ça a fait rire un jour ce truc ?) peut ainsi se permettre une édition spéciale sans que personne ne vienne redire quoi que ce soit. Évidemment, en pratique, le problème est bien là puisque personne n'a rien à dire sur ce film, comme le prouvent le « gros » documentaire (ils ont tous pris 20 kilos !) et le commentaire audio. À noter que l'éloge du vide se poursuit avec la sortie conjointe des six (!!!) suites en DVD, toutes agrémentées de suppléments. Puisque c'est comme ça, je veux une édition spéciale de *Crocodile Dundee*, y'a pas de raison !

Stéphane Moissakis

DVD JUNE : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRE - BANDE ANNONCE.

ENQUÊTE SUR LE MONDE INVISIBLE

DE JEAN-MICHEL ROUX

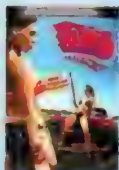
Voilà un film atypique qui s'adresse à tous, et spécialement aux amateurs de Fantastique. Jean-Michel Roux a réalisé ce documentaire sur les rapports particuliers entre les Islandais et le paranormal, avec des moyens et des procédés de film de fiction. Il étonne donc par son alternance de témoignages (tous authentiques) et de plages visuelles et sonores purement cinématographiques, permettant de réfléchir aux points troublants soulevés dans les interviews. Le travail esthétique est surprenant par l'emploi du Super 16 Scope qui donne un grain particulier, en parfaite adéquation avec le fond. L'aspect quasi hypnotique de l'ensemble est pour beaucoup dans la sensation d'étrangeté que le film dégage, renforcée par la spectaculaire beauté, l'aspect lunaire des paysages islandais et la musique qui



les accompagne. Roux a de l'humour et prend un malin plaisir à filmer ses interviewés avec les procédés habituels des représentations du fantastique à l'écran, entretenant ainsi une distance nécessaire afin que son film ne soit pas pesant. En replaçant des phénomènes purement fantastiques dans la réalité, les débarrassant ainsi de leur alibi fictionnel, le film pose des questions pertinentes, universelles et se termine sur un constat vertigineux et positif.

Stefan Rousseau

DVD JUNE : ÉDITEUR : CINEMALTA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : COURT-MÉTRAGE - PHOTOS DE REPERAGES COMMENTÉES - BANDE-ANNONCE.



BIKINI BANDITS

DE STEVE GRASSE

« J'ai commencé ma carrière en faisant des pubs pour une crème contre les hémorroïdes, c'est vous dire si j'ai un beau cul. » raconte à qui veut bien l'entendre la sublime Heather Victoria Ray, membre actif du gang des Bikini Bandits, gang composé d'une demi-douzaine de top-modèles plus affolantes les unes que les autres, évoluant dans un univers directement hérité de séries « oldies » américaines (*Drôles de dames*, *Shérif, fais-moi peur*), où s'entremêlent sans cesse des références autant empruntées aux polars destroys engendrés par Tarantino (*Tueurs nés en tête de liste*) qu'aux films cucultes de ce bon vieux Russ Meyer. Arrosez le tout d'une bonne rasade de métal (ayant mis quelques billes dans le projet, Maynard James Keenan, chanteur de Tool et A Perfect Circle, vient endosser la

panoplie du diable, rejoint ultérieurement par Jello Biafra, leader des mythiques Dead Kennedys), de parodies savoureuses (et hop ! On refait *Witness* en string !), de gunfigths décérébrés (toute une compagnie du SWAT trop accro au café y passe) et de gags salaces (meurtre à la saucisse, fabrication orgasmique de beurre) et vous obtenez un programme instantanément culte. Coming next : *Les Bikini Bandits sauvent l'Europe*. Magnez-vous de traverser l'Atlantique les filles !

Alexandre Bustillo

NOUVEAU USA. 2002. RÉAL. : STEVE GRASSE. INT. : HEATHER VICTORIA RAY, BARBARA DIMATTEO, CORRINE THOMPSON, BETTY SANLUI, HEATHER MCDONNELL. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO). DIST. : M6 VIDÉO.

INTERVIEW HEATHER-VICTORIA RAY

D'ABORD MAQUILLEUSE POUR DES TOUT PETITS FILMS TOURNÉS SANS LE SOU ET POUR DE NOMBREUSES PUBLICATIONS, HEATHER-VICTORIA RAY SE RETROUVE À LA TÊTE DES BIKINI BANDITS APRÈS AVOIR RÉPONDU À UNE ANNONCE SANS TROP Y CROIRE... QUATRE ANS PLUS TARD, C'EST LE SUCCÈS !

À propos de Bikini Bandits

Tout a commencé il y a environ quatre ans. Steve Grasse, le créateur et réalisateur de *Bikini Bandits*, était alors cadre dans une agence de pub. Fan absolu de cinéma bis, underground et trash, il a décidé de créer son propre univers, une série complètement décalée qu'il décrit lui-même comme un croisement entre *Charlie's Angels* et *Jackass*. Cette série à la fois fantastique et bourrée d'action, très sexy et pleine d'humour, serait composée de plusieurs épisodes sous la forme de modules de 3 minutes d'abord destinés à une exploitation sur Internet. Suite à son succès grandissant, Steve a décidé de faire un moyen métrage, *Bikini Bandits Experience*, et de le sortir, accompagné des différents épisodes, en DVD. En ce qui me concerne, je me suis retrouvée dans *Bikini Bandits* le plus simplement du monde, en me rendant à une audition. Je trouvais le concept suffisamment drôle et taré pour m'y intéresser et ma rencontre avec Steve m'a définitivement fait dire oui. Et je ne le regrette pas un seul instant.

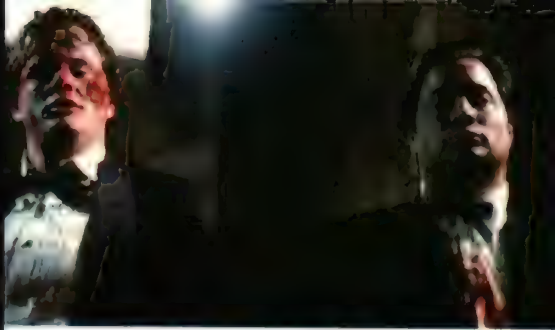
À propos de son rôle

Mon personnage est très important au sein de *Bikini Bandits* car il représente la meneuse du groupe, même si nous sommes toutes plus ou moins au même niveau. J'interprète donc une femme d'action qui n'hésite jamais à utiliser ses charmes, puis ses muscles, pour venir à bout de ses adversaires. C'est un rôle assez décérébré mais tellement amusant à jouer. C'était l'occasion pour moi, qui aime et pratique un minimum les arts martiaux, d'exécuter mes propres cascades tout en travaillant avec de vrais professionnels, ce qui était très enrichissant. Jouer dans *Bikini Bandits* fut une expérience inoubliable. J'ai hâte qu'on commence la suite, dès septembre prochain !

À propos de la sexploitation

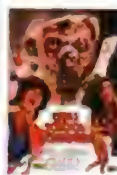
Il est évident pour Steve Grasse que *Bikini Bandits* est un hommage à tous ces films dits de sexploitation, auquel il faudrait ajouter un esprit outrageusement déjanté emprunté aux productions Troma. Personnellement, je ne connaissais pas bien ces films, qui étaient des références pour Steve. Il m'a montré celui qui était le plus représentatif à ses yeux, *Faster Pussycat Kill ! Kill !*, et j'y suis devenue totalement accro !

Propos recueillis et traduits par Damien Granger



GIRLS SCHOOL SCREAMERS

DE JOHN P. FINNEGAN



Production Troma datant du milieu des années 80, *Girls School Screammers* est, à l'instar de *Mother's Day*, un film qui s'avérera très vite beaucoup plus angoissant qu'il ne le laissait paraître au premier abord. Passée une scène d'introduction

autant cheap que miraculeusement efficace nous ancrant de plein pied dans le registre de la maison hantée, le film de John P. Finnegan colle aux baskets d'un groupe de jeunes filles, pensionnaires d'un institut catholique, envoyé répertorier une collection d'œuvres d'art dans une bien étrange bâtisse à mauvaise réputation. Réputation non usurpée car dès que la nuit tombe, les emmerdes commencent et les meurtres se succèdent. Donnant la désagréable impression de ne pas savoir sur quel pied danser au fur et à mesure que le métrage avance (slasher ? secte ? maison hantée ?), John P. Finnegan sauve les meubles en balançant ici et là quelques scènes vraiment flippantes, voire dérangeantes. Une vieille nonne pétrifiée de trouille, un meurtre commis par un tueur masqué bizarrement impassible, une cérémonie de « mariage » où les témoins ont tous salement passés l'arme à gauche... Finnegan marque des points, permettant ainsi à *Girls School Screammers* d'entrer dans le panthéon des réussites indiscutables de la firme de Lloyd Kaufman.

Alexandre Bustillo

NOUVEAU USA. 1986. RÉAL. : JOHN P. FINNEGAN. INT. : MARI BUTLER, KAREN KREVITZ, BETH O'MALLEY, MARCIA HINTON, VERA GALLAGHER... FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO SOUS-TITRÉE). SUPPLÉMENTS : GALERIES DE PHOTOS ET D'ARCHIVES, BANDES-ANNONCES. DIST. : UNCUT MOVIES.

UN WEEKEND EN ENFER

DE BOB WILLEMS

Le slasher du mois, c'est *Un week end en Enfer*, et, à l'instar de son clown tueur, il a plutôt sale gueule. Mal foutu et vraiment laid (le rendu DV de l'image est proprement dégueulasse), pas gore pour un sou (de toute façon, y'avait pas assez de thunes pour réaliser des meurtres corrects) et joué par une bande de guignols même pas drôles, le film de Bob Willems n'arrivera pas à titiller l'intérêt des fans de *Halloween*-like les moins exigeants, malgré un clown au masque bien ravagé et purulent, ainsi qu'une légende racontée autour d'un feu de camp, gimmick inhérent au genre et toujours envoûtant. Sauf que là, ça marche pas...

Alexandre BUSTILLO

NOUVEAU GREEM WEEKEND. USA. 2003. RÉAL. : BOB WILLEMS. INT. : KEN HEBERT, AMANDA WATSON, HANK FIELDS, CHRIS BRUCK... 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). DIST. : ANTARTIC.





INTERVIEW PHIL TIPPETT PHIL S'EN VA-T-EN GUERRE

TIPPETT NE S'EST JAMAIS REPOSÉ SUR SES LAURIERS. LORSQU'AU DÉBUT DES ANNÉES 90, IL ATTEINT L'APOTHÉOSE DE L'IMAGE PAR IMAGE, IL REMET TOUTE SA CARRIÈRE EN JEU POUR S'ENGOUFRER DANS LE NUMÉRIQUE. AUJOURD'HUI QU'IL EST L'UN DES MEILLEURS, SI CE N'EST LE MEILLEUR SPÉCIALISTE DE L'IMAGE DE SYNTHÈSE, IL BAZARDE LÀ ENCORE SES ACQUIS POUR SE RISQUER À LA RÉALISATION. UN PARI D'AUTANT PLUS AUDACIEUX QUE LES CHANCES DE LE REMPORTER ÉTAIENT BIEN MAIGRES, COMME IL LE RACONTE CI-DESSOUS.

Comment avez-vous été promu réalisateur ?

Je dois tout au producteur Jon Davison, que je connais depuis mes débuts chez Roger Corman. Nous partageons les mêmes goûts et cela fait des années que l'on pèche des films, dans l'espoir que je pourrais les réaliser. Par exemple, nous avons travaillé sur *Mars Attacks* !, puisque c'est Jon qui, le premier, a décroché les droits des trading cards. Alex Cox travaillait avec nous sur cette adaptation, que nous souhaitions très acerbe (il y avait des attaques directes contre le catholicisme et la culture de masse), mais aussi sérieuse, voire effrayante. Le studio n'a pas aimé, c'était trop audacieux.

*Comment s'est monté *Starship Troopers 2* ?*

C'est Jon qui a eu l'idée de proposer une séquelle à tout petit budget et destinée au marché DVD. C'était le seul moyen de faire le film. Mais il ne faut pas oublier que le premier a coûté près de 130 millions de dollars, alors que le budget de mon film est de six millions de dollars. Le bon point de ce manque d'argent, c'est l'obtention d'une certaine liberté. Sur le premier, les pressions étaient constantes et terribles. Par contre, là où vous manquez d'autonomie, c'est que toute votre histoire est imposée par le budget : le huis clos, la présence plus discrète des bugs, le petit groupe de personnages...

Malgré cette liberté, je trouve le discours de votre film nettement moins engagé que celui du film de Verhoeven.

Oui, c'est vrai. Mais il aurait été idiot d'entrer en compétition avec Paul sur ce point. Ensuite, la structure de notre film ne s'y prêtait pas tellement, contrairement à celle du premier film. Mais je pense qu'il y a tout de même un sous-texte anti-establishment assez évident dans notre film, et puis le ton reste très politiquement incorrect. Vous ne pouvez pas savoir à quel point Hollywood est actuellement effroyablement prude. Et puis, au sein du Tippett Studio, on travaille le plus souvent sur des PG-13, et je crois que mes gars et moi avons vraiment besoin de nous défouler.



En combien de jours avez-vous filmé Starship Troopers 2 ?

26, ce qui est très court pour un film techniquement aussi complexe. D'ailleurs, nous n'avons filmé que des scènes d'action la première semaine, si bien qu'au bout des six premiers jours de tournage, nous avions accumulé un retard de deux jours. C'est un problème courant, et nous aurions très bien pu rattraper ce retard par la suite. Mais le studio a pris peur, et ils ont embauché une compagnie d'assurance pour garantir que nous allions respecter les délais impartis. Cette compagnie a débarqué sur le plateau en exigeant que nous retirions au moins quatre pages de notre scénario pour rattraper le retard. Or, à ce moment, notre script était de 90 pages, autrement dit, il y avait déjà le strict minimum ! Nous ne pouvions couper qu'une chose : les scènes de comédie pure, celles qui camapaient les personnages. C'était un horrible sacrifice et les acteurs n'ont pas caché leur mécontentement devant ces coupes.

C'était votre première expérience avec des acteurs ?

Oui, et c'était une vraie source d'inquiétude. Non seulement j'étais un novice, mais j'avais peur de travailler avec des débutants, comme ce fut le cas de Paul pour le premier film. C'est pour cette raison que nous avons décidé que, tandis que le premier opus pouvait s'apparenter à la Seconde Guerre mondiale, le nôtre aurait des airs de Vietnam ou de fin de guerre de Corée. De cette façon, les survivants de cette longue

et meurtrière période de combat seraient de vieux briscards plus expérimentés. Et ce qui s'appliquait aux personnages, pouvait s'appliquer à leurs interprètes.

Je crois savoir que vous avez beaucoup préparé votre film...

Oui, car il s'est écoulé un an entre le green light et le début du tournage. J'ai donc storyboardé presque tout mon film à la manière des réalisateurs de dessins animés japonais, c'est-à-dire avec de nombreuses et minuscules vignettes. J'ai aussi utilisé les ressources que pouvait m'offrir mon studio : des designers, mais aussi des gens qui ont pu me faire des animatiques. Enfin, on a filmé quelques petits brouillons en vidéo, en s'aidant de figurines et de mes maquettes de mécas japonais.

Avez-vous réutilisé des éléments construits pour le premier film ?

Oui, nous avons utilisé le modèle 3D du bug, des morceaux des bugs animatroniques d'Alec Gillis et Tom Woodruff, et quelques accessoires. Nous avons aussi feinté sur les armes. Sur le premier film, je crois que le budget armurier était de quatre millions de dollars. Nous ne pouvions bien entendu pas nous permettre ce luxe. Nous avons donc choisi d'incruster les déflagrations en post-production sur des armes factices très sommaires. Cela nous a permis de gagner du temps sur le plateau, et de ne pas nous limiter sur le nombre de coups de feu et donc de prises. Par contre, nous avons joué de malchance sur les costumes. Une semaine avant le tournage, Columbia a décroché un deal avec Sony pour que nous puissions utiliser leurs nouvelles caméras HD. Le problème, c'est que la colorimétrie est très spéciale sur ces caméras, et que la couleur des costumes, notamment, devenait atroce. Mon directeur de la photo s'arrachait les cheveux, puisqu'il devait réviser tous ses plans, et notre costumière a dû relaire tout son travail en moins d'une semaine !

Était-ce une bonne expérience de travailler en HD ?

Oui, il y a quand même de grands avantages, même si l'on doit composer avec de nombreux inconvénients. Un de nos principaux soucis a été de diminuer la profondeur de champ et le piqué de l'image, bien trop précis en HD. Nous avons donc fait beaucoup de tests avec des objectifs, nous avons diminué le grain de l'image. Les avantages sont multiples. Déjà, vous n'avez pas à scanner la pellicule pour ajouter des effets numériques. Ensuite, on a découvert que la qualité de l'image est telle que l'on peut zoomer dans un plan en post-production si, par exemple, un cadrage ne vous convient pas.

Avez-vous reçu quelques conseils de Paul Verhoeven ?

Paul a été mon mentor sur ce film. J'ai beaucoup appris en travaillant avec lui, nous sommes tous d'immenses fans de son travail, et il y a quelques plans que nous avons osé surnommer les « Paul Verhoeven shots », c'est-à-dire qu'ils nous semblaient être conçus à sa façon. En ce qui concerne ses conseils, ils ont été plus techniques qu'artistiques. Nous avons parlé de plan de travail, de tournage à plusieurs caméras, ce genre de chose...

Qui a choisi de placer des scènes du premier film en ouverture ?

Le studio ! Ils ont toujours voulu que nous utilisions au maximum les images du premier film, et nous avons dû nous battre pour en mettre le moins possible. Et même quand nous leur disions que nous ne pouvions pas inclure des images du premier film,

compte tenu d'ambiances et de décors incompatibles, ils nous ont demandé si nous pouvions colorer ou trafiquer par ordinateur certains plans du premier pour les réutiliser ! Bien entendu, nous avons refusé.

Avez-vous tiré un trait sur les effets spéciaux ?

Je l'espère, oui. Si j'y retourne, ce sera uniquement parce que ma carrière de réalisateur ne décollera pas. Mais je continuerai pour mon propre plaisir à avoir des hobbies assez proches des effets spéciaux, puisque je dessine beaucoup, je monte des maquettes et je fais des sculptures en terre glaise. Je les laisse ensuite dans mon jardin, exposées aux intempéries, et j'attends de voir comment elles évoluent. J'ai toujours aimé voir les choses se dégrader (rires).

Special thanks to Jim Bloom and Phil Tippet.

Propos recueillis et traduits par Julien Dupuy

STARSHIP TROOPERS 2 : HÉROS DE LA FEDERATION

DE PHIL TIPPETT



Il vaut mieux oublier le chef-d'œuvre de Paul Verhoeven avant de se lancer dans la séquelle de Phil Tippet. Un effort d'autant moins évident que le pire de la suite est contenu dans sa première bobine : après la douloureuse

reprise de stock shots du premier opus, l'histoire démarre mollement, en suivant maladroitement les traces de son prestigieux prédécesseur (caméra à l'épaule, troopers pourchassés par des arachnides dans le désert, etc.). Aucun doute là-dessus, Tippet est encore loin d'avoir l'œil de Verhoeven. Heureusement, les personnages se retrouvent vite prisonniers dans un bunker et Phil Tippet se libère enfin de cet embarrassant antécédent pour s'approprier cet univers, dès lors confiné à un espace réduit et donc plus facilement cernable. Le film tient alors un rythme crescendo jusqu'à atteindre dans sa dernière demi-heure un jeu de massacre irrévérencieux, gore et imaginaire. En tant que direct-to-DVD, réalise au rabais par un débutant, *Starship Troopers 2* est un B plus que recommandable. On en vient même à souhaiter que les recettes du film encouragent Columbia à exploiter une franchise d'une richesse exceptionnelle, et surtout que Tippet enchaîne les réalisations. Notons que le DVD est nanti de bonus passionnants malgré leur ton promo.

Julien DUPUY

DVD INFO STARSHIP TROOPERS 2 : HERO OF THE FEDERATION. 2004. USA. RÉAL. PHIL TIPPETT. INT. BILL BROWN, RICHARD BURG, KELLY CARLSON, CY CARTER, SANDRINE HOLT. FORMAT 1.85, SON 5.1. SUPPLÉMENTS : MAKING-OF, DOCUMENTAIRE EFFETS SPÉCIAUX, BANDES-ANNONCES, COMMENTAIRE AUDIO. DIST. : GCT



DEAD ZONE

DE DAVID CRONENBERG

DOUBLE PROGRAMME DAVID CRONENBERG CE MOIS-CI. SOIT CHROMOSOME 3 (CF. FILM DÉCRYPTÉ DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO) ASSOCIÉ À DEAD ZONE, ADAPTATION D'UN ROMAN DE STEPHEN KING QUE LE CINÉASTE TRAHIT DANS LES GRANDES LARGEURS POUR MIEUX EN RESTITUER L'ESSENCE.

Lorsque, impressionnée par *Chromosome 3* et *Scanners*, la productrice Carol Baum de Lorimar lui offre d'adapter le roman *Dead Zone* de Stephen King, David Cronenberg refuse. Au passage, il fait part à son interlocutrice du projet *The Marcus Brothers* qui, plus tard, deviendra *Faux semblants*.

Plusieurs années plus tard, dans les bureaux de son ami John Landis auquel il rend visite, le cinéaste canadien croise Debra Hill, partenaire de John Carpenter sur ses premiers films. Debra Hill lui dit : « Je sais que vous avez déjà répondu non, mais j'insiste pour que vous mettiez en scène *Dead Zone*. Je produis le film pour le compte de Dino de Laurentiis. ». Et David Cronenberg d'avouer : « Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai répondu par l'affirmative ce coup-ci. Pourtant, je n'étais pas particulièrement en manque de projet. Un peu bizarre : je suis toujours allé jusqu'au bout de mon engagement, comme si *Dead Zone* avait mûri en moi pendant toutes ces années sans que je m'en rende compte. ».

Avant qu'il ne revienne à David Cronenberg, *Dead Zone* est un projet qui a déjà pas mal roulé sa bosse. Chez Lorimar, le roman tombe ainsi entre les mains de Stanley Donen qui y travaille avec le scénariste Paul Monash. « Il a rédigé deux versions du scénario. Aucune ne m'a parue géniale. » commente Stephen King. Lorsque le réalisateur de *Chantons sous la pluie* laisse tomber, *Dead Zone* passe furtivement sur le bureau de Michael Cimino. Ayant fermé les portes de son département cinéma, lourdement déficitaire,

Lorimar revend ensuite les droits du livre de Stephen King au nabab Dino De Laurentiis qui, un temps, songe le confier au Russe Andreï Konchalovsky.

Dead Zone étant confié aux bons soins de David Cronenberg, les choses avancent enfin de façon significative. D'abord au niveau du scénario, dont l'une des versions porte la signature de Stephen King en personne. Un scénario excessivement proche du roman et qui s'emploie à couvrir parallèlement trois récits. « Scénariste, King détruisait son travail de romancier. » David Cronenberg le rejette comme d'autres, nettement plus intéressé par l'adaptation antérieure de Jeffrey Boam pour Stanley Donen. « Nous avons dû réinventer le livre, le condenser sans nous soucier de fidélité. Finalement, nous y avons été fidèles, mais davantage en termes de substance, d'esprit que de narration. » témoigne le Canadien qui, avec Jeffrey Boam, tombe d'accord pour changer la nature de la « dead zone ». Dans le livre, il s'agit à la fois de vides durant les visions prémonitoires du héros et de sa tumeur au cerveau. Dans le film, ce sont les conséquences sur sa santé mentale et physique après chaque vision. Un changement que, bon joueur, Stephen King accepte. Ne reste-il pas l'essentiel à l'écran ? Soit Johnny Smith (Christopher Walken, extraordinaire), un professeur qui, au terme d'un coma de cinq ans, possède les dons surnaturels de revivre le passé et de prédire l'avenir. Ainsi sauve-t-il la vie du fils de son infirmière, apprend-t-il à son médecin que sa mère a survécu à l'Holocauste et conduit-il aussi à

l'arrestation d'un policier sadique. Johnny Smith trouve un plus gros client encore en Greg Stillson (Martin Sheen), politicien populiste en campagne qui, en cas d'élection à la Maison Blanche, pourrait déclencher une guerre nucléaire. Sauf si le médium l'en empêche, évidemment.

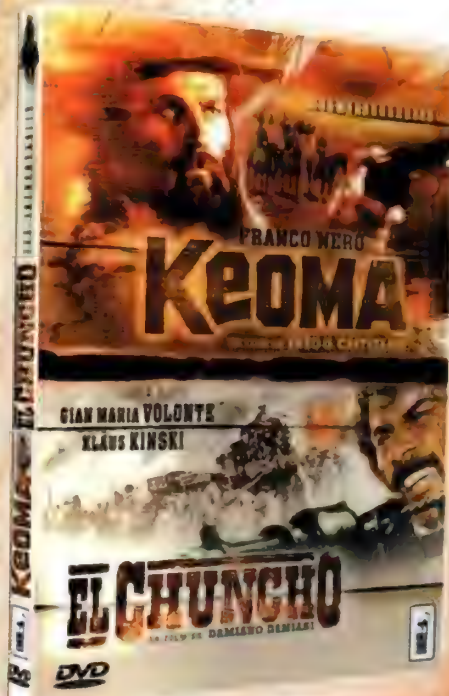
« En fait, *Dead Zone* prétend que Dieu est un scientifique dont les expériences ne fonctionnent pas systématiquement. Johnny Smith constitue justement l'une de ses expériences ratées. » Jolie métaphore de David Cronenberg qui, dans le rôle de Johnny Smith, voyait bien Nicholas Campbell (l'un des interprètes de son *Fast Company*) auquel il donne, faute de mieux, l'uniforme du flic sadique Frank Dobb. Stephen King voulait Bill Murray, indisponible pour l'heure. C'est le producteur Dino De Laurentiis qui pense le premier à Christopher Walken, d'abord jugé « trop âgé pour le personnage » par Cronenberg. Un point de vue qui évolue rapidement en louanges. « Il est fantastiquement bon. » avoue-il dès les premières prises. Bon et porteur sur son visage de toutes les angoisses et incertitudes que véhicule le scénario.

Marc Toullec

SYNOPSIS USA. 1983. RÉAL. : DAVID CRONENBERG. INT. : CHRISTOPHER WALKEN, BROOKE ADAMS, MARTIN SHEEN, HERBERT LOM, TOM SKERRITT, ANTHONY ZERBE, NICHOLAS CAMPBELL. FORMATS : 1.85 16/9, SON : 1.0 (VF ET VO) SUR CHROMOSOME 3 ET 5.1 (VF ET VO) SUR DEAD ZONE. SUPPLÉMENTS : INTERVIEW DE DAVID CRONENBERG ET HOWARD SHORE - INTERVIEW DE SERGE GRÜNBERG - L'HORREUR SELON CRONENBERG - FILMOGRAPHIES. PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

L'ÂGE D'OR DU WESTERN ITALIEN

LES 4 ŒUVRES DE RÉFÉRENCE ENFIN DISPONIBLES
DANS LEURS VERSIONS INTÉGRALES



Keoma EL CHUNCHO

BONUS

- "AUTOUR DE KEOMA" - ENTRETIENS CROISÉS
ENZO G. CASTELLARI, FRANCO NERO... (26MN)
- COURT-MÉTRAGE HOMMAGE À ENZO G. CASTELLARI
- ENTRETIEN AVEC LUIS BACALOV (13 MN)
- ENTRETIEN AVEC LOU CASTEL (ACTEUR)
- FILMOGRAPHIES
- LIVRET COLLECTOR

DJANGO

4 DE L'APOCALYPSE

BONUS

- "AUTOUR DE DJANGO" - ENTRETIENS CROISÉS
FRANCO NERO, LUIS BACALOV, RUGGIERO DEONATO (26MN)
- "AUTOUR DE 4 DE L'APOCALYPSE" ENTRETIENS CROISÉS
FABIO TESTI, ROBERTO GIANDALIA (DIRECTEUR DE PRODUCTION),
SERGIO SALVATI (CHEF OPÉRATEUR) (16MN)
- BANDE-ANNONCE
- FILMOGRAPHIES
- LIVRET COLLECTOR



EN VENTE EN COFFRETS 2 FILMS
LE 4 AOÛT

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDEPROJECT.COM



Beautiful Dreamer, un rêve sans fin

CE MOIS-CI, NOTRE CHRONIQUE EST DÉDIÉE À UN VIEUX FILM DE MAMORU OSHII : BEAUTIFUL DREAMER, UN RÊVE SANS FIN (1984). CE LONG-MÉTRAGE QUI SORT ENFIN EN DVD CHEZ KAZE PEUT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME LE PREMIER CHEF-D'ŒUVRE DU RÉALISATEUR DE GHOST IN THE SHELL...

En 1981, Mamoru Oshii devait réaliser *Les Mystérieuses cités d'or*. Mais, le studio Pierrot abandonna subitement le projet (avant de le reprendre quelques mois plus tard) pour le remplacer par la série fleuve *Lamu*. « Je me demande toujours pourquoi j'ai accepté de réaliser *Lamu*. Ça devait être à cause de mes dettes de jeu. », confesse Mamoru Oshii. « Si j'aime beaucoup l'humour, j'aspirais déjà à cette époque à mettre en scène quelque chose de plus sérieux. Le manga original ne me passionnait pas. En plus, on a eu des problèmes avec le staff. Finalement, tout le monde s'est remobilisé sur *Les Mystérieuses cités d'or*. Notre équipe était donc très réduite. Les deux premières saisons ont été difficiles. Puis, pour la troisième,

me, j'ai pu collaborer avec Kazunori Itô. À partir de là, comme on avait de bons scénarios livrés dans les temps, tout est devenu plus facile. Au début, sur *Lamu*, je me suis occupé de tout. J'ai même fait des dessins originaux. Nous ne travaillions même pas au studio, mais dans un petit appartement, avec une cuisine et une salle de bain, qui avait été loué pour l'occasion, mais qui n'était pas chauffé en hiver. Pour nous dégeler, le producteur, M. Matsumoto, nous avait apporté des couvertures en laine. Forcément, pendant les deux premières saisons, on a beaucoup cafouillé. Les épisodes étaient absurdes, mais rigolos. Chaque matin, on recevait plein de lettres d'injures des fans. C'est lors de la seconde saison que l'aspect décalé du show a commencé à devenir populaire.

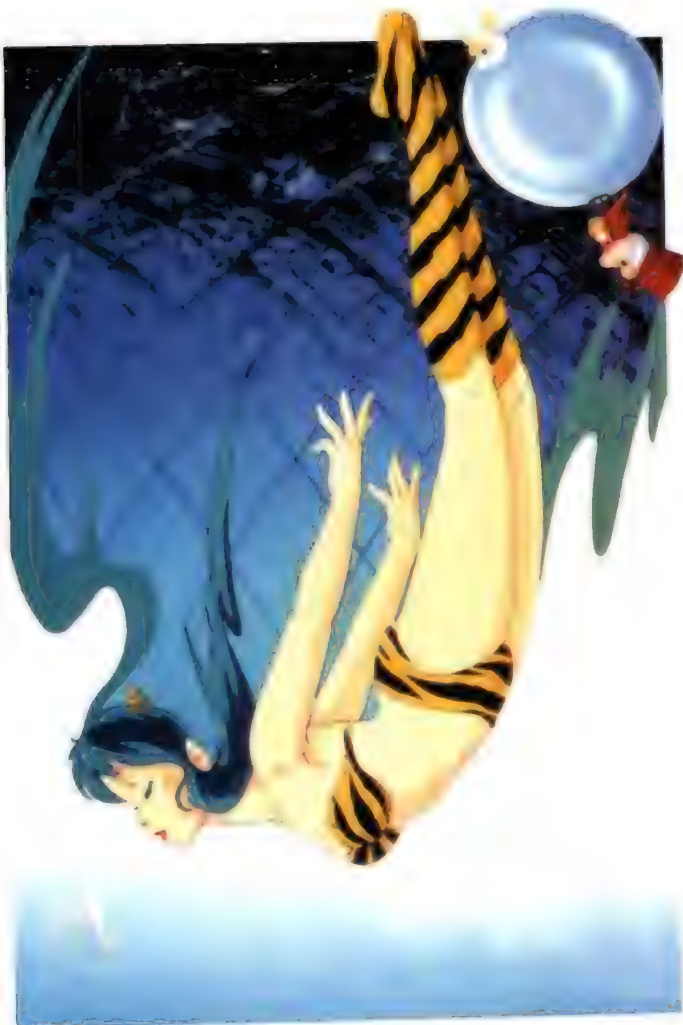
L'audience a augmenté de 20 %. Pour la troisième saison, je me suis chargé de réviser le storyboard avec Itô. La rumeur s'étant répandue parmi les animateurs que nous faisions « n'importe quoi », tout le monde voulait participer à la série pour se marrer. Finalement, on a fini par faire du bon boulot. »

Oshii mit donc en scène presque tous les épisodes du serial ainsi que le premier film en étant inspiré. *Lamu : Only You* (également sorti en DVD en France) marqua un tournant décisif dans sa carrière. « Personne ne voulait vraiment que je mette en scène *Only You*. », se souvient Mamoru Oshii. « Cependant, j'en avais envie. Je voulais faire du cinéma. Finalement, à six mois de la sortie salle, le producteur, affolé car personne ne voulait se charger du projet, est venu me demander si j'acceptais de le réaliser. Je me suis alors fâché, car les conditions n'étaient pas bonnes et que l'on me considérait comme la cinquième roue du carrosse. Mais au fond de moi je ne désirais pas laisser passer cette opportunité. Quant au scénario, il était encore en chantier. J'ai donc pu demander à le remanier et à me charger du storyboard. De toute façon, la production n'avait plus le choix. Finalement, en bossant comme des dingues, on a réalisé 140 minutes de rushes montés. On en a coupé 40 minutes pour la sortie salle. C'est un jeune animateur, Koji Morimoto (*Memories*) qui fit les frais de la plupart des scènes coupées, que l'on a finalement réintégrées pour la sortie vidéo. Reste que, dans des délais aussi courts, on n'a pas pu éviter tout un tas d'ennuis. La production n'avait pas été orthodoxe et le résultat était à son image. La dernière semaine, j'ai

dû dormir 10 heures. Le reste du temps, il fallait dessiner et monter pour être prêts à temps. Pour vous dire la vérité, il y a une scène dans le film sur laquelle je ne me souvenais même plus que l'on avait travaillé tellement j'étais épuisé. J'étais comme une marionnette dont on aurait coupé les fils. Quand j'ai vu le film monté la veille de la sortie, j'étais avec Hideaki Anno (*Evangelion*), qui nous avait aidés. Le résultat m'a franchement déçu. Malgré tous nos efforts, nous n'avions plus qu'à trouver un bar pour nous soûler. Je me suis alors dit que je devais tout faire pour avoir l'opportunité de réaliser un nouveau long-métrage et que si j'y parvenais, alors je ferais vraiment ce dont j'avais envie dans les conditions que je choisirais. Et c'est là que s'est négocié *Beautiful Dreamer*. »

Tous les étudiants du collège Tomobiki préparent avec ferveur la grande fête annuelle de leur école. Mais est-ce un rêve ou la réalité ? Voici le point de départ du film *Un rêve sans fin*, qui met en scène le jeune Ataru, un étudiant lâche et libidineux, qu'aime une belle princesse extraterrestre. Déjà mal barrée, l'existence de notre anti-héros va encore se compliquer quand il se rend compte que, pour une raison inconnue, il revit sans cesse le jour précédant le festival, et que cela semble être de la faute d'une tortue...

Beautiful Dreamer, un rêve sans fin illustre à merveille la maxime de Baudelaire : « Comme l'imagination a créé le monde, elle le gouverne. ». Lors de la conception de ce film, Oshii a tenu la promesse faite à la fin de la production de *Only You* : il s'est totalement affranchi de l'œuvre originale (le manga de Rumiko Takahashi) pour affirmer sa conception unique du cinéma d'animation, donnant naissance à un film à la limite de l'allégorie philosophique, où les questions de frontières sont déjà omniprésentes. Mais, au Japon, son parti pris audacieux demeura incompris. Ironie du sort, Harold Ramis réalisa en 1993 *Un jour sans fin*. Toutes les figures majeures de *Beautiful Dreamer*, composantes oniriques exceptées, s'y retrouvèrent et le film battant pavillon américain se mua en succès planétaire... En 1984, Oshii devient quant à lui indépendant dans l'indifférence générale, mais avec un premier chef-d'œuvre dans son escarcelle de cinéaste. « Je n'ai pas écrit le scénario de *Beautiful Dreamer*. », raconte Oshii. « Paradoxalement, cela m'a permis de plus me concentrer sur les idées que je voulais projeter dans le film. J'ai aussi pu peaufiner le découpage et vraiment gérer le rythme de la bande. Mais les fans ne furent pas contents. Pourtant, j'étais assez heureux du résultat. La fête de fin d'année ne finissant jamais était la réalisation d'un fantasme pour toute une génération d'étudiants. À partir de ce moment-là, j'ai su que je pouvais me servir du cinéma d'animation pour réaliser des dessins vraiment profonds... » Une solide carrière était lancée sur des rails en acier. Le septième art ne devait pas s'en remettre !



Là où s'arrête le rêve,
commence la réalité...

RUMIKO
TAKAHASHI

MAMORU
OSHII

LAMU BEAUTIFUL DREAMER LE FILM

- ✓ 1 Cahier d'écolier (20 pages)
- ✓ 2 planches d'autocollant
- ✓ 1 carte collector

VF/VOST / 16:9ème

- Interview de TAKAHASHI
- Commentaires audio de OSHII
- Documentaire sur l'oeuvre de MAMORU OSHII
- Documentaire sur la mythologie japonaise
- Making of du doublage
- Bonus caché
- Fiches personnages

WWW.KAZE.FR

KAZE
www.kaze.fr

MAD MOVIES

DVD
VIDEO



©1994 Toho Co., Ltd. © 2004 KAZE Distribution KAZE SA

Baaad Motherfucker !

The Chronicles of Riddick : Escape from Butcher Bay X-BOX

CONTRAIREMENT À NOS HABITUDES, PAS DE CRITIQUES RÉTROSPECTIVES CE MOIS-CI, L'ACTU LAMENTABLE NOUS FAISANT GRÂCE D'UN TRÈS BON JEU TOUTS LES TROIS MOIS. À L'OCCASION DE LA SORTIE DES CHRONIQUES DE RIDDICK, NOUS PRÉFÉRONS NOUS INTÉRESSER À ESCAPE FROM BUTCHER BAY (PRÉVU LE 24 AOÛT EN EXCLU SUR X-BOX), QUI S'ANNONCE COMME UNE DES RARES EXPLOITATIONS DE LICENCE TOTALEMENT RÉUSSIES !

Avant tout, sachez que c'est une version preview non finalisée que Vivendi Universal France nous a montrée deux mois avant la sortie effective du jeu. Aussi ce texte n'a-t-il pas valeur de critique. Ceci étant dit, il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas déjà remarquer l'énorme potentiel du jeu, d'autant plus surprenant que les titres adaptés de licences sont en général des bouses intergalactiques sans nom ! Or **Chronicles of Riddick : Escape from Butcher Bay (EFBB)** est un FPS qui donne d'emblée l'impression d'avoir réussi un mariage difficile : le développement d'un gameplay riche et pourtant intuitif et la traduction d'un univers cinématographique spécifique, que le jeu respecte et dont il saisit la quintessence. **Star Wars KOTOR** est le dernier exemple d'une telle réussite... Ça fait plus d'un an !

Starbreeze, jeune société suédoise à qui l'on doit un **Enclave** peu connu, a parfaitement compris l'univers nihiliste et ultraviolent de **Pitch Black**. Le fait que cette boîte de développement soit associée à Tigon Studios (société créée par Vin Diesel dans l'unique but de développer des jeux adaptés des films dont il est la star) n'est sans doute pas étranger à cette réalité. La preuve, peut-être, que Vin Diesel est non seulement un type qui connaît

tion. Ce générique, où Riddick avance vers l'entrée entouré de deux gardes alors que les titres s'affichent en surimpression (la seule liberté accordée ici au joueur est d'orienter, en vision subjective, le regard de Riddick) est un clin d'œil à l'intro d'**Half Life**, mais aussi un hommage évident à **Escape from New-York**, le jeu empruntant le même type de diégèse et la légendaire « Fuck you attitude » du film. Les premiers dialogues comptent ainsi 10 fois le mot fuck, Diesel lançant de sa voix caverneuse des punchlines à la Snake Plissken. Avec une entrée en matière si monstrueuse, impossible de ne pas succomber au charme bourrin du jeu d'autant que son principe devient, par la suite, celui du survival « Carpenter style », Riddick cherchant par tous les moyens à s'évader.

Très vite, on réalise que ce sont de nombreux éléments, parfois anodins ou invisibles, qui donnent une réelle atmosphère cinématographique : un choix judicieux de voix « charismatiques » et reconnaissables entre mille (Vin Diesel et Cole Hauser donc, mais aussi Ron Perlman, Dwight Schultz ou Xzibit), des bruitages percutants, l'absence d'une interface de jeu basique (pas d'affichage constant



coup, la progression tactique dans le jeu opère un changement radical puisque évoluer dans le noir devra devenir une seconde nature.

S'il est riche en possibilités, le gameplay d'**EFBB** n'en est pas pour autant complexe et en aucun cas le jeu ne prétend révolutionner les genres qu'il investit : le FPS en majorité, bien sûr, mais aussi le tactical mâtiné d'éléments propres aux RPG. En revanche, il alterne intelligemment ses différents styles de game-

play, renouvelant constamment l'intérêt d'un joueur incapable de prédire la manière dont il devra aborder une mission. La grande force du jeu est d'avoir accordé, qualitativement, la même importance aux différents genres en question : séquences de fusillades intenses (où vous pouvez pratiquer une technique à la Steven Seagal : retourner l'arme d'un ennemi contre lui pour qu'il s'explose lui-même la cervelle !), combats à mains nues inspirés (sans doute parmi les meilleurs jamais réalisés, avec le visage de l'ennemi qui se tuméfie au gré des coups de poing que vous assénez !!), ou infiltration tactique (avec des possibilités à la **Splinter Cell** : surprendre l'ennemi, lui sauter dessus d'une plate-forme supérieure, lui briser la nuque et dissimuler son corps). Le tout avec un même souci de cohérence, conférant à l'ensemble une épaisseur étonnante. Mais le top tient dans la logique évolutive du jeu, qui ne se limite pas à trou-

ver des armes plus balèzes pour niquer des ennemis de plus en plus forts. Même si le titre reste linéaire, un aspect RPG vient pimenter la sauce. Vous débarquez dans la taule les mains vides et devrez prouver aux autres détenus qui vous êtes pour obtenir des infos et progresser. De multiples quêtes annexes peuvent ainsi être remplies, vous permettant d'acheter des armes,

d'obtenir des infos ou encore de collectionner des paquets de clopes qui, ironiquement, débloquent des bonus (making of, etc.). Riddick prend de l'importance scénaristiquement au gré du jeu, en même temps que le joueur apprend à faire évoluer son approche tactique (allez-y bourrin dans les mines et ce sera l'enfer !). Gratifiant... Donc forcément addictif.

Bref, malgré l'absence de mode multijoueurs (un comble sur LA console online) et une durée de vie assez courte (10 heures max semble-t-il), **Escape from Butcher Bay** s'annonce comme une ode hardcore et ultra fun au plus grand bad motherfucker de la galaxie. Ça fait plaisir !

(1) Grâce à la technique du « normal mapping » qui permet d'éclairer des objets statiques ou en mouvement comme s'il s'agissait de vrais objets 3D aux formes organiques et courbes, loin des polygones usuels aux angles marqués.



les jeux vidéo et ne les appréhende pas comme un simple business collatéral, mais encore un producteur avisé qui désire contrôler la qualité des titres inspirés de ses films (contrôle que n'ont pas eu les Wachowski lors du choix du développeur d'**Enter the Matrix**). Aussi, tant visuellement qu'en termes de gameplay, **EFBB** est une petite claque.

Situé quelques années avant le premier **Pitch Black**, **EFBB** ne tombe déjà pas dans le piège de l'adaptation littérale et prétend distiller des compléments d'informations sur un univers qui ne cesse de s'enrichir. En l'occurrence, c'est le passé de Riddick qui est ici exploré, à travers un récit carcéral. Pur « film de prison » interactif, **EFBB** débute avec l'arrivée de Riddick dans un pénitencier de haute sécurité, jeté dans cet enfer par des mercenaires avides. Une arrivée qui met immédiatement dans l'ambiance, comme fusion référentielle de deux supports de fic-

des barres de vie ou de munitions), des cut scenes en vue à la troisième personne pour chaque mouvement spécial (grimper, se suspendre, etc.) et surtout une incroyable qualité visuelle, tant au niveau de l'environnement que des personnages (1). À ce titre, la modélisation de Vin Diesel est extraordinaire, renforçant d'autant plus notre identification. Quant à l'univers carcéral que propose le jeu, on est dans du **Oz** futuriste où les détenus évoluent librement au sein d'une prison poisseuse et délabrée, aux murs zébrés de graffitis gratinés et aux toilettes plus dégoules qu'une décharge publique ! Et comme il s'agit d'un chapitre à part entière de l'univers **Pitch Black**, les effets de lumière sont gérés à la perfection et ont une incidence sur le gameplay. À mi-parcours, Riddick pourra arborer ses fameuses lunettes de vision nocturne, qui ne supportent pas la moindre source de lumière. Du

La Conspiration des ténèbres

THÉODORE ROSZAK - LE CHERCHE MID - 768 PAGES - 23 €



« Excitant et aussi effrayant qu'un roman de Stephen King, *La Conspiration des ténèbres* a le pouvoir de terrifier le plus novice des cinéphiles. Une méditation épique sur le potentiel diabolique du cinéma. » (Bret Easton Ellis) Attention chef d'œuvre ! Derrière ce titre idiot (lisez le bouquin, vous verrez), baptisé originellement *Flicker* en référence au scintillement du projecteur de films, se cache un formidable monstre littéraire, écrit il y a déjà treize ans par un universitaire spécialisé dans le domaine qui nous intéresse (l'essai *Vers une contre-culture*, paru dans les années 70). *Flicker* raconte la quête d'un jeune cinéophile californien, qui, en cherchant à révéler au

grand jour l'œuvre techniquement révolutionnaire et mésestimée d'un obscur réalisateur de séries B, va découvrir une gigantesque machination ourdie par les descendants des Cathares, une secte autrefois éradiquée par l'Église et qui a œuvré dans les coulisses de l'Histoire, influant sur toutes les plus grandes avancées techniques afin de projeter le monde entier dans l'Apocalypse. Roman érudit, qui passe en revue tout un pan de l'histoire du cinéma en mêlant ses grandes figures (Orson Welles, John Huston, Shirley Temple...) à des événements totalement fictifs, digression brillante et exhaustive sur le pouvoir fascinant du langage cinématographique, récit d'initiation hautement paranoïaque et truffé de références (théologiques, sociologiques, historiques...), *Flicker* rappelle à la fois les pavés d'un Umberto Eco ou d'une Donna Tart, mais avec l'apport d'un univers qui n'appartient qu'à lui. Il y a au cœur de cet ovni littéraire un véritable amour du cinéma sous toutes ses formes, mais un amour atrocement lucide, qui sait la puissance de son intensité émotionnelle et qui en parle de façon magnifique : « Des images qui parlaient, bougeaient et scintillaient dans le noir. Des images qui nous accompagnaient depuis l'enfance, et qui se mêlaient à nos rêves et à nos fantasmes. Nous savions comment ces images pouvaient contraindre l'œil et ravir le cœur. Elles gouvernaient notre vie. Elles gouvernaient la vie de tout le monde. ». De Los Angeles au Sud de la France en passant par Zurich ou par l'océan indien, des arcanes du cinéma muet aux films d'horreur de troisième zone en passant par la Nouvelle vague française et les projets maudits d'un Hollywood devenu fou, le roman de Théodore Roszak balade son lecteur sous toutes les latitudes géographiques et artistiques pour mieux l'enfermer dans un lieu terrible d'où il ne pourra s'échapper : l'Enfer. Œuvre démiurgique à l'architecture tentaculaire et au pouvoir terriblement hypnotique (on tourne les pages sans s'en apercevoir), *Flicker* est un roman majeur que vous allez devoir acheter et lire sans discuter. En attendant, on ne sait pas si c'est une bonne nouvelle mais Darren Aronofsky est en train d'en préparer l'adaptation, d'après un scénario de Jim Uhls (*Fight Club*).

Lovecraft

HANS RODIONOFF, KEITH GIFFEN, ENRIQUE BRECCIA - SOLEIL - 144 PAGES - 19,50 €

Bédé dessinée et écrite par deux gars venus de chez DC Comics, *Lovecraft* est adaptée d'un scénario non-porté à l'écran et que l'on doit à Hans Rodionoff, déjà attaché à l'écriture de deux adaptations de comics à venir, *Man-Thing* et *Werewolf by Night*, et qui a également rédigé le prochain film de Clive Barker, *Tortured Souls: Animae Damnatae*. Superbe exemple de bande dessinée expressionniste aux compositions picturales particulièrement soignées, *Lovecraft* nous plonge dans l'enfance fictive du célèbre écrivain, aux prises avec le fameux bouquin maléfique baptisé *Necronomicon*, et nous immerge avec brio dans l'univers si difficilement visualisable de l'auteur de *Dagon*. Avant-propos de John Carpenter.



MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD zone 2 neufs



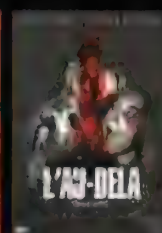
Street Trash

20 €



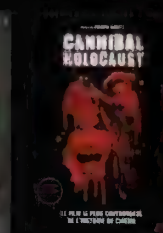
Frayeurs Collector

10 €



L'au-delà Collector

20 €



Cannibal Holocaust

20 €

DVD collector Lucio Fulci disponible mi-mai à 15 €

DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €
DVD imports disponibles à partir de 5 €

DVD ASIATIQUES NEUFS



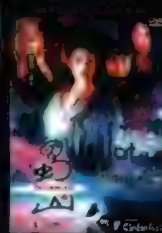
Kill Bill collector version
intégrale couleur

60 €



The Legend of Zu

25 €

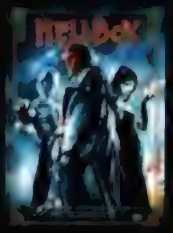


The Grudge 2

40 €



DVD ZONE 1



Hellbuck Collector

35 €



Kill Bill Volume 2

35 €



Quintessential Effect

35 €



Freaks

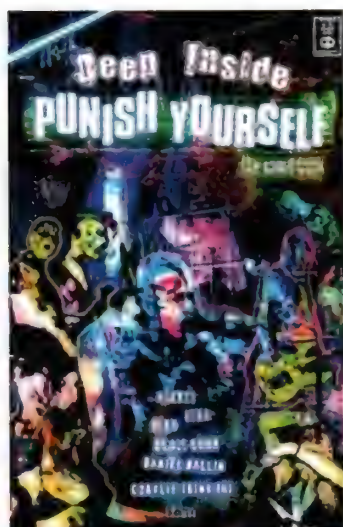
30 €

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

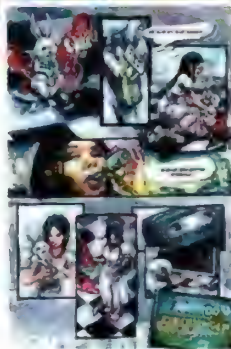
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appelez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS
(MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Punish Yourself



Punish Yourself est, selon ses propres dires, un groupe de punk-indus-techno-dancecore, en clair un mélange explosif de toutes les musiques modernes. L'attrait supplémentaire de cette bande d'énervés pour nous, amateurs de cinéma bizarre, ce sont les multiples références aux films de science-fiction classiques des années 60 et autres séries Z apparaissant dans quelques dialogues samplés de leurs titres. Ils constituent aujourd'hui l'un des groupes phare de la scène underground française avec leur musique autoproclamée de morts-vivants, cannibales, mais sexy. En même temps que leur troisième album où l'on retrouve les influences des Stooges, mais aussi de la techno hardcore ou encore d'Enio Morricone, ils sortent un comic book pour mettre en images leur univers sonore. Cette bande dessinée est basée sur un scénario de Coralie Trinh Thi (co-scénariste de *Baise-moi*) et illustrée par un collectif d'artistes français donnant chacun leur version de l'univers de Punish Yourself. Parmi les auteurs,



Aleksi (illustrateur - *Magic*, designer de jeux vidéo et dessinateur de comics - *Spawn*), Isha (*The French Crow...*), Denis GRRR, Piéro et Daniel Ballin. Cette démarche est intéressante à plus d'un titre. Le groupe a trouvé un moyen différent d'accompagner sa musique en donnant carte blanche à de jeunes artistes à la fois impliqués dans l'univers graphique de la BD et proches des mouvements musicaux indépendants. Les liens indéniables entre la « culture rock », la bande dessinée et le cinéma bis sont parfaitement illustrés par ce concept qui va certainement plaire aux fans du groupe, mais qui permettra aussi à ceux qui ne connaissent pas encore ce type de musique et de graphisme de les découvrir de façon cohérente et plutôt agréable.

La BD elle-même reprend les obsessions du groupe à travers plusieurs histoires courtes et les différents styles des auteurs font passer rapidement le lecteur de la BD traditionnelle au comic book. Très gore, parfois comique, le recueil nous entraîne dans un univers étrange qui colle parfaitement au son du disque. Ultra coloré, parfois très sexe et souvent violent, il nous plonge immédiatement dans une ambiance proche des Dario Argento de la grande époque. Le jour où vous voulez laisser votre lecteur DVD se reposer un petit peu, c'est une alternative parfaite qui saura vous contenter si vous êtes un fan d'histoires qui partent en ville...

Ces produits sont disponibles chez Arkham, 15 rue Souffiot, 75005 Paris. Tel : 01 40 51 82 55.



L'autre produit dérivé du monde reste dans le domaine du rock avec, encore une fois, les produits Marilyn Manson (1). Lui aussi ne déçoit pas en nous offrant un des jouets les plus spectaculaires du bon sens du terrain du moment : un wind-up. Les wind-up, petits personnages à clefs très populaires dans les années 70, sont tombés en désuétude quand les techniques modernes ont commencé à apparaître dans la fabrication des toys. Ceci dit, ça n'a rien enlevé, un cinéaste, un Mickey ou un dinosaure à remonter sans arrêt jusqu'à la rupture du mécanisme ? C'est sur cet effet « mécanique » que ce jouet est basé. Deux modèles sont disponibles : l'un au look baroque du dernier album et l'autre plus



classique représentant Manson dans son costume de Léonard da Vinci. Les wind-up adoptent généralement une forme ronde et trapue permettant l'imitation du mécanisme à l'intérieur du corps du personnage. Ici, l'effet est parfaitement réussi : le charnière réputé pour sa simplicité lorsque le fil se retrouve transformé en fils d'acier se déplace impressionnément à ce type de jouet. On notera au passage que l'arrivée a suffisamment de recul pour laisser passer un produit qui ne se met absolument pas en valeur. Ce toy est un « must have ». Dépêchez-vous car il sera sûrement épuisé dans les mois qui viennent...
Les wind-up Marilyn Manson sont disponibles chez Arkham.

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

À GAGNER !



2 LECTEURS DVD PORTABLES SHINCO P17

LE MAGAZIN CHRONIQUE LE PLUS DE DVD CHAQUE MOIS

DVD MANIA

DVD MANIA

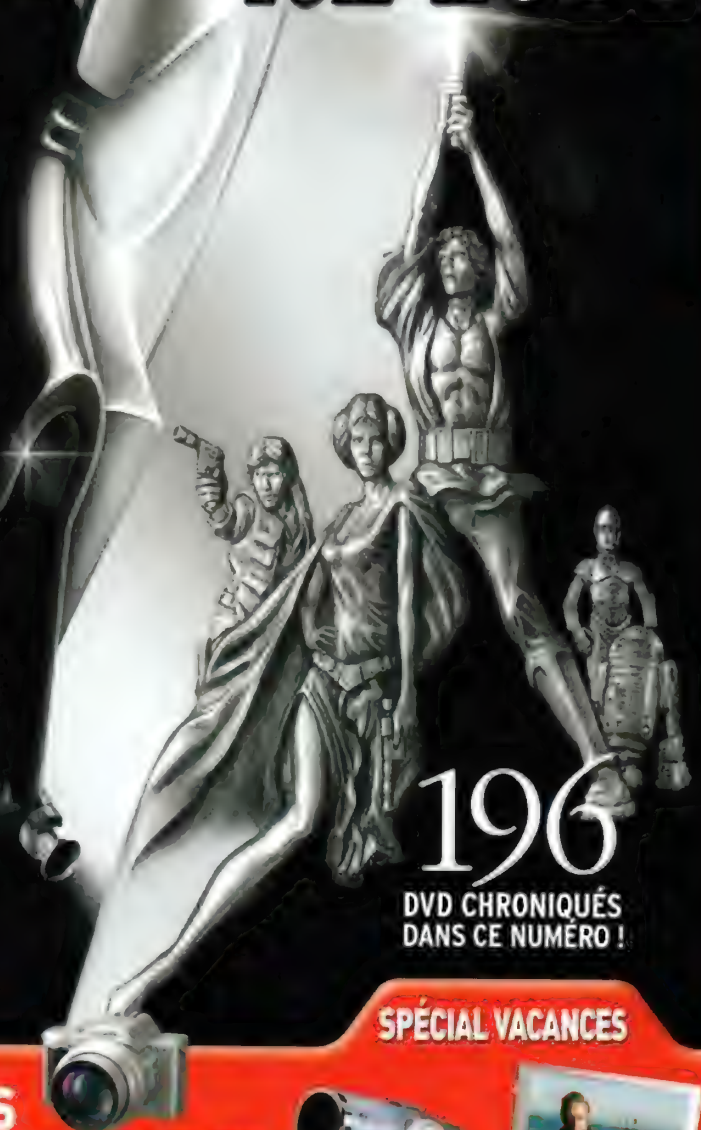
L'ULTIME PASSION DU CINÉMA

SPECIAL PREVIEWS

LA TRILOGIE
STAR WARS

ÉPISODES IV, V, VI

ONG-BAK
VAN HELSING
DEUX FRÈRES
LES CHORISTES
LE JOUR D'APRÈS
KILL BILL COLLECTOR
LA PASSION DU CHRIST...



196

DVD CHRONIQUÉS
DANS CE NUMÉRO !

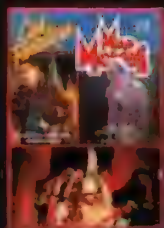
SPÉCIAL VACANCES

**LE MATOS
NUMERIQUE NOMADE**

Appareils photo et caméscopes numériques
Baladeurs MP3 • Vidéo embarquée • Lecteurs DVD portables



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES



29 Avant 1984 / Brainstorm / X-Tro / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 La Campagne des Loops / Duno / Greyhound / Rocky Horror...



Picture Show / David Lynch / «Les Films après la nuit» / les séries de Gerry Anderson...

33 Gremlins / Phenomena / 2001 / L'Odyssée de l'Espace / «Le Psycho-Killer» / int. Sergio Argento, Joe Dante, P.G. Lewis...

36 Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite / «Le Pépé Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 Mad Max 3 / Legend / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Deodato...

38 Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /



«Le Fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avant 1986 / Re-Animator / La Revanche de Freddy / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le Fantastique indésirable» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Nick Barker, Michael Powell...

40 Highlander / Re-Animator / Link / Chapreau Melon et Bottes de Cuir / Hitchcock / int. Christophe Lambert...



41 House / Hitchcock / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 From Beyond / L'invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier Aliens / Critères / Les aventures de Jack Burton / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / Le Prisonnier / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horreur-conquies»...

45 Avant 1987 / La Mouche / From Beyond / Jaws le Mort-vivant / int. Stuart Gordon...

46 King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste / «Les singes géants au cinéma»...

47 Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick / «Superman, la légende» / «La série américaine» / int. Joe Dante...

49 RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers / Index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...



51 Avant 1988 / RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden / int. Paul Verhoeven...

52 Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténébres / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / Elmer / Aux Frontières de l'Aube / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...



54 Bad Taste / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «Vendredi 13: l'Écatombe» / int. Peter Jackson...

55 Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste / «Freddy le



mythe» / «Empire» / grand et décadence...

56 Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira / les FX d'Evil Dead 2...

57 Avant 1989 / Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants...

58 Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen / Cronenberg / interview et dossier...

59 Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 / la série TV Freddy...

60 Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss / «Les méchants du Fantastique»...

61 Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «ILM: La grande histoire» / Batman / Re-Animator 2 / RoboCop...

63 Août 1990 / Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4...

64 «Dossier: Frankenstein» / Cabal / Freddy TV / Basket Case 2 / Frankenshocker...

65 Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 / Lambertella...

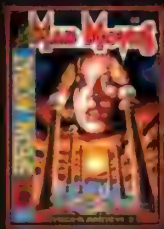
66 RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5...

67 Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula / int. Verhoeven, Irvin Kershner...



68 «Georges Lucas: la fête dans les étoiles» / Les Tortues Ninja / Darkman / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avant 1991 / Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...



70 Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / Twin Peaks (série)...

71 Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-vivants...

72 Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 / dossier «La Malédiction» / int. Peter Jackson...

73 Spécial Terminator 2 / Rapid Granules / Fisher King / int. Terry Gilliam...

74 Evil Dead 3 / Bochees / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...

75 Avant 1992 / Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...

76 Le Festin du Hook / Brain Dead /



La Famille Addams / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / Indiana Jones TV / Twin Peaks / The Coby...

78 Dossiers Batman le Défi / Alien 3 / Les Aventures d'un Homme invisible / Star Trek 6...

79 Dossier «Vampires» / les FX de Brain Dead / Evil Dead 3...



81 Avant 1993 / Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3...

82 Fortress / Trauma / Les Contes de la Crypte / int. carrière de Joe Dante...



83 Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantom 3 / The Kingdom...

84 Jurassic Park / int. carrière de George Romero et Dick Smith / Wild Palms...

85 Spécial Dinosaurès / du Monde Perdu / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 Demolition Man / Mask / L'Étrange Noël de Mr Jack / Action Mutante...

87 Gérardmer 1994 / Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup Garoux / Wolf / tous les Hurlements / Body Melt»...

89 Dossier TV: Batman / RoboCop / Superman... / Body Bags / The Crow / la saga des Baby Cart...



90 The Crow / les séries X-Files / Highlander et Batman / Eraserhead...

91 Dossier «Manga» / Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood...

92 L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 / Tetsuo / int. Honda...

93 Gérardmer 1995 / Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...



94 DeLamorte / DeLamorte / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso / int. carrière de Fred Olen Ray...



96 Judge Dredd / Tank Girl / Camp / Le Village des Damnés / The Kingdom...

97 X-Files / Waterworld / La Mutante / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier X-Files / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer / Hercule TV...

99 Gérardmer 1996 / Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes...

100 SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. X-Files / Toy Story...

101 Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...

102 N° SPECIAL X-Files / Dangerous Alliance / Planète Hurleloup / Crash / Jiang-Wu... 100 pages...

103 Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers / Tsar Hark...

104 X-Files / Millennium / L.A. 2013 / Disjoncté / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / Mars Attacks / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway...

106 Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions / int. George Lucas, Clive Barker...

107 Le Sème Élément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining TV...



108 Men in Black / Scream / Batman & Robin / retro Godzilla / int. Wes Craven...

109 Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / Millennium...



110 Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Span...

111 Gérardmer 1998 / Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Été Dernier...

112 Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6...

113 Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...

114 Scream 2 / Armageddon / X-Files / Millennium / Las Vegas Parano / La Mutante 2...

115 Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers / «Chéri» gares...

116 Blade / Halloween: 20 ans après / Buffy / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes...

118 Matrix / La Fiancée de Chuck / Cube / «Existenz / Urban Legend / dossier «Séries»...

119 Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe / «La série 7 à la française»...



120 La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace...

121 Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...

122 Sixième Sens / La Fin des Temps / «Les 25 meilleurs films de l'année»...

123 Gérardmer 2000 / Sleepy Hollow / Pour Bleu / Princesse Mononoke...



124 Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose / Resident Evil 3...

125 Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars / dossier «Killers» / Superstasia / retro Blair Witch...



126 X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...

127 L'Homme sans Ombre / Dossier «L'Homme invisible» / The Cell / Scary Movie / Gemini / retro Hellraiser...

128 Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge / San Au Kai / «Homage à la Hammer»...

129 Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider / dossier «Tron»...

130 Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / intuitions / Dossier «Vampires»...

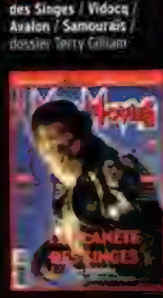
131 Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu / dossier Momies / Pearl Harbor...

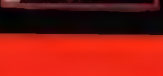
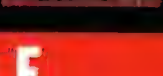
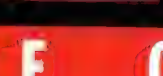
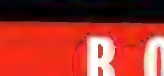
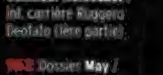
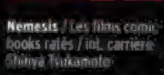
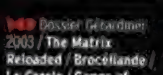
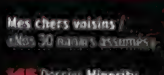
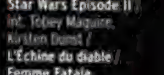
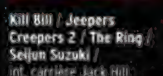


132 Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider / Les bombes sexuelles du Fantastique / dossier Jet Li...

133 Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. / poster Final Fantasy...

134 La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samourais / dossier Terry Gilliam...





... ..

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commander que les numéros indiqués sur le bon (Mad Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64, épuisés). Pour l'étranger : 5,00 € par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.

Hors-série n°1 **Carpenter** et n°2 **Jackson**, France : 7,00 € par exemplaire (participation aux frais de port inclus), Dom-Tom et étranger : 9,00 € par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM PRÉNOM

ADRESSE _____

CODE POSTAL VILLE

PAYS _____

Date et signature obligatoires

Date d'expiration

--	--	--	--

Mo s/Année _____

© 2006 The Authors
Journal compilation © 2006 Blackwell Publishing Ltd

ALL INFORMATION CONTAINED HEREIN IS UNCLASSIFIED DATE 08-11-2010 BY 60322 UCBAW

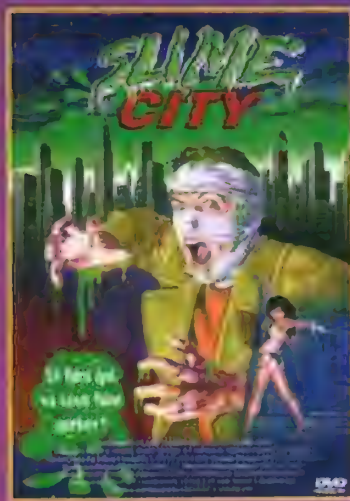
11

☐ Hors série n°1 John Carpenter

☐ Hors série n°2 Peter Jackson

■ Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Pour plus d'informations, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez le signaler à l'éditeur.

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



SLIME CITY est avec EVIL DEAD, BASKET CASE et STREET TRASH l'un des plus grands classiques du cinéma gore américain des années 80. Une œuvre définitivement culte à travers le monde entier qui bénéficie des effets spéciaux les plus repoussants jamais portés à l'écran ! Amers sensibles s'abstenir...

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



GIRLS SCHOOL SCREAMERS est l'un des films les plus emblématiques de la célèbre firme américaine TROMA et l'un des slashers les plus mythiques de sa génération. Meurtres sanglants, cadavres décomposés, spectres menaçants, GIRLS SCHOOL SCREAMERS multiplie les atrocités dans le seul but de satisfaire pleinement les amateurs de sensations fortes.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr



Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS**
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 16 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

- | | | | | |
|--|--|---|---|--|
| ☐ PSYCHO SISTERS | ☐ THE DEAD NEXT DOOR | ☐ THE NECRO FILES ⁽¹⁾ | ☐ PREMUTOS | ☐ INFANTRY OF DOOM |
| ☐ BACK FROM THE DEAD | ☐ THE BURNING MOON | ☐ REDNECK ZOMBIES | ☐ SCRAPBOOK ⁽¹⁾ | ☐ ANGEL OF DEATH ⁽¹⁾ |
| ☐ BLACK PAST | ☐ PSYCHOS IN LOVE | ☐ FANTOM KILER ⁽¹⁾ | ☐ PARTS OF THE FAMILY | ☐ SKINNED ALIVE |
| ☐ FANTOM KILER 2 ⁽¹⁾ | ☐ FLESH EATING MOTHERS | ☐ THE DARKNESS BEYOND | ☐ DEMONIUM | ☐ I PISS ON YOUR GRAVE ⁽²⁾ |
| ☐ TERROR TOONS | ☐ UNKNOWN BEYOND (DVD) | ☐ DEATH FACTORY (DVD) | ☐ UNHINGED (DVD) | ☐ THE SHUNNED HOUSE (DVD) |
| ☐ FANTOM KILER 3 ⁽¹⁾ (DVD) | ☐ NIKOS THE IMPALER (DVD) | ☐ ROSSA VENEZIA ⁽³⁾ (DVD) | ☐ THE NECRO FILES 2 ⁽³⁾ (DVD) | ☐ SLIME CITY (DVD) |
| ☐ GIRLS SCHOOL SCREAMERS (DVD) | | | | |

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de € par ☐ chèque ou ☐ mandat cash à l'ordre de UN-CUT MOVIES.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.
(3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur.
Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Fantasticguide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 54



LA CHUTE DE LA MAISON USHER

1981. RÉAL.: ALEXANDRE ASTRUC. TV. SCÉN.: PIERRE PELEGRI, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: MATTHIEU CARRIÈRE, FANNY ARDANT, PIERRE CLÉMENTI, JACQUES DACOMINE. PROD.: FR3/LES FILMS DU TRIANGLE. FRANCE.

En 1981, FR3 adapte une série de nouvelles d'Edgar Poe confiées à des cinéastes tels que Claude Chabrol, Juan-Luis Buñuel, Ruy Guerra ou, comme ici, Alexandre Astruc, auteur 17 ans plus tôt d'un *Puits et le pendule* pour la Première chaîne. Assez fidèle au texte original, cette version raconte la visite d'Allan chez ses amis d'enfance, Roderick et Madeline Usher. La sœur terrassée par une étrange maladie, le frère torturé par une acuité morbide de ses sens et ressentant par osmose la décrépitude de sa maison. Madeline décède et les deux amis la portent dans la crypte, scelle son cercueil, mais s'aérçoivent huit jours après qu'ils l'ont inhumée vivante. Plus fidèle que dans la version de Corman, le scénariste prolonge le mystère en laissant supposer qu'Allan serait peut-être l'assassin du frère et de la sœur, et aurait vécu cinq ans après le double meurtre sans en garder le moindre souvenir. Les personnages déclament leur texte d'une voix vibrante, ce qui, dans ce huis-clos fantômatique, amène un ton très tragédie théâtrale, même si les trois acteurs principaux se révèlent excellents, avec une nette préférence pour le génial et trop méconnu Matthieu Carrière dans le rôle de Roderick.

LA CHUTE DE LA MAISON USHER

HOUSE OF USHER. VID.: *ENTERRÉE VIVANTE* (CHEZ RCV), OU SOUS SON VÉRITABLE TITRE CHEZ TFI VIDÉO. 1960. RÉAL.: ROGER CORMAN. SCÉN.: RICHARD MATHESON, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: VINCENT PRICE, MIKE JORDAN, MYRNA FAHEY, MARK DAMON, JOHN ZIMEAS, PHIL SYLVESTRE. PROD.: ROGER CORMAN, ALTA VISTA, AIP. DISTR.: COMPTOIR FRANÇAIS DU FILM. USA.

Première adaptation d'Edgar Poe pour Roger Corman qui en dirigera huit autres dans la foulée, l'œuvre de l'écrivain venant de tomber dans le

La Chute de la maison Usher (1960).
Sortie de sa tombe, Madeline Usher agresse son frère Roderick (Vincent Price).





domaine public. Le cinéaste respecte le ton du romancier, même s'il malmène parfois le texte original. Le narrateur parvient à la maison Usher pour retrouver sa fiancée Madeline. Mais son frère Roderick (Vincent Price) lui conseille de s'en retourner au plus vite. Ils représentent les derniers survivants d'une lignée d'assassins, de drogués, de faussaires ou de fous furieux, qui doit s'éteindre avec le manoir familial, déjà gravement fissuré et prêt à disparaître dans l'étang voisin. L'enterrement de Madeline (en fait tombée en catalepsie) provoquera comme attendu la fameuse « Chute de la maison Usher » ! Les splendides décors de studio, la caméra fluide de Corman, le jeu suave et habité de Vincent Price, et surtout les quinze dernières minutes hallucinantes font de cette œuvre la plus représentative de la série qui s'annonce, faite d'ironie, de cruauté, d'amour fou, de démence et de profonde mélancolie. Rappelons les autres versions. D'abord sous le même titre : **La Chute de la maison Usher**, de Jean Epstein en 1928 (voir numéro précédent), puis celui de Yvan Barnet, en 1948. Enfin sous le titre de **The Fall of the House of Usher** : les versions de James Sibley Watson Jr. (1928), Curtis Harrington (1942), Sal Pizzo (1955), Robert Esson (1958), James L. Conway (1979), Alan Birkinshaw (1989), Ken Russel (2001), ainsi que les **Fall of the House of Usher** (Ken Russell, 2001), **Satanas de Todos Los Horrores** (Julian Soler, 1972) et le très spécial **Revenge of the House of Usher**, de Jésus Franco, en 1983.

CIAO MARZIANO

1979. RÉAL. : PIER FRANCESCO PINGITORE. SCÉN. : MARIO CASTELLACCI, PIER FRANCESCO PINGITORE. INT. : PIPPO FRANCO, BOMBOLO (FRANCO LECHNER), SILVIA DIONISIO, ISABELLA BIAGINI, ALDO GIUFFRÉ, ISABELLA BIAGINI, ADRIANA RUSSO. PROD. : LUCIO ARDENZI, P.A.C./PLEXUS. ITALIE.

Ciao Marziano. Pippo Franco et sa jolte soucoupe martienne.



Pippo Franco défend l'humour local italien et touche un peu à tout, scénario, musique, réalisation, quand il ne fait pas l'acteur dans nombre de productions assez variées (**Avanti** de Billy Wilder, **Boccaccio** de Bruno Corbucci ou le **Néron** humoristique du même Pingitore, dans lequel il incarne le rôle-titre). Son comique se situe entre la gestuelle démonstrative de Toto et les pitiétés navrantes de ses compatriotes Franco Franchi et Ciccio Ingrassia. Il endosse cette fois le personnage de Bix, l'extraterrestre débarqué chez nous pour sauver les humains menacés par l'extinction de notre planète. Hélas, sa générosité naturelle et son souci d'aider tout d'abord les défavorisés lui valent la défiance des principaux notables, et ce messager quasi-chrétien devra demeurer sur Terre après la destruction de son vaisseau spatial.

LA CIBLE

1967. **TARGETS.** RÉAL. ET SCÉN. : PETER BOGDANOVITCH. D'APRÈS POLLY PLATT. INT. : BORIS KARLOFF, TIM O'KELLY, NANCY HSUEH, SANDY BARON, JAMES BROWN, PETER BOGDANOVITCH. PROD. : PETER BOGDANOVITCH. USA.



Boris Karloff devient « La Cible ».

Le premier film de Peter Bogdanovich se scinde en deux histoires bien distinctes qui finissent par se rejoindre à la dernière bobine. D'abord le parcours d'un tueur obsédé par les armes à feu qui tire au hasard sur les passants, ensuite le regard sur la fin de carrière d'un vieil acteur spécialisé dans les films d'horreur, auquel Boris Karloff prête idéalement ses traits. Le producteur Roger Corman profite là d'une semaine de contrat avec le célèbre acteur et utilise quelques scènes de **The Terror** (avec le même Boris Karloff), un titre tourné autrefois dans les décors du **Corbeau** restés disponibles. Bogdanovich oppose là deux violences, l'une purement baroque et fictionnelle, l'autre authentique, ancrée dans un quotidien où l'horreur peut surgir à tout moment. Et ces deux peurs se confondent lors de la scène finale quand le tueur vient faire quelques cartons dans le drive-in où, précisément, Karloff vient présenter son dernier film.

LA CICATRICE INTÉRIEURE

1971. RÉAL. : PHILIPPE GARREL. INT. : PIERRE CLEMENTI, NICO, BALTHAZAR CLÉMENTI. PROD. : PHILIPPE GARREL. FRANCE.

Aborder l'œuvre de Philippe Garrel paraît pour le moins hardi, tant l'auteur revendique le concept d'un nouveau cinéma (vingt titres, de 1966 à 1993), comme d'autres célébraient autrefois le

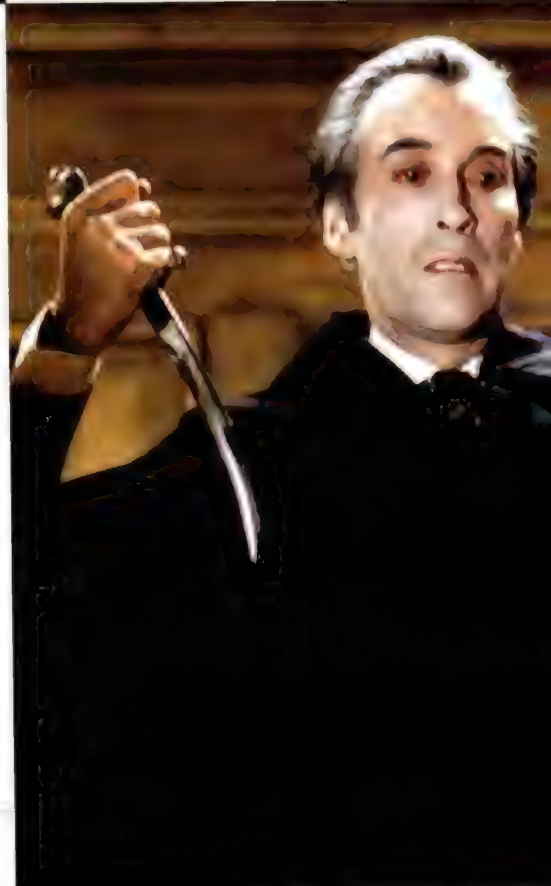
nouveau roman. Tel le tableau non figuratif admiré par l'esthète, même s'il ne le comprend pas, **La Cicatrice intérieure** brise la structure narrative habituelle et procède par petites touches distancées, comparables aux coups de pinceau d'un artiste. Garrel reprend ni plus ni moins la célèbre formule de Jean-Paul Sartre, « *L'Enfer, c'est les autres* », qui conditionne depuis toujours nos rapports sociaux. Comment l'individu peut-il exister vraiment, confronté à d'autres humains ne possédant pas la même identité psychique ? Ne vaut-il pas mieux se réfugier dans le silence ou la folie ? « *Il ne faut pas regarder mon film en se posant trop de questions* », recommande pourtant l'auteur, « *Juste se laisser porter par les images (fort belles, tournées en Islande et en Egypte) et les acteurs* » : ici, Pierre Clémenti, l'éternel toumenté, ainsi que la chanteuse Nico, égérie de l'underground new-yorkais, amie d'Andy Warhol, et ici responsable de la musique.

LES CICATRICES DE DRACULA

SCARS OF DRACULA. 1970. RÉAL. : ROY WARD BAKER. SCÉN. : JOHN ELDER. INT. : CHRISTOPHER LEE, PATRICK TROUGHTON, BOB TODD, JENNY HANLEY, WENDY HAMILTON, CHRISTOPHER MATTHEWS, MICHAEL GWYNN. PROD. : HAMMER FILMS, EMI FILM PRODUCTIONS. DISTR. : ALC/France. GB.

Nouvelle interprétation du prince des vampires pour Christopher Lee, héros d'une série déclinant au fur et à mesure de ses trop nombreuses séquelles. Le script enchaîne sur le final du précédent. Dracula renaît de ses cendres grâce à quelques gouttes de sang fournies par une chauve-souris. Aussitôt, les villageois rassemblent leur courage et détruisent une partie du château. Mais les représailles ne tardent guère : une horde de chauves-souris s'en vient décimer la population réfugiée dans l'église du coin. Et le tout s'achève

Les Cicatrices de Dracula. Christopher Lee et la jouissance du chasseur guettant sa proie.



sur l'immuable destruction du comte, ici frappé par la foudre. À travers plusieurs clichés réussis, ce titre rappelle d'autres films de vampires, et revient même parfois sur le plan formel à l'image classique des films d'épouvante des années trente : l'auberge, le bourgmestre, les ruelles obscures, l'attaque des paysans, etc. Mais le fond paraît plus intéressant : Roy Ward Baker célèbre la cruauté, décrit la jouissance du chasseur en quête de victimes, s'attarde sur le sado-masochisme entre Dracula et son domestique, se complaît dans un anti-cléricalisme viscéral, et surtout réussit à tempérer le jeu de Christopher Lee, qui devenait de plus en plus caricatural au fil des épisodes. (M23P.33).

CICI CAN

1963. RÉAL.: ERTEM GOREC. SCÉN.: SAFA ONAL, BEDRI KORAMAN. INT.: GOKSEL ARSOY, HURI ZUHAL, SUNA PEKUYSAL. PROD.: GOKSEL ARSOY, GOKSEL FILM. TURQUIE.

La fraîcheur inaltérable du cinéma turc lui permet de croiser les genres pour rameuter tous les publics. *Cici Can* est de ceux-là, mêlant l'aventure, l'humour assez solide, la romance et l'horreur (mais pas trop !) sur un script déjà maintes fois utilisé. Cici Can se déguise en justicier quand le devoir l'appelle, et il doit s'y mettre illico, car un super-méchant (fort comme un Turc, évidemment !), qui se fait appeler l'Archange de la mort, sème la terreur dans la région. Pas de problème : 90 minutes plus tard, justice est faite ! Le réalisateur est un spécialiste du Fantastique, son *Pamuk Prenses ve 7 Cuveler* reprendra notamment le thème de Blanche-Neige. Quant au héros, Goksel Arsoy, il sera bientôt une sorte de James Bond dans le méconnu *Altin Cocuk Beyrutta*.

LE CIEL PEUT ATTENDRE

HEAVEN CAN WAIT. 1943. RÉAL.: ERNST LUBITSCH. SCÉN.: SAMSON RAPHAELSON. INT.: DON AMECHE, GENE TIERNEY, LAIRD CREGAR, CHARLES COBURN, SPRING BYINGTON, DICKIE MOORE, LOU S CALHERN. PROD.: ERNST LUBITSCH. FOX. USA.

Après son décès, Henry Van Cleve (Don Ameche) se rend tout droit aux Enfers, persuadé que sa vie dissolue et ses frasques amoureuses vont lui valoir la damnation éternelle. Un diable fort courtois (le gigantesque Laird Cregar, Jack l'Éventreur l'année suivante sur le film de John Brahm...) l'invite à plaider sa cause et, au bout du compte, attendri par sa sincérité, finit par l'expédier au Purgatoire. Notons de jolies couleurs de bonbonnière où le bleu domine. Bleu des rideaux, des tapisseries, des

Le Ciel peut attendre (1943). Don Ameche et Gene Tierney, l'amour au bleu fixe !



toilettes de Gene Tierney (pas de ses W.C., hein !), qui vont si bien avec ses si jolis yeux bleus. Une bluette donc, drôle et romantique, mais pas seulement. Lubitsch, ironique et épicurien, se livre une nouvelle fois à sa passion favorite : la satire de la société bien-pensante américaine, prônant au passage l'individualisme forcené et le droit au plaisir avec la tranquille assurance du libre penseur. Un beau défi, compte-tenu de l'époque où il s'exprimait !

LE CIEL PEUT ATTENDRE

HEAVEN CAN WAIT. 1978. RÉAL.: WARREN BEATTY, BUCK HENRY. SCÉN.: WARREN BEATTY, ELAINE MAY, D'APRÈS HARRY SEGALL. INT.: WARREN BEATTY, JACK WARDEN, JULIE CHRISTIE, JEANNIE LINERO, JAMES MASON, CHARLES GRODEN, R. G. ARMSTRONG, VINCENT GARDENIA. PROD.: WARREN BEATTY, PARAMOUNT. DISTR.: CIC. USA.



Le Ciel peut attendre (1978). Warren Beatty, le défunt prématuré !

Ce titre homonyme n'imité pas le précédent, mais s'inspire plutôt du *Défunt récalcitrant* tourné en 1941 par Alexander Hall. Un boxeur décède avant la date prévue et les autorités dans l'au-delà lui accorde la faculté d'investir le corps d'un financier véreux, le sien venant d'être incinéré. Foncièrement honnête, il rectifie les méfaits du notable avant de retrouver le corps d'un autre boxeur, et l'amour d'Evelyn Keyes par la même occasion. Ce sujet, couronné jadis par deux Oscars enchantera le producteur/co-scénariste/co-réalisateur Warren Beatty, qui le propose au boxeur Cassius Clay (alias Muhammad Ali), mais le projet n'aboutit pas contraignant l'acteur à tenir le rôle principal qui, pour une raison de morphologie, devient du coup joueur de football américain (et le gars capable d'en expliquer les règles viendra nous voir à la récré !). En dépit de quelques mièvreries bien yankees (le regard du naïf sur les actionnaires retors, l'idée de gérer la multinationale comme une équipe sportive, les convoyeurs d'âmes en costume cravate, l'éternelle représentation du miracle américain...), Buck Henry et Warren Beatty retrouvent l'ambiance bon enfant des comédies à la Capra, Howard Hawks et quelques autres, mêlant avec un certain bonheur poésie, humour et romantisme. (M32P.43).

LE CIEL S'EST TROMPÉ

CHANCES ARE. 1989. RÉAL.: EMILE ARDOLINO. SCÉN.: PERRY HOWZE, RANDY HOWZE. INT.: ROBERT DOWNEY JR., CYBILL SHEPHERD, RYAN O'NEAL, CHRISTOPHER MCDONALD, JOSEPH SOMMER, MARY STUART MASTERSON. PROD.: MIKE LOBELL, COLUMBIA. USA.

La scène se passe encore au Paradis, dans des brumes célestes une fois pour toutes reconnues



Le Ciel s'est trompé. Mary Stuart Masterson épousera son père réincarné.

comme décor optimal. Si l'envie de mourir vous prend un jour, n'oubliez donc pas vos feux anti-brouillard ! Le héros, jeune marié et futur père, y parvient suite à un accident et se retrouve réincarné dans un nourrisson qui va grandir bien vite... pour rencontrer à nouveau son ancienne femme devenue mère d'une jeune fille (la si jolie Mary Stuart Masterson), bientôt amoureuse de lui ! Une situation cornélienne où le vaudeville côtoie le sentimentalisme exacerbé dans une ambiance typiquement américaine. Et pourtant, comprenez qui peut, le réincarné va épouser sa propre fille, tandis que la veuve se consolera avec le meilleur ami de la famille ! Gentillet, même pas ambigu, et surtout mélo-nunuchien en diable, à l'image de cette séquence où l'ange de la bureaucratie céleste revient administrer à son cobaye la « piqûre anti-souvenirs » nécessaire à toute bonne métempsychose réussie. Bref, c'est incroyable, mais frais !

LE CIEL SUR LA TÊTE

1964. RÉAL.: YVES CIAMPI. SCÉN.: JEAN CHAPOT, YVES CIAMPI, ALAIN SATOU. INT.: HENRI PIEGEAY, ANDRÉ SMAGGHE, YVONNE MONLAUR, JACQUES MONOD, MARCEL BOZUFFI, YVES BRAINVILLE. PROD.: IRÉNÉE LERICHE, S.N.E. GAUMONT. DISTR.: GALATEA. FRANCE/ITALIE.

À la faveur de l'apparition dans le ciel d'un satellite radio-actif, la France étale sa force de frappe,

Le Ciel sur la tête. Récit de science-fiction ou film de propagande ?



nous dévoile les recoins du porte-avions Clémenceau, tandis que les puissances nucléaires, chacune soupçonnant l'autre, lancent leurs chasseurs armés de missiles. Par bonheur, les choses ne vont pas jusqu'au pessimisme foncier d'un **Docteur Folamour** réalisé l'année précédente, et dont le film s'inspire en partie ; chaque pays rappelle ses avions, et le satellite, vraisemblablement extraterrestre, s'évanouit dans les nuages, peut-être pour revenir nous visiter un de ces prochains jours. Ce récit fictif rejette toute approche science-fictionnelle. La narration se veut naturaliste, proche du documentaire, et s'attache davantage à cerner les réactions humaines face à un pareil danger, que de nous la jouer façon **X-Files** avant l'heure, avec le sensationnalisme que cela pourrait supposer. Cette muette torpeur saisissant le public ne devait pourtant pas décourager le téméraire Jean-Pierre Dionnet, qui nous le programma autrefois dans son précieux Cinéma de Quartier.

CIEN GRITOS DE TERROR

1964. RÉAL. ET SCÉN.: RAMON OBON, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: JOAQUIN CORDERO, ARIADNA WELTER, OFELIO MONTECO, JORGE MARTINEZ DE HOYOS, ALICIA CARO. PROD.: ANTONIO DEL CASTILLO, GERARDO WELTER, MEXICO FILMS, MEXIQUE.

Deux sketches à la suite. Le spectre d'une épouse vient troubler la lune de miel des deux amants meurtriers, et le témoin de l'inhumation d'une femme en état de catalepsie se voit contraint d'étrangler cette malheureuse enterrée vivante à son réveil, pour la bonne raison qu'elle l'a perdue en route (la raison !). Le titre original nous promet «cent cris de terreur», ce qui semble exagéré, malgré l'adresse d'un script vaguement inspiré des contes d'Edgar Poe. Ramon Obon, scénariste d'une bonne trentaine de films fantastiques mexicains (dont des «Santo», **Les Proies du vampire** et le méconnu **El Mundo de los Vampiros**) tente le difficile équilibre entre l'horreur pure et la satire grinçante chères au poète maudit. Pour sa première réalisation, il livre une œuvre attachante, distribuée aux USA l'année suivante sous sa traduction littérale, **One Hundred Cries of Terror**. L'actrice Ariadna Welter est la sœur de Linda Christian (**Tarzan et les sirènes**), et aussi de Gerardo Welter, co-producteur sur ce titre.

CIENTIFICAMENTE PERFECTES

1996. RÉAL. ET SCÉN.: FRANCESCO JAVIER CAPELL. INT.: FRANCESCO JAVIER CAPELL, PAUL NASCHY, SILVIA ESCUDER, JOSÉ ANTONIO MORENO, ELISA VIDAL. PROD.: FRANCESCO JAVIER CAPELL. ESPAGNE.

Déjà signataire d'un prometteur **Electricman**, Francesco Javier Capell s'occupe à peu près de tout, y compris des effets spéciaux (il fut animateur de cartoons) dans cette production reprenant en gros le thème de Frankenstein. La grande idée de cette version vise à faire de la créature habituelle un vrai superman, non pas seulement physique mais aussi mental, ceci grâce au secours de la génétique. Détail significatif, il devient vite un monstre du libéralisme sauvage dans cet univers capitaliste déjà bien dénué de scrupules. Paul Naschy, dans le rôle du policier, annonçait là son grand retour à l'écran, qui se poursuivait la même année avec **Hombre Mortal** et **Licantropo**, une nouvelle aventure de son personnage favori, le loup-garou Waldemar Daninsky.



CILGIN KIZ VE 3 SUPER ADAM

1973. RÉAL.: CAVIT YÖRÜKLÜ. SCÉN.: KAYHAN VOLKAN. INT.: LEVENT ÇAKIR, EMEL ÖZDEN, ALTAN BOZHURT, NUBART TERZİYAN, MİNE SUN. PROD.: MUFIT İLKİZ, BİRLİK FİLM, TURQUIE.

La méconnue et foisonnante production turque se fait volontiers l'écho des légendes populaires américaines, et même européennes comme dans le cas présent. Le scénariste s'inspire en effet des **Trois fantastiques Superman** réalisé en 1968 par Gianfranco Parolini, pieusement caché à l'époque derrière le pseudo de Frank Kramer. Joués tout d'abord par Tony Kendall, Brad Harris et l'acrobate Nick Jordan, ces justiciers changèrent d'interprètes et de pays au fil d'une bonne demi-douzaine de séquences souvent assez médiocres. L'acteur turc Levent Çakir est un habitué des super-héros de bandes dessinées. Outre les ineffables Zarkor et Tarkan, il fut ainsi Le Fantôme dans **Kızıl Maske**, du même Yörüklü, Superman (**Super Adam**), et aussi Batman (surnommé là-bas **Betman**, un signe qui ne trompe pas !).

LE CIMETIÈRE DE LA TERREUR

EL CEMENTERIO DEL TERROR. 1984. RÉAL. ET SCÉN.: RUBEN GALINDO JR. INT.: HUGO STIGLITZ, USI VELASCO, CESAR VELASCO, RENÉ CARDONA III, ANDRÉS GARCÍA JR., EDUARDO CAPETILLO, CERVANDO MANZETTI. PROD.: RAUL GALINDO, DYNAMIC/TORRENTE, MEXIQUE.

Le Cimetière de la Terreur réussit l'incroyable gageure de s'inspirer à la fois de **Vendredi 13**, de **La Nuit des masques**, de **Children Don't Play With Dead Things**, d'**Evil Dead** et même, vers la fin, de **L'Enfer des zombies**, ce qui fait beaucoup pour un seul film. Un livre maudit permet à une demi-douzaine de teenagers d'assurer la résurrection d'un psycho-killer sataniste qui va, dans un premier temps, se comporter comme le Jason des **Vendredi 13**, avant d'aider à faire sortir de leur tombe les cadavres d'un cimetière voisin. Galindo joue la carte du suspense, filme en caméra subjec-

tive l'approche de son tueur à la rencontre de victimes idéalement isolées à cet instant précis. Un tueur sans doute atteint d'asthme chronique si l'on en croit sa respiration sonore ! Puis, il nous déballe un catalogue illustré de morts violentes, où égorgements et éviscération sanglantes vont bon train, se complaît dans de jolies vues du cimetière embrumé, et s'apesantit sur le maquillage de ses zombies, assez réussi il est vrai. C'est du reste tout ce qui subsiste de ce film hybride où le manque d'originalité et le jeu primaire des acteurs nous avaient depuis belle lurette montré que tout cela n'était pas bien sérieux.

LE CIMETIÈRE DES MORTS-VIVANTS

CINQUE TOMBE PER A MEDIUM. 1965. RÉAL.: RALPH ZUCKER. SCÉN.: ROBERTO NATALE, ROMANO MIGLIORINI. INT.: ALFRED RICE (ALFREDO RIZZI), ALAN COLLINS, BARBARA STEELE, MARILYN MITCHELL, WALTER BRANDT (WALTER BRANDI), ENNIO BALBO. PROD.: FRANK MERLE, RALPH ZUCKER, MBS CINEMATOGRAFICA, INTERNATIONAL ENTERTAINMENT CORP. DISTR.: SNA. ITALIE.

Un classique de l'épouvante à l'italienne où l'on ne voit jamais les morts-vivants promis par un distributeur français sans scrupules. Le titre original **Cinque Tombe per a Medium** correspond mieux à ce film de série dont les rares attraits restent la présence de Barbara Steele, toujours fascinante, et les rictus de l'habituel Alan Collins (alias Luciano Pigozzi). Le script traite une affaire de captation d'héritage, mais le défunt, médium de son vivant, avait préparé sa vengeance en invoquant pour punir ses assassins l'esprit d'une poignée de pestiférés enterrés cinq siècles plus tôt dans le cimetière voisin. Malgré une ambiance morbide où les personnages emprisonnés dans un salon se rejettent les responsabilités tandis que leur visage portent bientôt les stigmates de l'affreuse maladie, l'ensemble assez bavard n'évite aucuns poncifs de l'horreur transalpine. À signaler que le montage diffère suivant les pays distributeurs, avec plus ou moins de bonnes choses montrées ou non. Le corps dévoilé d'une Barbara au sortir du bain faisant partie des bonnes !

Le Cimetière des morts-vivants. Alan Collins et les stigmates d'une lèpre galopante.





5 TOMBE PER UN MEDIUM

WALTER BRANDT - MARILYN MITCHELL

LAS CINCO ADVERTENCIAS DE SATANAS

1969. RÉAL.: JOSÉ LUIS MERINO. SCÉN.: JOSÉ LUIS MERINO, MARTINO SIMOES, D'APRÈS LE ROMAN DE ENRIQUE JARDIEL PONCELA. INT.: ARTURO FERNANDEZ, AMERICO COIMBRA, CHRISTINA GALBO, LUIS FELIPE, EDUARDO FAJARDO, MAGDALENA IGLESIAS. PROD.: FRANCISCO DE CASTRO, HISPAMER, ESPAGNE/PORTUGAL.

Troisième version basée sur le roman homonyme de l'écrivain espagnol Enrique Jardiel Ponzela. L'argument rejoint le script de Thea Von Harbou pour *Les Trois lumières* de Fritz Lang, sauf que c'est Satan, et non la Mort, qui annonce cette fois la funeste destinée de cinq personnages. Malgré ces avertissements successifs (les «cinco advertencias» en question), aucun n'échappera à la diabolique prophétie. Eduardo Fajardo incarne Satan dans cette adaptation. Espagnol de naissance, il se catalogua très vite dans les rôles de traîtres ou de méchants, en Espagne, au Mexique, et surtout en Italie (l'affreux Major Jackson du *Django* de Corbucci). Les précédentes versions datent de 1938 (Isidro Socias sur un scénario de Ponzela lui-même - Espagne), et de 1945, signé au Mexique par Julian Soler, futur responsable d'une dizaine d'autres films fantastiques.



CINDERELLA

1997. RÉAL.: ROBERT ISCORE. TV. SCÉN.: ROBERT L. FREEDMAN. INT.: BRANDY NORWOOD, PAOLO MONTALBAN, VICTOR GARBER, WHITNEY HOUSTON, BERNADETTE PETERS, WHOOP! GOLDBERG. PROD.: CHRIS MONTAN, MIKE MODER, CITADEL ENTERTAINMENT/STORYLINE ENTERTAINMENT/BROWNHOUSE PRODUCTIONS. USA.

Une des multiples versions du conte légendaire repris à son compte par Charles Perrault, mais aussi par Mme d'Aulnoy, les frères Grimm et de nombreux auteurs de ballets ou d'opéras (voir au titre *Cendrillon*). Cette déclinaison musicale s'inspire de celle de Charles Dubin réalisée en 1964 pour la télévision avec Lesley Ann Warren et Gingers Rogers, d'après les mêmes lyrics de Richard Rodgers et Oscar Hammerstein. Là encore, citer toutes les adaptations du thème deviendrait plus fastidieux que la quête de la fameuse pantoufle en question, mais sachez que la première version date de 1898 (du Britannique George Albert Smith, auteur la même année d'un *Aladin and the Wonderful Lamp*), suivie de près par notre inévitable Georges Méliès, avant celle de James Kirkwood, avec Mary Pickford en 1914, et ainsi de suite jusqu'à des titres beaucoup plus récents comme celui-ci, où Brandy Norwood joue Cendrillon aux côtés de la bonne fée, Whitney Houston.

CINDERELLA 2000

1977. RÉAL.: AL ADAMSON. SCÉN.: BUD DONNELLY. INT.: CATHERINE ERHARDT, JAY B. LARSON, VAUGHN ARMSTRONG, ERWIN FULLER, ADINA ROSS, RENA HARMON, SHERRI COYLE. PROD.: AL ADAMSON, INDEPENDANT INTERNATIONAL. USA.

La même année que *Star Wars*, dont la promo de ce *Cinderella 2000* affirme s'inspirer (!), Al Adamson livre cette friandise assez incroyable pour



Cinderella 2000. L'arrestation d'un couple pour fornication illégale !

que certains spécialistes n'hésitent pas à la qualifier de plus grand navet jamais projeté sur grand écran. Tournez l'éphéméride, car nous voici en 2047 où les dirigeants viennent de proscrire l'acte amoureux. Avec limitation de vitesse, nombreux sens interdits, utilisation de chaînes sur terrain glissant, itinéraire-bis pour poids lourds, retrait immédiat des cônes de Lubeck (tant pis pour les gourmandes...), et toutes sortes de mesures répressives typiquement sarkoziennes. Grâce à Dieu, Cendrillon (Catherine Erhardt) va nous libérer de ce joug en menant très fort la révolte (joug contre joug, donc !), afin de permettre le retour à la fornication. Le tout sur des airs guillerets, car ce titre se veut aussi une comédie érotique musicale, dont les chansons doivent beaucoup à un certain Sparky Sugar Man, auteur de l'inoubliable et rapien «Allez vas-y... Nique Sarkozy ! mets-le moi-z-y... ton gros zizi !» ! Une œuvre assez considérable comme l'on voit, et c'est à se demander ce qu'attendent encore nos

Star-Ac' ou Pop-Stars actuelles pourtant friandes de grands textes et de bon goût...

CINQ FILLES DANS UNE NUIT CHAUDE D'ÉTÉ

OU L'ÎLE DE L'ÉPOUVANTE. CINQUE BAMBOLE E LA LUNA D'AGOSTO. 1970. RÉAL.: MARIO BAVA. SCÉN.: MARIO DI NARDO. INT.: WILLIAM BERGER, TEODORO CORRA, EDWIDGE FENECH, JUSTINE GALL (ELY GALLEANI), HOWARD ROSS (RENATO ROSSINI), MAURO BOSCO. PROD.: PRODUZIONI ATLAS CINEMATOGRAFICA. ITALIE.



Mario Bava s'exerce au mélange des genres, entre le giallo, alors très à la mode, et le film d'horreur sauce Panzani pas mal présent lui aussi sur les écrans. Le script procède à la manière des *Dix petits nègres*. Le brevet d'une certaine résine de synthèse excite les passions d'un groupe de personnes invitées dans la demeure d'un riche industriel située sur une île isolée. Les décès se succèdent allègrement et les rescapés suspendent les corps dans l'entrepôt frigorifique, tels les carcasses dans la chambre froide d'un boucher. Le sujet paraît faible, ce qui n'empêche pas le cinéaste de nous faire partager sa fascination de la peur et de la mort violente, livrant comme d'habitude de superbes tableaux cinématographiques. Fasciné par son labeur, il y reviendra l'année suivante à l'occasion d'un tout aussi cruel *La Baie sanglante*. (M150P78).

Cinq filles dans une nuit chaude d'été.
Pour l'instant il en manque une !





La Planète des hommes perdus

Genre peu prisé par les réalisateurs italiens, la science-fiction « made in Italy » eut malgré tout son père fondateur en la personne d'Antonio Margheriti. Et parmi les six films dudit genre qu'il réalisa entre 1960 et 1965, **LA PLANÈTE DES HOMMES PERDUS** (titre de sortie en Belgique) est certainement celui qui nous éclaire le plus sur l'âme du regretté réalisateur.

RÉSUMÉ :

Une météorite menace d'entrer en collision avec la Terre. Dépêché par un groupe de savants, Benson, un vieil astronome écologiste à l'allure farfelue tente de convaincre nos dirigeants scientifiques que, suivant ses calculs, le corps céleste stoppera sa course non loin de notre planète. Or, faisant fi de ses prévisions, les savants envoient deux fusées : l'une s'écrase sur le sol de la météorite, la seconde réussit à rentrer sur Terre. Plus tard, une troisième fusée est envoyée. À la grande stupéfaction des savants, un groupe de soucoupes volantes fait son apparition et la détruit. Dès lors, tous se tournent vers Benson, qui a deviné depuis longtemps l'origine de cette menace envoyée par une civilisation désormais éteinte.

Comme on le sait, les effets spéciaux furent le domaine de prédilection de Margheriti/Dawson. Pourtant, il faut lui reconnaître une technique plutôt rudimentaire que dissimulait mal une pauvreté budgétaire. Or, l'existence d'un tel film vient certainement du fait que le spectateur allait être plus sensible à l'important travail des maquettes de fusées, puisqu'il est ici question de nombreux décollages, d'alunissages, d'explosions et même de combats, qu'à la qualité des effets en eux-mêmes. D'où un maximum d'efforts centrés sur le nombre de plans de maquettes, relativement soignées, naviguant dans un cosmos relevant d'une imagerie plutôt naïve.

La Planète des vampires avait su conquérir les partisans les moins indulgents de l'œuvre de Mario Bava. Pourtant, il est presque possible d'y sentir un réalisateur qui se bat contre son budget au prix de mille trouvailles décoratives et photographiques, quitte à faire de son film une passionnante étude sur le cinéma d'épouvante ; d'ailleurs, on y sent presque le labeur du maître de la terreur à l'italienne. A contrario, sur **La Planète des hommes perdus**, Margheriti sait bien que ses maquettes ne seront jamais que des maquettes et il choisit de conférer à son film un caractère ludique et assumé.

Mais ce choix ne justifie pas à lui seul les articles élogieux de ceux qui ont découvert ce film, demeuré invisible pendant trois décennies, que ce soit à sa sortie ou bien en vidéo bootleg. Si aujourd'hui **La Planète des hommes perdus** est resté dans les mémoires, c'est parce qu'il s'est créé entre le spectateur et l'objet cinématographique un transfert dû à la force créatrice de l'imagination.

LA SCIENCE-FICTION DES LUMIÈRES

Pour en arriver sur ce terrain, émettons la possibilité que Margheriti ait tenté une expérience. Faisons donc un parallèle entre le personnage de Claude Rains (un scientifique) et le travail du réalisateur (un poète) :

Là où Margheriti est un conteur, Benson est un rationaliste. Là

où Margheriti se sert d'images, Benson se sert d'équations. Là où Margheriti est cinéphile, Benson est écologiste. Et en substance, Margheriti raconte la lutte d'un homme contre de vieux fonctionnaires pour sauver notre planète. C'est aussi l'histoire d'un écologiste qui se bat pour accéder au rêve de sa vie : une rencontre du troisième type.

C'est donc un combat double que notre savant doit mener, mais uniquement par le biais du langage. C'est une lutte menée davantage à grands renforts de dialogues et d'équations qu'à l'aide de batailles spatiales. Et dans ce type de joutes tout en mots, aucune parole n'est vaine. À ce stade, il n'est pas faux d'affirmer qu'ainsi se crée un suspens scientifique.

Et qui douterait de la vraisemblance de Benson, tant la personnalité du comédien perfectionne la caractérisation du vieil astronome ? Lors d'une séquence clé, le personnage que joue Claude Rains s'agenouille à même le sol devant l'image de ses supérieurs retransmise sur des moniteurs, pour écrire une équation qui démontrera la raison de sa pensée. À ce stade, on ne peut qu'être convaincu du fait que **La Planète des hommes perdus** est un hymne au Nouvel Esprit Scientifique.

POÉSIE LUNAIRE

Et en tant que scientifique accompli, Claude Rains défend ses positions, admet ses erreurs et s'avère partisan de l'expérimentation si chère à la science moderne, quitte à sacrifier quelques astronautes pour sauver la Terre. Dans ce cas, l'expérience du scientifique sera de vérifier le fruit de ses recherches, en allant explorer de lui-même la météorite contenant l'intelligence artificielle qui lui a fait traverser le cosmos. L'expérience du réalisateur peut se traduire ici par une nouvelle approche qui demande au spectateur de s'affranchir une fois pour toutes de ses préjugés. C'est-à-dire aller au-delà des a priori trop rationnels qui excluent tout effort imaginaire : ne pas – ne plus – s'enfermer dans un système de pensée unique qui obligerait à rejeter le métrage avec un mépris borné. En



es perdus

d'autres termes, faire admettre les effets spéciaux rudimentaires (qui sont pourtant la substance même d'un film de science-fiction) pour ne pas fausser le travail sur l'imagination. Et Margheriti opère donc sur le terrain de la psychologie : user du langage poétique pour travailler sur notre système de valeur. Après tout, un certain dictionnaire définit la poésie comme tout ce qu'il y a d'élevé, de touchant dans une œuvre d'art, dans le caractère ou la beauté d'une personne.

CINÉMA PROTÉIFORME

En méditant sur l'effort de Margheriti, on en arrive à éliminer ces scories qui pourraient nous rebuter mais, en même temps, nous éliminons certaines attitudes négatives de notre comportement intellectuel. En laissant la place à l'imaginaire (l'imagination est le type de la mobilité spirituelle la plus vive et la plus vivante) et en oubliant les schémas trop cartésiens, va se créer entre le spectateur et le film un lien unique, un lien intime que l'on pourrait nommer – selon la terminologie chère au philosophe Gaston Bachelard – l'imagination matérielle. Comme si **La Planète des hommes perdus** avait la force des images lyriques de nos plus grands poètes et permettait aux spectateurs de devenir à leur tour philosophes. Comme si ce film donnait à notre imagination le pouvoir d'inventer davantage, car « *formant des images dépassant la réalité, voire qui chante la réalité* ».

Mais ne soyons pas dupes. Aussi fort que soit le pouvoir de **La Planète des hommes perdus**, ce n'est pas au spectateur d'imaginer ce que le film pourrait être ou devrait être, puisque ce sont les images mêmes qui s'en chargent. Loin d'instrumentaliser la rhétorique, loin de mentir aux spectateurs avec des ambitions démagogiques, le langage de Margheriti, n'ayons pas peur de l'affirmer, est celui de l'amour qu'il porte au cinéma. Et cet amour se retrouve dans chaque image de cette œuvre. Cet amour du cinéma ouvre notre cœur et notre esprit, les rendant malléables et permettant à notre imagination ce travail unique.

Se substituant au personnage de Benson (1), le Margheriti poète devient écologiste à son tour. Voyez comme il a su rendre merveilleuse notre planète lors de la séquence d'ouverture où il livre certaines des plus inoubliables images de toute sa carrière. La lagune au début du film, décor en tout point onirique se rattachant plus au fantastique qu'à la science-fiction, et qui est à

Ci-dessus, de gauche à droite : Astronautes et scientifiques foulent le sol d'une météorite au décor rudimentaire, mais splendide.

Quelques-uns des protagonistes qui vont tenter d'empêcher une énorme météorite envoyée par des forces extraterrestres de venir s'écraser sur la Terre.

Benson (Claude Rains), un vieil astronome excentrique s'entretient avec les dirigeants scientifiques qui gouvernent notre planète afin de les prévenir de la menace.

Le même Benson, habillé en cosmonaute, en route pour une mission périlleuse : quand l'homme de science fait place à l'homme d'action.

mettre en parallèle avec la serre aux couleurs trop vives du scientifique, nous conforte dans cette approche.

FESTIVAL VISUEL

C'est après s'être nourri de toutes ces images que le cinéophile peut affirmer que **La Planète des hommes perdus** possède toutes ces grandes vertus sans pour autant tomber dans la fable. Car au-delà de ce parallèle entre le réalisateur et le personnage de fiction, au-delà de ce que ce film a réussi à provoquer en nous, n'oublions pas que nous sommes en face d'un œuvre rare, pensée de bout en bout. Un film où les images contrastées et le travail sur les sonorités ont fait l'objet d'une attention remarquable. Nous sommes en face d'une œuvre cinématographique extrêmement aboutie, peut-être d'un chef d'œuvre. Et rien de ce qui nous émeut ne vient troubler la narration, rien de ce qui fait sa grandeur n'enlève à l'ensemble son côté humble, c'est-à-dire accessible à tous.

Écartons le terme de cinéma bis, qui n'évoque qu'un noyau dur d'aficionados et/ou une certaine catégorie de films qu'on ne cesse paradoxalement de nos jours d'ennoblir. Usons pour une fois du terme de cinéma de genre, même si ses partisans les plus extrêmes restent trop souvent divisés entre l'Europe et les États-Unis. **La Planète des hommes perdus** est un film de science-fiction avant d'être un film bis. Un film de réalisateur avant d'être un film italien.

Aussi, n'est-il pas anormal que la dernière partie du film constitue un incroyable tour de force visuel. À tel point que nous sommes à peu près sûrs que les rares photos publiées à l'époque ont dû stimuler l'imagination de plus d'un amateur de film de science-fiction, quel qu'il soit. Vous voyez, mine de rien, nous y revenons.

FONDATIONS

Margheriti poète, Margheriti homme de cinéma, Margheriti pionnier des effets spéciaux et pilier de l'épouvante gothique mélange merveilleusement science-fiction, épouvante et fantastique. Ces décors intérieurs de la météorite tout en tubulures infinies (même dans un espace aux dimensions parfois décelables), filmés en mouvements de caméra souples, enrichis de couleurs étranges, sans oublier la surprenante mise en images de l'intelligence artificielle, sont bien le reflet d'un homme épris de son travail, amoureux de son art et généreux envers le spectateur. Et c'est à cet aboutissement que cette partie de cache-cache entre dialogues et combats aérospatiaux nous mène. Gageons qu'à sa sortie le film produisit sur chaque spectateur le même émerveillement qui point sur le visage du magnifique Claude Rains lors de l'exploration du météorite.

Loin d'être écrit avec un ordinateur, **La Planète des hommes perdus** doit cependant être appliqué comme une leçon mathématique : jeunes spectateurs, n'oubliez pas ces vieux films, faites-leur confiance. Ce sont des modèles de volonté et d'amour du cinéma avant tout. Car, à l'instar du personnage de Claude Rains, qui possède la psychologie nécessaire que tout scientifique moderne se doit de posséder, ces films ont en eux tous les fondements qui ont contribué à donner aujourd'hui le cinéma que vous aimez tant.

Stéphane DERDERIAN

(1) Impossible de ne pas penser à **Silent Running** (1972 – Douglas Trumbull) ni de faire un parallèle, malgré tout, entre les personnages diamétralement opposés de Claude Rains et de Bruce Dern. Car tous deux sont animés d'une même passion, comme l'indiquent les décors qui les caractérisent.

IL PIANETA DEGLI UOMINI SPENTI. ITALIE. 1961. RÉAL.: ANTONIO MARGHERITI. SCÉN.: ENNIO DE CONCINI. DIR. PHOT.: RAFFAELE MASCIOCCHI. MUS.: MARIO MIGLIARDI. PROD.: THOMAS SAGONE POUR SICILIA CINEMATOGRAFICA ET ULTRA FILM. INT.: CLAUDE RAINS, BILL CARTER, MAYA BRENT, UMBERTO ORSINI, JACQUELINE DERVAL, CARLO D'ANGELO, CAROL DANELL... DUR.: 1H24. SORTIE ITALIE LE 30 OCTOBRE 1961.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds nombreuses VHS dont **Zoltan, Mutant, La Dernière vague, Time Rider, Au service de Satan, Les Rongeurs de l'Apocalypse, Dreamscape, Grizzly, Bloody Bird, Soif de sang, La Fille de Dracula, Killer Klowns**, ainsi que des westerns et des films plus récents. Contactez Patrick au 04 50 38 52 48 ou écrivez-moi, Patrick Dovilliers, 50 rue Charcot, 74100 Annemasse.

■ Propose plus de 1 000 titres tous genres confondus : SF, horreur, fantas-

pages de ce vilain magazine tout pas beau et de regagner celles de Pif Gadget), 41 rue haute, 68480 Bettlach.

■ Vends VHS **La Revanche de Frankenstein** (VF, très bon état) au 01 46 63 15 17.

■ Collectionneur recherche tout sur Michel Platini (qui c'est ?), Noir Désir (euh...), les Indiens (pourquoi ?) et les loups-garous (ah là je comprends mieux...). Buzz au 06 67 57 66 16.

■ Recherche films : **Beyond the Valley of the Dolls, Glen or Glenda, Big Doll House, Orgie Macabre**, la série des **Ilsa, Killer Barbys vs Dracula** en VHS, copie originale ou DVD. Bertrand Magat, 27 rue Balthazard, 69003 Lyon. Tél. : 06 99 89 74 80.

■ Vends nombreux DVD état neuf dont coffret **Romero, La Maison près du cimetière, Re-Animator 3, House of the Dead, coffret Baby Cart**, etc. Renseignements au 06 19 18 12 24.

■ Vends en VHS 3 films avec Daniel Gélin : **Soleil noir, 3 jours à vivre, Itinéraire d'un enfant gâté** ainsi que 2 films avec Patrick Dewaere : **Adieu poulet** et **Les Valseuses**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Urgent, cherche La Revue Cinématographique année 1, 63, 64, 65, 68, 69, 70, 71 et petites affiches des anciens films périodes 50/60/70. Violette au 06 79 38 03 38 ou Diaz Violette, 3 allée Romain Roland, 93100 Montreuil.

■ Vends VHS anciennes collections Carrère, Hollywood Vidéo, Vidéo Marketing, VIP comme **Les Trois visages de la peur, L'Enfer des zombies, Crime à froid, Les Yeux du mal**, etc. Frédéric Kuta, 30 bis rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Recherche **The Dark** (1979), aka **Alien Mutilator**, aka **Le Rayon de la mort** de John Bud Cardos, avec William Devane ; en VHS, tout format, VO ou VF, original ou enregistrement. Frank, le soir au 01 48 92 52 71.

■ Vds en VHS de très nombreux films, principalement horreur, fantastique et gialli dont de très nombreuses raretés. Vends nombreuses affiches, principalement horreur, plus de 1 000 titres de **L'Au-delà à L'Armée des morts**. Longue liste contre deux timbres. Olivier Strecker, 1 rue du petit jeu de Paume, 13500 Martigues.

■ Collectionneur vend nombreux DVD horreur, SF, giallo, CD musique de films, bouquins, revues, anciens numéros de Mad Movies, dont certains épuisés (ben ouais, ils sont plus très jeunes aussi, faut les comprendre...). Envoyer un timbre pour liste à Fabrice Lambot, 1559 avenue de la Libération, 60150 Longueuil-Annel.

■ Recherche **La Forteresse noire** en VHS en excellent état. Firoud Dib, Cité Marcel Cachin (R-41), 93230 Romainville. Tél. : 01 41 71 07 29 ou firouddib@yahoo.fr.

■ Vends revues (Starfix, Studio, etc.) et jeu de photos d'exploitation. Recherche EF récents et jeu de photo d'exploitation. Monsieur Lenoble David, 39 rue de la Vendée, 31100 Toulouse.



- Ah ça faisait longtemps que je voulais savoir ce qui se cachait dans la cave de Mad Movies ? Tiens, qu'est-ce qu'il y a dans ce cercueil ?... AAAHHH !!! Qu... Qu'est-ce que c'est que ça ?... Mais... mais... On dirait JPP... Jean-Pierre ? Vous m'entendez ? »

- Allez, dégage Damien ! Ferme cette boîte et fous-moi le camp ! »

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies. Dans le n°165, il fallait reconnaître **Wolfgirl** (2001) de Thom Fitzgerald. Bravo à Paul Ferré, qui une fois de plus est le seul gagnant du numéro précédent. Oh les enfants ! Réveillez-vous un peu ! Bon, celui de ce mois-ci est plus facile, alors ne nous décevez pas...

tique, et un grand choix de bis italiens, giallo, polar, horreur, érotique dont beaucoup de titres rares. Liste et info sur demande contre un timbre. Mr Francis Perrin, 30 avenue du pré de Foire, 73600 Moutiers.

■ Vends affiches thaïlandaises originales de **Creepshow 2, Une nuit en Enfer** et **Cannibal Holocaust**, 6,50 € par affiche. Vends également B.O. de **Evil Dead** 16 €. Laurent au 03 89 23 03 44.

■ Vends centaine de films originaux, horreur, fantastique, polar, bis. Echange films (copies) fantastiques bis de tous les pays, toutes langues, et cherche tout sur **Candy** (dessin animé) : livres, vidéos, jouets et enregistrements **Récré A2**. David Gaetan (mon petit David, ta maman te fait dire de quitter les

■ Vends nombreux DVD import horreur dont **Cannibale Holocaust, Street Trash, Hurllements, Nightmare City, Elmer, Scarecrow, Bloody Bird, Sleepaway Camp**. Vends également des figurines Jason, Hellraiser, etc. Stéphane au 02 40 51 24 77 (le soir).

■ Vends fiches, photos sur papier glacé et biographie des acteurs : Louis de Funès, Shannon Doherty, **Dynastie, Les Feux de l'amour, La Petite maison dans la prairie** et Lynda Carter (Eh mais qu'est-ce qui se passe ce mois-ci ? **Récré A2**, Daniel Gélin et maintenant **Les Feux de l'amour** ? Vous avez tous pété les plombs ou quoi ?). Merci de joindre un timbre pour la réponse. Anthony Brénaud, 361 rue des caves Bagneux, 79290 Argenton-l'Église. Tél. : 05 49 67 76 43.

■ Vends Mad Movies 11 à 136, EF, Ciné Zine Zone, Monster Bis, Impact, et divers fanzines et magazines étrangers : **Fangoria, Cinéfantastique, Famous Monsters of Filmland, Star Ciné Cosmos**... Propose affiches, comics, synopsis, dossiers de presse, articles sur les vampires et Christopher Lee. Mr Guillaume Trivin, 1 place Paul Eluard, 38520 Le Versoud.

■ Vends DVD Z1/Z2, 10 et 15 € pièce, 400 affiches ciné de 1969 à 1995, lot ou détail ; jeux photos, revues : **Première, Starfix, Mad Movies, EF, CinéNews, Impact, Studio, Clap Mag, DVDVision, comics**. Liste contre 4 timbres à Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tél. : 06 68 37 00 68.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES



Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE** 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.



EDITION DEFINITIVE* DE L'ORIGINAL
Méfiez-vous des imitations !



**DISPONIBLE EN
DOUBLE DVD
LE 22 JUILLET**

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

INCLUS

Le documentaire inédit en France **A FAMILY PORTRAIT REVISITED** (USA, 70 mn, 1988) ainsi qu'un 52 mn exclusif réalisé spécialement pour cette édition :
L'HORREUR DANS LA PEAU (achevé en Mai 2004)

13^{ème} RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

***Sans précédent. Sans égal. Sans retour.**

STUDIO CANAL

Spider-Man 2 tisse sa toile sur votre mobile



FONDS D'ECRAN HAUTE DEFINITION EXCLU !

Personnalisez votre mobile aux couleurs de Spider-Man 2 et téléchargez les fonds d'écran Haute définition sur le Portail SFR, rubrique Sonnerie & Image / Spider-Man 2.

Prix : 2€/téléchargement + prix connexion wap.



SONNERIES HYPERSOUND® EXCLU !

Retrouvez sur votre mobile la sonnerie Hypersound officielle de Spider-Man 2 et bien d'autres conçues spécialement pour votre mobile. Téléchargez ces sonneries Haute définition sur le Portail SFR, rubrique Sonnerie & Image / Spider-Man 2.

Prix : 3€/téléchargement + prix connexion wap.

Exemples de Sonneries :

- Spider-Man Theme
- Hero
- Attrape ce coup de fil
- Sauve moi !
- Décroche ton téléphone !

Et retrouvez les jeux Spider-Man 2 sur votre mobile



SPIDER-MAN
vs DOC OCK



SPIDER-MAN 2
PINBALL

Profitez en ce moment d'une promotion exceptionnelle : tous les jeux sont à 3€ + connexion wap. Offre valable du 02/08 au 30/08/2004.

Personnalisez votre mobile en exclusivité avec l'univers Spider-Man 2

SFR

A l'occasion de la sortie du film Spider-Man 2 le 14 juillet, retrouvez l'univers Spider-Man 2 sur votre mobile. Téléchargez les sonneries Hypersound, les fonds d'écran Haute Définition ou encore les jeux Spider-Man 2.

Liste des mobiles SFR compatibles en appelant gratuitement le 7000 ou sur www.sfr.fr.
Spider-Man 2 et tous les personnages liés à Spider-Man : © & © 2004 MARVEL. Personnages, Inc.
Spider-Man 2, le film : © 2004 Columbia Pictures Industries, Inc. Tous droits réservés.

